8
16-b
43

R. 200.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
20 MF
23

bliotheca
Coll. Rom.
t. Jesu

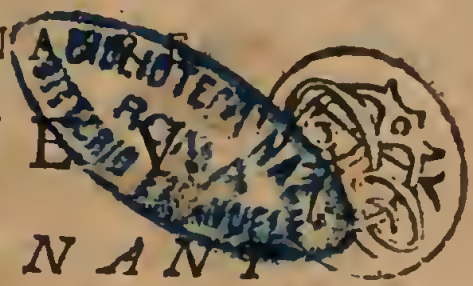
8.-7.d.58.

79

50

40.5.27.

ŒUVRES
DE FRANÇOIS
DE
LA MOTHE LE VAYER,
CONSEILLER D'ESTAT
ORDINAIRE.



TOME V.

CONTENANT

De la Vertu des Payens :

Avec les Preuves des Citations adjoûtées à la fin de la Seconde Partie.

Bibl. Sacr. Coll. Rom. S. J.

A PARIS,
Chez Loüis Billaine, au Palais, au second Pilier de la grand Salle, au grand Cesar.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

DE LA VERTU DES PAYENS.

AVEC LES PREVVES des Citations adjoustées à la fin de la Seconde Partie.

TABLE
DES PRINCIPALES Matieres de ce Livre.

PREMIERE PARTIE.

Avant-propos, page 1
Dessein de l'Auteur, 14
De l'Estat du droit de Nature, 16
De l'Estat de la Loi, 20
De l'Estat de la Grace, 36
Observations sur les trois Estats en general, 48

SECONDE PARTIE.

De Socrate, 60
De Platon, & de la Secte Academique, 78
D'Aristote, & de la Secte Peripatetique, 100
De Diogene, & de la Secte Cynique, 117
De Zenon Cyprios de la ville de Citie, & de la Secte Stoique, 141
De Pythagore, & de la Secte Pythagorique, 162
D'Epicure, & de la Secte Epicurienne, 164
De Pyrrhon, & de la Secte Sceptique, 212
De Confutius le Socrate de la Chine, 236
De Seneque, 247
De Iulien l'Apostat, 271
Conclusion, 313
Preuves des Citations, 318

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR L'EMINENTISSIME CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

MONSEIGNEUR,

Les peuples qui ont adoré le Soleil allumoient du feu sur ses Autels, ne trouvans rien dans

la Nature de plus digne de luy eſtre offert, encore que ce fuſt une bien petite lumiere qu'ils faiſoient paroiſtre devant celle de ce grand Aſtre. Ie prens la hardieſſe de les imiter en vous preſentant ce Traitté de la Vertu des Payens, quoiqu'elle n'ait rien de comparable aux Vertus Chreſtiennes, & plus qu'Heroïques de voſtre Eminence. Mais je la ſupplie tres-humblement de conſiderer, que s'il faut ſeulement expoſer à ſa veuë ce qui ſemble proportionné à ſon merite, il y aura fort peu de vœux qu'elle ne rejette; & les hommes de ma condition, ou pour le moins de ma portée, quelque zele qu'ils aient, ne trouveront jamais le moien d'eſtre reconnoiſſans. Voſtre Bonté eſt trop ennemie d'une ſi dure neceſſité, & je ſuis aſſuré par ma pro-

pre experience, que vous ne mépriſez rien pour eſtre petit quand la devotion du cœur l'accompagne. C'eſt ſur ce fondement que j'oſe continuër à vous rendre des preuves de mon reſpect, plûtoſt que de mon induſtrie, ou de ma ſuffiſance; & qu'aiant choiſi un ſujet que je puis nommer Vertueux, j'entreprens de l'autoriſer de voſtre Grand Nom, & de le conſacrer par ce moien à la plus éclatante Vertu qui ſoit dans le Monde. Elle y eſt reconnuë de telle ſorte, qu'il n'y a plus d'eloquence qui luy puiſſe donner du luſtre, comme il n'y a point de clarté capable d'augmenter celle du jour. Et voſtre Image eſt arrivée à un ſi haut point de Dignité & de Grandeur, que le plus relevé de tous les ſtiles n'y ſçauroit parvenir. Ie me tais donc ici, MONSEIGNEUR,

autant par force que pour vous complaire ; rempli d'admiration je revere du silence une Vertu, que plus on considere moins on peut exprimer ; & dans une profonde humilité je supplie Vostre Eminence d'avoir agreable mon offrande, & de me continuer l'honneur que j'ai d'estre,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant
& tres-obligé serviteur
DE LA MOTHE LE VAYER.

DE

V.

DE LA VERTV DES PAYENS.

PREMIERE PARTIE.

IAMAIS personne raisonnable n'a doute que la Vertu ne meritast d'estre honorée. On revere le Ciel d'où elle est sortie en la respectant. Et c'est user d'une espece de culte envers Dieu, dont elle est l'image, que de la rendre illustre & glorieuse. Platon a soustenu sur cette consideration, que l'estime qu'on fait ici bas des hommes vertueux, donne la haut a Jupiter le plus grand contentement qu'il y reçoive; comme il n'y a rien qui luy déplaise davantage, que s'il arrive qu'on defere aux vicieux un honneur qu'ils ne meritent pas. Mais l'importance est de reconnoistre les premiers, de definir cette Vertu, & de la faire tellement remarquer, qu'on ne luy puisse plus refuser ce qui luy est

AVANT-PROPOS.

In Minoe.

deu par de si fortes raisons. Car nous sçavons que ce qui est Vertu en un lieu, passe ailleurs assez souvent pour un vice. Il y en a qui ne la prennent que pour un pur terme de College, comme si elle n'avoit rien de solide que le seul divertissement qu'elle y donne dans toutes ces contestations dont elle fournit la matiere. Et les derniers propos de Brutus aux champs Philippiques furent ceux mesmes qu'Hercule avoit tenus autrefois, se repentant de l'avoir cultivée comme une chose reelle & veritablement subsistante, puisqu'elle n'avoit rien qu'un nom vain, capable seulement de nous causer quelques illusions d'esprit. On peut bien juger là dessus, qu'il n'est pas plus facile de discerner ceux qui doivent estre nommez vertueux. Et nos Escholes Chrestiennes mesmes ne sont pas si reglées sur ce sujet, qu'il ne se soit trouvé des Docteurs qui ont refusé cette qualité à ceux qui sembloient l'avoir acquise par le consentement de plusieurs siecles, & par les suffrages de toute l'Antiquité. Gregoire de Rimini, est l'un des principaux Auteurs qu'on allegue sur cela, & il a esté suivi de quelques autres qui maintiennent qu'aucun Infidele ne doit estre appellé vertueux, parce que son infidelité l'empesche de pouvoir produire des actions moralement bonnes & vertueuses. Ainsi tant de grands hommes Grecs, Romains, & autres, qui ont esté recommandez de Prudence, de Justice, de Force, ou de

Virtutem verba putas, ut Lucũ ligna, *Horat. l. 1. ep 6.* Te colui virtus ut rem, ast tu nomé inane es.

Sec. sent. dist. 16. & sequ. Roff. ar. 26.

emperance, n'ont jamais poſſedé les ver- V.
s qui leur ſont données. Et tous ces glo-
eux attributs qu'on joint aux beaux noms
Caton, & de Socrate, de Ceſar, & d'A-
xandre, n'ont eſté que de faux titres qu'ils
pouvoient meriter, puiſque comme
iyens & Infideles, il eſtoit impoſſible
'ils fuſſent vertueux.

Je ne pretends pas de m'engager dans
nt de queſtions & de diſputes la pluſ-
rt inutiles, veu que chacune ſeroit ca-
ble de m'arreſter toute ſeule fort long-
nps. Il me ſuffira de remarquer à l'égard
la derniere, que comme Gregoire de 1.2.qu.65.
mini confeſſe qu'il ſoûtenoit, il y a art 2.
is cens ans, une opinion contraire à la 2 2.quæſt.
mmune de l'Eſchole, elle n'a pas aujour- 10.art.4.
hui un plus grand nombre de ſectateurs; & 3 parte
qu'aprés S. Thomas la meilleure partie qu. 69.
Docteurs n'exclud pas les Infideles de art. 4. &
pratique de beaucoup de vertus. paſſim.

La raiſon de cette doctrine, eſt que tout
ien de la nature ne ſe trouve pas ſi cor-
npu par l'infidelité, ni la lumiere de
ntendement ſi abſolument offuſquée,
un Payen ne puiſſe encore reconnoi-
ce qui eſt vrai, & ſe porter au bien
uite. C'eſt pourquoi comme les Fi-
es ne laiſſent pas d'eſtre aſſez ſou-
t vicieux, il n'eſt pas impoſſible non
s qu'un Infidele ne puiſſe exercer
lques vertus, quoiqu'elles ne ſoient
accompagnées du merite que donne
grace qui vient de la Foi. Auſſi n'y

a-t-il eu aucun des Peres de l'Egliſe qui ait fait difficulté de parler, quand l'occaſion s'en eſt preſentée, de la prudence d'Ulyſſe, de la force d'Achille, de la juſtice d'Ariſtide, ou de la temperance de Scipion. Que s'ils ont dit quelquefois que hors le Chriſtianiſme il n'y a point de veritables Vertus, & ſi Saint Auguſtin & Saint Thomas ont nommé celles des Payens de fauſſes Vertus, ç'a eſté eu égard à la felicité eternelle, où elles n'eſtoient pas capables de les conduire toutes ſeules. Les Peres ont encore ſouvent parlé ainſi, faiſant comparaiſon des vertus morales ou intellectuelles des Idolâtres, aux vertus infuſes des Chreſtiens, que Dieu inſpire avec ſa grace ſurnaturelle, & auprés deſquelles les premieres paroiſſent imparfaites & comme de faux-aloy.

l. 4. contra Iulianum c 3. 1. 2. qu. 65. art. 2.

Et neantmoins parce qu'il ſe trouve des perſonnes prevenuës de cette penſée, que dans la doctrine de Saint Auguſtin, les vertus des Infideles ne ſont que des vices, & leur meilleures actions que de veritables pechez; ce qui jette du ſcrupule dans leur conſcience, comme s'il y avoit du hazard à ſuivre l'opinion contraire; je croi neceſſaire de rapporter ici quelques paſſages de ce grand Prelat, capables de deſabuſer ceux qui le font eſtre de ce ſentiment. Nous tirerons avec facilité de ces paſſages l'explication qu'on doit donner à d'autres textes du meſme Au-

ur qui paroiſſent d'abord fort differens. V.
: il ſera aiſé de faire voir enſuite par
autorité de tous les Peres de l'Egliſe,
de preſque tous les Docteurs qui ont
ecedé ou qui ont eſté depuis S. Augu-
in, de quelle façon il doit eſtre toû-
urs interpreté, lorſqu'il traitte de cette
atiere.

Je ne ſçaurois commencer par un plus
otable endroit qu'eſt celuy du cinquié-
e livre de la Cité de Dieu, où nous li-
ns dans le quinziéme chapitre, que les
omains receurent ce vaſte Empire qui *Ep. 5. ad Marcell.*
s a rendus ſi celebres dans le monde, en
ecompenſe des vertus excellentes qu'ils
xerçoient pour y parvenir. Car comme
gumente fort bien le Cardinal Bellar- *Lib. 5. de grat. & lib. arbit. cap. 3.*
in là deſſus, s'il eſtoit vrai que les
ertus des Payens ne fuſſent que des vices
ans la doctrine de Saint Auguſtin, il
enſuivroit que ſelon cette doctrine,
Dieu auroit recompenſé le vice, qui eſt
ne abſurdité tres-impie. Certes, qui-
onque examinera encore le douziéme
hapitre du meſme livre, il ne doutera
mais que les vertus de Ceſar, & ſur tout
elles de Caton, n'y ſoient repreſentées,
omme des vertus morales, & non pas
omme des vices, encore qu'elles fuſſent
nferieures de beaucoup à nos vertus Chre-
tiennes, & que comparées les unes aux
utres, il ſemble, comme nous venons
le dire, qu'il n'y ait que les dernieres de-
veritables. C'eſt ce que Saint Auguſtin a

voulu entendre par ce peu de mots : *Sed cùm illa memoria duo Romani essent virtute magni, Cæsar, & Cato, longè virtus Catonis veritati videtur propinquior fuisse, quàm Cæsaris.* Il n'eust pas parlé de la sorte du vice, qu'on ne considere jamais comme voisin de cette verité, parce que luy estant si contraire, il s'en trouve toûjours plus éloigné que la terre ne l'est du Ciel. Mais dautant qu'à le prendre moralement, & selon les termes de l'Eschole, la vertu reçoit le plus, & le moins ; il dit que celle de Caton approcha le plus prés de la verité, ou, qu'elle fut plus agreable à Dieu qui est l'eternelle Verité, que celle de Cesar. Voici d'autres paroles du mesme lieu fort considerables : *Paucorum igitur virtus ad gloriam, honorem, imperium, verâ viâ, id est, virtute ipsa nitentium, etiam à Catone laudata est.* Remarquons y qu'il n'est pas vrai, que tout desir de gloire & d'honneur soit un vice, comme le pretendent ceux qui sont de l'avis que nous refutons ; n'y aiant que l'ambition démesurée qui soit condamnable, & non pas le desir reglé d'une honneste gloire. Observons y encore la fausseté de cette autre maxime qu'ils defendent, que c'est un crime de suivre la vertu, à cause d'elle-mesme. Sans doute qu'ils n'ont pas consideré que dans Saint Augustin la vertu n'est rien autre chose que l'amour de Dieu. D'où l'on peut conclure que suivre la vertu pour l'amour d'elle-mesme, c'est la suivre pour l'amour

le Dieu ; & par conſequent que leur maxi- V.
ne paroiſt un blaſpheme.

Pour le moins eſt-il aſſuré, qu'ils por- *Lib. 1. de*
ent ici en Sophiſtes la doctrine de Saint *grat. c. 7.*
Auguſtin à une telle extremité, que Sua- *n. 11.*
rez, & beaucoup d'autres ont eſté con-
raints de dire, qu'ils la tenoient incroiable,
priſe de la façon ; parce que de nommer la
vertu recherchée pour l'amour d'elle-meſ-
ne, un vice, c'eſt former des paradoxes du
out contraires à l'intention de Saint Au-
guſtin, & ſans mentir plus eſtranges
qu'on n'en a jamais attribué au Portique
le Zenon. En effet, fort peu de Payens
ont embraſſé cette belle vertu par une vai-
ne gloire toute pure, mais preſque toû-
ours, croians que l'honneſteté s'y trou-
voit conjointe, & que celle-ci eſtoit a-
greable à Dieu, qui devenoit par conſe-
quent la derniere fin de leurs actions, en-
core qu'elles euſſent d'autres fins moiennes
& ſubordonnées à celle-là. Mais noſtre deſ-
ein ne nous obligeant pas à nous arreſter
lavantage ſur ce poinct, paſſons à d'autres
extes de Saint Auguſtin, que nous ne trou-
verons pas moins formels que ces pre-
miers.

Dans ſon livre de l'Eſprit & de la Let- *Cap. 27.*
re, il reconnoiſt que les Impies & les In-
fideles ont fait des œuvres, quoique rare-
ment, qu'il ſeroit bien faſché de blaſmer,
parce qu'elles meritent au contraire d'eſtre
loüées. Qui eſt-ce, je vous prie, qui a
jamais ouï parler de louër le vice ? &

qui peut nier que la rareté ne témoigne l'exiſtence ? Il nomme ailleurs la continence de Polemon, que Xenocrate retira de la débauche, un don de Dieu. Il priſe en beaucoup de lieux les aumoſnes du Centurion Cornelius faites devant qu'il eût receu la Foi. Son livre de la Patience nous apprend que celle meſme d'un Schiſmatique eſt digne de loüange, lorſqu'il ſouffre la mort plûtoſt que de nier JESUS-CHRIST. Et ce qu'il dit de la bonté d'Aſſuerus eſt encore fort precis, pour donner à connoiſtre que la penſée de ce grand Docteur n'a jamais eſté de priver de toutes vertus les Ethniques, ni d'obliger à tenir leurs meilleures actions pour autant de pechez : Joignons à cela ce que nous obſerverons plus particulierement ci-aprés en examinant la Philoſophie de Platon, d'Ariſtote, & de Seneque, c'eſt à ſçavoir que le meſme S. Auguſtin a ſouvent exalté les mœurs exemplaires de celuy-ci, nommé le ſecond un homme de bien, & creu, au jugement de Toſtat, que le premier eſtoit ſauvé. En verité, ce ſont des témoignages plus que ſuffiſans pour la preuve de ce que nous diſons, ſans qu'il ſoit beſoin de nous amuſer à une infinité d'autres paſſages ſemblables, que nous pourrions adjoûter à ceux-ci.

Ep. 130 l. de præd SS. c. 7. & l. 1. de bapt. c. 7. & 26.

L. de g. Ch. c. 24.

Il ne faut pas s'arreſter non plus à la réponſe ridicule que quelques-uns y ont voulu faire, pretendant que Saint Auguſtin n'a rien écrit de la ſorte, que comme

emi-Pelagien qu'il eſtoit devant ſa pro- V.
otion à l'Eveſché d'Hipponne. Car
ıtre que la pluſpart des livres d'où ſont
rez tous ces textes, nommément ceux
: la Cité de Dieu, ont eſté compoſez par
y depuis qu'il fuſt Eveſque, ſi cette ſo-
tion eſtoit bonne pour toutes les œuvres
à il la faudroit neceſſairement appliquer,
ue reſteroit-il d'entier dans Saint Augu-
in ? Pour moi je ne croi pas qu'on puiſſe
en prononcer de plus prejudiciable à
honneur de ſa doctrine, que ce qu'avan-
ent en cela des hommes qui font neant-
oins profeſſion d'eſtre fort partiaux pour
lle, & qui n'ont point de honte de dire
ettement, que Toſtat, Bellarmin, Tolet,
Vaſquez, Cornelius à Lapide, Suarez,
.eſſius, Molina, avec le reſte des Scho-
aſtiques, ne l'ont jamais bien entenduë
omme eux. Je ſuis fort trompé, s'ils en
ont creus à leur ſimple parole.

Pour bien juger de ce different, il n'y a
oint de plus ſeure methode à tenir, que
l'avoir recours au ſentiment des Peres, qui
ont eſté devant ou aprés S. Auguſtin, &
qui nous feront voir celuy de l'Egliſe Uni-
verſelle.

Saint Hieroſme dit fort clairement ſur
e premier chapitre de l'Epiſtre aux Ga-
lates, que pluſieurs ont pû faire des a-
ctions pleines de ſageſſe, & de ſainteté,
encore qu'ils n'euſſent pas la Foi, ni la con-
noiſſance de l'Evangile de Jeſus-Chriſt.
Ainſi l'on ne peut nier qu'ils n'aient

ſouvent donné l'aumoſne aux neceſſiteux, reſpecté leurs parens, ſecouru leurs amis, & obeï aux Puiſſances Souveraines, qui ſont toutes bonnes œuvres. Et il prouve la meſme doctrine, lorſqu'il examine le vingt-neufiéme chapitre d'Ezechiel, où le Roy Nabuchodonoſor, quoiqu'infidele, reçoit des recompenſes temporelles de Dieu, pour des choſes qu'il avoit juſtement executées par la voie des armes contre la ville de Tyr; ce qui montre aſſez qu'on ne peut pas dire que les Ethniques ne puiſſent jamais rien faire de bien.

Homil. de fide, & 7. ad pop. in Pſal. 2. Orig. in c. 2. ep. ad Rom. In Hexam Homil. 9. Apol. ad Anton. Adv. coll c. 26. Hom. 27. in Ev.

Saint Chryſoſtome en divers lieux de ſes Homelies, Saint Ambroiſe, Origene, Saint Baſile, & Saint Juſtin, ont tous eſté auparavant de ce meſme avis, ſans faire difficulté de reconnoiſtre les Infideles pour juſtes, patiens ou miſericordieux, ſelon les vertus qui les rendoient recommandables, encore qu'elles n'operaſſent rien au ſalut de leur ame.

Quant aux Peres qui ont écrit depuis Saint Auguſtin, l'on ſçait que Saint Proſper, Saint Gregoire le Grand, & Saint Thomas ont eſté conformes aux precedens; outre que tout le reſte de ceux que nous verrons tantoſt avoir bien penſé de la felicité eternelle de quelques Payens, ne les ont pas creus par conſequent incapables de faire de bonnes actions. Enfin il ſemble que l'Egliſe ait determiné ce que nous devons

penſer là deſſus, quand la Bulle des Pa- V.
pes Pie Cinquiéme, & Gregoire Trei-
ziéme a condamné de certaines propoſi-
tions d'un Michel Baïe, comme Erro-
nées, & Heretiques, dont la trente-
cinquiéme portoit, que toutes les œu-
vres des Payens n'eſtoient que des pe- *Art. 36.*
chez, & les vertus de ces anciens Philo- *l.*
ſophes que des vices. Auſſi contient-elle
l'opinion expreſſe de Luther, de Calvin, *2. Inſt.*
& de la pluſpart des autres Heretiques de *cap. 3.*
ce temps.

Il n'y a donc point d'apparence d'en rendre auteur Saint Auguſtin par de mauvaiſes interpretations. Et quand il ſeroit certain qu'il auroit enſeigné une ſi rigoureuſe doctrine contre toute ſorte de Payens, ce que nous avons montré n'eſtre pas veritable, nous ne devrions pas pour cela abandonner celle de tant de Saints Docteurs pour ſuivre la ſienne. Son texte n'a pas le privilege d'eſtre Canonique, il s'eſt bien retracté luy-meſme de beaucoup de propoſitions; & comme perſonne ne defere plus à ce qu'il a écrit des Anti- *Lib 16.*
podes dans ſa Cité de Dieu, où il les prend *c p. 9.*
pour une fable, on ſe peut bien departir *Epiſt. 3.*
ailleurs de ſes ſentimens. Dans une Epiſtre à Voluſianus, il ſuppoſe ſuivant l'erreur commune, que Pherecydes eſtoit Aſſyrien; Et parce qu'on veut que ce Philoſophe ait le premier enſeigné l'Immortalité de l'Ame, il ſe joüe des mots d'une des Eglogues de Virgile,

Ecl. 4. —— *Assyrium vulgò nascetur amomum*,

attribuant le succés de cette Prophetie à ce que la doctrine de l'Immortalité de l'Ame s'est enfin estenduë de Syrie par tout le monde. La pointe seroit gentille, & digne de l'esprit de Saint Augustin, si son fondement estoit veritable. Mais il est tres-constant au contraire, que la patrie de Pherecydes fut l'Isle de Syros l'une des Cyclades de la mer Egée; & qu'il n'y a eu que l'equivoque du nom qui l'ait fait passer pour Syrien à Clement Alexandrin, à Eusebe, & aprés eux à Saint Augustin. Nous remarquerons ci-aprés qu'il a esté persuadé de la verité des lettres qui se voient de S. Paul à Seneque. On veut qu'il n'ait point admis d'actions moiennes dans la Morale, & qui ne fussent bonnes ou mauvaises, contre ce qu'enseigne l'Eschole qui en reconnoist d'indifferentes. Et il y a beaucoup d'autres poincts où elle n'a pas accoustumé non plus de le suivre. Pourquoi ne seroit-il pas permis d'estre encore d'un avis contraire au sien sur la question proposée? Un tres-grand nombre de passages du Vieil & du Nouveau Testament nous obligent à cela. Les deux Sages femmes d'Egypte Sephora & Phua reçoivent la benediction de Dieu dans l'Exode, pour n'avoir pas fait mourir les enfans

Cap. 1. masles des Hebreux, selon le commandement de Pharaon. Daniel exhorte Nabuchodonosor à rachepter ses pechez par des aumosnes, & par d'autres œuvres de pieté,

Et S Paul nous témoigne que les Gentils, V.
à qui la Loi des Juifs n'avoit point eſté communiquée, n'ont pas laiſſé parfois de faire naturellement ce qu'elle commandoit, dautant que la lumiere naturelle qu'ils avoient, aidée de la Grace, leur tenoit lieu de Loi. Dirons nous que Dieu ait recompenſé de méchantes actions? Que Daniel ait porté un Roy à commettre des crimes? Et que Saint Paul ait parlé trop à l'avantage des Infideles? Tenons-nous plûtoſt à la creance commune de l'Egliſe, qui porte que comme l'entendement des Payens a pû comprendre ſans la Foi, & ſans la grace extraordinaire beaucoup de veritez naturelles, leur volonté s'eſt pû porter de meſme à pluſieurs actions loüables & vertueuſes, quoique toutes leurs connoiſſances, & toutes leurs bonnes œuvres ne fuſſent pas ſuffiſantes à ſalut.

Cap. 4. Ad Rom. cap. 2.

C'eſt ce que j'ai eſté obligé de dire touchant l'opinion de Saint Auguſtin, pour montrer qu'elle ne nous doit pas empécher de conſiderer quelques Payens comme vertueux, & de laiſſer la vertu dans toute ſon eſtenduë, que je voudrois quant à moi amplifier plûtoſt que reſtreindre.

Sans perdre le temps enſuite à refuter l'opinion de ceux qui ne reconnoiſſent aucune vertu, comme n'eſtans pas dignes de nôſtre attention, nous ſuppoſerons pour bonnes toutes les definitions qu'on en donne, parce qu'elles reviennent quaſi à un meſme ſens, ſi elles ſont bien entenduës,

& que la diverſité qui s'y peut trouver, n'importe pas à la ſuite de noſtre diſcours.

Cap. 21. Saint Auguſtin dit au quatriéme livre de la Cité de Dieu, que la pluſpart des Anciens ne definiſſoient point autrement la Vertu, que l'art de bien vivre; & c'eſt vrai-ſemblablement ſelon ce ſentiment que Socrate nommoit les vertus des ſciences. Le meſme Saint Auguſtin propoſe ailleurs une autre definition de la Vertu, qui eſt plus eſtenduë, & dont Saint Thomas s'eſt voulu ſervir, la nommant une bonne qualité, qui fait bien vivre celuy qui la poſſede, de laquelle perſonne ne peut mal uſer, & que nous tenons de la main de Dieu. Ariſtote la fait paſſer pour une habitude qui agit avec jugement, & qui conſiſte dans une mediocrité raiſonnable. D'autres, comme Ciceron, l'ont nommée une conſtante diſpoſition à bien faire, & à ſuivre la raiſon. Or toutes ces differentes façons de concevoir la Vertu, diſent à peu prés une meſme choſe, & ſont bien plus faciles que de l'appeller tantoſt un nombre & tantoſt une harmonie, comme faiſoit Pythagore; ou de ſoûtenir qu'il n'y en a point qui ne ſoit un veritable animal, ſelon l'extravagante penſée des Stoïciens.

Lib. 2. de lib. arb. c. 18. & 19. 1. 2. qu. 88. art. 4.

Sen. epiſt. 114. & Plutar. tr. de com. conc. contre les Stoïciens.

DESSEIN DE L'AUTEUR.

Mais je ne veux faire nulle reflexion ſur cela, non plus que ſur l'homonymie qui ſe rencontre au mot de vertu, parce que le plan que je vai tracer de ce petit ouvrage, fera aſſez voir de quelle ſorte de vertu je

tends parler, en traittant de celle des V.
ens ; & ce que j'ai dit jusques ici par
ne d'Avant-propos, ne sera que trop
sant pour faire une ouverture commo-
u sujet que je me suis proposé. Mon
ein est donc de le diviser en deux par-
, & de considerer en general dans la
niere ce que nous pouvons penser
testiennement du salut des Payens qui
esté vertueux, & que nous tenons avoir
ralement bien vescu. Dans la seconde
s examinerons en particulier la vie de
lques-uns de ceux qui semblent avoir
lus merité du genre humain ; & nous
alancerons le respect qui est peut-estre
à la memoire de quelques Infideles,
dolâtres, qui ont acquis beaucoup de
utation parmi les Anciens.

e ferai l'ouverture de cette premiere
tie par une distinction ordinaire de
t le temps qui s'est passé depuis la crea-
n du monde, & qui coulera encore jus-
es à sa fin, en trois epoches & sections
ferentes. La premiere est depuis Adam
ques à la circoncision d'Abraham por-
au dix-septiéme chapitre de la Genese,
i s'appelle le temps du droit de Nature.
seconde comprend ce qui s'est écoulé
nnées entre cette premiere circoncision,
l'Incarnation de Jesus Christ, pendant
quel espace, la Loi Mosaïque, qui est la
oi écrite, a eu lieu, depuis que Dieu
eut donnée en deux Tables ; aussi nom-
e-t-on tout cet intervalle, le temps de

la Loi. Et la troisiéme section se compte depuis la Nativité de Nostre Seigneur jusques à la consommation des siecles, qui est le temps de la Grace, pour tous ceux qui avec l'assistance d'enhaut se rendent dignes d'y participer. Ce sont les trois Estats de la nature humaine, qui doivent estre soigneusement considerez en traittant la matiere que nous avons entreprise.

DE L'ESTAT DU DROICT DE NATURE.

Or on ne peut pas douter que beaucoup de personnes ne vécussent fort vertueusement dans le premier temps, & qu'observant ce qui estoit du droict de Nature, leurs bonnes œuvres ne fussent accompagnées de cette grace Divine, qui nous ouvre la porte du Paradis. A la verité, on ne sçauroit non plus nier qu'une infinité d'autres personnes ne prissent un chemin tout contraire, puisque nous lisons dans le Texte Sacré que du temps de Noë la malice des hommes estoit arrivée à un tel point, que Dieu se repentit d'en avoir mis sur terre, laquelle il fut contraint d'inonder pour la purger de tant de crimes qui s'y commettoient. Mais à l'égard de ceux qui n'esteignirent point cette lumiere naturelle dont tous ceux qui viennent en ce monde sont éclairez, la raison autorisée du consentement de tous les Peres nous oblige de croire, que Dieu les avoit mis par sa bonté infinie dans la voie de salut, & qu'ils estoient dessors capables d'acquerir, moiennant sa grace, la felicité eternelle,

Genes. cap. 6.

elle, comme la fin de leur creation. Que V.
l'on dit que le peché originel y apporoit de l'empeſchement, Saint Thomas ous apprend que cette tache leur eſtoit ffacée par la Foi, qui opere encore aujourd'hui de meſme en tous ceux que le mal-heur, & non pas le mépris, prive de l'uſage des Sacremens. Quant aux pechez actuels, dont on ne peut douter qu'ils ne ſe rendiſſent parfois coupables, Dieu les leur pardonnoit par ſa miſericorde ſur leur repentance & contrition, aidée en cela d'une grace que l'Eſchole nomme ſurnaturelle.

Car perſonne ne doit ſuivre l'opinion de quelques-uns qui ont creu qu'aucun ne ſe pouvoit ſauver dans la Loi de la Nature, s'il ne s'eſtoit tenu exempt de tout crime, & qu'il ne l'euſt jamais violée ; ce qui ſemble eſtre au deſſus des forces de noſtre humanité. J'avouë bien que nous ne ſçaurions remarquer aucune offenſe mortelle en ceux que le vieil Teſtament nous repreſente comme hommes juſtes & agreables à Dieu, tels qu'ont eſté Abel, Seth, Enoch, ou Noë. Et certes il eſt fort croiable que ces premiers hommes qui venoient preſque de ſortir des mains de leur Createur, eſtoient tout autrement vertueux que ceux qui ont veſcu depuis, & qui n'ont receu cette premiere ſemence de probité qu'aprés beaucoup d'alteration. L'anneau qui a eſté touché immediatement de l'Aiman, & celuy qui ſuit, ſe reſ-

Caſſianus Collat. 8. cap. 23.

ſentent bien plus de la force magnetique, que ceux qui en ſont plus éloignez. Les Poëtes ont mis ſur cela le ſiecle d'or auſſitoſt aprés la naiſſance du monde. Et Platon a dit fort pieuſement pour un Payen, parlant de la nature Divine, qu'il s'en faloit rapporter à ce qu'en avoient appris aux autres les premiers hommes, qui pour avoir eſté engendrez des Dieux, ſelon qu'on parloit pour lors en Grece, devoient bien mieux connoiſtre leurs parens, que ne pouvoient pas faire ceux qui eſtoient venus longtemps aprés. Comme ce Philoſophe a creû que l'entendement humain eſtoit beaucoup plus illuminé au commencement des ſiecles qu'il n'a eſté depuis, on peut preſuppoſer la meſme choſe de la volonté, qui ſe portoit vrai-ſemblablement avec plus d'ardeur au bien, & eſtoit touchée de plus d'averſion pour le vice, qu'elle n'eſt aujourd'hui. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il n'y ait eu dans la Loi de Nature que les premiers Patriarches & leurs ſemblables de ſauvez, ſi tant eſt qu'ils fuſſent exempts de toute faute. Et il eſt bien plus croiable, veu ce que dit l'Apoſtre de noſtre inclination au mal, & Salomon de la cheute ordinaire des plus juſtes, qu'infinies perſonnes depuis Adam juſques à Abraham violerent le droit de Nature, qui ne laiſſerent pas d'eſtre du nombre des Eſleus, aiant fait d'ailleurs quantité d'actions vertueuſes, & leur repentance aiant obtenu de la miſericorde de Dieu, la re-

miſſion de leurs pechez. V.

On ne ſçauroit meſme nier qu'il n'y ait eu dans cet eſpace de temps où le ſeul droit naturel avoit lieu, des Gentils qui s'eſtoient ſeparez du corps des Fideles, & qui ne ſervoient pas Dieu comme eux, y aiant déja un culte Divin eſtabli, comme le ſacrifice d'Abel nous le témoigne. Les uns ſont nommez fils de Dieu, & les autres fils des hommes, dont les filles furent recherchées par les premiers, à cauſe de leur grande beauté; pour le moins eſt-ce l'interpretation la plus probable de toutes celles qu'on donne à ce paſſage de la Geneſe. Et depuis le Deluge nous voions *Cap. 6.* que Melchiſedec eſtoit Chananeen, & d'extraction Gentile ou Payenne. C'eſt *Cal. Hier.* pourquoi Saint Denys l'Areopagite croit *cap. 9.* qu'il fut illuminé par les Anges, qui le porterent à la connoiſſance du vrai Dieu, non ſeulement pour ſon propre bien, mais encore pour ſervir de guide aux Gentils, à cauſe de l'autorité qu'il avoit parmi eux comme leur Pontife. Je ſçai bien qu'il y a beaucoup d'opinions differentes ſur ce ſujet, mais je ſui la plus receuë, & qui eſt appuiée, outre le jugement de la pluſpart des Peres Grecs & Latins, ſur le témoignage de Joſephe, & de Philon, qui ſont les plus conſiderables de tous les Juifs. Abraham, qui a eſté nommé le pere des Croians, eſtoit pareillement Gentil de naiſſance, venu de Hur en Chaldée, & de Haren en Meſopotamie. Par où l'on *Cyrillus lib. 4. cõtra Iul. Ap Iuſt. Martyr.*

Apol. 2. Deuteron. cap. 10. Act. Ap. cap. 10.

peut juger que ce n'eſt pas ſans raiſon que nous voions ſi ſouvent repeté dans la Sainte Eſcriture, que Dieu n'a point d'égard aux perſonnes, & ne fait aucune diſtinction entre elles, dont on ſe puiſſe plaindre, n'aiant jamais dénié ſa grace, ni ſon aſſiſtance ſpeciale aux vertueux de quelque condition qu'ils fuſſent, ni manqué de recompenſer, dés le temps dont nous parlons, les bonnes actions des hommes de toutes nations & de toutes extractions, ſans en rejetter pas un qui ait invoqué ſa bonté, & reconnu ſa puiſſance.

Voilà ce qui eſt preſque uniuerſellement receu en Theologie, touchant le ſalut de tous ceux qui ont veſcu dans le premier eſtat de noſtre nature, avant qu'aucune Loi particuliere les euſt obligez aux ceremonies qui ont eſté depuis, & par conſequent qu'on leur pûſt imputer à crime ce qui l'a eſté aprés la circonciſion d'Abraham, & dans la Loi Moſaïque, parce que, comme dit l'Apoſtre, où il n'y a point de Loi eſtablie, ni de preceptes donnez, on ne ſçauroit accuſer perſonne de tranſgreſſion.

Ep. ad Rom. c. 4. art. 15.

DE L'ESTAT DE LA LOI.

La difficulté eſt bien plus grande à l'égard de ceux qui ont veſcu dans le Gentiliſme depuis qu'Abraham eut receu de Dieu le commandement de ſe circoncire à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, avec cette declaration, que c'eſtoit un pact ou traitté qu'il faiſoit avec luy & toute ſa poſterité, dont il ne reconnoiſtroit

Gen. c. 17.

aucun pour estre de son peuple, s'il ne portoit la marque de cette circoncision qu'il luy enjoignoit. Et Moïse aiant eu ensuite de la main du mesme Dieu, les preceptes du Decalogue, avec le reste des Loix qu'il vouloit estre observées par les Israëlites, qui faisoient l'Eglise de ce temps-là; plusieurs Peres ont creu que le surplus des hommes vivans dans les tenebres du Paganisme, & hors l'observation de ces Divines constitutions, n'ont pû faire leur salut en ce monde, ni par consequent éviter les peines preparées dans l'autre à ceux que l'Auteur de la Nature n'a pas predestinez à la participation de sa gloire. V. *Ex, c. 20.*

Le fondement de cette opinion s'appuie sur une maxime de nostre Theologie Chrestienne, receuë de tous les Scholastiques aprés Saint Thomas, & qui a esté inserée depuis luy, dans le Concile de Trente, Que personne n'a jamais esté justifié ni sauvé que par le moien de la Foi. Or cette Foi estant ou expresse & developpée, qu'on nomme dans l'Eschole explicite, & par laquelle nous croions en Jesus-Christ l'unique mediateur de nostre Redemption; ou obscure, couverte & enveloppée, ce que signifie le terme d'implicite, comme l'avoient les Hebreux qui attendoient le Messie, & se promettoient la venuë du Sauveur du Monde; Il s'ensuit que les Payens, Gentils & Idolâtres qui n'ont jamais eu ni l'une, ni l'autre Foi, & qu'on *Sess. 6. cap. 7.*

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO E.

nomme pour cela Infideles, ne peuvent en nulle façon s'estre redimez de la peine du peché originel, ni de celle de leurs fautes. Et ainsi nous serons obligez de conclure qu'aucun de ce grand nombre de Payens, pour sages & pour vertueux qu'ils aient esté tenus, n'a deû croistre le nombre des Eleus, ni participer à la Beatitude eternelle.

Si est-ce que beaucoup des Saints Peres, & un tres-grand nombre des plus graves Docteurs tant anciens que modernes, ont eu une opinion toute contraire. Ils tombent bien d'accord de la premiere proposition, comme estant conforme à ce que prononça si hautement Saint Pierre dans Hierusalem, qu'il n'y a point de nom sous le Ciel qui nous puisse rachepter, & qui soit en effet le seul principe de nostre salut, que celuy de Jesus Christ. Mais en expliquant la seconde ils soustiennent que tous les Payens, ni tous les Gentils des Latins, qui sont les Ethniques des Grecs, n'ont pas esté Infideles, de-mesme qu'ils n'ont pas esté non plus tous Idolâtres, la pluspart au contraire aiant possedé une Foi tacite & envelopée, qui n'est pas toûjours uniforme, & qui peut estre diverse selon les temps, les lieux, & les personnes, comme l'explique fort bien Saint Thomas. Car encore que celle des Patriarches & des principaux d'entre les Juifs, ait esté illuminée jusques à ce point, qu'ils croioient certainement l'Incarnation fu-

Act. c. 4. art. 10.

2. 2. qu. 2. art. 7.

ture du Fils de Dieu, & les plus essentiels mysteres de nostre Redemption; si est-ce que les moindres d'entre eux, comme les nomme cette plume Angelique; n'en avoient qu'une connoissance voilée, & une Foi obscure ou envelopée. C'est pourquoi Sepulveda maintient qu'on ne sçauroit reprocher le manquement de Foi à beaucoup de Gentils, & notamment à leurs Philosophes, qu'on ne le puisse imputer de mesme à la plus part des Hebreux, que nous tenons neantmoins avoir cheminé dans la voie de salut. Or cela presuppose, & cet obstacle levé du defaut de la Foi, on rapporte une infinité d'autoritez & de raisons, pour prouver que rien ne nous doit empécher de croire, que ceux d'entre les Payens qui ont fait profession de suivre la Vertu, & de detester l'Idolâtrie, aussi bien que la multiplicité des Dieux, n'aient pû, assistez d'une grace speciale de Dieu, parvenir à la felicité des Bienheureux. V.

Ep. 91. ad Serr. Th.

Il n'y a eu que l'Archevesque Seyssel qui a fait ouverture d'un sentiment particulier, selon lequel il attribuë aprés cette vie aux Payens qui ont moralement bien vescu, un troisiéme lieu entre l'Enfer & le Paradis. Mais parce que c'est une opinion nouvelle, & que je ne voi pas qu'elle ait esté suivie, nous ne nous amuserons pas à l'examiner davantage, nous contentans de dire qu'il faut prendre garde en Theologie, aussi bien qu'en Philosophie, de

Tract. 2. de div. Prov. art. 3.

ne pas multiplier les Eſtres ſans neceſſité.

Les autoritez qui ſont pour la beatitude des Gentils, ſont fort puiſſantes, & les raiſons de tres-grand poids.

Pour commencer par Saint Denys, pluſieurs alleguent ici ce qu'il écrit au neufiéme chapitre de ſa Celeſte Hierarchie, que les autres nations, auſſi bien que la Juifve, ont eſté aſſiſtées & illuminées par leurs Anges protecteurs, quoiqu'avec beaucoup moins de ſuccés pour elles.

Le Philoſophe Martyr Saint Juſtin a ſouſtenu dans ſes Apologies pour noſtre Religion, qu'il y avoit beaucoup plus de Chreſtiens qu'on ne penſoit, puiſque Socrate & Heraclite pouvoient eſtre nommez tels, & generalement tous ceux qui s'eſtoient laiſſez conduire à cette raiſon eternelle, qui eſt ce λόγος & ce Verbe Divin que nous adorons en la perſonne de Jeſus Chriſt. Il appelle ſelon la meſme façon de parler ἀχείρους & Anti-Chreſtiens tous ceux qui laiſſent eſteindre cette lumiere de raiſon qui eſt naturelle à tous les hommes, & dont le defaut nous fait cheminer dans les tenebres du vice. Et il adjouſte qu'aſſez de perſonnes ont paſſé pour Athées parmi les Grecs, comme Socrate & Heraclite, qui ne l'eſtoient pas, non plus qu'Abraham, Ananias, Azarie, Miſael, & Elie parmi les Barbares. Il n'y a pas lieu de douter aprés cela de ce que penſoit ce S. Martyr du ſalut des Payens, qu'il nomme Chreſtiens au meſme ſens

qu'Euſeb:

qu'Eusebe veut que tous les hommes l'aient esté, qui ont vescu dans la Loi de Nature, en remontant depuis Abraham jusques à Adam. Et selon que Saint Isidore de Pelusie appelle si souvent Logiciens & Chrestiens, la plus part de ces vieux Philosophes, qui ont cheminé dans les voies de la droite raison. V. *Lib. 1. hist Eccl. c. 4.*

Saint Jean Chrysostome dit nettement sur l'Epistre aux Romains, que ceux qui ont mépriſé les Idoles, avant la venuë de Jesus Christ, adoré le Createur de toutes choses, & vescu moralement bien, se sont sauvez, encore qu'ils n'eussent pas la Foi; où je croi que ce grand personnage a voulu parler de la Foi explicite. Il le repete dans une autre Homelie sur les Psaumes, voulant que Dieu ait tiré des portes de la mort Socrate, Anaxarche, & quelques autres Philosophes.

Saint Anselme enseigne la mesme chose dans son Commentaire sur le mesme endroit de l'Apostre.

Saint Jean Damascene tient que Jesus Christ descendant aux Enfers, en tira tous ceux qui avoient mené une vie vertueuse ou moralement bonne, encore qu'ils ne possedassent pas cette Foi divine & sincere, pour user de ses termes, qui nous vient d'en haut. Et Herma dans son livre du Pasteur veut qu'ils y aient esté baptisez par les Apostres. Je sçai bien que c'est un Auteur apocryphe, & que le Bibliothequaire Anastase pretend qu'il n'est pas cet *Serm. de defun.*

Herma disciple de S. Paul, dont il est parlé au dernier chapitre de l'Epistre aux Romains, le faisant passer pour un frere du Pape Pie Premier, qui portoit le mesme nom. Mais on ne sçauroit nier aussi qu'il n'ait esté cité par les plus anciens Peres, Origene, Tertullien, Irenée, Clement d'Alexandrie, Eusebe, & assez d'autres, outre que S. Hieroſme recommande son livre comme utile, dans celuy qu'il a fait des Escrivains Ecclesiastiques.

Lib. 1. & 7. strom. Clement Alexandrin represente en plus d'une de ses Tapisseries, la Philosophie, comme aiant esté le Pedagogue des Grecs, qui les conduisoit, de mesme que la Loi les Hebreux, vers Jesus Christ. Et il veut que comme Dieu sauva ceux-ci en leur donnant des Prophetes, il ait envoié pour la mesme fin des Philosophes aux premiers.

V. Ioan. Langum in Schol. ad Apol. 2. Iust. mart. Il y en a qui ont tenu regiſtre d'un grand nombre de passages de S. Augustin, où il montre clairement que les Gentils ont pû arriver à la grace du Ciel par leur bonne vie, aussi bien que les Juifs. Et quand il a jugé la Sibylle Erythrée digne *Lib. 18. c. 23.* d'estre placée dans la Cité de Dieu, il semble s'estre assez expliqué sur ce sujet, aussi bien qu'Eusebe, & les autres qui ont eu la mesme opinion de quelques Sibylles. Ce n'est pas que le mesme S. Augustin, & assez d'autres Peres n'aient souvent declamé contre ceux qui pensoient que les bonnes œuvres fussent suffisantes toutes

seules pour nous justifier devant Dieu. V.
Mais ce n'a esté que pour s'opposer à l'Heresie Pelagienne, qui donnoit trop aux forces du franc-arbitre, ou aux merites de nos actions ; & non pas pour combattre cette opinion de la salvation des Gentils moiennant l'assistance de la grace.

Saint Thomas interpretant le passage du dixiéme chapitre des Actes, ou l'Ange dit au Centenier Cornelius devant qu'il fust baptisé, que ses prieres & ses aumosnes avoient monté jusques au thrône du Tout-puissant, assure qu'encore que ce Capitaine fût Gentil, il n'estoit pas pourtant Infidele, parce qu'il avoit la Foi implicite, sans laquelle ses actions n'eussent pas pũ estre agreables à Dieu. 2. 2 qu. 10. art. 4. & 3. p qu. 69. art. 4.

Entre les Scholastiques plus recens, ce grand Evesque d'Avila Alphonse Tostat a determinément resolu, que tous les Gentils se pouvoient sauver devant la publication de l'Evangile, en observant les seuls preceptes du droit naturel, qui nous portent à aimer Dieu plus que nous-mesme, & à n'offenser jamais personne ; ce qui comprend tout le Decalogue selon le texte de l'Evangile. C'est dans son Commentaire sur le second chapitre de la Genese, où il adjouste que pour cela Socrate, Platon, & quelques autres Philosophes ont pû faire leur salut, encore qu'ils ne solemnisassent pas le jour du Sabath. Sur le chapitre trentiéme de l'Exode, il continuë à dire, qu'ils n'ont pas esté ex- Math. c. 7. art. 12. & c. 22. art. 40. Qu. 14.

clus de la felicité non plus, bien qu'aucun d'eux ne reconnuſt le Dieu des Hebreux pour le vrai Dieu, le mettant ſeulement au rang des autres Divinitez du Paganiſme, parce qu'ils n'eſtoient pas obligez de croire les Ecritures des Juifs, ni de deferer aux Loix de Moïſe. Et il repete la meſme doctrine ſur le quatriéme livre des Rois, prenant Saint Auguſtin à garant, qui n'a pas fermé le Paradis à beaucoup de Philoſophes Gentils eu égard à leur bonne vie, & à ce qu'ils avoient toûjours ſuivi la raiſon, comme une bonne guide, ne faiſant rien contre ſes preſcriptions, ou, comme parlent les Eſcholes, *contra dictamen rationis.*

c. 5. q. 21.

Lib. 1. c. 21. Dominicus Soto ne peut ſouffrir dans ſon traitté de la nature & de la grace ceux de l'opinion contraire, qu'il nomme injurieux envers la Nature humaine, & maintient que le ſecours general de Dieu ſuffit au libre arbitre pour ſe porter au bien.

Eraſme, ſi je le puis placer ici, combat pour le ſalut de l'ame de Ciceron dans une Preface ſur les Queſtions Tuſculanes, ſoûtenant que s'il a ſacrifié aux Idoles, il ne l'a fait que par force, & pour obeïr aux Loix; ce qu'il juge pouvoir ſervir d'excuſe valable à quelques-uns de ce temps-là.

Ep. 91. quæ eſt 1. l. 7. Sepulveda écrit à Serranus une lettre pour luy prouver qu'on peut avec raiſon bien penſer de la Beatitude des Philoſophes Ethniques, & particulierement de celle d'Ariſtote.

Le Pere Gretzerus qui a voulu reprendre Sepulveda, comme aiant parlé trop affirmativement, incline neantmoins pour le salut d'Aristote, mais avec cette loüable retenuë, que Dieu seul a la connoissance certaine de ce qui en est. Par où il montre bien qu'il eust fait conscience de prononcer un jugement de condamnation absoluë, comme font plusieurs, contre ce Philosophe & ses semblables. V. *Lib. de var cæl. Luc c.13.*

Le Pere Trigault suivant les memoires du Pere Riccius l'un des Apostres de la Chine, ne doute point que beaucoup de vertueux Chinois n'aient pû se sauver en observant la simple Loi de Nature, & avec le secours special du seul Dieu qu'ils reconnoissoient pour auteur du Ciel & de la Terre.

Enfin, pour ne pas faire un plus long dénombrement des textes de tous les Scholastiques qui ont jugé avec les precedens en faveur des Gentils, Pererius, Catharinus, Salmeron, Vignerius, Della Cerda, Cajetan, & assez d'autres ont convenu en ce sentiment, que rien ne nous obligeoit à desesperer de la felicité eternelle des Payens, qui n'estant pas morts idolâtres, ont moralement bien vescu, avant l'Incarnation de nostre Seigneur.

Les raisons de tous ces grands Docteurs sont fondées principalement sur la bonté de Dieu, qui veut, comme dit Saint Paul, que tous les hommes soient sauvez, ne les aiant creez que pour les *Ep. 1. ad Timoth. cap. 2.*

rendre participans de la felicité eternelle, qui eſt leur fin derniere. Il n'y a donc point d'apparence d'en exclure les Gentils, pour n'avoir pas obſervé la Loi Judaïque, veu que la pluſpart d'entre eux n'en eurent jamais aucune connoiſſance; & que d'ailleurs elle ne les obligeoit pas, comme nous avons dit, mais ſeulement le peuple Hebreu, à qui elle avoit eſté particulierement donnée. Autrement, il ſembleroit que Dieu les auroit aſtreins à l'impoſſible, & leur auroit propoſé une fin où ils ne pouvoient pas arriver, ce qui ne peut eſtre dit ſans impieté & ſans blaſpheme.

Ad Rom. c. 2. art. 11.

D'ailleurs, le meſme Apoſtre nous aſſure, qu'il n'y a point en Dieu d'acceptation de perſonnes, ni de cette προσωποληψία des Grecs, qui fait preferer les uns aux autres. Sentence qui nous eſt repetée une infinité de fois dans l'un & l'autre Teſtament. Pourquoi n'auroit-elle pas lieu auſſi bien à l'égard des Payens qui ont veſcu pendant le temps de la Loi, que de ceux qui eſtoient auparavant, & en faveur de qui nous l'avons déja alleguée?

Facienti quod in ſe eſt, Deus nõ denegat gratiam.

C'eſt auſſi une maxime en Theologie qui ne reçoit point de contradiction, que Dieu ne refuſe jamais ſa grace à ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'en rendre dignes. Or les Payens qui ont veſcu vertueuſement ſuivant les lumieres du droit de Nature, & ſoumettant leur libre arbitre à la raiſon, ont fait tout ce qui

estoit de leur pouvoir, puisqu'ils ne connoissoient point d'autre Loi que la naturelle. On doit donc croire que Dieu ne leur a pas dénié sa grace, ni son assistance, & par consequent qu'ils peuvent estre du nombre des Bien-heureux. V.

Celuy-là doit encore estre creû avoir fait tout ce qu'il a pû, qui a témoigné d'aimer Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soi-mesme, puisque toute la Loi & les Prophetes dépendent de ces deux preceptes, par le passage de Saint Matthieu que nous avons déja cité. Or nous sçavons que beaucoup de Philosophes Gentils sont arrivez à la connoissance d'un Dieu souverainement bon, ce qui le rend aimable sur toutes choses : Et qu'ils ont ensuite consideré tous les hommes comme des enfans d'un si bon Pere, qui devoient par consequent s'aimer comme freres, & ne faire jamais l'un à l'autre ce que chacun d'eux n'eust pas voulu qui luy eust esté fait en particulier ; precepte fondamental de toute leur Morale. Ceux donc qui ont si bien executé ce qui est de cette Loi gravée dans nos cœurs qui comprend toute celle de Moyse (encore qu'ils ne l'eussent pas receuë comme les Juifs écrite sur les tables de pierre) parce qu'ils se sont laissez conduire à la lumiere naturelle, aidée sans doute de la grace, & que comme parle l'Apostre, ils ont esté une Loi vivante à eux-mesmes ; ceux-là, dis-je, ne doivent pas estre condamnez aux

Cap. 22. art. 40.

Ep. ad. Rom. c. 2.

peines eternelles comme ſont les méchans, & il eſt bien plus croiable qu'ils ont receu la recompenſe promiſe aux Juſtes.

En effet, outre que les Payens ont eu les vertus Morales & intellectuelles, comme nous l'avons expliqué dés le commencement de ce Diſcours, on peut dire qu'ils n'ont pas eſté entierement dépourveus de celles que nous nommons Theologales, & qui nous viennent par infuſion Divine, pour une fin ſurnaturelle. Car nous avons déja veû que Saint Thomas leur accorde la Foi enveloppée. On ne ſçauroit douter qu'en contemplant la bonté de Dieu, ils n'aient eu l'eſperance qu'il leur feroit miſericorde : Et ils n'ont pas eſté ſans charité, puiſqu'ils n'ont pû donner les attributs de toute bonté au ſouverain Eſtre, comme ils ont fait, ſans l'aimer ſur toutes choſes. Auſſi n'y auroit-il point d'apparence d'avoüer qu'ils euſſent bien eu un amour parfait pour leur patrie & pour leurs amis, ce que leurs Hiſtoires nous forcent de croire, & de leur dénier celuy de Dieu qui eſt beaucoup plus naturel, & plus raiſonnable. Comment peut-on s'imaginer aprés cela que tant de belles vertus aient eſté mal-heureuſes? Veu meſmement qu'encore que nous ne ſuivions pas l'opinion de Scot, de Gabriel, & de Cajetan, qui nous ont enſeigné que cet amour de Dieu ſur toutes choſes donnoit une diſpoſition à la grace : Et bien que nous croions par l'autorité des Conciles, que toutes les

vertus enſemble ne ſont pas des attraits ſuffiſans pour nous concilier cette grace qui eſt un pur don du Ciel ; Si eſt-ce que nous ne pouvons rien penſer de plus conforme à la bonté, & à la juſtice de Dieu, que de preſuppoſer qu'elle n'a pas dénié ſon aſſiſtance ordinaire, & meſme extraordinaire, à ceux qui l'ont invoquée par la pratique de toutes ces vertus. C'eſt ce qui a fait dire au grand Saint Gregoire de Nazianze, qu'il croioit que l'uſage des vertus Morales où eſtoit ſon pere, l'avoit comme porté à la connoiſſance de noſtre Religion, & que la Foi qu'il auoit receuë, en eſtoit en quelque façon la recompenſe. Cela ſe lit dans l'Oraiſon funebre que la pieté du fils luy fit prononcer à l'honneur de ſon pere en la preſence de S. Baſile. Ce qui n'empeſche pas que la grace ne ſoit un preſent gratuit que Dieu nous fait, ſemblables paſſages des Peres devans eſtre toûjours interpretez au ſens que l'Egliſe leur donne, & ſelon la doctrine des Conciles. Car de vouloir, comme quelques-uns ont fait, que les Payens ne receuſſent que des recompenſes temporelles de toutes leurs bonnes œuvres, & que leur vertu fuſt aſſez reconnuë par l'eſtime qu'on faiſoit d'eux, & par la gloire qui accompagnoit leur vie ; c'eſt à mon avis les traitter avec trop de rigueur, de leur donner un partage où les plus méchans ont aſſez ſouvent l'avantage ſur eux. N'a-t-on pas veû de tout temps le vice triompher dans

V.

Dom. Soto l. 1. de Gratia cap 21. Morum probitas eum nobis vendicabat, unde retulit fidē in præmiū præcedentiū virtutū,

une opulence pleine d'éclat, & la vertu languir de neceſſité parmi le mépris ? La bonne fortune ne s'eſt-elle pas toûjours declarée auſſi ennemie des hommes vertueux, qu'elle a ſouvent favoriſé les plus abandonnez au mal ? Il ne ſemble pas d'ailleurs raiſonnable de reſtraindre toute la felicité de ceux-là, quand ils en jouïroient en ce monde, au moment qu'ils ont à y eſtre, ni de les priver en ce faiſant de leur fin principale, qui eſt la beatitude eternelle.

Ainſi l'on conclud en faveur des Gentils qui ont moralement bien veſcu, qu'ils ont pû ſe ſauver avec l'aſſiſtance Divine, dans la Loi de Nature depuis le temps même d'Abraham, auſſi bien que les Hebreux dans celle que Dieu leur donna, encore que les premiers n'obſervaſſent ni la Circonciſion, ni le jour du Sabbath, ni aſſez d'autres ceremonies qui regardoient ſeulement la nation Judaïque. Car pour ce qui eſt du peché originel, l'Eſchole nous apprend qu'il eſtoit effacé en la perſonne des enfans, par la Foi implicite de leurs parens; & en celle des plus âgez, par la premiere bonne action qu'ils adreſſoient à Dieu ſi heureuſement qu'il l'avoit agreable. Quant aux pechez mortels, la remiſſion leur en eſtoit faite par le moien de la Contrition, de la même façon que nous croïons que les Chreſtiens l'obtiennent aujourd'hui. Juſques-là que Toſtat ſouſtient que les Payens meſmes qui avoient adoré les

Parad. 5. cap. 107.

Idoles toute leur vie, & commis de tres-enormes crimes, en recevoient pardon dés l'heure qu'ils estoient touchez d'une parfaite repentance, se fondant sur le passage d'Ezechiel, qui porte qu'aussi-tost que l'impie a quitté son impieté, pour suivre l'equité & le chemin de la Justice, son ame est vivifiée. Et toutefois on ne peut pas dire qu'ils se sauvassent sans la Foi du Mediateur, parce que leur repentance estoit accompagnée d'une confiance en la misericorde de Dieu, qui leur faisoit croire qu'il estoit le liberateur des hommes par les moiens dont il luy plaisoit d'user, & selon que sa Providence en avoit ordonné; en quoi dit Saint Thomas, consistoit leur Foi implicite en Jesus-Christ. De cette façon ils venoient à estre bienheureux par la vertu du Sauveur à venir, comme nous esperons de l'estre par la mesme vertu du Sauveur déja venu. Que si l'on oppose à cela que Saint Paul a prononcé de grandes maledictions contre les Gentils, dans son Epistre aux Romains; on répond qu'il n'a pas entendu parler des bons, ni des vertueux dont il est ici question, mais seulement des méchans, & de ceux que Dieu avoit laissé tomber dans un esprit de reprobation, ou qu'il avoit abandonnez à un sens reprouvé, afin d'user de ses propres termes. Enfin pour terminer ce qui se dit avantageusement du salut des Payens avant l'Incarnation, nous remarquerons que plusieurs ont in-

V.

Cap. 18.

2. 2. qu. 2. art. 7.

Cap. 1.

Cap. 7. terpreté d'eux ce passage de l'Apocalypse, où Saint Jean parlant des Bienheureux, aprés avoir nommé ceux d'entre les Hebreux qui estoient de ce nombre, dit qu'il en vid arriver une grande foule que personne ne pouvoit compter, composée de toute sorte de nations, de peuples, de tribus, & de langues differentes, qui adoroient l'Agneau immaculé; par où l'on veut qu'il ait entendu parler de tous ces gens de bien répandus par le monde de tous costez (le païs du peuple de Dieu n'en faisant qu'une bien petite partie) qui n'ont suivi, pendant le temps de la Loi Judaïque, que le seul droit de la Nature. Passons maintenant à la consideration des mesmes Payens qui ont vescu depuis la Nativité de nostre Seigneur, où commence le temps de la Grace.

DE L'ESTAT DE LA GRACE.

2. 2. qu. 2. art. 7.

Le grand Maistre de l'Eschole Chrestienne a prononcé decisivement, que si l'on pouvoit se sauver avec la Foi obscure & enveloppée avant la venuë du Messie, il n'en estoit pas ainsi depuis qu'il a paru dans le monde, & que son Testament y a esté publié par tout, parce qu'à compter de ce temps-là, nous sommes tous obligez, grands & petits, comme il parle, d'avoir la Foi explicite de Jesus-Christ & des principaux mysteres de nostre Redemption. Tostat rend raison de ce sentiment, & le fonde sur ce que la Loi de Moïse n'ẽgageoit à son observation que les Juifs

Parad. 5. cap. 186.

seulement ; & non pas les Gentils, comme nous venons de dire ; là où l'Evangile du Fils de Dieu estend sa jurisdiction spirituelle sur tous les hommes de la terre, depuis qu'elle l'a receu en toutes ses parties, & jusques aux extremitez les plus éloignées, comme les Actes des Apostres nous l'apprennent dés le premier chapitre. V.

Cette opinion neantmoins a besoin d'estre expliquée, & si nous pouvons adjoûter qu'elle reçoit quelques exceptions. Car comme Dieu est un Agent tres-libre, du consentement de tous les Philosophes & de la meilleure Theologie, il ne se lie jamais tellement les mains, qu'il n'agisse parfois extraordinairement, & qu'au sujet dont il est question, il ne puisse sauver quand il luy plaist ceux qu'il favorise de ses Graces surnaturelles. Aussi Saint Thomas mesme a receu pour veritable l'Histoire de la delivrance de Trajan, par les prieres de Saint Gregoire surnommé le Grand. Et quoique les sçavans Cardinaux Bellarmin & Baronius, avec assez d'autres bons Auteurs, n'aient pris cette relation que pour une Fable, si est-ce qu'on ne sçauroit nier que Saint Jean Damascene ne l'ait approuvée. Les revelations de Sainte Brigide, que les Papes Boniface Neufviéme, & Martin Cinquiéme ont recommandées comme pleines de l'Esprit de Dieu, la confirment. Et l'on sçait que toute l'Eglise Grecque a long-temps fait des prieres publiques pour l'A-

Vers. 8.

1. *sent. dist.* 43. *& alibi.*

Serm. pro fid. def.

L. 4. *c.* 13. *In Euchologio cap.* 96. *de mortuis.*

me de cet Empereur Payen. Or quand nous ne voudrions pas nous prevaloir de cette Hiſtoire, comme d'une preuve authentique, du moins nous peut-elle ſervir à faire voir qu'on n'a jamais tenu pour article abſolument vrai ni neceſſaire, que depuis la publication de l'Evangile, aucun Gentil ne pût en nulle façon obtenir la remiſſion de ſes pechez. On peut rapporter a meſme fin ce qui s'eſt écrit du ſalut de Falconille Idolâtre, qu'on veut avoir eſté rachetée des peines eternelles par l'interceſſion de Sainte Thecle premiere Martyre du Chriſtianiſme. Saint Jean Damaſcene n'a pas fait difficulté de le coucher ainſi dans l'un de ſes Sermons, & cette ſeconde autorité jointe aux precedentes montre aſſez quelle a eſté l'opinion de beaucoup des Anciens touchant noſtre queſtion. Mais quand ces exemples ne pourroient pas eſtre tirez en conſequence, & qu'on devroit tenir pour certaine la damnation de tous les Payens Idolâtres & ennemis de noſtre Loi, comme je penſe que c'eſt le plus ſeur, il reſte neantmoins deux tres-importantes difficultez à reſoudre. L'une s'il eſt bien vrai que Jeſus-Chriſt ait eſté annoncé par toute la terre de telle ſorte, qu'on n'en puiſſe remarquer aucune partie, où pour le moins les principaux myſteres de noſtre Religion n'aient eſté connus. L'autre, au cas que cela ne ſoit pas, & qu'il ſe trouve des lieux qui n'aient jamais ouï parler de l'Evangile, ſi les Gen-

Cui titulus, quòd qui in hac, &c.

tils de ces endroits-là ſont aujourd'hui de pire condition, que ceux dont nous avons deja parlé qui vivoient devant la venuë de noſtre Seigneur. V.

Quant à la premiere difficulté, c'eſt une choſe certaine que pluſieurs Peres, comme Saint Hilaire, Saint Anſelme, Saint Jean Chryſoſtome, & Saint Ambroiſe, ont creu que la predication univerſelle de noſtre Foi avoit eſté faite dés le temps des Apoſtres. On a interpreté ſelon ce ſentiment non ſeulement le paſſage du premier chapitre des Actes, que nous avons rapporté ci-deſſus, mais encore celuy de l'Epiſtre aux Romains, où S. Paul adapte à la parole de Dieu, ce que David a dit metaphoriquement de celle des Cieux qui a eſté entenduë de toute la terre. C'eſt la meſme choſe de cet autre endroit de l'Epiſtre aux Coloſſiens, qui porte que l'Evangile qu'ils avoient receu, s'eſtoit déja fait connoiſtre par tout l'Univers. Il y a pourtant une opinion contraire que ſuivent Saint Hieroſme, Saint Gregoire, le Venerable Beda, & Saint Auguſtin, par laquelle cette publication de la Loi de Grace n'a point d'autre temps limité que celuy de la fin du monde. Ils veulent que l'Apoſtre & les Evangeliſtes aient parlé prophetiquement, conſiderans l'avenir comme s'il eſtoit preſent; ou avec figure, prenans la plus grande & la plus connuë partie de la terre, pour le tout. Car c'eſt une façon dont on eſt obligé d'expliquer

Cap. 10. *v.* 18.

C. 1. *v.* 6.

aſſez ſouvent beaucoup de lieux du vieil & du nouveau Teſtament. Ainſi liſons nous dans le premier livre des Machabées qu'Alexandre le Grand pouſſa ſes conqueſtes
Cap. 1. auſſi loin que la terre ſe peut eſtendre; bien que perſonne n'ignore qu'il ne les fit gueres que dans l'Aſie, n'aiant que fort peut penetré le dedans de l'Afrique, ni meſme celuy de noſtre Europe, où les Romains ne s'apperceurent pas ſeulement de ſes victoires. Saint Luc écrit de meſme que l'Empereur Auguſte fit un Edict portant commandement de proceder à la deſcription de tout le monde, c'eſt à dire au dénombrement de tous les habitans de la terre. Et neantmoins chacun ſçait que ſes Ordonnances n'alloient pas plus loin que le reſſort de ſon Empire, qui ne fut jamais de tout le monde, comme on ſeroit obligé de le croire, s'il faloit prendre les termes de cet Evangeliſte dans leur propre ſignification. Il ſemble que Saint Thomas ait eſté d'un avis moien entre ces deux que nous venons de rapporter, & qui tient de l'un & de l'autre. C'eſt dans ſa
1. 2. q. 106. art. 4. ad 4. Somme où il fait cette diſtinction, qu'à prendre la publication de l'Evangile pour un bruit épandu par tout de la venuë de Jeſus-Chriſt, on peut ſoûtenir qu'il a eſté preſché par toute la terre dés le temps des Apoſtres. Mais que ſi l'on veut parler d'une predication avec effet, & telle qu'il n'y ait eu Nation, où les fondemens de l'Egliſe n'aient eſté reconnoiſſables, alors

alors il tient avec S. Auguſtin, que l'Evangile n'a pas eſté annoncé en tous lieux, & que cette publication univerſelle precedera peut-eſtre de bien peu de temps la conſommation du monde. Or ce qui obligeoit ce grand Eveſque d'Hippone à nier que dés le ſiecle des Apoſtres la voix de l'Evangile euſt eſté entenduë par tous les coins du monde, c'eſt que de ſon vivant encore, comme il l'écrit à Heſychius qui eſtoit d'un ſentiment contraire au ſien, il y avoit beaucoup de Nations dans l'Afrique qui n'en avoient pas ouï ſeulement proferer le nom, bien loin d'avoir eſté éclairées de ſa lumiere. Les Auteurs de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique ont fait la meſme obſervation, & ont remarqué chacun de leur temps des Pays qui ne faiſoient que commencer d'en prendre quelque connoiſſance. Que pouvons-nous dire aujourd'hui aprés la découverte de l'une & de l'autre Inde, & la certitude que nous avons d'une terre Auſtrale juſques ici inconnuë, & qui ne doit pas eſtre moindre que toutes les trois parties de l'ancien Monde? En verité c'eſt ce qui force les plus irreſolus à ſuivre l'opinion de ceux que nous avons citez avec Saint Auguſtin, qui euſt eſté bien plus hardi à la maintenir, s'il n'euſt eſté dans l'incredulité des Antipodes. Et c'eſt pourquoi nous voions tous les Scholaſtiques modernes, Maldonat, Bellarmin, Tolet, Suarez, Pererius, Lorinus, & Enriquez, qui n'ont point heſité ſur ce-

V.

Ep. 78. & 80.

Socrat. 1. Hiſt. c. 15. & 16. Theod 1. Hiſt. c. 23. Ruſinus 1. Hiſt. c. 19.

la, ni fait difficulté de reconnoiſtre qu'encore tous les jours les veritez de noſtre Religion ſont portées en des contrées où vrai-ſemblablement l'on n'en avoit jamais ouï parler. Pour ce qui eſt du Levant, chacun ſçait comme le Bien-heureux François Xavier a eſté nommé l'Apoſtre du Japon. Et le Pere Turſellin rapporte au quatriéme livre de la vie de ce Saint, que les peuples de cette grande Iſle ſe plaignoient ſouvent à luy, de ce que Dieu les avoit traittez avec tant de deſavantage, qu'ils ne recevoient ſon Evangile qu'aprés tous les autres. L'Occident qui nous a donné le Nouveau Monde, nous fournit quand & quand des témoignages irreprochables de ce que nous diſons en faveur de cette derniere opinion. Car c'eſt tout ce qu'on peut faire de croire pieuſement, & parce que la Foi nous y oblige, que les hommes qu'on a trouvez dans cet autre Hemiſphere ſoient venus d'Adam, & n'aient eu qu'une même origine avec nous. Mais à l'égard de la Religion Chreſtienne, pas un de ceux qui nous ont donné des Relations de l'une & de l'autre Amerique Septentrionale & Meridionale, n'a remarqué, qu'il y eut le moindre ſujet de s'imaginer, qu'avant Chriſtophle Colomb aucun Chreſtien y euſt jamais mis le pied. C'eſt pourquoi Joſeph Acoſta interprete les paſſages de la Sainte Eſcriture touchant la predication univerſelle des Apoſtres, du monde qui eſtoit alors connu.

Cap. 8.

Lib. 1. hiſt. c. 3. & l. 7. cap. ult.

Et il repreſente fort judicieuſement en un autre endroit, que comme Dieu avoit diſpoſé l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique à recevoir avec facilité ſon Nouveau Teſtament, par le moien du grand Empire Romain, qui donnoit une commodité aux Apoſtres qu'ils n'euſſent pas euë autrement, de faire ſans beaucoup de peine ce qui eſtoit de leur charge: le meſme Auteur de tout bien avoit permis de meſme que ſon Evangile fuſt porté aux Indes Occidentales, lorſque tant de vaſtes Provinces qu'elles contiennent eſtoient preſque toutes reünies ſous la domination de deux tres-puiſſans Monarques, celuy de Cuſco ou du Perou vers la mer Pacifique, & celuy de Mexico du coſté de deçà. Ainſi aprés tant de graves Docteurs, & de ſi fortes raiſons que n'avoient pas les Anciens, nous pouvons bien, ce me ſemble, acquieſcer à ce ſentiment, que la Foi n'a pas eſté publiée par tout le monde dés les premiers temps du Chriſtianiſme, puiſqu'il n'y a pas plus d'un ſiecle & demi que les voiages de long cours l'ont portée aux Indes; & veu que vrai-ſemblablement tout ce qu'il y a de terres au deſſous du deſtroit du Maire, & meſme du Cap de Beach qui n'eſt gueres éloigné de la ligne, en tirant vers le Pole Antarctique, ſont encore preſentement dans les meſmes tenebres du Paganiſme, où elles eſtoient devant la venuë de Jeſus-Chriſt ici bas. V.

Cela presuppose de la sorte, la seconde difficulté ne semble pas fort malaisée à resoudre, parce que de mesmes causes doivent raisonnablement produire de mesmes effets, & par consequent puisqu'il se trouve des Payens aujourd'hui qui sont dans une ignorance des choses necessaires à salut, aussi excusable que pouvoit estre celle des anciens, il n'y auroit point d'apparence de condamner les uns, aprés avoir prononcé comme nous avons fait en faveur des autres. Aussi n'est-il pas de la bonté de Dieu d'obliger jamais les hommes à l'impossible, & ce seroit une impieté de croire qu'il le vouluſt faire. Comment peut-on donc s'imaginer qu'un pauvre Americain qui n'avoit jamais ouï parler de la vraie Religion il y a deux cens ans, ne peuſt délors en nulle façon éviter les peines eternelles, encore qu'il vescuſt moralement bien, & qu'il ressemblaſt aux bons Payens, dont nous avons parlé, qui se laissant guider par la lumiere naturelle de nostre raison, adoroient un seul Dieu Createur de toutes choses, & vivoient sans idolatrie. Car si la Nature ne manque jamais aux choses necessaires, selon les principes de la Physique, croirons-nous dans la Theologie que l'Auteur de la Nature puisse dénier absolument à un Gentil le moien de se sauver, qui fait pour cela tout ce qui est en luy, & qui l'aimant de tout son cœur, sans le connoistre, ne fait rien à personne que ce qu'il trouve bon

qu'on luy faſſe ? L'Eſchole met cette queſtion encore en plus forts termes, ſuppoſant un jeune Payen qui eſt mort un peu aprés avoir acquis l'uſage de la raiſon, & avant que d'avoir offenſé Dieu mortellement. Adjouſtons que dans ce peu de temps qu'il a veſcu raiſonnablement, il a fait quelque action ſignalée de vertu, qui a eſté une offrande ſi agreable à Dieu, qu'il s'eſt racheté par ſon moien du peché originel, ſelon la doctrine que nous avons tantoſt expliquée. On demande ſi ce jeune enfant venant à mourir là deſſus, doit eſtre heureux ou malheureux à perpetuité. Il y en a qui ne veulent pas que le cas de cette hypotheſe puiſſe jamais arriver, la Providence Divine ne le permettant pas. D'autres ſoûtiennent que Dieu ſuſciteroit plûtoſt un Ange pour faire connoiſtre Jeſus-Chriſt à cet Innocent, ou meſme pour le baptiſer, que de ſouffrir la perte de ſon ame faute d'un Sacrement. Mais je ne voi perſonne qui ait aſſez d'inhumanité pour le jetter dans les flames de l'Enfer, & la meilleure partie de nos Scholaſtiques luy ouvrent le Paradis. Je veux faire une autre ſuppoſition de ce qui arrive vrai-ſemblablement tous les jours, en ces lieux de la terre Auſtrale, & autres qui n'ont point encore eſté découverts. Car quoique la pluſpart de ceux où nous avons mis le pied depuis cent cinquante ans, aient eſté trouvez remplis d'abomination & d'idolatrie ; ſi eſt-ce V.

qu'en quelques endroits les hommes y vivoient dans la nuë connoiſſance d'une Divinité, ſans ſervir apparemment aux Idoles ; & il y a grande apparence que ce doit eſtre la meſme choſe, parmi les autres Nations où nous n'avons pas encore penetré. Mais quand le Diable auroit eſtabli ſon empire par tout où le vrai Dieu n'eſt pas adoré, cela ne nous empeſcheroit pas de ſuppoſer qu'il peuſt y avoir des hommes dans ce grand Continent que nous marquent les Cartes vers le Sud, qui vivent reglément & vertueuſement dans la Loi de Nature. Imaginons-nous en un qui dans cette rectitude morale, ſe porte par la ſeule lumiere de ſa raiſon, comme l'ont fait autrefois ces Philoſophes de la Grece, & meſme de Scythie, à reconnoiſtre un ſeul Auteur de toutes choſes. Je veux croire que les genoux en terre, & les bras croiſez vers le Ciel, il uſe de cette priere dans une extrême repentance de ce qu'il peut avoir fait de mal. Mon Dieu, qui connoiſſez le plus ſecret de mon ame, j'implore voſtre miſericorde, & je vous ſupplie de me conduire à la fin pour laquelle vous m'avez creé. Si j'avois aſſez de lumiere pour m'y porter de moi-meſme, il n'y a rien que je ne vouluſſe faire pour y arriver, & pour me rendre agreable à vôtre divine Majeſté, que je revere avec la plus profonde humilité que je puis. Excuſez mon ignorance, & me faites connoiſtre vos ſaintes volontez, afin que je les

ſuive de toute la force que vous m'avez donnée, deſirant plûtoſt mourir, que de faire jamais aucune action qui vous puiſſe déplaire. S'il arrive qu'immediatement aprés cet acte de contrition, capable, ſelon Toſtat, d'effacer toute ſorte d'idolatrie & de crimes, ce pauvre Gentil vienne à mourir, ſoit par quelque cauſe interne de maladie ſubite, ou par un accident inopiné du dehors, comme de la cheute d'un arbre, ou d'une maiſon voiſine, le jugerons-nous damné ? Et pourrons-nous bien penſer que Dieu n'ait pas eu agreable une ſi ſainte repentance ? Ce n'eſt pas l'opinion de beaucoup de Docteurs de la plus haute eſtime, qui nient que Dieu, le plus libre de tous les Agens, ſe ſoit tellement attaché aux Sacremens, pour uſer de leurs propres termes, qu'il ne puiſſe, quand il luy plaiſt, contre l'ordre ordinaire, & par une aſſiſtance ſurnaturelle, ſauver des hommes tels que celuy dont nous parlons, ſans les Sacremens. Et il eſt tres-probable que ſi Saint Thomas euſt eu de ſon temps la connoiſſance qui nous eſt venuë depuis d'un Monde nouveau, & de tant de païs Antipodes & autres, où jamais l'Evangile n'avoit penetré, & où il eſt encore du tout inconnu, il n'euſt pas fait difficulté d'accorder que depuis meſme l'Incarnation de Ieſus-Chriſt, la Foi obſcure & implicite pouvoit quelquefois, accompagnée d'une grace ſpeciale, ſauver ceux à qui il eſtoit impoſſible d'avoir la Foi V.

explicite ou developpée. Cela se recueille manifestement de ce qu'il croioit, comme nous avons veû, que l'Evangile eût esté presché par toute la terre dés le temps des Apostres, sinon pleinement, pour le moins en ce qui touche la personne du Mediateur; ce que toutes les Histoires des Indes nous assurent aujourd'hui n'estre pas vrai.

OBSERVATIONS SUR LES TROIS ESTATS EN GENERAL.

Aprés avoir examiné ce qui se dit des Payens vertueux dans l'Eschole, selon qu'ils se sont trouvez dans l'un des trois Estats de la Nature humaine, il me reste, avant que de terminer cette premiere Partie, de faire quelques observations generales, qui se doivent appliquer à tous ces trois temps, & qui donneront beaucoup d'éclaircissement à nostre sujet.

Adv. hær. lib. 1. c. 24.

Premierement, il faut bien prendre garde que l'affection que nous pouvons avoir pour quelques Gentils, à cause des vertus eminentes qui nous les recommandent, ne nous fasse tomber dans une erreur voisine de celle des Gnostiques, que Saint Irenée taxe d'avoir mis en mesme rang la figure de nostre Seigneur, & celles de Pythagore, de Platon, & d'Aristote. Saint Augustin dit que cette Marcelline Carpocratienne encensoit les images du Fils de Dieu, & de Saint Paul, d'une pareille devotion que celles d'Homere & de Pythagore. Et l'on a écrit de l'Empereur Alexandre Severe, qu'il avoit dans son Cabinet les statuës d'Apollonius & d'Orphée, qu'il

Lib. de Hæres.

Ælius Lampridius in eius vita.

qu'il reveroit comme celles d'Abraham & de Jesus-Christ. Ceux qui mettroient en parallele les plus illustres d'entre les Ethniques avec nos grands Saints Confesseurs, Martyrs, & autres dont l'Eglise celebre la memoire, ne s'éloigneroient gueres de cette impieté. Et je trouve qu'on n'a pas reproché à Zuingle sans beaucoup de raison, d'avoir confondu d'un style profane les vertus Chrestiennes avec les profanes, comme si l'on n'y devoit mettre aucune difference. C'est dans son exposition de la Foi adressée au Roy François Premier, où il luy promet qu'il pourra voir en Paradis Hercule, Thesée, Antigone, Numa, Aristide, les Catons, & beaucoup d'autres semblables, meslez avec les Patriarches, la Vierge, Saint Jean, & les Apostres, parlant ainsi sans respect de ce qu'il y a de plus sacré dans le Ciel. V.

Il faut aussi remarquer, qu'autrefois Pelagius aiant soustenu que sans la Foi du Mediateur, & sans l'aide de la grace surnaturelle, les Payens vertueux avoient esté sanctifiez par les seules forces de leur franc-arbitre qui s'estoit porté au bien; il fut pour cela condamné d'heresie par deux Conciles, l'un tenu dans la ville de Milevis en Afrique, l'autre dans celle d'Oranges de nostre Gaule Narbonnoise. La doctrine de l'Eglise, dont il n'est pas permis de se separer, porte, que ces forces de nostre libre-arbitre ne sont pas telles,

Can. 4. & 5. 7. Conc. Arauf. 11.

que nous puissions toûjours estre absolument vertueux, & accomplir de nous-meſme sans jamais faillir tous les Commandemens de Dieu, estant besoin pour cela que nous soions aidez de sa Grace, & que la foiblesse de nostre nature soit appuiée de son secours; ce que le Concile de Trente a fort preciſément determiné. C'est pourquoi l'erreur de Zuingle, outre sa profanation, n'a pas esté d'avoir simplement ouvert le Paradis à ces Gentils, qu'il estimoit fort vertueux; mais elle a esté d'avoir donné dans le Pelagianisme, & d'avoir voulu les sauver sans la grace surnaturelle, & en vertu de l'observation simple de la Loi de Nature: ce qui paroist contraire à la doctrine des Peres, & aux definitions de l'Egliſe.

2. primis Can.

Je serai bien aise encore qu'on considere, qu'à l'égard du theme que nous avons pris, il n'est pas entierement neceſſaire de sçavoir si les Payens se sont sauvez avec le secours ordinaire ou extraordinaire de la Grace. C'est une question à part sur laquelle on s'exerce tous les jours dans l'Eschole. Et il me suffit pour le present d'estre assuré, qu'il n'est pas impoſſible, que quelques-uns d'entre eux qui ont moralement bien vescu, aient eu place aprés leur mort parmi les Bien-heureux. D'où il s'ensuit qu'il y a de la temerité, aussi bien que de l'inhumanité, à les vouloir condamner tous aux peines eternelles de l'autre vie, sans misericorde & sans reserve, comme plusieurs font. Car il se rencon-

tre des personnes si austeres, qu'elles interdisent l'entrée du Paradis non seulement à Samson, & à Salomon, figures de nostre Redempteur, mais à nostre premier Pere mesme, formé de la propre main de Dieu; l'Abbé Rupert, & Tatian que refute Saint Irenée, avec Marcion & Saturnin, n'aiant pas fait conscience de douter du salut d'Adam; ce que je ne croi pas qu'ils aient pû faire sans une espece d'impieté. Ce n'est pas merveille si des hommes de cette humeur prennent la hardiesse de damner sans distinction toute la Gentilité. Il y en a d'autres si faciles au contraire, qu'ils ne ferment le Ciel à qui que ce soit. Origene a cru que le Diable mesme seroit à la fin participant de la Beatitude que son orgueil luy a fait perdre. Et il s'est trouvé des faiseurs d'Apologie pour Judas, qui l'ont voulu mettre au nombre des Saints, comme celuy qui n'avoit livré nostre Seigneur à la mort que par un grand zele, sçachant que de là dépendoit le salut de tout le genre humain. La voie moienne entre ces deux extremitez est celle qu'on doit ici suivre, de mesme qu'on fait quasi par tout ailleurs. Et comme nous ne pouvons douter de la damnation de la pluspart des Payens, qui sont morts dans l'infidelité & l'idolatrie; aussi ne devons-nous pas desesperer de la misericorde de Dieu, à l'égard de ceux d'entre eux qui ont eu la raison pour guide de leurs actions, & par elle la Foi implicite de nó-

V.

Lib. 3. de Trin c. 3. l. 3. c. 35. & sequ. Euseb. Hist. Eccl. l. 4. cap. 27.

Caiani heretici.

ſtre Sauveur, accompagnée peut-eſtre d'une grace ſurnaturelle, au moien de laquelle ils ſe ſont racheptez du mal-heur des autres.

Mais bien qu'on ſe puiſſe promettre cela generalement parlant de la bonté de leur Createur, ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il y ait lieu de s'aſſurer de la felicité d'aucun d'eux en particulier, comme nous ne doutons point de celle de nos Saints que l'Egliſe a canoniſez. C'eſt une comparaiſon qui ne doit jamais eſtre faite. Et je croi que ce qu'il y a de plus certain, lorſqu'on deſcend juſques à examiner le ſalut ou la damnation des Individus, c'eſt de ſuſpendre ſon jugement, & de reconnoiſtre qu'on n'y peut rien determiner avec certitude. Je ſuis neantmoins pour avancer ici ce paradoxe, Que de tous les anciens il n'y en a point dont on doive plûtoſt preſumer le bon-heur de l'autre vie, que de ceux qui avoient de leur vivant la reputation d'Athées, & de gens ſans religion; ſi nous en exceptons quelques monſtres d'hommes, tels qu'ont eſté un Diagore Melien, un Evemere Tegeate, & vn Theodore Cyrenien, qui ne vouloient pas meſme reconnoiſtre une cauſe premiere: Encore ſemble-t-il que Clement Alexandrin ait eu meilleure opinion d'eux que de tout le reſte des Payens Idolâtres. Ma raiſon eſt, qu'on nommoit communément Athées de ce temps-là, tous ceux qui s'appercevans de l'impertinence

Adm. ad Gentes, p. 15.

des fauſſes Religions qui avoient cours, refuſoient d'adorer la multiplicité des Dieux du Paganiſme, n'en pouvans admettre plus d'un. Et c'eſt pourquoi nous avons veû que Juſtin Martyr a nommé Socrate & Heraclite Chreſtiens, encore, dit-il, qu'ils paſſaſſent pour Athées dans le ſiecle où ils vivoient. Quoiqu'il en ſoit, nous ſommes obligez d'avoüer avec grande ſoumiſſion d'eſprit, que les voies dont Dieu ſe ſert pour ſauver les hommes, ne ſont pas ſouvent reconnoiſſables; que ſes conſeils, comme dit S. Paul, ſont des abyſmes impenetrables, & que ſes jugemens n'ont jamais eſté compris de perſonne. C'eſt par cette humble deference, & par ce neceſſaire abaiſſement d'eſprit, que nous finirons la premiere Partie de noſtre entrepriſe, pour voir dans la ſeconde quelle opinion nous devons avoir de la vie de certains Payens qui ont eſté dans la plus haute eſtime parmi les Grecs ou les Romains; & vec quel reſpect nous pouvons eſtre obligez de parler de quelques-uns d'entre eux dont le ſalut eſt deſeſperé, & qui ſont morts notoirement dans l'Idolatrie.

V.

Ep. ad Rom. c. 11.

DE LA VERTV DES PAYENS.

SECONDE PARTIE.

LA Morale des Stoïciens a esté reprise par tout le reste des Philosophes, d'avoir rendu les Vertus si inseparables les unes des autres, qu'il estoit impossible à leur dire, d'en posseder une sans les avoir toutes. Par le mesme raisonnement il ne se pouvoit faire qu'un homme vertueux eût le moindre vice, parce que celuy qui se rendoit coupable d'un seul, le devenoit de toute sorte de crimes. Et comme Herodote écrit qu'une petite fontaine de Scythie infecte de son amertume tout le fleuve Hypanis qu'il met entre les plus grands ; l'opinion de ceux de cette secte estoit, qu'un seul defaut dans les mœurs rendoit un homme vicieux tout-à-fait, nonobstant toutes les bonnes habitudes qu'il avoit acquises auparavant. A la verité, si cette doctrine fust passée pour veri-

Sen. l. 4. de benef. c. 26. & l. 5. c. 15.

Lib. 4.

table, il n'y auroit pas lieu de mettre aujourd'hui en queſtion, ſi les Payens dont nous voulons parler, meritent que nous deferions quelque honneur à leur memoire. Car outre que l'infidelité & l'idolatrie peuvent eſtre reprochées à pluſieurs, on ne ſçauroit nier que les plus accomplis d'entre eux n'aient eu beaucoup d'autres vices, qui ne nous permettroient pas de mettre en conſideration quelques qualitez vertueuſes, puiſque le mal auroit neceſſairement aneanti le bien par les maximes d'une ſi eſtrange Philoſophie, de meſme qu'un peu de levain aigrit & corrompt toute la maſſe qui le reçoit. V.

Mais il y a long-temps que l'Eſchole a condamné tous ces paradoxes, & que Saint Auguſtin a fait voir qu'on ſe tromperoit dans l'Ethique, où le bien & le mal ſont ſouvent meſlez enſemble, ſi l'on y vouloit recevoir la regle des Dialecticiens, qui porte que deux contraires ne ſe peuvent jamais rencontrer en un meſme ſujet. En effet, le vice & la vertu ſe brouïllent parfois de telle ſorte, qu'on void des hommes fort vicieux faire de tres-bonnes actions; & d'autres au contraire qui en commettent de tres-méchantes, bien qu'ils ſoient d'ailleurs dans l'exercice de beaucoup de vertus. Ainſi Theophraſte remarque, qu'avec des pierres fort noires on peut tirer des lignes blanches; & Pline, que la couleur de l'argent ne l'empeſche pas de faire des mar- *In Enchir.*

ques obscures sur le papier. C'est la mesme chose de certaines personnes dont les operations sont si differentes de leur naturel, qu'il semble qu'elles démentent leur principe. Or ce qui est encore fort notable dans ce meslange moral, c'est qu'on y observe l'union de deux contraires, sans qu'il se forme un temperamẽt particulier des deux, comme il arrive presque toûjours ailleurs. Un mesme homme sera avare & prodigue, sans jamais estre liberal; temeraire & poltron, sans pouvoir estre vaillant. Cela montre bien que la science des mœurs ne reçoit pas toutes les maximes des autres, & qu'elle a ses regles differentes de celles de la Physique, aussi bien que de la Logique. Tant y a qu'on ne sçauroit nier que la vertu & le vice ne se rencontrent souvent en mesme lieu, ni soustenir avec raison, que ces deux contraires soient absolument incompatibles. Ils ne l'estoient pas en la personne du Roy Philippe de Macedoine, de qui l'on a dit que jamais autre que luy n'avoit apporté à la Roiauté tant de vertus & tant de vices tout à la fois. Et Polybe le fait encore voir en parlant d'Aratus, qu'il assure avoir esté hardi & timide tout ensemble. Il n'y avoit rien de plus vaillant que luy dans son païs, ni de plus craintif au dehors, & quand il se trouvoit sur les terres des ennemis. Le mesme Historien observe là-dessus comme grand Philosophe qu'il estoit, qu'on void assez d'esprits de cette trempe; & que tel est

Excer. Const. ex Polyb.

Lib. 4. hist.

courageux dans les perils d'une chaſſe tres-dangereuſe, qui ne fait paroiſtre nulle valeur au meſtier de la guerre. Celuy-là paſſera pour invincible dans les duels, qu'on prendra pour un poltron au milieu d'une bataille rangée. Ceux de Candie qui eſtoient les nompareils aux aſſauts de nuit, & en toute ſorte d'exploits de ſurpriſe, ne valoient rien aux combats reglez, ni où il eſtoit queſtion d'executer par la force quelque grande entrepriſe à découvert ; tout au rebours des Macedoniens, & de ceux d'Achaïe, qui avoient les qualitez diametralement oppoſées à celle-là. Enfin, c'eſt une choſe ſi conſtante & ſi ordinaire que cette varieté d'eſprits, & cette inconſtance de mœurs, dont un chacun de nous peut eſtre bon témoin à ſoi-meſme, qu'à le bien prendre, la plus rafinée perfection a toûjours quelque trait d'imperfection, comme il n'y a point de vin qui n'ait ſa lie, & comme la plus belle grenade, ſelon le dire de Crates le Thebain, n'eſt jamais ſans le defaut de quelque grain pourri. Ainſi nous pouvons bien eſtablir cette maxime, que les plus vertueux de ce monde ſont ſimplement ceux qui ont le moins de vices ; & que quant à cette pureté exempte de tout mélange, ne ſe trouvant pas ici bas, nous ne la devons chercher que dans le Ciel. V.

Il n'eſt pas raiſonnable neantmoins de confondre cependant le vice avec la ver-

tu ; pour estre logez en mesme endroit, ils ne laissent pas d'estre reconnoissables l'une d'avec l'autre ; & cela estant ainsi, nous sommes obligez de distribuer à une mesme personne le blasme & la loüange, à proportion du bien & du mal qui se trouvent dans ses actions. C'est suivant cette regle que je me suis proposé d'examiner la vie de quelques Gentils des plus renommez de l'Antiquité à cause de leur merite. Et pource qu'il n'y en a point qui le soient davantage, que ces grands Philosophes dont le seul nom a souvent le pouvoir de nous inspirer un secret amour de la Vertu, nous les choisirons entre tous, comme les plus propres à nostre dessein. Il est vrai que le nombre en estant fort estendu, je fais estat de ne m'attacher gueres qu'à ceux d'entre eux, qui ont esté fondateurs de quelqu'une des sectes de l'ancienne Philosophie, parce que ce sont sans doute les plus considerables; comme l'on peut dire dans le Christianisme, que les Chefs de ces illustres familles Religieuses sont les premieres personnes de leur Ordre en pieté & en suffisance, aussi bien qu'en la suite du temps. Voions donc si ces Sages du Paganisme nous donneront plus de sujet de les estimer que de les blasmer ; & taschons de reconnoistre s'il y en a eu quelques-uns, qui aient possedé assez de lumiere naturelle, pour traverser, moiennant la grace du Ciel, des siecles de tenebres & d'infidelité comme ont esté les leurs, sans se

perdre dans l'Idolatrie où ils estoient nourris. S'ils l'ont pû faire, le cours de leur vie n'est pas moins admirable que celuy d'Alphée, ou de ces autres fleuves qui conservent la douceur de leurs eaux parmi l'amertume de celles de la mer. Et nous les pouvons comparer encore à ces sources d'eau pure & tres-bonne à boire, qui sortent du milieu des collines de sel, qu'Herodote dit qui se trouvent dans les deserts de Libye. V. *In Melpom.*

Il faut commencer cette recherche par le pere commun de tous les Philosophes, qui est Socrate; Car puisqu'il n'y en a presque point eu, qui n'aient fait gloire de tirer leur sçavoir, & s'il faut ainsi dire, leur extraction spirituelle de ce grand homme, nous luy ferions tort, & à l'ordre que nous devons tenir, si nous ne luy donnions le premier lieu. Ce n'est pas que je ne sçache bien, qu'on en peut nommer beaucoup qui ont vescu avant luy. Thales, Bias, Solon, & le reste des sept Sages de la Grece l'ont precedé. Anacharsis, Pherecydes, Pythagore, Anaximandre, Anaxagore, & quelques autres, avoient déja paru dans le monde quand il y est venu. Mais parce que nous ne les voulons pas tous considerer, & que ce n'est pas nostre opinion qu'on doive donner ici la priorité du merite, selon celle du temps, comme parmi les Jurisconsultes; nous attribuerons volontiers l'avantage du rang, à celuy qu'on a dit avoir le premier de tous

fait descendre la Philosophie du Ciel en
[illegible].

DE SOCRATE.

C'EST à cause de la Morale que les Anciens ont honoré Socrate de ce bel eloge. Ceux que nous venons de nommer qui avoient philosophé devant luy, s'estoient contentez de contempler le Ciel, ou de rechercher les causes principales de ce qui se fait dans la Nature. Mais pour ce qui touchoit les mœurs, fort peu d'entre eux s'estoient souciez de cultiver cette partie, qui est sans doute la plus importante de toute la Philosophie. A la verité, les sept Sages dont nous venons de parler, nous ont laissé de fort beaux preceptes moraux, & des sentences de grand usage dans la vie civile. Ils n'ont rien eu pourtant de comparable à Socrate, leur vie n'aiant pas esté exemplaire comme la sienne. Et je me souviens bien qu'Appian n'est pas seul qui a fait l'observation, que ceux d'entre eux, comme Pittaque, & Periandre, qui se sont meslez de la Politique, & qui ont eu part au gouvernement public, peuvent estre mis au rang des plus insupportables Tyrans qu'ait eu la Grece. Si est-ce qu'on ne devroit pas parler d'eux, ce me semble, avec tant de mépris que quel-

De bello Mithr.

ques-uns ont fait. Nous ſommes obligez de croire qu'ils n'obtinrent cette haute reputation de ſageſſe, que par de grandes & rares qualitez d'eſprit, encore que quelques-uns en aient peut-eſtre abuſé. Et ceux-là procedent contre eux de mauvaiſe foi, qui veulent meſurer leur merite au pied de ces petits proverbes qu'on leur attribuë, comme s'ils n'avoient acquis toute leur reputation que par ces deux ou trois mots, qui ont eſté ſans doute les deviſes de chacun d'eux, & non pas le ſommaire de leur ſcience, ſelon le dire de ceux qui ſe rendent, à mon avis, ridicules eux-meſmes, en les deprimant ſi fort. Quoiqu'il en ſoit, Socrate fut le premier qui s'aviſa que la curioſité des choſes d'enhaut, & les diſputes de la Phyſique, avoient rendu trop negligens dans la Morale tous ſes predeceſſeurs. En effet, il fit profeſſion de mépriſer également l'Aſtrologie, la Geometrie, & la Muſique, qui occupoient les meilleurs eſprits de ſon temps, comme nous l'apprenons d'une Epiſtre de Xenophon à Eſchines. Et faiſant voir que tout le reſte de nos eſtudes eſtoit de peu de conſideration, au prix de ce qui concernoit les bonnes mœurs, il eſtablit le premier cette troiſiéme & principale partie de la Philoſophie appellée Ethique, qui imprime dans nos cœurs l'amour de la Vertu, & qu'on a fort bien nommée la Georgique de noſtre ame. C'eſt ce qui fit dire auſſi-toſt, V.

qu'il avoit attiré la ſcience du Ciel ici bas, & ce fut pourquoi l'Oracle d'Apollon Pythien, à qui Dieu a ſouvent permis de reveler beaucoup de veritez, prononça que Socrate eſtoit le plus ſage de tous les hommes. Je ſçai bien qu'Origene veut dans le ſeptiéme de ſes livres contre Celſus, que cet Oracle ait plus conſideré les ſacrifices de Socrate que ſa Philoſophie, lorſqu'il parla de luy ſi avantageuſement. Mais quelle couleur peut-on donner à un ſentiment ſi particulier, puiſque le Paganiſme a eu tant de perſonnes qui ont fait de bien plus grands ſacrifices que Socrate, ſans avoir jamais receu un ſemblable eloge?

Or outre cette approbation generale de toute la Gentilité; la pluſpart des Peres de l'Egliſe l'ont eu en ſi grande veneration, qu'aprés Juſtin Martyr qui a bien oſé le nommer Chreſtien, comme nous avons veû dans la premiere ſection de ce Diſcours, il n'y en a gueres eu qui n'aient crû que Dieu par une grace ſpeciale luy avoit fait miſericorde. Saint Jean Chryſoſtome, Saint Ambroiſe, & Saint Auguſtin ont témoigné qu'ils eſtoient de ce ſentiment; & tous les Scholaſtiques modernes qui n'ont pas deſeſperé du ſalut des Payens vertueux, ont eſté perſuadez de celuy de Socrate, ce que Toſtat & quelques autres ont dit en terme exprés. Mais entre tous les Auteurs Catholiques qu'on peut alleguer en ſa faveur, il n'y en

Cap. 2. Geneſ. & Ex. c. 30. qu. 14.

a point qui aient mis sa vertu si haut que Marcile Ficin a fait. Il propose la vie de Socrate pour une image de la vie Chrestienne, & pour un original parfait dont on doit s'efforcer d'estre la copie. A la verité, Saint Chrysostome écrivant contre ceux qui se moquoient de la façon de vivre des Moines, avoit bien representé Socrate comme un exemplaire de pauvreté Chrestienne; mais il ne l'avoit pas donné pour un Tableau si achevé, ni si accompli, que Ficin le veut faire passer. Xenophon & Platon ont pris la peine de tracer de leur main ce beau portrait; & longtemps depuis Diogenes Laërtius en a tiré un craion aprés eux, qui ont esté les premiers Peintres du monde pour bien faire la figure des Esprits. Le plus beau lineament, à mon gré, de tout leur ouvrage, est celuy par lequel ils nous expriment la fin de Socrate, qui meurt constamment accusé de s'estre moqué de la pluralité des Dieux que la Grece adoroit, & d'avoir enseigné à la jeunesse d'Athenes qu'il ne pouvoit y avoir plus d'une Divinité. Car quoique l'un & l'autre de ses Disciples aient fait mine de l'excuser de cela, par leurs Apologies dressées exprés, pour rendre sa memoire moins odieuse à ceux de leur temps: Si est-il certain qu'Anitus & Melitus ne prirent point d'autre pretexte pour l'accuser; & qu'il ne bût la ciguë que pour avoir fait leçon de cette nouvelle doctrine. Et c'est vrai-semblablement

V. *l. 8. Ep.*

le plus grand ſujet qu'aient eu les Peres de l'Egliſe de bien penſer de ſon ſalut, parce qu'on peut dire que d'eſtre mort pour ſouſtenir dans la Loi de Nature l'unité de Dieu, ce n'eſt pas eſtre fort loin du merite de ceux qui ont ſouffert le martyre dans la Loi de Grace pour la Foi de Noſtre Sauveur. Surquoi on pourroit adjouſter, qu'aiant eſté le premier des Philoſophes Payens qu'on ait puni de la ſorte, ſelon que Diogene l'a remarqué, puiſqu'Anaxagore, qui avoit eſté ſoupçonné d'avoir de mauvaiſes opinions des Dieux, en fut quitte pour un ſimple banniſſement; il ſemble qu'on puiſſe en quelque façon nommer Socrate le premier Martyr du Meſſie à venir, comme nous ſçavons que Saint Eſtienne l'a glorieuſement eſté du meſme Meſſie déja venu.

Et neantmoins toutes les vertus, dont la vie de Socrate fut un perpetuel exercice, n'empeſcherent pas que la médiſance de quelques Gentils ne fuſt aſſez inſolente pour s'attacher à luy; & le beau ſujet de ſa mort, tel que nous venons de le rapporter, n'a pû tant obtenir ſur deux ou trois des premiers Peres de l'Egliſe, qu'ils n'aient quelquefois parlé de luy en d'aſſez mauvais termes, par un zele qui a beſoin d'eſtre expliqué.

Quant aux Gentils, ce n'eſt pas merveille que ceux d'entre eux qui vouloient paroiſtre affectionnez à leur fauſſe Religion, declamaſſent contre Socrate, comme

me contre un impie & un Athée, qui renverſoit autant qu'il luy eſtoit poſſible, tous les Autels. C'eſt par là qu'ils émeurent tout le peuple contre luy, aprés avoir fait repreſenter des Comedies de la compoſition d'Ariſtophane, où Socrate ſouſtenoit qu'il n'y avoit point d'autres Dieux que le Chaos, les nuës, & la Langue; enſeignoit enſuite aux enfans à battre leurs peres; & puis eſtoit eſtranglé, & ſa maiſon bruſlée avec ſon ſous-maiſtre Chærephon; le tout pour le jetter dans une haine publique, & afin de porter la populace d'Athenes à le mal-traitter. Mais on ne ſçauroit attribuer qu'à la ſeule envie, qui en veut toûjours aux plus grands hommes, la calomnie de Porpyhre. Luy ſeul écrivit plus de mal contre Socrate, & vomit plus d'injures contre ſa reputation, que tous ſes delateurs n'avoient fait, lorſqu'ils l'opprimerent de leurs fauſſes accuſations. Ce qui montre bien la verité du Proverbe Grec, qui porte qu'on verroit plûtoſt une aloüette ſans houppe ſur la teſte, qu'une vertu eminente ſans envie.

V.

In Nebulis.

Socrat. Eccl. Hiſt. l. 3. c. 9.

Les Peres qui ont pris la liberté de faire des invectives contre Socrate, & contre quelques-uns des plus renommez Philoſophes aprés luy, avoient bien d'autres mouvemens. Auſſi ne pouvoient-ils pas eſtre touchez d'une ſi honteuſe paſſion, dans une vie ſi Chreſtienne & ſi parfaite que la leur. Rien ne les a portez à cela que l'extréme impieté des Payens, contre qui

ils estoient tous les jours aux prises, & qui osoient bien non seulement preferer Phocylide, Theognis, Isocrate, & ces Philosophes, comme faisoit Julien l'Apostat, à Salomon, à Moïse, & à nos plus grands Saints : mais passer mesme jusques à cette abomination, de comparer la creature à son Createur, l'homme à Dieu, & Socrate, Epictete, Apollonius, ou quelque autre à Jesus-Christ. Pour resister à une si folle opinion qu'ils avoient de leurs Philosophes, Cyrille d'Alexandrie, Gregoire de Nazianze, & Theodoret, n'ont fait nulle difficulté de les deprimer de tout leur possible, & ont creu mesme qu'ils estoient obligez de les diffamer, pour le bien de tant d'ames qui se perdoient en les estimant trop, & veu qu'on rendoit leur vertu criminelle, la comparant à celle de nostre Seigneur. Voilà le fondement de tout ce que nous avons contre Socrate, Platon, & quelques autres de mesme profession, parmi les écrits des Peres. Et certes je croi que dans un temps pareil au leur, nous serions encore obligez d'en user de la sorte. Mais si S. Augustin a fort bien dit au sujet des Donatistes, écrivant au Comte Boniface, que ceux-là avoient tort qui alleguoient le procedé des Apostres, pour dire qu'on ne devoit pas emploier l'autorité des Empereurs au fait de la Religion, parce qu'ils ne consideroient pas que leur siecle estoit different de celuy dont ils parloient, &

D. Cyr. l. 7. cont. Iul. & passim.

Ep. 50.

qu'il faloit se gouverner toûjours selon la diversité des saisons Si de plus nos Docteurs se servent encore tous les jours fort à propos de cette distinction, aiant égard au temps de l'Eglise naissante, qui ne permettoit pas beaucoup de choses qu'on trouve à present de fort bon usage: Pourquoi n'alleguerons-nous pas la mesme raison sur le propos où nous sommes? Et pourquoi ne soûtiendrons-nous pas que le zele de Saint Gregoire & de Saint Cyrille estoit excusable, dans un âge où toute la terre estoit encore pleine d'idolatrie, & où ils voioient que la reputation de ces grands Philosophes prejudicioit à l'Evangile, & empéchoit l'avancement de la Foi, ce qu'on ne sçauroit dire aujourd'hui? Nous ne sommes pas d'ailleurs obligez d'adherer inseparablement à toutes les opinions de ces Peres. L'Eglise laisse la liberté des sentimens en ce qui ne touche point la Foi, & l'on quitte souvent S. Thomas pour suivre Scot dans l'Eschole. Nous pourrons donc bien faire ici le mesme jugement de Socrate, que Saint Justin, Saint Augustin, Saint Chrysostome, & presque tous les Docteurs de l'Eglise en ont fait, encore que ces deux ou trois autres que nous avons nommez, soient d'un advis contraire, veu mesmement, qu'ils ont en cela tous les bons Auteurs Grecs & Romains qui les contredisent. V.

Voions neantmoins de quels crimes on

charge la reputation de Socrate, & pourquoi l'on veut deſeſperer de ſon ſalut. On luy impute le vilain vice de l'ivrognerie, celuy que les Grecs ont nommé Pederaſtie ; une extréme colere ; & finalement l'Idolatrie, dont ceux meſmes qui ont fait ſon Apologie, ſont demeurez d'accord, & qui ſemble eſtre toute évidente par ces dernieres paroles, quand il reconnut qu'il eſtoit redevable d'un coq à Eſculape. A quoi l'on peut adjouſter ce qu'on a tant dit du Demon duquel il ſe ſervoit.

Pour ce qui touche les excés de bouche, je ſçai bien que ſes Diſciples le font boire à la Grecque dans leurs ſympoſes, avec un peu plus de chaleur que la bien-ſeance ne le permetroit parmi nous. Ce n'a pourtant jamais eſté juſques à s'enivrer, tant s'en faut, ils remarquent expreſſément qu'on ne l'avoit jamais veû dans ce miſerable eſtat. Et je ne puis rien rapporter de plus exprés pour juſtifier la calomnie de cette accuſation ; que ce qu'obſerve dans ſa vie, Diogene, touchant la peſte qui travailloit ſouvent la ville d'Athenes. Il dit que Socrate fut quaſi le ſeul qui s'en exempta de ſon temps par ſa grande ſobrieté, & pour eſtre le plus temperant des hommes en ſon boire, & en ſon manger.

L'amour maſculin eſt un crime beaucoup plus atroce, puiſqu'il eſt abominable, & s'il faloit avoir égard au ſens qu'on a donné au Proverbe de la Foi Socratique, & aux apparences de la paſſion dont il

eſtoit touché pour Alcibiade, j'avouë qu'il V.
ſeroit fort difficile de l'excuſer. Mais s'il faut juger plus ſainement des choſes, c'eſt de l'Amour meſme que nous tirerons ſon plus grand merite. Car jamais homme ne fit profeſſion d'affectionner le genre humain avec tant d'ardeur que luy. Mais c'eſtoit pour luy imprimer l'amour de la vertu, le retirer du vice, & le porter à la recherche de cette belle Philoſophie, qui luy devoit donner la connoiſſance d'un ſeul Dieu. Delà vient que Socrate fait gloire dans Xenophon d'eſtre un excellent Maquereau, ce qui ne peut eſtre pris que ſpirituellement & dans le ſens que nous luy donnons, autrement il faudroit que luy, Xenophon, & tous ceux qui ont eſtimé ſes écrits, comme a fait toute l'Antiquité, euſſent perdu, je ne dirai pas la pudeur, mais le ſens. Il ſe vante dans Platon avec la meſme hardieſſe, & par la meſme figure, qu'il ne ſçait rien que des amourettes. Et quand il eſt repreſenté frequentant les reduits où les jeunes hommes de ſa ville s'exerçoient, & où il ſe rendoit tous les jours maiſtre de l'eſprit de quelqu'un, on ne ſçauroit ſans médiſance, ni meſme ſans abſurdité, l'interpreter autrement que nous faiſons. Que s'il faut le juſtifier par d'autres apparences, chacun ſçait qu'outre ſa Xantippe, il eut encore une ſeconde femme; ce qui peut montrer que ſes affections n'offenſoient point la Nature. Et ſi il n'y a pas

lieu pour cela de luy reprocher ſon incontinence, parce que, comme dit Suidas Auteur à ſon égard ſans reproche, il ne prit deux femmes que pour obeïr à la Loi d'Athenes, qui ordonnoit qu'outre la legitime, on euſt encore une Concubine, afin de multiplier les habitans de cette ville qui eſtoient en trop petit nombre.

Je ne ſçai pas quelles preuves on peut donner de ſa colere, mais je ſuis ſeur d'en produire de fort expreſſes pour l'en décharger. Premierement on ſçait que les mauvaiſes humeurs de cette inſupportable Xantippe ne ſervirent jamais qu'à exercer ſa patience; ce qui luy faiſoit dire qu'il trouvoit toutes choſes douces & faciles au dehors, aprés avoir ſouffert cette femme au dedans. Or bien qu'elle fuſt tres-inique envers luy, ſi eſt-ce qu'elle rendit un merveilleux témoignage de ſon humeur exempte de toute émotion, quand elle dit qu'elle ne l'avoit jamais veû retourner en ſa maiſon, qu'avec le meſme viſage qu'il avoit lorſqu'il en eſtoit ſorti. Car comme l'ame eſt celle qui donne à un chacun cet air de joie, ou de triſteſſe qui ſe remarque d'abord, & que c'eſt elle encore qui nous ride ou applanit le front en un inſtant, ſelon ſes mouvemens interieurs; il ne faut pas s'eſtonner s'il ne paroiſſoit aucun changement dans la face de celui qui poſſedoit un eſprit invariable, & preſque au deſſus de toute ſorte d'agitation. Nous liſons la confirmation de cela dans Ar-

Lib. 2. cap. 12.

rien, où Epictete assure que de toutes les qualitez de Socrate, il n'y en avoit point qui luy fust plus propre que celle de ne se fâcher jamais, non pas mesme dans ses disputes, où il souffroit sans alteration d'esprit, autant d'injures qu'on luy en vouloit dire. Aussi nous a-t-on representé toutes ses conferences pleines d'une douceur inimitable. Il n'y enseigne rien qu'en s'enquerant, & bien loin d'establir ses maximes avec obstination, il semble douter des choses les plus resoluës. Un homme qui a le premier protesté que sa plus certaine science consistoit en la connoissance qu'il auoit de ne sçavoir rien de certain, n'estoit pas pour s'opiniastrer dans une dispute, ni pour se mettre en colere, contre ceux qui avoient des sentimens contraires aux siens. C'est ce qui fait dire à Ciceron en traittant des passions, qu'il nomme fort proprement des perturbations, que la raison leur doit estre comme une medecine Socratique pour les reduire à la moderation. S'il eust creu que Socrate se fust laissé emporter à la colere, comme le veulent ses accusateurs, il se fust bien empeschè de parler si improprement. V.

On prouve tres-mal son Idolatrie par les termes dont ses Disciples se sont servis dans leurs Apologies, quand ils ont écrit qu'il n'avoit rien innové au fait de la Religion, aiant toûjours vescu pour ce regard comme les autres, & usé des sacri-

fices, ſelon qu'ils eſtoient alors en uſage. Car déja leur propre intereſt, & la crainte de la ciguë les peut avoir fait parler de la ſorte. D'ailleurs, il y a lieu de dire que Socrate, qui n'avoit que la Foi implicite, ſe contentoit de reconnoiſtre un ſeul Dieu dans la Loi de Nature, ſans vouloir pour cela troubler le gouvernement public par l'introduction d'un nouveau culte, dont il ne pouvoit uſer, ſans violer les Loix de l'Eſtat: Et que s'il a ſacrifié à quelques Divinitez Atheniennes, ç'a eſté vraiſemblablement par une nuë reconnoiſſance des puiſſances d'un ſeul Dieu, qu'il adoroit ſous des noms differens. C'eſt ainſi qu'au dire de Zenon, comme nous verrons tantoſt, le nom de Jupiter comprenoit celuy de toutes les autres Divinitez. Et que Macrobe maintient dans les derniers chapitres de ſon premier livre des Saturnales, que tous les Dieux des anciens ſe rapportoient au Soleil. L'Empereur Julien enſeigne la meſme doctrine dans l'Oraiſon qu'il a compoſée à la loüange de ce bel Aſtre. Et nous ſommes obligez de croire que c'eſt ainſi que l'entendoient ces Philoſophes Payens, qui ſe moquoient preſque tous, au rapport de Tertulien, de la pluralité des Dieux; parce qu'il y a grande apparence d'une part qu'ils faiſoient ce qu'ils pouvoient pour n'intereſſer point leur conſcience; & d'autre coſté on ne les euſt pas ſoufferts, s'ils euſſent témoigné qu'ils avoient une Religion à part.

Lib. 1. ad nat. & in Apol.

Quant

Quant à ce que prononça Socrate vn peu avant que d'expirer, qu'il devoit un coq à Eſculape, dont il prioit ſon ami de le vouloir décharger; il eſt vrai que Tertulien ſemble avoir pris cela au pied de la lettre, quand il écrit que c'eſtoit pour n'eſtre pas ingrat vers Apollon, & pour luy rendre graces de ce qu'il l'avoit nommé le plus ſage de tous les hommes. Mais Lactance l'explique encore plus au deſavantage de Socrate, lorſqu'il attribuë ce ſoin à une pure vanité, & à une crainte d'eſtre mal traitté aux Enfers par Rhadamante, en quoi Lactance n'a pas mieux rencontré, qu'un peu aprés en ſa negation ſi abſoluë des Antipodes. Certes il y a dequoi s'eſtonner, qu'aiant reconnu ailleurs comme le dernier ſupplice de Socrate ne vint que d'avoir voulu abolir la multitude des Dieux, il luy faſſe ici apprehender de la ſorte ceux des Enfers. Cœlius Rhodiginus n'a pû s'empeſcher de maltraitter Lactance ſur cette invective contre Socrate, dont il interprete les paroles dans un ſens beaucoup plus myſtique, qu'il n'eſt beſoin, ce me ſemble, de leur donner. En effet, je ne croi pas qu'on les doive rapporter à autre choſe, qu'à cette figure qui eſtoit l'ornement continuel de tous ſes propos. C'eſt l'Ironie ou l'innocente raillerie qui luy plaiſoit ſi fort, comme tous ſes entretiens en font foi, qu'il s'en voulut ſervir meſme en mourant. Il dit donc en ce dernier acceſſoire qu'il devoit

V.

Cap. 46. Apol.

De falſa ſap. l. 3. cap. 20.

Cap. 24.

Lib. 5. de juſtitia cap. 15.

Lib. 16. lect. ant. cap. 12.

un coq à Esculape le Dieu des Remedes, pour signifier qu'il se voioit aux termes d'estre bien-tost gueri de tous ses maux. L'action de Seneque estant prés de sa fin, reçoit à mon jugement la mesme explication. Tacite remarque qu'entrant dans le bain, qui aida à faire ce que le poison n'avoit pû executer, ce grand homme ietta de l'eau sur ses serviteurs qui estoient les plus proches de luy, adjoustant ces belles paroles, qu'il offroit en forme de sacrifice cette liqueur à Jupiter, surnommé le Liberateur. Je tiens pour asseuré que Socrate & Seneque n'ont voulu témoigner autre chose par leurs derniers propos, qu'un remerciement qu'ils faisoient à Dieu de ce qu'il les tiroit des peines de ce monde. Sur tout il n'y a point d'apparence de prendre ceux du premier si fort au pis, non plus que ses sermens ordinaires par le chien, par la pierre, ou par le platane, dont il se servoit exprés pour se moquer de ceux qui juroient par les fausses Divinitez de Castor & d'Hercule, dont il vouloit par là reprendre le mauvais usage. Et neantmoins Lactance n'a pas fait de moindres invectives contre ses sermens que contre l'offrande du coq, en quoi son autorité ne peut estre de grande consideration, veu celle de Saint Augustin, qui a fort bien pensé de la façon de jurer de Socrate, luy donnant la favorable interpretation que nous venons de rapporter.

Lib. 15. Annal.

Lib. de vera Relig.

Le dernier reproche qu'on luy fait, regar-

de le Demon qu'on dit avoir eſté le conducteur de ſa vie. Si nous voulions rapporter ici tout ce qu'Apulée, Plutarque, & aſſez d'autres en ont écrit, nous ferions de ce ſeul article vn bien gros volume. Les vns ont creu qu'il avoit une veritable viſion de quelque mauuais Eſprit. Les autres qu'il eſtoit adverti par une voix prohibitive ſeulement. Et il y en a qui ont penſé que c'eſtoit par l'éternuëment qu'il recevoit les avis de ce qu'il ne devoit pas faire. Mais pluſieurs qui ſe ſont ris de tout cela, ont ſouſtenu que ſa ſeule prudence, dont Dieu l'avoit ſi avantageuſement partagé, eſtoit ſon Demon. Que ſi l'on veut qu'il y ait eu quelque choſe de plus, on peut prendre en ſa faveur l'opinion d'Euſebe, d'Eugubinus, & de Marcile Ficin, qui ont eſté perſuadez que ſon bon Ange eſtoit le veritable Demon qui le gouvernoit.

Lib. 13. de prap. Evang. c. 17. de perenn. Phil. l. 8. cap. 20. ad Apol. Pl. pro Socrate.

Encore que nous aions répondu le plus à la décharge de Socrate que nous avons pû, ſur tout ce qui luy eſtoit imputé, ie ſerois bien fâché pourtant d'avoir prononcé affirmativement pour ſon ſalut, ni de l'avoir mis avec certitude au rang des Bien-heureux, comme il ſemble que quelques-uns aient voulu faire. Quand il auroit eſté Chreſtien de la façon que Juſtin Martyr l'a entendu, il ne laiſſoit pas d'eſtre comme homme, pecheur d'ailleurs, & nous ne tenons pas que tous les Chrétiens ſoient participans de la beatitude

Vix mihi tempero quin dicam. Sãcte Socrates ora pro nobis. *In conv. Rel.*

eternelle. C'eſt pourquoi je trouve qu'on a raiſon de reprendre Eraſme, d'avoir oſé écrire dans un de ſes Dialogues, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il avoit bien de la peine à s'empécher de dire, O S. Socrate priez Dieu pour nous. Ces paroles ſont trop hardies, auſſi bien que celles qui ſuivent en meſme lieu, où il parle des ſaintes ames de Virgile & d'Horace. Mais comme ie penſe qu'on ne ſçauroit ſans temerité, aſſurer que Dieu ait fait la grace à Socrate de le recevoir dans ſon Paradis, je croi que la temerité eſt encore plus grande de le condamner aux peines eternelles de l'Enfer, veu la bonne opinion qu'ont euë de luy tant de Saints Peres, & tant de profonds Theologiens. Car puiſque nous avons montré que ſelon leur doctrine, les Payens vertueux ont pû ſe ſauver par une grace extraordinaire du Ciel, à qui pouuons-nous preſumer qu'elle ait eſté plûtoſt accordée, qu'à celuy que toute l'Antiquité a nommé le ſage Socrate ? Ce qui me fait juger que tous les pechez dont on l'a voulu taxer, ne nous doivent pas détourner de l'opinion la plus humaine, & que j'eſtime la plus agreable à Dieu, parce qu'elle eſt la plus charitable, c'eſt qu'outre ce que nous avons rapporté pour l'en décharger, tout le monde ſçait que les Atheniens porterent un dueil public de la mort qu'ils avoient fait ſouffrir à vn ſi grand perſonnage ; qu'aprés avoir oſté la vie à

l'un de ſes Accuſateurs, ils punirent l'au- V.
tre d'un exil perpetuel ; & qu'honorans en ſuite ſa memoire d'une Statuë d'or, ils reparerent par un jugement public l'injure qu'ils avoient faite à ſon innocence. Adoûtez à cela ce que luy peut avoir ſervi devant la Bonté Divine l'établiſſement parmi les hommes d'une ſi utile partie de la Philoſophie, qu'eſt la Morale. Quel amour de la vertu, & quel horreur du vice n'a-t-il point donné par là à toute ſorte d'eſprits? Et combien de crimes pouvons nous dire qu'il a empéchez, par les principes, & par les regles d'une ſi belle ſcience que nous tenons de luy ? Car comme nous croions avec raiſon que le demerite & la peine des Hereſiarches croiſt, à proportion du mal que cauſe ici bas la mauvaiſe doctrine qu'ils y ont ſemée; Il eſt conforme à la meſme raiſon de preſumer, que la recompenſe de celuy qu'on peut nommer un des premiers precepteurs du genre humain, aura eſté tres-ample, en égard à l'utilité grande que le monde reçoit encore tous les jours de ſes enſeignemens. Et par conſequent, quoique nous ne determinions rien du ſalut de Socrate, dont il ſemble que Dieu ſe ſoit voulu reſerver la connoiſſance, ſi eſt-ce que nous croions qu'on en peut avoir fort bonne opinion ; & qu'au moins il n'y a perſonne qui ne doive parler de luy avec le reſpect que merite un homme de ſi rare vertu. Paſ-

ſons à la conſidération de ceux qui l'ont ſuivi, & dont les noms ne ſe liſent point ſans quelque titre d'honneur, dans ce qui nous reſte des anciens Grecs & Romains.

DE PLATON, ET DE LA SECTE ACADEMIQUE.

L'Ordre Chronologique nous preſente Platon devant Ariſtote, qui fut quelque temps ſon Auditeur. Et quand nous aurions égard au merite, celuy du premier eſt tel, que Ciceron le prefere en plus d'un lieu au ſecond, le nommant aprés Panætius, l'Homere des Philoſophes, & advertiſſant ailleurs qu'il doit eſtre écouté comme le Dieu de ceux de cette profeſſion. S. Thomas, tout Peripateticien qu'il a eſté, a fait le meſme jugement. Saint Auguſtin eſtime la façon de philoſopher de Platon plus que tous les autres dans ſa Cité de Dieu, Et nous ſçavons que preſque tous les Peres de l'Egliſe ont eſté dans ſes commencemens Platoniciens, Alexandre d'Aphrodiſée leur aiant le premier fait goûter la doctrine du Lycée, que l'Echole neantmoins n'a receuë avec le credit qu'elle y poſſede aujourd'hui, que depuis Albert le Grand, & ſon Diſciple le Docteur Angelique. Or on

Lib. 1. Tuſc. qu. l. 5. de fin. & l 2. de nat Deor. Lib. 4. de regim. Princ. Lib. 8. cap. 5.

pourroit penſer que l'eloquence ſinguliere de Platon luy auroit cauſé cette grande reputation, tant envers l'Orateur Romain, que beaucoup d'autres Payens, qui ont crû que ſi Jupiter meſme euſt eu à s'expliquer des penſées qu'avoit ce Philoſophe, il ne l'euſt pas pû faire en de meilleurs termes que luy. Mais encore que le bien-dire ait de puiſſans charmes pour ſe faire admirer, ſi n'eſt-ce pas à luy ſeul que Platon doit la gloire de ſon nom; ſa doctrine & ſes mœurs en ont fait la meilleure part; & nous pouvons croire que toutes ces choſes jointes enſemble, luy acquirent le beau ſurnom de Divin, qu'aucun des anciens ne luy a refuſé, s'il n'a fait profeſſion publique d'inimitié contre luy, & d'averſion meſme contre la Vertu. Cela paroiſt aſſez par ce qu'on a dit de ſa naiſſance. Car comme celle de tous les grands hommes a toûjours eu quelque choſe de prodigieux dans l'opinion des hommes, S. Hieroſme obſerve que Platon a eſté tenu pour le fils d'une Vierge & d'Apollon. Il faut prendre de tels contes pour un artifice de celuy, qui tâche d'obſcurcir par le moien de la Fable les veritez, dont il eſt le capital ennemi, & de diminuer, s'il pouvoit, la gloire de la Nativité de Noſtre Seigneur. Ainſi le meſme pere du menſonge a fait écrire aux Tartares, que leur Cingis Cham, dont ils publient tant de merveilles, eſtoit fils d'une autre Vierge, qui l'avoit conceu des

V.

L. 1. Adverſ. Iov. cap. 26.

raions du Soleil. Car quant à la naissance
Apol. 2. de Perſée, je m'estonne que Justin Martyr en ait parlé au sujet de celle du Fils de Dieu, Danaé n'aiant jamais passé pour une Vierge plus chaste que les autres maistresses de Jupiter. Tant y a que toutes ces impostures sont ordinairement fondées sur le merite du sujet qui les appuie. Peut-estre estoit-ce par ce mesme motif que les Egyptiens soustenoient que l'Esprit d'un Dieu, πνῦμα θεοῦ, pouvoit engrosser une femme; ce que nous lisons dans la vie de Numa écrite par Plutarque. Que si l'on a fait ce qu'on a pû pour rendre la naissance de Platon miraculeuse, les particularitez qu'on rapporte de sa fin, ne sont pas
Plut. l. 8. des symp. Appian. l. 4. Conestagio lib. 3. moins considerables. L'on veut qu'il soit mort au mesme jour qu'il estoit venu au monde, de mesme qu'Attalus, Pompée, Cassius, & depuis peu Henri Roy de Portugal: Et que ce n'ait esté qu'au bout de l'an le plus considerable de tous les climacteriques, qui est le quatre-vingt & uniéme, avec un passage si doux, qu'il cessa de vivre & d'écrire tout ensemble, si nous en croions Ciceron. Seneque, & depuis Marsile Ficin, adjoustent que les Mages qui se trouverent dans Athenes, luy sacrifierent délors; comme à celuy que le Ciel avoit manifestement favorisé, luy accordant une si parfaite revolution de neuf fois neuf années. Aussi dit-on que Denys d'Heraclée se fit expressément mourir de faim, pour estre de ceux

qui finissoient leur course dans un si juste & si souhaitable terme. Zenocrate, Eratosthene, & Diogene le Cynique, sont mis de ce nombre par Censorin, qui se trompe vrai-semblablement à l'égard du dernier. Enfin nous lisons dans Saint Augustin, que Labeo avoit donné le rang à Platon au dessus de tous les Heros; le plaçant avec Hercule, Romulus, & les autres demi-Dieux de ce temps-là; ce qui est conforme aux sentimens qu'avoit eus de luy Marc Varron le plus sçavant des Romains, pour ne rien dire d'Apulée, & d'assez d'autres Academiques, qui ont bien osé égaler aux Dieux mesmes, ce fondateur de leur famille.

V.

De die nat. c. 15.

Lib. 2. de Civit. Dei cap. 14.

Mais laissons à part toutes ces profanations des Gentils, & voions ce qui a pû obliger les premiers Peres de l'Eglise à faire plus d'estat des Platoniciens que de tous les autres Philosophes. Il est certain que Platon rendit le systeme de sa science d'autant plus excellent, qu'il estoit composé de ce qu'avoient eu de meilleur trois des plus rares esprits de la Grece. Car pour ce qui estoit de la Physique, & des choses qui tombent sous le sens, il voulut suivre les principes d'Heraclite, qu'il iugea des plus solides de tous. Il defera dans la Logique, & en tout ce qui dépend du seul raisonnement, à Pythagore; comme celuy qui avoit le discours le plus juste, & le plus fidele, ce luy sembloit. Et à l'égard de la Morale & des choses Politiques,

il s'arreſta à ce que luy en avoit montré ſon grand Maiſtre Socrate, qui avoit fait ſon capital de cette partie, comme nous l'avons remarqué. Ce n'eſt donc pas de merveille, qu'une ſi belle & ſi curieuſe doctrine ait eſté fort eſtimée, & que d'ailleurs les premiers Chreſtiens ſe ſoient pleus dans une façon de philoſopher, où ils ne voioient quaſi rien qui fuſt contraire à la Foi: Tant s'en faut, les principaux axiomes des Platoniciens s'accommodent ſi bien avec elle, que S. Auguſtin a reconnu s'eſtre ſervi fort heureuſement de leurs livres, pour ſe faciliter l'intelligence de beaucoup de veritez Catholiques; aprés avoir declaré qu'il avoit trouvé dans quelques-uns de leurs écrits, preſque tout le commencement de l'Evangile de S. Jean, qui contient les plus hauts myſteres de noſtre creance. On ne ſçauroit nier que Platon n'ait enſeigné tres-expreſſément l'eternité d'un ſeul Dieu, Createur de toutes choſes. Il montre au ſecond livre de ſa Republique comme ce meſme Dieu, qui eſt l'Auteur de tout ce qu'il y a de bien au monde, ne fut jamais la cauſe d'aucun mal. L'Immortalité de l'Ame eſt établie preſque dans tous ſes Dialogues; où l'on void auſſi la punition inévitable des méchans, avec la recompenſe certaine des bons. Dans ſon Epinomis il donne avis qu'on ſe doit bien prendre garde, de croire qu'il y ait une plus grande vertu que celle de la Religion, & de la pie-

Lib. 7. confeſſ. c. 9. & 10.

In Sophiſta.

té envers Dieu : Et non content d'avoir V.
preſcrit le culte Divin au huitiéme livre de ſes Loix, il condamne à perdre la vie dans le dixiéme, ceux qui ſeront convaincus d'irreligion & d'impieté. De là paſſant comme de la premiere à la ſeconde table de ſes Ordonnances, il aſſure que Dieu n'a rien de plus à gré, que de voir les parens honorez par ceux qu'ils ont mis au monde ; ordonne des punitions contre les violateurs de ce reſpect ; & en condamne meſme à la mort, s'il s'en trouve d'aſſez dénaturez pour lever la main ſur leurs peres ou ſur leurs meres. Avec quelle chaleur ne pourſuit-il point toute ſorte d'autres crimes ? Le parjure, les meurtres, le larcin ſont abominez par tous ſes écrits ; & il n'y a vice qui n'y trouve ſa peine établie, avec une proportion parfaitement Geometrique, pour uſer de ſon propre terme. Enfin, il ſe rencontre tant de conformité en beaucoup de choſes entre la doctrine Academique & celle du Vieil Teſtament qu'aucun des premiers Docteurs de l'Egliſe n'a douté que Platon n'euſt pris connoiſſance des livres Judaïques en ſon voiage d'Egypte. Euſebe le montre en divers lieux de ſa Preparation Evangelique ; Et il fait voir particulierement dans le douziéme livre que la Republique décrite par ce Philoſophe, & celle de Moïſe, n'ont preſque eſté qu'une meſme choſe. Les Juifs eſtoient diviſez en douze Tribus : Platon a fai

meſme diſtribution de ſes Citoiens. Hieruſalem eſtoit une ville Mediterranée : Platon veut que la ſienne ſoit diſtante de la Mer de quatte-vingts ſtades ; & il décrit ſon terroüer peu different de celuy de Hieruſalem. Auſſi Clement d'Alexandrie approuve le mot de Numenius Pythagoricien, qui nommoit Platon le Moïſe Athenien. Et Saint Ambroiſe a creu qu'il avoit eſté diſciple du Prophete Hieremie ; opinion que Saint Auguſtin ſe repent d'avoir ſuivie dans quelques-unes de ſes compoſitions, & dont il ſe retracte au huitiéme livre de ſa Cité de Dieu, veu qu'il y avoit bien cent ans que Hieremie n'eſtoit plus, lorſque Platon vint au monde. Saint Auguſtin montre meſme en ce lieu-là, que ſi la curioſité de ce Philoſophe luy avoit pû faire apprendre quelque choſe en Egypte de la ſcience des Hebreux, ce ne pouvoit pas avoir eſté par la lecture de leurs livres, que le Roy Ptolomée n'avoit pas encore fait traduire ; mais ſeulement pour en avoir oüi parler, & par le moien de quelque interprete, dont il avoit eu beſoin pour ce regard, auſſi bien que pour comprendre l'obſcure ſageſſe des Egyptiens. Quoiqu'il en ſoit, la Metaphyſique de Platon s'eſt trouvée ſi voiſine de noſtre veritable Theologie, que Juſtin Martyr, Clement d'Alexandrie, & Euſebe de Ceſarée, ont creu qu'il avoit penetré juſques dans le myſtere de la Trinité. Le Saint Eſprit,

Lib. 1. Strom.

Μωσῆς ἀττικίων. Cap. 11.

Apol. 2. l. 1. Strō. Præp. Ev. l. 11. c. 10. L. 1 contra Iul.

qu'il appelle l'ame du monde, eſt recon- V.
nu en pluſieurs lieux de ſes œuvres. Et la perſonne du Fils eſt expreſſément nommée dans la ſixiéme Epiſtre qu'il écrit à Hermias, Eraſte, & Coriſque. C'eſt pourquoi Cyrille d'Alexandrie eſtoit ſi perſuadé que Platon avoit eu cette connoiſſance, qu'il l'accuſe d'hereſie là-deſſus, d'avoir multiplié les natures auſſi bien que les perſonnes, & d'avoir mis trois Dieux dans la Trinité, comme les Arriens. Si eſt-ce qu'il eſt tres-difficile de s'imaginer de quelle façon ce Philoſophe a pû arriver juſques-là, s'il n'y a eſté conduit par le moien de la revelation. Car toute l'Eſcole tombe d'accord que Dieu ne ſe connoiſt humainement, que par ſes œuvres viſibles, qui ſont ſes creatures. Or cette connoiſſance nous peut bien donner celle d'une eſſence eternelle, & d'un Createur increé, mais non pas de trois perſonnes qui compoſent une Trinité. Et par conſequent Platon n'a pû, ſans une grace tres-ſpeciale du Ciel, connoiſtre ce myſtere, que Saint Thomas avec tous les Peres ont nommé incomprehenſible, & que nous tenons pour une verité revelée. Il faut donc dire en interpretant Juſtin & les autres qui l'ont ſuivi, que Platon n'en a eu qu'une lumiere obſcure & fort imparfaite, ou bien que s'il l'a euë plus nette & plus claire, ç'a eſté par le moien des Lettres Saintes, dont il receut quelque explication en Egypte, & qui luy tinrent lieu de revelation.

Quelque avantage neantmoins qu'euſt receu ſon eſprit de ce coſté-là, il n'a pas laiſſé d'eſtre repris de pluſieurs grandes fautes, & ceux qu'il a eu pour contraires, comme chacun en trouve en ce monde, luy ont imputé juſques à des crimes qui diminueroient de beaucoup ſa reputation, s'ils eſtoient tous veritables. Les Chreſtiens ſe ſont principalement plaints de ſon Idolatrie, de ſa Metempſychoſe, de ce qu'il faiſoit le monde vn animal, permettoit dans ſes Loix aux maiſtres de tuer leurs ſerviteurs, & ordonnoit dans ſa Republique cette ſcandaleuſe communauté de femmes, qui a tant fait crier Lactance contre luy. Mais il n'y en a point qui l'ait, ce me ſemble, plus rudement traité que Tertulien, quand il a dit dans ſon Traitté de l'Ame, qu'il luy déplaiſoit extrémement de voir que tous les Heretiques empruntoient de Platon des armes pour combatre la verité, & pour defendre leur mauvaiſe doctrine. Les Gentils d'un autre coſté luy ont reproché ſon avarice & ſa gourmandiſe, qui luy firent, diſent-ils, paſſer la mer par trois fois pour s'enrichir auprés des deux Denys, Tyrans de Sicile, & pour prendre part aux bons morceaux de leur table. Ils l'accuſent en ſuite d'avoir eu des amours illicites, le nommant Sathon pour Platon par un equivoque honteux. Nous en voions dans Athenée qui veulent que ſa médiſance contre Philippe, ait eſté cauſe que toute la Grece perdit ſa

Lib. 3. de falſa ſap. c. 21. & 22.

Lib. 11. deipn.

liberté ſous ce Prince. Ils taxent ſur tout Platon du vice le plus contraire de tous à la Philoſophie, qui eſt le menſonge, pour avoir fait combattre vaillamment Socrate en trois diverſes rencontres, dequoi ni les Hiſtoriens & Orateurs du temps, comme Thucydide & Iſocrate, ni les Poëtes encore n'ont jamais parlé. Voire meſme ils ne veulent que le texte de ſes propres Dialogues pour le convaincre d'impoſture, dans l'un deſquels il reconnoiſt que Socrate n'avoit jamais fait voiage de conſideration, ni eſté plus loin d'Athenes que l'Iſthme du Peloponeſe. D'où il s'enſuit qu'il ne peut pas avoir porté les armes où ſon diſciple dit, ni executé les prouëſſes qu'il luy fait faire dans l'Iſle de Dele. Le temps auſſi rend, à leur dire, ces Dialogues ridicules, parce que Parmenides ni Phedrus n'eſtoient pas de l'âge de Socrate, pour ſe pouvoir entretenir avec luy; & par conſequent le dernier des deux, mort long temps devant Socrate, ne pouvoit pas luy donner de l'amour. Auſſi lit-on dans Diogenes Laërtius, que Socrate aiant ouï reciter le Lyſis de Platon, s'écria que ce jeune homme ſon écolier luy avoit attribué bien des choſes, où il n'avoit jamais penſé. Et Gorgias avec Phædon ſe plaignent encore dans Athenée, de ce que le meſme Platon leur fait tenir mille propos dont ils ne peuvent demeurer d'accord.

V.

Idem l. 5.

In Critone.

In Apolog.

Lib. 11.

Pour répondre aux Gentils les premiers,

il faut remarquer tant à l'égard de Platon, que de tous ces autres grands Fondateurs de Sectes, dont nous parlerons tantoſt ; que la jalouſie & l'envie, qui regnent encore honteuſement aujourd'hui dans toute ſorte de profeſſions, ont donné lieu à une infinité de médiſances, dont ils ſe ſont déchirez les uns les autres. C'eſt pourquoi la ſeule reputation de Platon, & le témoignage de probité que luy ont rendu tous les Siecles paſſez depuis luy juſques à nous, ſont ſuffiſans pour refuter toutes les calomnies d'Athenée, & de quelques autres qui ont eu intention de le diffamer. Que s'il faloit vſer de repartie, je ne voudrois rien oppoſer à ce qu'on l'a voulu taxer d'avarice, & d'intemperance de bouche auprés des Tyrans de Sicile, que la liberté de ſes paroles, qu'ils ne peurent jamais ſouffrir. L'un d'eux luy dit un jour picqué juſques au vif, que tous ſes diſcours, eſtoient de vieillards qui radottent ; & les voſtres, luy repliqua-t'il, ſont de Souverains qui tyranniſent ; ce qui a beaucoup plus de grace en Grec que nous ne luy en donnons en François, parce que l'alluſion des mots ne s'y trouve pas. Peut-on s'imaginer qu'un homme venu exprés pour profiter des bonnes graces d'un Roy, luy vouluſt parler de la ſorte ? Et ne ſçait-on pas d'ailleurs que Platon refuſa de danſer devant luy, comme fit Ariſtippe, qu'il euſt vrai-ſemblablement imité ſi l'avarice ou la gourmandiſe euſſent eu tant de pou-

γέροντιῶσι τυραννιῶσιν.

voir

voir qu'on dit sur ses affections ? Les autres accusations de ses adversaires n'ont peut-estre rien de plus solide. Et pour ce qui concerne la verité de ses Dialogues, où l'on veut qu'elle soit fort interessée, à cause qu'il fait parler des personnes mortes ou absentes, qui n'ont jamais tenu les discours qu'on leur attribuë ; ceux qui luy imputent cela comme une grande faute, monstrent bien qu'ils ignorent la nature du Dialogue, & les privileges dont il a toûjours joüi. Qu'ils sçachent que ce fils de la Philosophie, comme le nomme Lucien, dont l'Academie & le Lycée ont fait tant d'estime, a le droict de rendre la parole non seulement à ceux qui ne sont plus, ou qui peuvent estre éloignez, mais de faire discourir les Dieux mesmes & quand il luy plaist les moindres animaux Quelques-uns voulurent reprendre Ciceron, comme on fait ici Platon, dont cet Orateur se mocque dans le quatriéme livre de ses Questions Academiques. Et les dediant à Marc Varron, il l'advertit de ne trouver pas estrange, qu'on luy eust fait tenir des propos où il n'avoit jamais songé, puisqu'il n'ignoroit pas la coustume des Dialogues. Et qui ne sçait point que Xenophon a representé dans son Convive Callias amoureux d'Autolycus, lorsque celuy-ci n'estoit pas encore nai ? De mesme qu'il fait dire à Pausanias en faveur d'une vilaine passion, qu'une compagnie d'Amans seroit inuincible, à quoi l'on

V.

In his accusa. e.

Sed nostri more m Dialogorum.

Athenæ l. 5. Deipn.

ſouſtient que Pauſanias n'euſt pas ſeulement voulu penſer. C'eſt donc l'uſage commun du Dialogue de le pratiquer ainſi, & une grande impertinence d'accuſer Platon d'avoir failli dans un genre d'écrire, où il a ſi bien reüſſi, qu'il en a eſté nommé le Pere, quoique Zenon Eleate en fuſt veritablement l'inventeur, ou un certain Alexamenus, ſelon l'opinion d'Ariſtote.

Diog. Laërt. in Plat.

Les objections de nos Docteurs ſont ſans difficulté bien plus conſiderables : & quoique les fauteurs de Platon taſchent d'interpreter benignement ſes Idées, ſa Metempſychoſe, ſon Animation du monde, & beaucoup d'autres tels poincts de ſa doctrine, qui ſouffrent quelque favorable explication ; ſi eſt-ce qu'on ne peut pas l'excuſer en tout. A la verité, Sainct Iuſtin ſemble le décharger du crime d'idolatrie, rejettant ſa façon de parler des Dieux de ſon temps, ſur la crainte de la ciguë qu'il avoit veû donner à ſon Precepteur. Et le Cardinal Beſſarion adjouſte à cela, que quand Ariſtote & Platon ont parlé des Dieux en pluriel, ce n'eſt pas qu'ils creuſſent les fables de leur temps, ni qu'ils reconnuſſent plus d'un vrai Dieu tout-puiſſant & eternel ; mais qu'ils vouloient deſigner par là beaucoup d'autres ſubſtances immortelles, que leur Philoſophie admettoit comme dépendantes du premier principe. Ie ſçai bien encore que le meſme Cardinal s'efforce de monſtrer, comme

In Calum. Plat. l. 2. cap. 4.

Ib. lib. 4. cap. 2.

les invectives de Lactance contre la communauté des femmes, que Platon eſtablit dans ſa Republique, ont eſté injuſtes & trop ſophiſtiques, veu que les Maſſagetes, les Brachmanes, les Troglodites, & aſſez d'autres peuples qu'il nomme, l'ont receuë; & que les Lacedemoniens ſous Lycurgue, les Romains ſous Numa, & les Anglois du temps de Ceſar, n'en eſtoient pas fort éloignez. On peut meſme dire à la décharge de ce Philoſophe, qu'il n'a jamais eu intention de repreſenter un eſtat propre à la ſocieté des hommes tels que nous ſommes; mais ſeulement de tracer une idée de ce qui ſe pouvoit plûtoſt ſouhaitter qu'eſperer ſur ce ſujet. Ciceron a eſté de cet avis dans ſon premier livre de l'Orateur. Et bien que Marſile Ficin ſe ſoit perſuadé, ſuivant l'imagination de quelques Academiciens, que les Athenes d'Egypte & de Grece eſtoient devant le Deluge ſemblables à la Republique de Platon; ſi eſt-ce qu'on void qu'il s'excuſe luy-meſme de l'avoir renduë ſi metaphyſique, qu'elle ne recevoit point d'exemple ici bas, & ne devoit eſtre veuë que dans le Ciel. Ce ſont des jeux innocens de ceux de ſa profeſſion, qui ſe plaiſent parfois à s'imaginer la perfection des choſes hors de la realité, comme quand les Poëtes conçoivent un Siecle d'or, ou les Peintres quelque beauté ſi accomplie, qu'il ne s'en trouve point de telle dans le monde, ce qui ne prejudicie nullement au merite des

V.

Ad 5 de Rep. Plat.

Lib. 5. & 10. de Rep.

uns ni des autres. Mais nonobſtant qu'on puiſſe diminuer de la ſorte beaucoup de reproches qui ont eſté faits à Platon avec peut-eſtre trop d'aigreur, ſi faut-il reconnoiſtre qu'il eſtoit homme, nai dans les tenebres du Paganiſme, & qui a écrit pluſieurs choſes ſujettes à correction, en ce qu'elles bleſſent noſtre Religion. Sa plus forte excuſe doit eſtre tirée de ſon humanité, & de ce qu'on n'a point veu de Philoſophes qui n'aient eu leurs erreurs auſſi-bien que luy les ſiennes; ce qui ne fait pas pourtant qu'on doive abſolument rejetter tout ce qui vient d'eux, ni que leur ſcience ſoit à mépriſer en toutes ſes autres parties. Car comme a tres-bien obſervé Sainct Gregoire de Nyſſe, il n'y a pas une de toutes les Philoſophies ſeculieres, où il ne ſe trouve quelque choſe de charnel, & qui eſt comme un prepuce qu'on eſt obligé de couper, afin que le corps de chacune demeure purifié, par le moien de cette circonciſion ſpirituelle, dont je me ſouviens qu'Origene parle auſſi dans le ſecond chapitre de ſon ſecond livre, ſur l'Epiſtre aux Romains. Nous taſcherons de la faire non ſeulement à l'égard de la Philoſophie Academique, mais encore de toutes les autres que nous aurons à examiner par cy-aprés. En effet, le Chriſtianiſme les reçoit toutes indifferemment, pourveu, dit Sainct Auguſtin, qu'elles reforment leurs maximes qui ſont prejudiciables à la Foi. Par exemple, Pla-

In myſt. enarr. vit. Moy.

Lib. 19. de Civit. Dei, c. 19.

ton enſeigne avec l'immortalité des Ames, V.
leur paſſage de corps en corps, qu'elles doivent informer ſucceſſivement. Coupez cette derniere partie, & retranchez la Metempſychoſe, vous trouverez le reſte de ſa doctrine excellent. Il monſtre dans ſes loix comme les inferieurs doivent eſtre ſoûmis à leurs ſuperieurs, & que la raiſon veut que ceux qui ont le plus de vertu commandent aux autres; ſurquoi il attribuë inſenſiblement aux Maiſtres un pouvoir qui s'eſtend juſques ſur la vie de leurs ſerviteurs. Faites la circonciſion du dernier article, le ſurplus ne ſçauroit eſtre trop eſtimé. Il taſche d'oſter de ſa Republique ce violent deſir de poſſeder en proprieté, qui cauſe preſque tous les maux de la vie; & de rendre le bien, ſelon ſa nature, le plus diffus & le plus commun qu'il peut eſtre. C'eſt un deſſein tres-pieux & qui n'a rien que de Chreſtien & d'Apoſtolique. Mais ſur ce fondement il diſſout le plus ſainct & le plus eſtroit lien de la ſocieté civile, qui eſt celuy des mariages, voulant que toutes les femmes ſoient communes, afin que perſonne n'ait rien de particulier. Voilà où il faut encore emploier la circonciſion, pour bien uſer du demeurant, ſelon la regle de Sainct Gregoire. Si l'on s'eſtoit contenté de corriger Platon de la ſorte, perſonne ne s'en devroit plaindre, & l'on pourroit, ce me ſemble, rendre avec cela tout l'honneur qui eſt deû d'ailleurs à la memoire d'un ſi grand perſonnage.

Ce qui a quelquefois obligé les premiers Peres de l'Egliſe à le cenſurer bien rudement, ç'a eſté la trop grande eſtime que les Payens faiſoient de luy, qui eſtoit ſouvent ſcandaleuſe, & qui faiſoit dans ce temps-là où le Chriſtianiſme s'eſtabliſſoit, un grand tort à la Religion, comme nous avons déja remarqué en parlant de Socrate. Nous voions dans Origene que Celſus avoit eu aſſez d'impieté pour ſouſtenir que Jeſus Chriſt tenoit de Platon les plus belles Sentences qu'il euſt dites, & particulierement celle qui porte qu'un chameau, ou plûtoſt un cable, paſſeroit plus aiſément par le trou d'vne aiguille, qu'un homme riche n'entreroit au Royaume des Cieux, parce que ce Philoſophe a écrit, qu'il eſtoit comme impoſſible d'eſtre fort bon & fort riche tout enſemble. Ceux qui ont eu de ces paſſions indiſcrettes pour luy, & pour ſes ouvrages, trouvoient que la naiſſance du Monde, eſtoit bien mieux couchée dans le Timée, que dans la Geneſe. Ce beau païs que Socrate décrit à Simmias dans le Phædon, avoit beaucoup plus de grace que le Paradis terreſtre. Et la Fable de l'Androgyne eſtoit ſans comparaiſon mieux inventée que tout ce que Moïſe a dit de l'extraction d'Eve de l'un des coſtez d'Adam. C'eſt ainſi que de ce temps-là les Gentils qui voioient ruiner leurs Autels, taſchoient de leur part à profaner la Saincte Eſcriture. Et au lieu de reconnoiſtre qu'Homere & Platon ont dé-

Lib. 6. contra Celſum, & D. Auguſt. Ep. 33.

guiſé dans leurs contes fabuleux ce qu'ils avoient appris en Egypte des livres de Moïſe, plus ancien de tant de ſiecles qu'aucun Auteur profane ; ils eſtoient ſi impertinens que de ſouſtenir tout le contraire, & de vouloir que Moïſe euſt eſté le tranſcripteur des inventions d'Heſiode & d'Homere. Ainſi le meſme Celſus compare dans un autre endroit d'Origene, l'embraſement de Sodome & de Gomorrhe, à celuy que les Poëtes veulent qu'ait cauſé la temerité de Phaëton dans le monde. Et il apparie encore ailleurs la cheute de Lucifer à celle de Vulcain, ou à cette autre des Geans foudroiez par Iupiter, & non pas à la precipitation d'Até, qui ſe voit dans Homere, comme a fait Iuſtin Martyr. Certes, l'ignorance Payenne a eſté grande, & la malice du Diable extréme, qui euſt voulu rendre l'Hiſtoire Sainte moins conſiderable, s'il euſt pû, en ſuppoſant des Fables agreables au lieu de ſes divines Veritez. Car aſſez de perſonnes ont remarqué le rapport qu'il y a entre Samſon & Hercule, Helie & Phaëton, Ioſeph & Hippolyte, Nabuchodonoſor & Lycaon, Tantale & le mauvais Riche, la Manne des Iſraëlites & l'Ambroiſie des Dieux. Sainct Auguſtin met en parallele ſur cela Ionas & Arion. La lutte de Iupiter contre Hercule eſt copiée ſur le combat du Patriarche Iacob contre le Tout-puiſſant, ou plûtoſt contre un de ſes Anges. Sainct Cyrille Archeveſque d'Alexandrie,

V.

Lib. 4.

Lib. 6.

L. admon. ad gent.

Lib. 1. de Civ. Dei, cap. 14.

In cap. 2. Ionæ.

& depuis luy Theophylacte, égalent le meſme Ionas à cet Hercule, que Lycophron nomme Τριόσσιον, *Trinoctium*, à cauſe qu'il fut trois jours & trois nuits dans le ventre d'vne Balene, d'où il ſortit avec la pelade. Sainct Theodoret ne doute point que Platon n'euſt ouï parler du fleuve de feu que Daniel repreſente au ſeptiéme chapitre de ſes propheties, le Pyriphlegeton du Tartare en eſtant preſque une copie dans le Dialogue de l'Immortalité de l'Ame. Et je me ſouviens que Raphaël de Volterre trouve dans la boëte de Pandore le peché originel que nous tenons d'Eve. Il y en a qui apparient le ſacrifice d'Iſaac, ou celuy de Iephthé, à celuy d'Iphigenie, pour qui la Fable ſubſtituë une Biche. Comme cet autre conte de Baucis & Philemon, ſi bien narré dans le huitiéme livre de la Metamorphoſe d'Ovide, ſemble avoir quelque conformité avec la ſortie de Loth de ſa ville, ſuivie de l'embraſement de Sodome & de Gomorrhe. Pietro della Valle prenant, aprés Baronius & aſſez d'autres, ce qui ſe dit de Sainct George & du Dragon qu'il tua, pour une allegorie, écrit dans ſes Voiages, que la fable de Perſée & de l'Orque marine en eſt vrai-ſemblablement le fondement, ces avantures eſtant contées comme avenuës toutes deux proche de Ioppe en Paleſtine. Voici comme un Poëte Anglois a fait la reduction de ce que l'hiſtoire d'Eve a de commun avec la fable de Proſerpine.

In caſſ.

Lib. 12 de Iudicio. Lib 30. c. de iis qui nuptui.

Audoënus.

Evam

Evam deluſit Serpens, Proſerpina Ditis V.
Capta dolo, vana ſpe ſpeciéque boni.
Exiit Eva parens Paradiſo cur? quia malum
Edit; at in malo neſciit eſſe malum.
Inferno exiſſet, malum Proſerpina ſi non
Ediſſet, taciti neſcia virgo mali. (niſi
Eva fuit mortis, Proſerpina præda Plutonis.
Illa fuit Iovæ filia, & iſta Iovis.
Vtraque guſtavit vetitum, pœnáſque pependit:
Hæc flores, fructus dum legit illa, perit.

Or nous n'avons rapporté tout ceci, que pour faire voir les raiſons qu'ont eu quelques Peres, de condamner avec chaleur le Philoſophe dont je parle, & ſes livres, puiſque les Ethniques d'alors, contre qui ils eſtoient tous les jours aux priſes, oſoient bien les mettre au deſſus de ceux que le Sainct Eſprit a dictez. A preſent que cette conſideration ceſſe, veu qu'il n'y a rien à craindre de tel, que le Paganiſme n'eſt plus, & qu'encore que le monde ne ſoit pas purgé d'Impies ni d'Athées, ſi eſt-ce qu'il ne ſe trouve perſonne qui prefere aujourd'hui Saturne à Dieu le Pere, ni Socrate, Platon, ou quelqu'autre ſemblable à Ieſus Chriſt; nous pouvons bien dans un temps ſi different parler d'eux avec moins d'animoſité, & rendre à leur vertu, auſſi bien qu'à leur ſcience, l'honneur qu'elles meritent. Ni l'une, ni l'autte ne ſçauroient plus rien faire perdre à la Religion. Et nous ne porterons nul prejudice à la pieté, uſant de moins de ſeverité en leur

endroit, puiſque nous ne ferons en cela que ſeconder les ſentimens de beaucoup des plus ſaincts Docteurs de l'Egliſe.

En effet, outre que tous les Peres qui ont eſté d'avis dans la premiere Partie de ce livre, que les Payens vertueux ſe pouvoient ſauver avec la Foi implicite, n'ont jamais parlé de Platon qu'en tres-bonne part, nous pouvons voir comme S. Irenée s'eſt ſouvent ſervi des raiſons & de l'autorité de ce Philoſophe, pour convaincre d'irreligion les Heretiques de ſon temps. Le Cardinal Beſſarion montre combien ſaint Denys & tous les Theologiens Grecs l'ont eſtimé, lorſqu'ils ont emploié ſes plus belles diſtinctions aux myſteres de noſtre Foi. Et S. Auguſtin s'eſt declaré en une infinité d'endroits ſi paſſionné pour luy, que Toſtat, qui n'a cedé à pas un Scholaſtique du dernier ſiecle en la connoiſſance des Peres, croit que ce grand Prelat d'Afrique n'a point douté du ſalut de Platon. Ce n'eſt pas que Toſtat ignoraſt de quelle façon S. Auguſtin s'eſtoit repenti dans ſes Retractations de l'avoir trop loüé: Mais il ne s'enſuit pas qu'il en euſt mauvaiſe opinió pour cela, comme quelques-uns ſe le ſont perſuadé, puiſque les loüanges peuvent eſtre exceſſives à l'égard meſme des bien-heureux, ſi elles ne ſont proportionnées au degré de leur beatitude. Que ſi je voyois quelque Auteur conſiderable, qui nous euſt aſſurez de la parfaite repentance de Platon, & de cette priere que quelques-uns luy fõt

Lib. 3. adverſ. hær. cap. 3

Lib. 2. in calum c 3

4. R g. c. 5 qu. 21.

Lib. 1. c. 1.

faire à Dieu avant que de mourir, pour obtenir la remiſſion de ſes pechez, rien ne m'empeſcheroit de conclure en faveur de ſon abſolution. Ie penſe que le plus ſeur eſt de ne rien aſſurer en cela, ſinon que le rare merite d'un ſi grand perſonnage nous oblige dans le doute, à ne rien prononcer temerairement contre luy. Car comme S. Bernard a eu raiſon de reprendre Abailard, de ce qu'en voulant trop faire paroiſtre Platon Chreſtien, il ſe monſtroit luy-meſme preſque Payen; ceux-là ne ſont poſſible pas moins blaſmables de l'autre coſté, qui ſe meſlent de determiner là-deſſus ce que l'Egliſe n'a pas voulu juſques ici decider. L'Orateur Romain parlant de nos actions, donne une regle de Morale qui ſe peut encore, à mon avis, tres-bien appliquer à la matiere que nous traittons. Il dit qu'on ne doit jamais rien faire de tout ce qu'on ignore qui ſoit bien ou mal fait. Mon opinion eſt qu'on ne devroit jamais non plus parler affirmativement dans la Religion de ce qui eſt douteux; & cela eſtant ainſi, on ne peut eſtre ſans faute, ſi l'on pretend de juger Platon diffinitivement. Il eſtoit homme, & je ne fais point de difficulté que comme tel il n'ait erré dans ſa doctrine, & dans ſes mœurs. Mais il a beaucoup merité du genre humain par ſes écrits, ſa vie a eſté tres-exemplaire dans le Paganiſme, ſa repentance a pû attirer ſur luy la grace du Ciel, & nous devons ſouhaitter que Dieu luy ait fait miſericorde.

Ep. 190. Dum multùm ſudat quomodo Platonem faciat Chriſtianum, ſe probat Ethnicum.

D'ARISTOTE,

ET DE LA SECTE PERIPATETIQVE.

COMME Platon a eu ſes admirateurs qui luy ont donné le ſurnom de Divin, Ariſtote a receu des ſiens les glorieux titres de Genie de la Nature, & de fidelle interprete de tous ſes ouvrages. L'un ne ſçauroit en cela pretendre aucun avantage ſur l'autre, & ſi l'on peut dire que les Academiciens, non plus que les Peripateticiens, n'ont rien fait en parlant ainſi de leurs Chefs, que toutes les autres familles Philoſophiques n'aiẽt pratiqué, lorſqu'elles ont emploié le nom de leurs Fondateurs. Mais il ſemble qu'Ariſtote ſe pourroit glorifier d'avoir encore aujourd'hui ſes Sectateurs, & de regner preſque auſſi puiſſamment dans toutes les Eſcholes, qu'il fit jamais dans le Lycée; ce que pas un des autres ne ſçauroit pretendre. Car encore que la pluſpart des Peres qui avoient plus d'inclination pour Platon que pour luy, aient fait de grandes invectives contre ſa doctrine, juſques-là que S. Ambroiſe dans ſes Offices, & Origene refutant Celſus, ſouſtiennent qu'elle eſt beaucoup plus à craindre que celle d'Epicure: Si eſt-ce que depuis qu'Albert le Grãd, & S. Thomas prin-

cipalement, se furent donnez la peine d'expliquer, autant qu'il leur fut possible, tous les Mysteres de nostre Religion, avec les termes de la Philosophie Peripatetique, nous voions qu'elle s'est tellement establie par tout, qu'on n'en lit plus d'autre par toutes les Universitez Chrestiennes. Celles mesmes qui sont cõtraintes de recevoir les impostures de Mahomet, n'enseignent les sciences que conformément aux principes du Lycée, ausquels ils s'attachent si fort, qu'Averroës, Alfarabius, Almubassar, & assez d'autres Philosophes Arabes, se sont souvent éloignez des sentimens de leur Prophete, pour ne pas contredire ceux d'Aristote, que les Turcs ont en leur Idiome Turquesque, & en Arabe, comme Belon le rapporte. Et j'apprends des Relations recentes, que les Tartares ont aussi les livres de ce Philosophe, traduits en leur langue, dont ils font tres-grand estat, sur tout à Samareand, où Tamerlan establit, à ce que disent nos Histoires, une fort celebre Academie. Ce qui me fait rapporter au siecle de S. Thomas seulement cette reception generale du Peripatetisme parmi les Chrestiens, & non pas à celuy de Charlemagne, du vivant duquel on veut qu'il fust déja en vogue dans l'Université de Paris, la premiere de toutes, & celle qui a succedé aux Athenes des anciens; c'est qu'il paroist que long-temps depuis cet Empereur, on n'y connoissoit le nom d'Aristote que pour le detester. Car Ri-

V.

Lib. 3. cap. 14. V. Bergeron. trait. des Tart.

De gestis Ph. Aug.

gordus témoigne que ſous Philippe Auguſte, un Concile tenu contre l'hereſie d'Almaricus, touchant le Regne du Sainct Eſprit, en ſuite de celuy des deux autres perſonnes de la Trinité, fit bruſler la Metaphyſique d'Ariſtote dans Paris, où elle avoit eſté depuis peu apportée de Conſtantinople, comme celle qui eſtoit capable de fomenter toutes ſortes d'hereſies. Et Alexandre Neccam, Docteur Anglois, de l'Ordre de S. Auguſtin, a laiſſé par écrit, qu'on croioit alors qu'il n'y avoit que l'Ante-Chriſt qui deuſt bien entendre les livres d'Ariſtote, dont il ſe ſerviroit pour convaincre tous ceux qui entreroient en diſpute contre luy. Par où l'on peut voir que fort peu devant Albert le Grand, la Philoſophie Peripatetique n'eſtoit pas de grande conſideration, & qu'il n'y a eu que le Docteur Angelique, ſon Diſciple, qui luy ait donné cette grande autorité qu'elle poſſede dans l'Eſchole. En effet, la Secte d'Ariſtote l'a tellement emporté ſur toutes les autres, qu'on a dit qu'il avoit pratiqué ce que font les Othomans à l'égard de leurs freres, s'eſtant enfin rendu ſeul maiſtre abſolu de l'Empire Philoſophique.

Lib. de nat rerum.

Or le ſujet que nous avons fait voir qu'ont eu quelques Peres de mal-traitter Platon, a eſté encore plus puiſſant à les émouvoir contre Ariſtote. Car ſi Tertulien parloit bien, quand il aſſuroit des Philoſophes en general, qu'ils eſtoient les

Lib. de anima.

Patriarches des Heretiques, il semble qu'on puisse particulierement imputer ce crime à celuy, qui se vante dans son Traitté contre les Sophistes, d'avoir le premier reduit la Dialectique en art, n'aiant selon l'observation de Ramus, recommandé aucun de ses ouvrages avec tant de vanité que celuy-là. Et certes, si nous en croions Ammonius, Aristote a esté l'inventeur de la vraie demonstration, s'estant le premier avisé de separer de toute matiere les preceptes de la Logique, d'où vient qu'il ne s'est servi que de lettres toutes nuës, pour bien faire voir quelle estoit la vertu de la forme Syllogistique. C'est ce qui a fait nommer à Ciceron l'Induction Socratique, & le Syllogisme Peripatetique. Ainsi l'on peut presumer qu'Aristote a fourni les armes à tous ceux qui ont voulu brouïller dans la Religion, qu'on a toûjours reconnus fort adroits dans l'usage des regles de sa Dialectique. Quoiqu'il en soit, on sçait qu'il y a eu des Heretiques qui ont fait leur Dieu de ce Philosophe, & que les Carpocratiens, avec les Theodosiens, & Gnostiques, ont adoré ses Images. Ce n'est donc pas sans cause que les Peres taschoient de le deprimer, dans un temps où ils n'avoient point de plus grands adversaires que ceux de sa secte, qui subsistoit encore, & qui estoit de tres-grande autorité parmi les Gentils d'alors. Mais outre tout cela ces bons Peres trouvoient dans le corps de sa science,

V.

In vita Arist.

Lib. 1. de Invent.

Baron. tom. 3. D. Iren. l. 1. adv. har. c. 24.

tant de maximes contraires à la pieté, qu'ils euſſent fait conſcience de ne luy pas courir ſus. Ils voioient qu'aprés avoir reconnu dans ſes livres de Phyſique, l'unité d'un Dieu, par la raiſon du mouvement, qui ſuppoſe neceſſairement un premier moteur; & dans ſa Metaphyſique encore une premiere cauſe, & un ſeul principe indépendant, qui eſt le meſme Dieu; il le faiſoit neantmoins un agent neceſſaire, & ſans prevoiance des choſes d'ici-bas. Que ſon eternité du monde, qu'Alexandre d'Aphrodiſée a creu le plus invariable article de toute ſa doctrine, eſtoit incompatible avec la Geneſe. Que la mortalité de l'Ame ſe recueilloit de ſes principes, par des conſequences qui ſembloient inevitables. Que l'Enfer luy eſtoit une fable, & la Religion un art de regner. Bref, que les Prophetes paſſoient dans ſes livres pour des atrabiliaires, & toute ſorte d'Anges ou de Demons, hors ſes Intelligences, pour de pures illuſions. Toutes ces choſes, dont la moindre eſt une abomination dans le Chriſtianiſme, les fit reſoudre à diffamer le plus qu'ils pourroient celuy qui les enſeignoit. Et certes, on ne ſçauroit uſer avec trop de rigueur de la circonciſion de Sainct Gregoire ſur tout cela, ſi tant eſt qu'on le luy puiſſe juſtement imputer. Car par exemple, pour ce qui touche la Providence de Dieu, encore qu'il ſemble la nier, à l'égard de ce qui eſt ſublunaire dans ſa Metaphyſique,

Lib. 12. Met. c. 9 Eth. Nic. lib. 10. c. 9.

si est-ce qu'il monstre ailleurs dans sa Morale, que les hommes sages sont tres-aimez de Dieu, qui recompense leurs bonnes actions, & qui prend soin des choses humaines. Ainsi, comme la mortalité de l'Ame resulte de ses principaux axiomes, selon que nous pensons l'avoir fait voir dans nostre traitté de l'Immortalité, il n'a pas laissé de la declarer immortelle en beaucoup de lieux, & nommément où il en parle expressément, comme dans ses livres de l'Ame. C'est pourquoi nos Docteurs n'ont point fait de difficulté pour cela, de suivre, generalement parlant, sa doctrine. Et George Trapezunce, ou de Trebisonde, emploie un livre entier à rendre evidente la conformité qui se trouve entre sa Philosophie, & la Saincte Escriture. Comme Porphyre en avoit fait sept que nous n'avons plus, pour monstrer que Platon qui estoit fort pieux, & Aristote, ne differoient qu'en ce qu'ils s'estoient servis de divers termes dans de mesmes pensées; à quoi Proclus, Boëce, Picinus, le Cardinal Bessarion, Foxius, Picus, Carpentarius, & beaucoup des Interpretes Grecs d'Aristote, ont aussi travaillé. Ie pẽse qu'on se doit souvenir là dessus du surnom de Sphinx, que ces mesmes Interpretes luy donnent presque tous, à cause de cette obscurité affectée parmi une si grande contrarieté de sentimens, qu'il a répanduë exprés en plusieurs lieux de ses œuvres, comme la Seche fait son ancre, afin que les opinions

V.

Lib. 1. compar. Arist. & Plat.

qui luy eſtoient propres, ne fuſſent pas ſi facilement reconnuës. Le témoignage de Themiſtius eſt encore ici fort important, quand il aſſure qu'Ariſtote enſeignoit toute autre choſe chez luy, que ce qui ſe void dans les livres qu'il a donnez au public; adjouſtant que c'eſt une eſpece de folie, de penſer tirer de leur lecture ſes veritables penſées, qu'il a toûjours tenuës les plus ſecrettes qu'il a pû. Mais les Peres qui avoient leurs motifs tels que nous avons remarqué, au lieu de faire choix des textes les plus favorables, & d'interpreter les autres par ceux-là, comme nous faiſons ordinairement, prenoient les plus ſcandaleux pour le convaincre d'impieté, & pour rendre odieux par ce moien tout ſon Peripatetiſme.

Il n'a pas eſté épargné non plus par beaucoup de Payens, & principalement par ceux des autres familles Philoſophiques, qui avoient toutes leurs animoſitez particulieres les unes contre les autres. Les Stoïciens ſur tout, & les Epicuriens luy en ont voulu, pource qu'il ſe trouvoit comme dans un milieu entre ces deux ſectes parfaitement contraires, où il recevoit les coups de toutes deux, qui s'accordoient en ce ſeul poinct de luy faire la guerre. Les premiers, comme chacun ſçait, mettoient le ſouverain bien en la vertu toute nuë, de ſorte que leur Sage eſtoit le plus heureux du monde au milieu de la pauvreté, des maladies, & de toutes les plus

grandes disgraces de la vie. Les autres asſuroient que la parfaite felicité ne ſe rencontroit que dans la volupté. Et Ariſtote ſe moquant de la vanité des uns, autant qu'il condamnoit la diſſolution des autres, fit élection d'une voie moienne, faiſant dépendre la beatitude humaine, de l'union des biens de l'eſprit, du corps, & de la Fortune. En verité, on ne ſçauroit nier qu'il n'ait philoſophé en cela beaucoup plus raiſonnablement que les autres, puiſque Sainct Paul meſme a confeſſé exaggerant les calamitez des premiers Chreſtiens, que ſans la recompenſe de l'autre vie, ils euſſent eſté les plus miſerables de tous les hommes ; ce qui monſtre aſſez que le ſouverain bien de celle-ci ne ſe trouve pas humainement parlant, comme faiſoit Ariſtote, parmi les adverſitez. Quoiqu'il en ſoit, il ſe rendit par là ces deux ſectes mortellement ennemies, pource que, comme dit fort bien Ciceron, toute l'autorité de la Philoſophie conſiſte à bien regler ce poinct de la felicité, qui eſt la fin & le but de toutes nos actions ; de ſorte que quiconque eſt en different pour ce regard, ne ſçauroit éviter une perpetuelle conteſtation ſur tout le reſte. Voici donc les reproches que luy firent ceux qui ſe laiſſerent le plus emporter aux ardeurs de la diſpute, & aux injuſtes mouvemens de la haine qui l'accompagne preſque toûjours. En premier lieu, ils luy ont objecté ſon impieté, qui luy fit

V.

Lib. 5. de fin. Qui de ſummo bono diſſentit, de tota Philoſophiæ ratione diſſentit. Summo bono conſtituto i: Philoſophia, conſtituta ſunt omnia.

faire des sacrifices à une Concubine d'Hermias, aprés l'avoir épousée, semblables à ceux dont les Atheniens usoient en l'honneur de Ceres Eleusine. Cette action, disent-ils, avec l'Hymne composé à la loüange du mesme Hermias, le rendirent criminel dans Athenes, & le contraignirent de s'enfuïr à Chalcis, où il s'empoisonna avec de l'aconit, si tant est qu'il ne se soit pas precipité dans l'Euripe, qui separe l'Isle Eubée du continent de la Grece. Ils l'accusent secondement d'avoir donné le conseil à Antipater de se delivrer d'Alexandre par poison, dequoi Plutarque ne s'est pas teu dans la vie de ce Roy. Et Xiphilin rapporte que l'Empereur Caracalla voulut faire brûler tous les livres d'Aristote, mal-traitant ceux de sa Secte qui vivoient dans Alexandrie, à cause de cette pretenduë conspiration de leur maistre contre un si grand Prince, qui luy faisoit l'honneur de se dire son disciple. Enfin, nous voions dans Hesychius qu'Epicure mal-menoit Aristote, de ce qu'aiant mangé tout son patrimoine, il avoit esté contraint de s'enroller à la guerre où il avoit esté fort mauvais soldat, & puis de vendre des medicamens. Timée le traitte de mesme dans Polybe, le nommant parasite & gourmand. Et le huitiéme livre d'Athenée est plein de semblables invectives, ausquelles il n'est pas mal-aisé de répondre, non plus qu'aux precedentes.

Ex Dionel. 77.

In Epic.

Exc. Polyb.

Premierement pour ce qui est de son im-

pieté, que ſes ennemis veulent avoir eſté cauſe de la retraitte qu'il fit en Chalcis, il s'en faut tant qu'on le puiſſe dire criminel de ce coſté-là, que vrai-ſemblablement il ne receut toute la perſecution que les Atheniens luy firent alors, que pour avoir parlé trop librement de l'exiſtence d'un ſeul Dieu, & avec mépris de tous ceux qu'ils adoroient. Ce fut pourquoi ſe voiant dans la meſme accuſation qui avoit fait perir Socrate, & bannir un peu auparavant Anaxagore, il dit, en mettant ordre à ſa ſeureté, qu'il ne vouloit pas donner une nouvelle occaſion aux Atheniens d'offenſer encore en ſa perſonne la Philoſophie. Origene a ſi bien interpreté cette action, qu'expliquant le precepte que donne noſtre Seigneur à ſes Apoſtres, de fuïr d'une ville où ils ſeroient perſecutez dans une autre, & refutant Celſus qui s'en eſtoit voulu moquer avec ſes profanations ordinaires, il luy dit que l'éloignement d'Ariſtote, dont nous parlons, a eſté conforme à la Morale de l'Evangile, & qu'il fit la meſme choſe, eſtant pourſuivi calomnieuſement, que Jeſus-Chriſt conſeille à ſes Diſciples. On peut bien voir en cela l'honneur que reçoit ce Philoſophe, lorſqu'un Pere de la conſideration d'Origene, parle de luy ſi avantageuſement. Gretſerus diſputant contre Sepulveda du ſalut d'Ariſtote, ne doute point qu'il n'ait voulu éviter par ce banniſſement volontaire, la neceſſité où on

V.

Mat. 10. art. 23. L. 2. contra Celſ.

De variis cæl. Luth. cap. 13.

vouloit le reduire, de rendre à des Idoles un culte qu'il croioit n'estre deû qu'à Dieu seul. Ce ne fut donc nullement pour avoir deferé des honneurs Divins à Hermias ou à sa Concubine, qu'il s'absenta, s'il ne les voulut pas mesme accorder aux Dieux que toute la Grece adoroit de son temps. Et ie pense qu'il n'y a pas plus de verité en cela, qu'en ce que ces adversaires adjoûtent, les uns qu'il prit de l'aconit, dont il se fit mourir; les autres, qu'il se jetta dans ce fameux Euripe de sept reflus par jour, voulant estre compris par celuy qu'il ne pouvoit comprendre; & quelques-uns encore, qu'il se tua pressé de sa conscience, & des poursuites qu'on faisoit contre luy, sur la mort d'un de ses amis, dont on le chargeoit. Car outre le peu d'apparence d'attribuer cette foiblesse, & ce desespoir, à l'un des plus grands esprits qui ait paru dans le monde: la diversité de tant d'accusations contraires, en montre assez la fausseté; & l'on peut voir dans Diogene, & dans Denys d'Halicarnasse, comme la veritable cause de sa mort fut une maladie, qu'il eut âgé de soixante & trois ans; aprés avoir supporté une debilité d'estomach, avec tant de force d'esprit, qu'on s'estonna, dit Censorin, de le voir arriver jusques à ce terme.

Iustin or. paræn. cæl. Rhod. lect. ant. lib. 29. c. 8. Pamelius in not. ad Apol. Tertul.

De die nat. c. 14.

Il suffit de répondre à ce qu'on luy impute de la fin violente d'Alexandre, que Plutarque n'en a parlé que comme d'un faux bruit: que l'humeur tyrannique

de Caracalla luy a bien fait cõmettre d'autres extravagances; & qu'Ammonius détruit pleinement cette calomnie, quand il assure qu'Aristote accompagna ce Monarque dans toute son expedition Asiatique, n'estant retourné en Grece qu'aprés son decés. Car il ne pouvoit pas, cela presupposé, conspirer avec Antipater qui avoit esté laissé au gouvernement de la Macedoine. Outre que le corps d'Alexandre estant demeuré plusieurs jours nud, & sans estre enseveli, à cause de la dissension qui se mit entre ses Capitaines, c'est sans doute, comme a fort bien observé Plutarque, que s'il eust esté empoisonné, les marques du venin fussent bien-tost paruës sur luy, veu la chaleur du païs où il estoit; & neantmoins on n'en eut pas sur l'heure le moindre soupçon, qu'Olympias ne prit que bien six ans depuis, sur quelques faux bruits qui coururent. V.

A l'égard des injures qu'Epicure, Timée, & quelques autres ont vomi contre sa reputation, celles du premier ne peuvent estre d'aucune consideration, à quiconque prendra garde qu'il n'y a quasi pas un des Philosophes anciens, à qui il n'ait fait de semblables outrages; ce qui se void au mesme lieu où Hesychius rapporte ceux qui vont contre l'honneur d'Aristote. Suidas l'a bien vengé de Timée, lorsqu'il le nomme un imposteur, un insolent, & un homme qui ne merite pas d'estre mis au rang des raisonnables, aprés avoir par-

lé si insensément de celuy qu'on a eu raison d'appeller le Secretaire de la Nature, veu qu'il semble qu'elle mesme luy ait dicté ce qu'il a écrit de toutes ses operations. Et Polybe pourvoit suffisamment à la renommée de ce Philosophe, remarquant que rien n'a donné la hardiesse aux Calomniateurs de l'accuser, aussi bien qu'Homere, d'avoir aimé les bons morceaux, que les seuls passages de leurs œuvres, où ils en ont fait parfois la description. Mais quand nous n'aurions point le témoignage de toute l'Antiquité pour Aristote, avec celuy de Saint Augustin, qui le qualifie homme de bien & de tres-honneste vie, ie ne voudrois point d'autre preuue de ses mœurs, que le choix que fit de sa personne Philippe de Macedoine, pour l'instruction de son fils. Chacun sçait quelle fut la prudence de ce pere, qui n'eut rien plus à cœur en toute sa vie, que la bonne institution d'un si grand Successeur. Et nous avons la lettre qu'Aristote receut de luy sur la naissance d'Alexandre, dans laquelle il remercie les Dieux, non pas tant de ce qu'ils luy auoient donné un fils, que de ce que sa naissance se trouuoit en un temps auquel il pourroit recevoir les enseignemens d'un Philosophe si renommé, & si capable d'inspirer la vertu à l'heritier d'une Couronne. Certes il faudroit estre bien injuste, pour ne pas preferer le jugement de ce Prince à toutes les médisances que nous avons rapportées, n'y aiant

In Excer.

Lib de util. cr. d.

aiant nulle apparence qu'il euſt voulu approcher d'un enfant qui luy eſtoit ſi cher, une perſonne dont il n'euſt pas connu les mœurs auſſi bien que la ſuffiſance ; ni faire élection entre tant de grands hommes qu'avoit alors la Grece, d'un qui euſt eſté diffamé de vices ſi honteux, & ſi reprochables. Auſſi n'a-t-il jamais eſté accuſé de s'eſtre mal-acquité de ſa charge ; & le reſtabliſſement de la ville de Stagire, ſa patrie, que Philippe ou Alexandre firent rebaſtir en ſa conſideration ; auſſi bien que le ſalut de celle d'Ereſſe, qu'elle deut à ſa ſeule priere, ſont des marques infallibles du contentement qu'il donna de luy, & du credit que ſa vertu luy acquit dans la Cour de Macedoine. V.

Plutar. in Alex. Ammonius in eius vita.

S'il faut maintenant qu'aprés avoir ainſi veû ce qui s'eſt dit de part & d'autre, nous nous expliquions enſuite de ce que nous croions qu'on peut raiſonnablement pènſer d'Ariſtote au temps où nous ſommes ; Mon opinion eſt, qu'il faut garder ce reſpect à l'Antiquité, qui l'a eu en grande veneration, de ne parler jamais de luy qu'avec beaucoup d'eſtime. Ses écrits nous y obligent encore, qui, tout eſtropiez qu'ils ſont, reglent aujourd'hui le ſçavoir des hommes, fourniſſant preſqu'à toutes les diſciplines, les maximes fondamentales dont elles ſe ſervent. Et je croi qu'on ne peut le traitter autrement, ſans offenſer autant qu'il y a de perſonnes qui font profeſſion des lettres, ne penſant pas

qu'il s'en trouve aucune, de la façon que nous ſommes inſtituez, qui ne luy doive la meilleure partie de ce qu'elle a d'acquis. Mais en ce qui concerne le ſalut ou la perte de ſon ame, je me trouverois tres-empêché s'il faloit ſe determiner là-deſſus, & qu'il ne fût pas permis de demeurer dans le doute, que ie pretens eſtre le plus ſeur parti que nous puiſſions prendre. Car il ne me ſemble pas raiſonnable de conclure ſon mal-heur eternel ſur la conſideration de ſes fautes, puiſque le plus juſte tombe ſept fois le jour, & qu'il peut s'eſtre repenti auſſi bien que ceux dont nous avons déja parlé. Beaucoup moins le voudrois-je condamner, comme a fait le Pere du College Ambroſien, Collius, pour s'eſtre donné la mort à ſoi-meſme, aiant fait voir tantoſt le peu d'apparence qu'il y a de le tenir coupable de ce crime. D'un autre coſté j'ai bien de la peine à le juſtifier, comme font ceux qui ne heſitent point à le placer parmi les Bien-heureux. Le Docteur Sepulveda eſt de ceux-là, qui a ſouſtenu ſon opinion publiquement & par écrit du temps de Charles-Quint. Le Jeſuitte Gretſerus aiant voulu reprendre Sepulveda de trop de hardieſſe, avouë neantmoins qu'il incline en faveur d'Ariſtote auſſi bien que luy, n'improuvant en cela que ſa façon de parler affirmative. Et Cœlius Rhodiginus non content de donner à ce Philoſophe une veritable repentance dans l'article de ſa mort, avec des

Prov Salom. c. 2.

Lib. de anim. Pag.

Lect. ant. l. 17. c. 24.

larmes pleines de douleur & d'eſperance qu'il offrit à cette Premiere Cauſe, qui eſt Dieu ; adjoûte que pluſieurs ont creu qu'Ariſtote avoit eu quelque prenotion ou avant-connoiſſance de l'Incarnation de Jeſus-Chriſt, ſur ce qu'il repetoit ſouvent avec eſtime un vers de l'Odyſſée, qui porte que les Dieux Immortels ne font nulle difficulté de ſe reveſtir de noſtre nature humaine ; lorſqu'ils ont envie de nous inſtruire. Or il eſt tres-difficile de s'imaginer qu'un ſi haut myſtere, qui n'a paſſé que pour ſcandale aux Juifs, & pour folie aux Gentils, ſelon les propres termes de Saint Paul, ait pû aucunement eſtre preveu par un Philoſophe Payen ; quelque conference qu'Ariſtote euſt euë avec ce Juif, dont parle Clement Alexandrin. Et quant à cette parfaite contrition qu'on luy attribuë en mourant, outre qu'elle n'eſt garantie par aucun Auteur de marque, il y a beaucoup de raiſons qui m'empêchent de la croire veritable. La premiere eſt, que nonobſtant le paſſage de ſa Morale que nous avons cité, il a prononcé nettement dans ſa Metaphyſique, comme en lieu propre, que Dieu ne prenoit nulle part aux choſes qui ſe paſſoient ſous le Ciel ; & nous voions que Diogene avec Heſychius, qui ont écrit ſa vie, font couler cette propoſition, comme un article tres-conſtant de ſa doctrine, dequoi preſque tous ſes Commentateurs, notamment les Grecs & les Arabes, ſont

V.

Lib 2. Strom.

auſſi demeurez d'accord. Quelle apparence, cela eſtant, de le faire invoquer à ſon aide l'Eſtre des Eſtres, ou la Cauſe des Cauſes, qu'il croioit ſourde, & plus aveugle que Tyreſias, comme dit le Poëte, en toutes nos affaires ? Ma ſeconde raiſon eſt fondée, ſur ce que tous ſes principes ſemblent favoriſer la pernicieuſe creance de la mortalité de l'Ame, ſelon que nous l'avons déja obſervé ici, & plus particulierement dans noſtre petit Diſcours Chreſtien de ſon Immortalité ; d'où il s'enſuit qu'il n'eſtoit pas pour faire cette priere à Dieu, parce qu'elle eſt ridicule en la bouche de ceux qui penſent que tout meurt avec le corps. Pour derniere raiſon, ie voi dans les termes de ſon teſtament, d'où les Juriſconſultes enſeignent qu'on doit tirer les plus veritables ſentimens des hommes, des marques d'un eſprit qui n'eſtoit nullement dégagé de l'Idolatrie. Il ne dit pas en riant, comme Socrate, qu'il doit un Coq à Eſculape ; mais il ordonne ſerieuſement qu'on le décharge d'un vœu qu'il avoit fait pour la ſanté de Nicanor, & qu'on faſſe faire quatre animaux de cierie, de quatre coudées chacun, pour eſtre placez dans les Temples où Jupiter & Minerve eſtoient adorez, en la ville de Stagire. Ce ne ſont pas-là des legs, ce me ſemble, d'vne perſonne qui euſt la Foi implicite, & qui perſuadée dans la Loi de Nature, de l'exiſtence d'vn ſeul Eſtre ſouverain, luy ait preſenté ſon cœur en mou-

rant, pour obtenir sa misericorde. Voilà ce qui m'empêche de prononcer aussi resolutivement que d'autres font, pour la felicité eternelle d'Aristote ; bien que je la luy souhaitte d'autant plus ardemment, que je me sens son redevable de la plus solide partie de mes estudes humaines. Elles m'ont appris que nous ne sçaurions trop honorer la memoire de nos Peres spirituels ; la sienne me sera toûjours en singuliere veneration pour ce regard, & n'osant pas former un jugement du tout à son avantage, sur la juste crainte que j'ai d'offenser la pieté, je demeurerai dans un doute respectueux, que je pense qui ne peut estre desagreable à Dieu. V.

DE DIOGENE, ET DE LA SECTE CYNIQUE.

ENCORE qu'Antisthene soit le fondateur de la famille Cynique, nous faisons choix neantmoins de Diogene son disciple, pource que sa vie a esté beaucoup plus celebre, & que plusieurs à cause de cela l'ont nommé le Prince des Cyniques, comme l'on peut voir dans vne Oraison de l'Empereur Julien. Et certes, Origene, Saint Jean Chrysostome, Saint Hieroſme, *Orat. 6.*

& assez d'autres Peres en aiant parlé tres-honorablement, ils nous donnent sujet de faire plûtost nos reflexions sur luy, que sur aucun autre de la mesme Secte. Elle eut son nom du lieu où Antisthene faisoit ses leçons, fort peu éloigné de l'une des portes d'Athenes, & qui se nommoit Cynosarges; bien qu'on ait dit depuis que la façon de vivre trop libre, & comme canine, que pratiquoient les Cyniques, les avoit fait nommer de la sorte. Quoiqu'il en soit, ceux de cette profession se moquoient de ce titre injurieux, le rendant mesme honorable & de respect envers d'autres qui les consideroient sans passion particuliere. Ce fut pourquoi Diogene demanda en riant à Alexandre, qui l'estoit venu voir, s'il n'avoit point eu de peur que le chien le mordist. Et l'on void dans le discours de sa vie beaucoup de plaisantes reparties, qu'il fit à ceux qui le pensoient injurier de ce vilain mot.

On ne sçauroit pourtant nier que les Philosophes Cyniques n'aient merité de grands reproches à l'égard de beaucoup d'actions des-honnestes qu'ils vouloient faire passer pour indifferentes. Ce n'est pas qu'ils ne fissent un singulier estat de la Morale. Car de toutes les parties de la Philosophie, ils ne cultivoient que celle-là, se moquans de la Dialectique, de la Physique, & mesme des disciplines liberales, comme l'on peut voir dans Diogenes Laërtius, à la fin de la vie de Menedemus.

Et il obſerve dans celle de noſtre Diogene, que ce Philoſophe faiſoit gloire d'ignorer la Muſique, la Geometrie, & l'Aſtrologie, comme choſes du tout inutiles. Mais nonobſtant que les Cyniques s'appliquaſſent ſi particulierement à la ſcience des mœurs, ils ne laiſſerent pas d'y commettre de ſi lourdes fautes, qu'on ne ſçauroit uſer avec trop de rigueur de la circonciſion de Saint Gregoire, pour retrancher les abus de certaines maximes dont ils ſe ſervoient. Par exemple, ils poſoient pour fondement que tous les biens de ce monde appartenoient à Dieu. Ils adjouſtoient enſuite, que l'homme ſage eſtoit l'Image de Dieu, & ſon ami tres-intime. D'où ils concluoient que puiſque toutes choſes ſont communes entre les amis, le Sage pouvoit ſe ſervir de tout ce qui eſt en ce monde, comme de choſe qui luy appartenoit. Ce raiſonnement, dont Diogene uſoit d'ordinaire, a ſes premieres propoſitions fort bonnes, mais la conſequence qui oſte la proprieté des biens à ceux qui les poſſedent de bonne-foi, eſt pleine d'injuſtice, & va au renverſement de toute ſorte de polices. On peut dire neantmoins que les Cyniques n'ont pas eſté ſeuls qui ont voulu prendre cet avantage, en qualité de Philoſophes & de Sages, puiſque les Stoïciens ont toûjours proteſté que le leur alloit du pair avec Jupiter, & qu'ils luy ont donné des prerogatives peu differentes de celles que nous V.

venons de rapporter. Voici une autre façon d'argumenter, qui eſt plus propre aux Cyniques, & qui les a portez à des ſaletez tout-à-fait abominables. Ce qui eſt bon, diſoient-ils, eſt bon par tout. Or il eſt bon de boire, de manger, & de faire le reſte des actions naturelles. Il n'y a donc point de mal à manger par les ruës, & à faire en plein marché, comme le reſte des animaux, tout ce que les hommes ne pratiquent ordinairement que dans la ſolitude, & parmi les tenebres. Par ces belles regles de Logique naturelle, Hipparchia ſe laiſſoit connoiſtre à Crates devant tout le monde; & on veut que Diogene ait fait une ordure en lieu public, y exerçant une chirurgie, pour uſer du terme dont les Grecs expliquent cela, capable de donner de la honte à l'effronterie meſme, quand l'action ne ſeroit point accompagnée d'un crime deteſtable. Certainement il y a dequoi s'eſtonner, qu'une Secte qui avoit de ſi prodigieuſes maximes, fuſt ſoufferte, & il faut croire qu'elle eſtoit bien recommandable d'ailleurs, puiſqu'on la toleroit encore du temps de Saint Auguſtin, nonobſtant de ſi grands defauts. Je me ſouviens d'avoir leû dans Ciceron un paſſage fort exprés ſur ceci, & qui ne va pas peu à la décharge de Diogene, ſi tant eſt qu'on le puiſſe en quelque façon excuſer, comme faiſoit Chryſippus, qui oſe meſme le loüer dans Plutarque, de ce que nous condamnons le plus en luy. C'eſt où

Lib. 3. contra Acad. cap. 18.

L des Contred. des Stoïques.

Ciceron

Ciceron traite dans le premier livre de ſes Offices, de l'autorité des couſtumes, montrant combien nous devons deferer par tout à l'uſage eſtabli par une longue ſuite d'années. Que ſi Socrate, ou Ariſtippe, dit ce grand Orateur Romain, ont fait ou prononcé parfois des choſes qui ſont formellement contraires à nos mœurs, il ne faut pas que perſonne preſume de les imiter en cela, ni de s'attribuer la meſme licence que ces perſonnages avoient acquiſe par des qualitez toutes Divines, & par leurs vertus vraiement Heroïques. Les propoſitions ſcandaleuſes, avec les actions infames de quelques Cyniques, doivent eſtre interpretées comme Ciceron l'ordonne. Et nous voions en effet, que Diogene luy-meſme a ſouvent reconnu, qu'il ſe portoit exprés à des extremitez vicieuſes, pour ramener les autres au milieu de la vertu; diſant qu'il imitoit en cela les Muſiciens excellens, qui ne font nulle difficulté dans un concert qu'ils gouvernent, de pouſſer leurs voix un peu au delà du ton où ils veulent ramener ceux qui ont diſcordé. D'ailleurs l'Empereur Julien ſouſtient dans l'Oraiſon que nous avons déja citée, & qu'il compoſa contre un Cynique qui abuſoit de ſa profeſſion, que Diogene ne s'abandonnoit en public à ces fonctions naturelles qu'on luy reproche, que pour ſe moquer de ceux qui faiſoient, ce luy ſembloit, bien pis que luy, & pour reprendre une infinité de perſonnes, qui

VI

Orat. 6.

naians point de honte de commettre mille actions de violence, d'avarice, & d'injustice, dans les plus grandes assemblées, font mine de rougir & de trouver mauvais si un autre s'y décharge d'une goutte d'eau. Que si quelqu'un pretend user des mesmes libertez qu'on veut que Diogene ait prises en de certaines rencontres, il faut auparavant, dit Julien, d'un sentiment tout pareil à celuy de Ciceron, qu'il fasse provision de toutes les vertus qui rendoient ce Philosophe si admirable, & qu'il accompagne sa liberté de la justice, de la temperance, & de la force d'esprit, qui paroissoient en tout le reste de ses actions. En effet, le vrai Cynique, dont Arrien nous a laissé l'idée au troisiéme livre des Propos memorables d'Epictete, ne doit rien entreprendre qu'il ne puisse executer avec beaucoup de pudeur, de netteté, & de bonne grace. Ce qui fait assez comprendre que Diogene & Crates ne pretendoient pas d'estre imitez si inconsiderément qu'on pourroit bien penser, & qu'ils ne sont accusables que d'erreur, pour avoir tenu pour indifferentes toutes les actions que la Nature semble excuser. C'est pourquoi le premier voiant quelqu'un qui se moquoit de ce qu'il prenoit son repas dans une Foire, luy répondit froidement, qu'il ne l'auroit pas fait, si la faim ne l'eust surpris au mesme lieu.

Cap 22.

Or comme il n'y a nulle apparence de

vouloir excuſer Diogene en toutes les licences qu'on dit qu'il ſe donnoit, je trouve auſſi fort eſtrange qu'on luy reproche des vices dont apparemment il ne fut jamais coupable. Le Docteur Collius deſirant prouver que la Morale de ce Cynique eſtoit entierement contraire à celle du Chriſtianiſme, rapporte deux de ſes reparties qu'il pretend choquer directement nos preceptes Evangeliques. L'une fut à celuy qui luy reprochoit le crime de la fauſſe monnoie, à qui il fit cette réponſe : J'avouë d'avoir eſté autrefois tel que vous eſtes, mais je ne penſe pas que vous deveniez jamais tel que je ſuis. Je veux que cette republique ait quelque pointe d'aigreur, & qu'elle ne faſſe pas voir toute la mortification que Saint Matthieu deſire de nous, lorſque nous ſommes injuriez. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'elle ſoit abſolument condamnable, comme le pretend Collius. Peut-eſtre que Diogene connoiſſoit que le bien de celuy à qui il avoit à faire, vouloit qu'il luy donnaſt cette touche ; auquel cas un Chreſtien meſme euſt eſté obligé d'en uſer, comme il fit. Et ce qui m'oblige d'en juger de la ſorte, c'eſt qu'il n'a fait ſouvent que tourner en raillerie de ſemblables attaques. Car à celuy qui le penſoit offenſer en l'appellant banni, il ſe contenta de répondre qu'il n'euſt jamais philoſophé ſans cette diſgrace. Et à un autre qui luy tint ce mauvais langage, que ceux de Sinope

V.

ſa patrie l'avoient condamné comme faux monnoieur à un perpetuel exil : Et moi, repliqua-t-il ; je les condamne à une continuelle demeure au miſerable lieu où ils ſont. Cela fait voir qu'il diverſifioit ſes réponſes, ſelon les perſonnes avec qui il traittoit, mais qu'elles eſtoient pourtant plus plaiſantes d'ordinaire que fâcheuſes. La ſeconde de ſes reparties que condamne fort Collius, c'eſt, quand ſe ſentant rudement heurté par quelque faquin, qui portoit une piece de bois, & qui ne luy avoit crié qu'il ſe priſt garde qu'aprés le coup, il le frappa de ſon baſton cynique, & puis luy dit en riant qu'il priſt garde à luy. Ce n'eſt pas là, dit Collius, tendre la joüe aprés avoir receu un ſoufflet, ſelon nos divins preceptes. Il eſt certain qu'on void des exemples de patience beaucoup plus à priſer que ce que fit alors Diogene. Mais outre qu'il le faut conſiderer comme un Payen, qui ne pouvoit pas arriver de luy-meſme à toute la perfection que la Loi de Grace nous a depuis enſeignée ; encore y a-t-il trop de rigueur à le mal-traitter là-deſſus. Car comme Collius avoit leû ce trait de Diogene dans celuy du meſme nom, qui a écrit les vies de tous ces anciens Philoſophes, il pouvoit auſſi obſerver qu'en un autre lieu le meſme Auteur conte l'affaire tout autrement, & fait demander ſimplement à Diogene, qu'on a ertiſſoit de ſe prendre garde aprés avoir été heurté, ſi l'on avoit intention

de le frapper une seconde fois, voulant dire que l'avertissement estoit inutile à l'égard de la premiere. D'ailleurs quand la chaleur d'un premier mouvement luy auroit fait distribuer un coup de baston à cet étourdi, il n'y auroit pas dequoi en faire un si grand crime. Et il a donné assez d'exemples de patience qui se lisent au mesme endroit, pour obtenir pardon de cette petite saillie, outre qu'il y paroist plus de gaieté que de bile. Aiant receu un soufflet de quelqu'un, il en témoigna si peu de ressentiment, qu'il se contenta de luy dire en riant: Certes je n'avois pas bien sceu jusques à cette heure le grand avantage qu'il y a de porter un habillement de teste. Une autre fois qu'il eut esté excedé de coups dans un festin par de jeunes gens, il n'en voulut point tirer d'autre reparation, que de faire voir leurs noms écrits auprés des plaies qu'ils luy avoient faites. Son disciple Crates pratiqua depuis la mesme chose à l'égard d'un Joüeur de Guiterre, nommé Nicodromus, qui l'avoit blessé au visage, où il se mit un écriteau, portant ces mots, De la main de Nicodromus, par une gentille allusion, à ce que les grands Peintres ont accoustumé d'écrire au pied de leurs ouvrages. C'est donc à tort qu'on a voulu depuis peu condamner Diogene, pour n'avoir pas sceu porter avec assez de patience les injures qu'il recevoit, veu que luy & ceux de sa Secte ont fait des leçons de souffrance à toutes V.

les autres. Il faut que j'adjouſte ici à l'égard du crime de la fauſſe-monnoie, pour lequel il eſt certain qu'il fut contraint de quitter ſon païs, que comme luy-meſme ne le nioit pas dans l'un de ſes livres, auſſi eſt-il excuſé par tous les Anciens, ſur ce qu'il ne s'y porta que par l'avis de l'Oracle d'Apollon. Les uns diſent que ce Dieu le vouloit tirer par là de ſon païs, & le jetter dans ſa vocation philoſophique. Les autres, comme l'Empereur Julien, ſoûtiennent que le ſens de l'Oracle alloit à luy faire abandonner les erreurs populaires, & les ſentimens du vulgaire, comme une monnoie qui ne luy eſtoit pas propre. Tant y a qu'il prit d'abord la réponſe Delphique au pied de la lettre. Et on veut que depuis il luy ait donné l'interpretation que nous venons de dire, ſe ſervant d'une monnoie bien differente de celle du peuple, ſi nous entendons par elle les maximes & les façons de vivre qu'il ſuivit. Il eſt certain qu'il entra un jour dans un theâtre comme tout le monde en ſortoit, & qu'il dit à ceux qui s'eſtonnoient de cela, qu'on ne luy voioit faire pour l'heure que ce qu'il vouloit pratiquer toute ſa vie, allant toûjours contre le cours de la multitude, & ne s'accordant avec elle preſque en pas une de ſes opinions.

Orat. 6. & 7.

Ses adverſaires luy ont encore reproché quelques amours avec cette fameuſe Courtiſane Laïs, qui luy faiſoit des faveurs gratuites qu'Ariſtippe achetoit bien che-

rement. On l'accuſe auſſi de s'eſtre fait mourir par gourmandiſe, aiant mangé trop avidement d'un Polype de mer, ſelon Athenée, ou d'un pied de bœuf qui émeut ſa bile, ſelon Laërtius, lequel rapporte neantmoins deux autres cauſes de ſon trépas. Et à la verité, aiant veſcu quatre-vingts dix ans, il ſe ſeroit aviſé bien tard d'eſtre gourmand, & pour un morceau de fort petite tentation. Outre qu'on ſçait qu'il s'eſt ſouvent moqué de ſon vivant, de ceux qui faiſoient des ſacrifices pour obtenir la ſanté, où neantmoins, ils commettoient des excés de bouche capables de la leur faire perdre. Enfin, on peut voir dans le meſme Athenée, des invectives contre les Cyniques en general, qu'on taxe de n'avoir eu aucune des bonnes qualitez de l'animal qui leur a donné le nom, quoiqu'ils en poſſedaſſent toutes les mauvaiſes conditions.

V.

Athen. lib. 13.

Idem. lib. 7.

Lib. 13.

Mais ſans s'arreſter à ce qu'il paroiſt plus d'animoſité que de vrai-ſemblance en la pluſpart de ces choſes, on en a écrit au contraire de ſi avantageuſes pour luy & pour ceux de ſa Secte, que le bien de celles-ci excede ſans proportion le mal des autres, qui deviennent par ce moien fort peu conſiderables. A l'égard de ſon ſyſteme Philoſophique, qui ne regardoit, comme nous avons dit, que la ſeule Morale, rien ne peut mieux décharger ſes profeſſeurs de toutes les ſaletez qu'on leur a voulu imputer, que la ſeule approba-

tion des Stoïciens, reconnus pour les plus auſteres de tous les Philoſophes, & qui ſe fuſſent bien empéchez de donner leurs ſuffrages à des perſonnes, dont la vie eût eſté ſi pleine d'ordures. Or chacun ſçait qu'ils vivoient en fort bonne intelligence avec les Cyniques, comme n'aiant les uns & les autres qu'une meſme fin, de vivre ſelon la vertu, en quoi ils conſtituoient le ſouverain bien. C'eſt pourquoi les meſmes Stoïciens nommerent le Cyniſme la plus courte voie que l'on pouvoit tenir pour arriver à cette belle vertu. L'Empereur Julien le compare à ces boëtes peintes de ſilenes & de groteſques par le dehors, qui n'ont rien que de precieux au dedans, ce qu'Alcibiade avoit déja dit de Socrate. Et pluſieurs ont voulu qu'Hercule en eût eſté le Fondateur, plûtoſt que Diogene ou Antiſthene, la nudité du Cynique, avec laquelle il ſurmonte tant de violentes paſſions, eſtant ſemblable à celle de ce domteur de monſtres; comme le bâton & le biſſac du premier ne nous repreſente pas mal la maſſuë & la peau du Lion de celuy-ci. Auſſi lorſque Saint Auguſtin enſeigne dans ſa Cité de Dieu, que le Chriſtianiſme reçoit toute ſorte de Philoſophes, il dit que les Cyniques mêmes y ſont admis en cet équipage que nous venons de décrire, & ſans quitter leur façon de vivre, pourvû qu'ils changent ſeulement quelques axiomes contraires à la Foi.

Διὸ δεῖσθαι μόνου τοῦ ἀρετῆς λόγου. Diog. Laërt. in Mened. in Zenone Orat. 6.

Idem, & Lucian. in Cynico.

Lib. 19 cap. 19

Quant à la perſonne de Diogene, les plus grands hommes de l'Antiquité l'ont eu en admiration. Alexandre le mit à un ſi haut point, qu'il proteſta au ſortir d'une conference qu'ils eurent enſemble, que s'il n'eût eſté Alexandre, il eût voulu eſtre Diogene. Seneque ne ſe peut laſſer de le loüer en mille lieux, & l'aiant nommé *virum ingentis animi* dans ſon livre de la Tranquilité de noſtre vie, il adjouſte ce bel eloge à tous les autres, que ſi quelqu'un n'eſt pas bien aſſuré de la felicité de Diogene, celuy-là peut encore revoquer en doute l'eſtat des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur beatitude. Saint Jean Chryſoſtome le propoſe comme un exemplaire de beaucoup de vertus religieuſes, au ſecond des livres qu'il a faits contre ceux qui mépriſoient la vie Monaſtique. Saint Hieroſme parle de luy tres-honorablement : il le nomme plus grand, & plus puiſſant qu'Alexandre ; étale toutes ſes vertus devant Jovinien, pour luy en faire honte ; & décrivant ſa mort tout autrement que nous ne l'avons ci-devant rapportée, & qu'aucun Auteur Payen, que je ſçache, ne l'a écrite, il le fait expirer au pied d'un arbre, avec ces derniers propos, qu'il donnoit la mort à la fiévre, plûtoſt qu'il ne la recevoit, comme s'il euſt eſté ſeur de ſon immortalité. Il ne faut pas oublier là-deſſus ce que Plutarque, & un Demetrius cité par Laërtius, ont obſervé, que Diogene

V.

Lib. 2. contra Jovinia. cap. 9.

Lib. 9. Sympoſ. qu. 1.

mourut auprés de Corinthe le meſme jour qu'Alexandre finit ſes jours dans Babylone ; tant on s'eſt toûjours pleu à tirer des paralleles entre l'un & l'autre, & à égaler ce Philoſophe preſque nud, à celuy qui conquit autant de parties du monde, qu'il en eſtoit venu à ſa connoiſſance. L'eſtime qu'on faiſoit du premier, parut bien alors aux honneurs qu'on rendit à ſa memoire. Car la diſpute fut ſi grande entre ceux qui ſe vouloient attribuer la gloire de luy donner ſepulture, que le Magiſtrat de Corinthe fut contraint d'interpoſer ſon autorité, & de le faire enterrer auprés de la porte qui conduiſoit à l'Iſthme du Peloponeſe. Son tombeau y fut orné d'une colomne qui portoit un chien de marbre Parien, le plus eſtimé qu'euſſent les Anciens ; ce qui montre bien que le mot de Cynique n'eſtoit pas tenu pour injurieux, ſelon nos precedentes conjectures. Ceux de Sinope luy dreſſerent auſſi des ſtatuës d'airain aprés ſa mort, nonobſtant le traitement qu'ils luy avoient fait pendant ſa vie, croiant qu'il leur eſtoit tres-avantageux de ſe pouvoir vanter d'avoir eu un tel Citoien. Pour ce qui eſt des Atheniens, je ne veux point d'autre preuve de l'eſtime qu'ils faiſoient de Diogene, que la punition d'un jeune homme qu'ils condamnerent au foüet pour luy avoir rompu ſon tonneau, luy en donnant un autre au nom de la ville. Il ne nous reſte aujourd'hui que les titres des livres qu'il avoit

compoſez dont nous ne ſçaurions voir la liſte dans Laërtius ſans en regretter la perte. En effet, outre l'excellence des matieres qui devoient eſtre bien traittées, Diogene avoit une eloquence ſi puiſſante, qu'en parlant meſme il perſuadoit tout ce qu'il vouloit. On dit qu'Oneſicritus l'un de ſes diſciples, Hiſtorien d'Alexandre, & qui fit le voiage des Indes avec ce Prince, voiant que deux de ſes enfans, qu'il avoit envoiez d'Egine en la ville d'Athenes, y eſtoient demeurez l'un aprés l'autre ſans ſe pouvoir ſeparer de Diogene, ſe reſolut de les aller querir, & qu'il y fut retenu luy-meſme comme ſes fils, par les charmans propos de ce Philoſophe. Mais je croi que ce qu'on peut dire de plus fort à ſa recommandation; c'eſt le mépris qu'il faiſoit ouvertement de la multitude des faux Dieux qu'on adoroit de ſon temps. Quelques perſonnes admirant en ſa preſence les beaux preſens mis dans un Temple de Samothrace, par ceux qui avoient évité les perils de la mer, il leur dit hardiment que les dons promis par d'autres qui avoient fait naufrage, euſſent eſté en bien plus grand nombre ſi l'on en euſt pû tenir regiſtre. Les Atheniens aiant declaré par un Decret qu'on devoit reverer Alexandre pour le Dieu Liber ou Bacchus, il les pria de vouloir auſſi ordonner que Diogene fuſt pris pour le Dieu Serapis. Ces railleries font aſſez voir ce qu'il penſoit des religions pleines

V.

Plut. in vita Alex. & Diog. Laert.

d'impieté, dont la Grece faisoit alors profession. Je sçai bien que Ciceron rapporte un traict de luy, qui le pourroit faire passer pour un homme méconnoissant toute sorte de Divinité, quand il osa dire de cet insigne voleur Harpalus, qu'il sembloit n'estre en ce monde que pour y porter témoignage contre l'existence des Dieux. Mais il semble qu'il se soit purgé de ce crime par sa réponse à un certain Lisias Apotiquaire, qui auoit eu la hardiesse de luy demander s'il croioit veritablement qu'il y eust des Dieux : Comment, luy dit-il, ne le croirois-je pas, si je vous tiens pour l'un de ceux qu'ils haïssent le plus ? Il y en a qui ont attribué la mesme repartie à un autre Philosophe nommé Theodore. La liberté de Diogene parut sur tout à témoigner son aversion contre toute sorte de superstition Il apperceut un jour quelqu'un qui se lavoit, en intention d'effacer par ce moien les crimes dont il se sentoit coupable ; comme nous apprenons des Relations du Levant, que beaucoup de Gentils le pratiquent encore tous les jours, se baignans dans le fleuve Indus, ou dans le Gange, à mesme dessein. O miserable, s'écria Diogene, est-il possible que vous ignoriez que les fautes de la Morale, non plus que celles de Grammaire, ne se purgent pas avec de l'eau, & sur tout que les premieres ne s'en vont pas si facilement ! Aiant esté prié par les Atheniens de se faire en-

roller au nombre de ceux qui participoient à leurs plus secrets mysteres, ce qu'ils appelloient se faire initier ; & s'y voiant exhorté par la consideration de ce qu'il n'y avoit, à leur dire, que les Initiez qui presidassent là bas, & qui fussent admis dans les champs Elisiens : Ce seroit vne chose bien ridicule, leur répondit-il, si tant de braves hommes, comme Agesilaus & Epaminondas entre autres, estoient presidez en ce païs-là par des gens de neant, pour n'avoir point eu de part à vos initiations. C'est ainsi qu'il donnoit hardiment à connoistre le peu de compte qu'il faisoit de leurs ceremonies superstitieuses, mépriſant le peril qui n'estoit pas petit, de parler si nettement en faveur de la verité, & contre les abus du temps. V.

Or rien ne m'a tant obligé à faire voir par toutes ces remarques, quel estoit le genie de Diogene, & avec combien de raison les Chrestiens aussi bien que les Payens l'ont eu en si haute estime, que l'extréme rigueur, & i'ose dire injustice, dont on a usé depuis peu en son endroit. Car pour me taire de ceux qui ne proferent jamais son nom, que pour le rendre ridicule, & comme si sa personne n'avoit rien eu pour tout de recommandable, il s'est trouvé un Ecrivain parmi nous si peu equitable, je ne veux pas user d'un plus rude mot, qu'il n'a point fait de conscience de comparer Diogene & Democrite, à Brusquet, & à Maistre Guillaume, qu'il

assure avoir esté pour le moins aussi sages que ces Philosophes. Bon Dieu, est-il possible qu'on se dispense de parler de la sorte ! Il dit que Plutarque & Laërtius se fussent bien passez de transmettre jusques à nous les sottises de ces deux faquins, dont l'un ne merite autre eloge d'honneur que celuy d'un Farseur, à sçavoir Democrite, & l'autre d'un gros gueux de l'ostiere. Bref, continuë-t-il, toute leur difference ne se trouvoit que comme de Maistre Guillaume à Jean-Farine, & de Brusquet à Pantalon; Diogene estant un fou & maniaque parfait, Democrite un bouffon perpetuel; ce sont ses propres termes. En verité, il n'y a point d'esprit raisonnable, ni tant soit peu connoissant la nature des choses, qui n'en soit scandalisé, & que de si extravagantes similitudes ne jettent dans l'indignation. Je ne trouverois pas étrange qu'on leur reprochast les vices qu'ils peuvent avoir commis, & qu'on excitast l'aversion de tout le monde contre les crimes & les saletez dont nous avons esté contraints de toucher quelque chose. Je ne voudrois pas non plus assurer que Diogene ne fust aussi Athée que cet Ecrivain le fait, rien ne m'obligeant à suspendre ma creance pour ce regard, que l'autorité des Peres qui ont parlé de luy en si bonne part. Mais de le soustenir tel, parce qu'il se moquoit des Dieux de la populace, c'est une tres-vicieuse consequence, & qui va contre ce

que tous les Docteurs ont tenu au sujet de Socrate, de Platon, & des autres Payens non idolâtres, comme nous avons veû aux sections precedentes. Il n'y a pas plus d'apparence de le vouloir rendre ridicule par sa pauvreté volontaire, & par son tonneau que toute la ville d'Athenes honora. Et c'est peut-estre tomber dans la bouffonnerie dont on le taxe, de rapporter là-dessus comme l'on a fait, ce que les ivrognes pratiquent dans un cabaret, où ils se servẽt du col d'une bouteille en guise d'un chandelier, pour l'amour du vin qui la leur fait affectionner aussi bien qu'à Diogene son tonneau. Ces railleries sont si basses, & prises d'un si mauvais lieu, qu'on devoit s'en estre abstenu. Pour le regard de sa lanterne, je demeure d'accord que ce seroit estre ridicule de la porter aujourd'hui à mesme dessein qu'il faisoit, mais il y a mille choses semblables des Anciens, dont on se pourroit rire en les prenant à la rigueur de la sorte; & il se faut souvenir de ce que nous avons remarqué de Diogene, qu'il détonnoit parfois exprés pour ramener les autres, & rendre le concert meilleur. D'ailleurs cette action de chercher un homme, s'explique par beaucoup de rencontres pareilles, & de façons de parler qui luy estoient ordinaires. Sortant d'un bain public, quelqu'un luy demanda si la presse y estoit grande : il répondit qu'il y avoit laissé beaucoup de monde, mais qu'il n'y avoit

V.

point veû d'hommes. Il en dit une autrefois autant au retour des Jeux Olympiques sur une mesme interrogation. Et je rapporterois deux ou trois autres traits semblables, n'estoit que toute leur grace consiste aux termes Grecs, qui ne peuvent pas estre bien rendus en nostre langue. Tout cela ensemble fait voir, qu'il ne chercha cet homme imaginaire avec sa lanterne en plein midi, que pour faire mieux comprendre & retenir par une action extraordinaire, ce qu'il avoit si souvent donné à entendre, que la chose du monde la plus rare estoit de voir un homme tel qu'il doit estre, c'est à dire raisonnable, la raison seule nous distinguant du reste des animaux. Certes, c'est bien laisser aller sa plume à l'essor, de presumer qu'on fera passer une personne pour folle, en interpretant sinistrement de certaines actions que toute l'Antiquité a sceuës, & qui n'ont pas empéché qu'elle n'ait eu cette mesme personne en grande veneration. Alexandre qui n'avoit pas sujet ni comme Souverain, ni comme disciple d'Aristote de favoriser la secte Cynique, veu sa contrarieté au Peripatetisme, & qu'elle n'épargnoit non plus les Princes que les moindres particuliers, a neantmoins honoré Diogene de son vivant à l'exemple de toute la Grece. Ciceron, Seneque, Plutarque, & s'il y a eu encore quelques plus grands Auteurs parmi les Anciens, n'en ont parlé qu'avec admiration. Saint Chrysostome,

Chryſoſtome, Saint Hieroſme, & aſſez d'autres Peres de l'Egliſe, l'ont propoſé à imiter en beaucoup de choſes aux fideles de leur temps: Et petits hommes que nous ſommes, nous pretendrons nonobſtant cela de le faire paſſer pour un je ne ſçai qui, ou pour un inſenſé? Et nous preſumerons tant de noſtre jugement, que de le croire aſſez conſiderable, pour l'emporter ſur celuy de tant de rares perſonnages aprés deux mille ans d'approbation? V.

Diſons un mot de Democrite puiſqu'on la voulu apparier avec Diogene, nous reſervans à parler plus particulierement de ſa façon de philoſopher, lorſque nous traitterons tantoſt de celle d'Epicure, qui tenoit de luy ſes Atomes, & ſes principaux axiomes. L'Ecrivain de qui nous nous plaignons, dit qu'il n'y a rien de plus inepte, ni de plus impertinent qu'un ris indiſcret. Je l'avouë. Mais je ſouſtiens que celuy de Democrite aiant eſté reveré de toute l'Antiquité, auſſi bien que le pleurer d'Heraclite, ne doit pas eſtre pris pour tel. En effet, c'eſtoit un ris fondé ſur une profonde meditation de noſtre foibleſſe, & de noſtre vanité tout enſemble, qui nous fait concevoir mille deſſeins ridicules dans un lieu où il croioit que toutes choſes dépendoient du hazard, & de la rencontre fortuite des atomes. Comme Heraclite pleuroit ſur le meſme ſujet, à cauſe de l'inévitable fatalité d'un Empyreume, ou embraſement general que le

Lucian. in vit. auct.

monde ne pouvoit éviter, & qui devoit reduire en cendres avec les hommes tout ce qu'ils y affectionnent si tendrement. On peut voir dans Hippocrate, l'un des plus serieux esprits de toute l'Antiquité, le jugement qu'il fit du rire de Democrite, & comme il trouva que les Abderitains, à la priere de qui il estoit venu voir ce grand rieur, avoient plus besoin d'Ellebore, que celuy qu'ils croioient estre tombé en frenesie. Je pense qu'il y auroit plus de sujet de l'en accuser, s'il estoit vrai qu'il se fust crevé les yeux pour mieux philosopher, comme Ciceron l'a écrit. Et neantmoins cet excellent Orateur ne laisse pas d'emploier toutes les forces de son art à le louër en divers lieux de ses ouvrages; & il le prefere tellement dans ses Questions Academiques à Cleanthe, à Chrysippe, & aux autres Philosophes qui ont esté depuis luy, qu'à son avis ils ne paroissent tous que de la cinquiéme classe, pour user de ses propres termes, quand on les compare à Democrite. C'est donc à tort qu'on le veut aujourd'hui convaincre de folie par un ris discouru & philosophique, comme estoit le sien. Et il n'y a pas plus d'apparence d'appeller faquin celuy, de qui le pere avoit eu l'honneur de recevoir chez luy ce grand Roi Xerxes, qui laissa des Precepteurs exprés pour instruire le fils d'un tel hoste. Je sçai bien qu'Athenée dit que Democrite fut cité en jugement pour

Ep. 2. ad Damagetum.

Lib. 5. de fin. l. 1. de nat. Deor. & l. 4. Acad. qu.

Diog. Laert. ex Herod.

Lib. 4.

avoir consumé son patrimoine ; & que V.
Laërtius veut que ses voiages l'aiant obligé à faire cette grande dépense, il ait couru fortune de perdre le droit du sepulcre de ses ancestres par les Loix de son païs. Mais l'un & l'autre conviennent en ce point, qu'aussi-tost qu'il eut fait voir son grand Diacosme, le plus excellent de tous ses livres, il fut absous de la rigueur de la Loi ; & le dernier adjouste, que le public luy fit present de cinq cens talens, l'honorant encore de beaucoup de figures de bronze qui furent consacrées à sa gloire. Ce n'est pas là le traittement qu'on fait à des faquins, & à des bouffons ; qui n'ont pas aussi accoustumé de mettre leur souverain bien dans une assiette d'esprit tranquille & constante, comme faisoit Democrite sous le nom de l'Euthymie, & de ce celebre ἰσοτιμος dont on a tant parlé.

Aprés avoir rendu ce que je croi qui estoit deû à la vertu de ces deux personnages, nous finirons ce chapitre de la Philosophie Cynique par une franche reconnoissance, qu'encore qu'à mon avis Diogene merite que nous honorions sa memoire plûtost que de la diffamer, si est-ce que je ne voi rien qui nous puisse obliger à bien penser de son salut, comme nous avons fait de celuy des autres dont nous avons déja parlé. Ses erreurs ont esté grandes dans la Morale ; on l'accuse d'avoir commis des crimes detestables, comme nous avons veû ; & ne paroissant point

qu'il s'en ſoit jamais repenti, on ne ſçauroit que tres-mal juger de luy pour ce regard. Cela n'empeſche pas pourtant qu'il n'ait eu d'ailleurs de rares parties d'eſprit, & qu'on ne le puiſſe tenir pour un tres-grand Philoſophe Payen. Sur tout on doit bien prendre garde de penſer, que tous ceux de ſa Secte n'aient eſte que des hommes de neant, comme quelques-uns l'oſent dire. La pauvreté des Cyniques a eſté tres-honorable; & leur mendicité, de celles qu'on prefere à toutes les richeſſes du monde. Certes, quand il n'y auroit que la conſideration de ce Demetrius ſi hautement loüé par Seneque, & qui dédaigna ſi genereuſement l'amitié & les preſens de l'Empereur Caligule, ce ſeroit eſtre déraiſonnable de parler d'eux de la ſorte. Auſſi n'eſt-ce pas l'opinion de pluſieurs, qu'on doive eſtre ſi injurieux en leur endroit. Il y en a qui les comparent en beaucoup de choſes à nos plus auſteres Religieux. Et Lipſe n'a fait nulle difficulté d'écrire, que ſans le defaut de la pieté & de la honte, dont les Cyniques font un mépris qui ne peut eſtre trop blâmé, leur pauvreté, leur patience, & le reſte de leurs vertus, les rendoient tres-ſemblables aux Peres Capucins de ce Siecle. Ce que je rapporte exprés, pour l'oppoſer aux mauvais jugemens de ceux qui leur ont eſté trop contraires. Qu'on ſe ſouvienne du ſouhait qu'Antiſthene faiſoit ſi ſouvent, de devenir plûtoſt inſenſé, qu'eſ-

Lib. 7. de benef c. 8. & 11.

Lib. 1. manud. ad Phil. Stoic. c. 12.

Manias μᾶλλον ἢ βούλομαι. Diog. Laert. in Antiſth.

clave de la volupté, & l'on n'aura pas ſujet de croire que luy, ni ſes diſciples, ſe ſoient portez par une pure intemperance aux actions qu'on leur reproche, & que nous avons condamnées, parce qu'elles ſont d'ailleurs à deteſter. Mais quoi ? S'il faut haïr les hommes à cauſe de leurs fautes, reſolvons-nous d'eſtre inhumains, & de n'aimer jamais perſonne.

Qui vitia odit, homines odit.

DE ZENON CYPRIOT

DE LA VILLE DE CITIE, ET DE LA SECTE STOIQVE.

IL y a pluſieurs Zenons, comme l'on peut voir dans Diogenes Laërtius, qui en nomme juſques à huit, dont les uns ont eſté Hiſtoriens, les autres Medecins, ou Grammairiens, & la pluſpart grands Philoſophes. Mais il ne nous a donné la vie que de deux, dont le plus ancien eſt l'Eleate, Inventeur de la Dialectique, & celuy qui cracha ſa langue contre le Tyran Nearche. L'autre eſt le Cypriot de Citie, que nous avons choiſi entre tous les Stoïciens, à cauſe qu'il eſt le Fondateur de leur famille, qui receut ſon nom des portiques où ce Philoſophe ſe plût à diſcourir publiquement dans Athenes. Il y

Tunc secundis velis navigavi cùm naufragium feci.

vint par un naufrage, qu'il reputa depuis si avantageux, qu'on l'oüit souvent se loüer de la faveur des vents, qui l'avoient si heureusement fait échoüer dans le port de Pirée. Et il se porta du tout à l'estude, sur la réponse (dit-on) d'un Oracle qu'il avoit consulté touchant le cours de sa vie, par lequel la couleur des morts luy estoit recommandée, ce qu'il interpreta fort bien du teint pâle que contractent ordinairement les hommes studieux.

Or de toutes les Sectes, la sienne sans doute a esté la plus austere, d'où vient cet axiome que nous lisons dans sa vie, Que les Sages sont toûjours severes, & ne disent jamais rien pour plaire, mais seulement pour profiter. C'est pourquoi les Stoïciens estoient les plus contraires de tous les Philosophes aux Epicuriens, aux Cyrenaïques, & aux autres qui mettoient le souverain bien dans la volupté. Pour eux ils le constituoient en ce seul point de vivre conformément à la Nature, c'est à dire vertueusement & selon l'usage de la droite raison, parce que suivant leur doctrine nous sommes tous naturellement portez à cela. Cleanthe, Chrysippe, avec le reste des successeurs de Zenon, se sont tellement attachez aprés luy à cette maxime fondamentale de toute leur Ethique, qu'ils ont soustenu qu'on pouvoit estre heureux au milieu des plus grands tourmens, & nonobstant toutes les disgraces de la Fortune, pourveû qu'on fust ver-

tueux. Et c'eſt en ceci que la Secte Stoïque a le plus de convenance avec le Chriſtianiſme, où tant de glorieux Martyrs ont ſouvent témoigné que la joie & le contentement n'eſtoient pas incompatibles avec les flammes, les rouës, & les taureaux d'airain. Il eſt certain que beaucoup de Chreſtiens, comme Arnobe, & Tertulien entre autres, ont eu l'humeur merveillement portée à la ſeverité Stoïque. Pantænus qui fut envoié aux Indes Orientales pour y annoncer l'Evangile, avoit eſté Stoïcien, & on l'élut pour cela dans Alexandrie, comme le plus propre en cette qualité, à convertir les Brachmanes, qui ſont les Philoſophes du Levant, qu'on nomme Bramins aujourd'huy. S. Hieroſme dit expreſſément qu'en beaucoup de choſes la doctrine du Portique s'accorde fort bien avec celle de l'Egliſe. Et nous ſçavons que Saint Charles Borromée aſſuroit, il y a peu, qu'il ne trouvoit point de plus belle lecture que celle des Propos d'Epictete, pour le ſalut de qui S. Auguſtin n'a pas fait conſcience d'emploier ſes ſouhaits. De verité, on ne ſçauroit prononcer rien de plus Orthodoxe, ni de plus Chreſtien, que ce qu'ont dit ſouvent ceux de cette Secte ſur toutes les parties de la Philoſophie. Ils ont parlé de Dieu comme n'en reconnoiſſant qu'vn, à qui Zenon ſouſtenoit que les noms quaſi de tous les autres Dieux appartenoient, parce qu'à les bien examiner, ce n'eſtoient

V.

Euſ Hiſt. Eccl. l. 5. cap. 10.

In Iſa. cap. 10.

que des titres dont les hommes, & particulierement les Grecs, avoient voulu specifier les effets differens de la bonté & de la puissance Divine. De-là vient que ce Philosophe condamnoit tous les sermens qui se faisoient en invoquant les Dieux d'alors ; & qu'il ne juroit que par le caprier en riant, comme Socrate par le chien, ou par le plane, ou, platane. C'est encore pourquoi les Stoïciens n'accordoient l'Immortalité qu'à un Dieu souverain seulement, tous les autres devoient finir dans le general embrasement de l'Univers, où le feu ne respecteroit que le grand Jupiter. Et ils ont fait des leçons de sa perfection, & de tous les attributs qu'on luy donne si conformes à ce que la Religion nous enseigne, que nos plus saints Docteurs les ont parfois admirées. Qui est ce qui a mieux sceu traitter qu'eux les difficultez épineuses de la Providence qu'ils estendoient sur tout, & de la Destinée, lorsqu'il a esté question de les accorder avec nostre libre arbitre, & de sauver la contingence des choses fortuites? Ils ont creu comme nous la creation du monde, si contraire à la doctrine des Peripateticiens. Et non seulement ils ont preveû sa fin, parce qu'elle est naturelle à ce qui a eu commencement, & d'autant que la corruption des parties est un argument de celle du tout: Mais ils ont mesme assuré, comme nous venons de voir, que cette fin arriveroit par l'action du feu qui

Sen. ep. 9 Cic. 4. Acad. qu. Sen. Tr. in Herc. Oet. Plutar. contr. des Stoic.

qui convertiroit toute la Nature en la sienne, de la mesme façon à peu prés que nous sommes obligez de le croire comme une verité revelée. Sur tout, on ne sçauroit assez estimer l'amour extrême dont ils estoient transportez pour la Vertu. Elle n'a jamais paru avec plus d'éclat parmi les Grecs, que quand elle s'est revestuë d'une resolution Stoïque. Les plus grands hommes de la Republique Romaine ont esté Stoïciens, les Catons, les Tacites, les Thrasées, les Varrons. Chacun sçait quel rang merite entre les Empereurs Marc-Antonin, surnommé le Philosophe pour avoir suivi les principes de Zenon, qu'il apprit de Junius Rusticus, & d'Apollonius de Nicomedie ses maistres. Et Joseph nous assure que la Secte des Pharisiens dont il faisoit profession, la plus autorisée de toutes parmi les Juifs, & qui avoit sans doute, aprés Dieu, inspiré le courage dans ces belles ames des Machabées, n'estoit presque en rien differente de celle des Stoïciens.

Xiphil. ex. Dion l. 61.

In vita sua.

Il faut qu'ils souffrent neantmoins que nous pratiquions chez eux la mesme circoncision, avec laquelle nous avons retranché jusques ici les defauts qui se sont trouvez parmi les autres familles Philosophiques. La leur aprés avoir eu de si belles pensées de la Divinité, n'a pas laissé d'errer lourdement, enseignant que Dieu n'estoit rien autre chose que l'Ame du Monde, lequel ils consideroient comme son

corps, & tous les deux enſemble comme un animal parfait. C'eſt ce qui faiſoit dire Stoïquement à Seneque dans ſon livre contre les ſuperſtitions, qu'il ne pouvoit ſouffrir ni Platon qui ſe figuroit un Dieu ſans corps, ni le Peripateticien Straton qui le repreſentoit comme un corps ſans ame. Ceux du Portique avoient de la peine à concevoir que l'Eſprit de Dieu pûſt eſtre diffus par toute la Nature, ſans s'y incorporer, qu'il la pûſt informer ſans eſtre ſa forme, & qu'il pûſt animer le Monde ſans eſtre ſon Ame. Plutarque reproche auſſi à Zenon d'avoir ſouſtenu qu'on ne devoit jamais baſtir de Temple à la Divinité, opinion qu'Herodote dit avoir eſté commune en Perſe. Et Chryſippe eſt accuſé d'avoir fait Dieu auſſi cruel que le Roy Dejotarus qui tua tous ſes enfans à la reſerve d'un ſeul, afin de luy laiſſer ſon Royaume plus entier; ſur ce que ce Philoſophe diſoit, que Dieu ſuſcitoit exprés les grandes guerres comme celle de Troie, pour décharger la terre d'une par trop grande multitude d'hommes.

Apud D. Aug. l. 6. de Civ Dei c. 10.

Contr. d des Stoïq.

Les Stoïciens n'ont pas moins failli en ce qui concerne noſtre humanité, & notamment à l'égard de la principale partie qui nous compoſe. Car comme ils vouloient que tous les Dieux horſmis le premier, les Demons, les Genies, & les Intelligences que nous nommons des Anges, finiſſent avec le monde dans ſes embraſemens periodiques qu'ils s'imaginoient; leur do-

ctrine portoit auſſi, qu'encore que nos Ames ſubſiſtaſſent quelque temps aprés leur ſeparation du corps, ſi eſt-ce qu'elles ne pouvoient éviter l'action du feu, lors de ces incendies & de ces conſomptions generales, où elles eſtoient converties, comme toutes les autres choſes de la Nature, en leurs premiers principes, ſe reüniſſant à cette grande Ame de l'Univers qui eſt Dieu. C'eſt à cauſe d'une telle reünion qu'on croit qu'ils ont quelquefois ſi magnifiquement parlé de noſtre Immortalité, n'y aiant nul moien d'accorder leurs paſſages differens là-deſſus, ſi l'on ne ſe ſert de cette interpretation. Ciceron, qui traite ſouvent aſſez mal les Stoïciens comme Academicien qu'il eſtoit, ſe moque d'eux ſur cela, diſant qu'ils rendoient noſtre condition à peu prés auſſi conſiderable que celle des Corneilles, puiſque noſtre Ame n'eſtoit pas de moindre durée, bien qu'elle fuſt enfin ſujette à la commune deſtinée des choſes mortelles. Il eſt vrai que Chryſippe contrediſoit ici ſon Precepteur Cleanthe, n'accordant pas un ſi long âge à toute ſorte d'Ames, mais ſeulement à celle des Sages. Et comment ces Philoſophes euſſent-ils pû en avoir d'autre opinion, puiſqu'ils les croioient ſi corporelles, que celle des hommes écraſez par quelque ruïne inopinée, periſſoit dés l'heure meſme à leur dire, pource qu'elle eſtoit briſée & diſperſée avec le corps, qui ne luy laiſſoit aucun paſſage aſſez libre pour ſortir toute

V.

Lib. 1. Tuſc qu.

Ep. 57. entiere ? Je ſçai bien que Seneque n'eſt pas de cet avis dans l'une de ſes Epiſtres, mais en le contrediſant, comme il a fait ſouvent ce que les Stoïciens avoient de contraire à ſes ſentimens particuliers, il dit expreſſément que c'eſtoit là un des points de leur doctrine.

Elle n'a eſté nulle part ſi reprehenſible que dans la Morale, où non contente de mépriſer les biens du corps, & de la Fortune, comme choſes indifferentes, avec des termes moins recevables à cauſe de leur nouveauté, elle ſe fait remarquer par une infinité de paradoxes, qu'on peut dire autant d'extravagances qui luy ſont propres. Ciceron les nomme les merveilles des Stoïciens, & Seneque les propos inoüis ou inopinez du Portique, parce qu'ils ſurprennent d'étonnement ceux qui les entendent. Selon cette hardie façon de propoſer tout ce qu'on ſe peut imaginer, ils maintenoient que toutes les vertus eſtoient tellement ſemblables entre elles, que l'une n'avoit pas plus de perfection que l'autre, ni celle de Jupiter meſme que celle de Dion; comme en ce qui eſt vrai une choſe ne peut pas eſtre nommée plus vraie qu'une autre. Ainſi Chryſippe oſoit dire qu'il n'y avoit pas plus de vertu à mourir pour ſon païs, qu'à s'abſtenir de baiſer une vieille femme qui ſeroit déja ſur le bord de ſa foſſe, ou à ſouffrir conſtamment la morſure d'une puce. Ces meſmes vertus ne ſont pas dans leur doctrine des habitudes qui nous faſſent a-

4. Acad. queſt Mirabilia Stoïcorum. Inopinata.

Plut. des comm. conç. contre les Stoïq.

gir ſelon la raiſon ; elles ſont auſſi bien que les vices des animaux qui habitent chez nous ſans que nous nous en appercevions. Et ſi quiconque en poſſede une ſeule, il les a toutes par neceſſité, parce que ce ſont beſtes de compagnie qui ne ſe ſeparent point, & qui ne vont jamais l'une ſans l'autre. Vrai eſt que Chryſippe ſouſtenoit qu'on les pouvoit perdre aprés les avoir poſſedées, au lieu que Cleanthe les faiſoit inſeparables de celuy qui les avoit euës en ſa poſſeſſion.

La doctrine des contraires les obligeoit à dire le meſme de ce qui eſt oppoſé à la vertu, toutes ſortes de fautes eſtoient ſemblables, & il n'y avoit point de crimes qui ne fuſſent égaux ; comme en matiere de fauſſeté, ce qui eſt faux, l'eſt tellement, qu'on ne peut pas dire qu'il y ait rien qui le ſoit davantage. Celuy qui vit à cent lieuës de Rome, n'en eſt pas plus abſent qu'un autre qui ſe promene aux environs. Le Pilote qui briſe ſon vaiſſeau chargé de paille, n'eſt pas moins à reprendre, que s'il l'eſtoit d'or ou de pierreries. Et la raiſon eſt une ligne, qu'il n'importe pas de combien vous paſſiez, depuis que vous l'avez une fois franchie. Avec ces belles comparaiſons on ne commettoit pas plus de mal en tuant ſon pere, qu'en coupant la gorge à un poulet ; & l'on armoit la main des plus ſcelerats à faire les plus grandes mechancetez, comme ſi ce n'euſſent eſté que des bagatelles. Si ce n'eſt qu'on veüille dire

qu'ils détournoient auſſi grandement du vice, d'autant que les moindres fautes devenoient irremiſſibles par leurs principes. Il n'y avoit point de petits coupables, ni de vicieux à demi; quiconque avoit la moindre tache en ſa conſcience eſtoit un fou parfait, & un inſenſé. Si Ariſtide pechoit tant ſoit peu, il ſe rendoit auſſi-toſt égal à Phalaris. Et n'y aïant point de degré de malice, qu'ils nommoient autrement folie, tous les méchans, & tous les fous ſe reſſembloient, auſſi bien que les ſages & les vertueux, qui n'auoient pas plus de ſageſſe ni de vertu les uns que les autres.

Mais les Stoïciens n'ont jamais avancé de ſi extraordinaires, ni de ſi ſurprenantes propoſitions, qu'à l'égard de ces derniers, lorſqu'ils ſe ſont pleus à repreſenter leur Sage ſi parfaitement accompli, que ſouvent ils ont eſté contraints d'avoüer eux-meſmes, qu'encore que le modele en fuſt au Ciel, on ne voioit rien de ſi exquis, ni de ſi achevé ſur la terre. Ce Sage exempt de paſſions, & toûjours égal à ſoi-meſme, n'eſtoit jamais ſurpris de quoi qui luy arrivaſt, dautant qu'il avoit preveû tous les evenenemens de la Fortune qui ne trouvoit point de priſe ſur luy, & qui ne pouvoit empécher qu'il ne fuſt dans une joie continuelle, le reſte des hommes n'éprouvant que des réjoüiſſances imparfaites. Il rencontroit en ſoi-meſme ce qui luy eſtoit neceſſaire pour vivre tres content; & pource que d'ailleurs toutes les richeſſes du

monde luy appartenoient, il vivoit seul dans l'opulence. Philon le Juif s'est contenté de dire, que tout homme de bien & vertueux estoit libre; les Stoïques assurent qu'il n'y a que leur Sage qui le soit, & que le reste des hommes doivent estre reputez des Esclaves. C'est bien plus, il n'y a que luy de Roy veritable, qui exerce son empire jusques dans les liens, si le hazard veut qu'il y tombe; comme un Lion, disoit Diogene, qu'on ne captive jamais de telle sorte, qu'il ne se fasse craindre par ceux mesmes qui le tiennent. Oserai-je adjoûter cette impieté en termes Payens? Jupiter n'a que son Immortalité dont il se puisse prevaloir sur le Sage, qui possede de son costé cet avantage, qu'il est aussi heureux que luy dans ce peu de temps qu'il vit, puisque ce n'est pas un petit artifice de renfermer beaucoup de choses dans un fort estroit espace, & de posseder autant de beatitude pendant un siecle, que Jupiter durant toute l'Eternité. D'ailleurs tout grand Dieu qu'il est, il ne joüit de sa felicité que par le privilege d'une nature Divine; là où le Sage n'est redevable de la sienne qu'à luy-mesme, & à la force de son esprit. J'avois bien leû dans Philostrate que les Brachmanes s'estimoient des Dieux, à cause, dit Jarchas leur Prince au grand Apollonius, qu'ils estoient hommes de bien & vertueux. Mais de se mettre au dessus du Thrône du Tout-puissant, il n'y a eu depuis Luçifer, comme je croi, que les Stoïciens

V.

Sen. ep. 53. & passim.

Lib. 3. cap. 6.

Et eio similis Altissimo.

qui l'aiant osé entreprendre, en le renviant de beaucoup par dessus cet outre-cuidé, dont l'attentat n'alloit qu'à s'égaler aucunement à Dieu. Certes, aprés cela nous pouvons bien rapporter le reste des attributs que ces Philosophes ont donnez à leur Sage. Il est le seul des hommes qui sçait aimer, & qui merite qu'on l'aime. Aussi n'y a-t-il que luy qui possede la beauté, la noblesse, l'eloquence, & les sciences en perfection. Car comme il n'ignore rien, il ne hesite jamais en pas une de ses opinions, & il se prend si bien à tout ce qu'il fait, que jusques à cuire des lentilles, quelqu'un dit dans Athenée qu'on y remarque aussi-tost son addresse. Mais elle n'est pas restrainte cõme celle des autres à quelque profession particuliere, la sienne s'estend par tout, & comme l'on dit qu'Ismenias joüoit excellemment de toutes les flûtes qu'on luy presentoit, il n'y a rien où ce Sage ne reüssisse jusques à donner de l'admiration. On peut voir encore une chose merveilleuse dans Plutarque, c'est que s'il estend seulement son doigt sagement, tous les Sages qui sont sur la terre le ressentent. Au surplus, il ne se trouve de vrai Magistrat, de Prophete, ni de Sacrificateur que luy, qui ne profere jamais le moindre mensonge, & qui a le don d'impeccabilité. Les Bramins du Royaume de Narsingue ont, à ce qu'ils pretendent, le mesme privilege encore aujourd'hui. Car aprés s'estre abstenus pour un temps de la pluspart

Lib. 4. Deipnos.

Des cõm. encept.

des plaiſirs de la vie, ils croient devenir Abduts, c'eſt à dire impeccables, quelque licence qu'ils ſe donnent. Strabon dit quelque choſe de ſemblable au quinziéme livre de ſa Geographie des Brachmanes leurs predeceſſeurs, qui ne gardoient la diſcipline dont ils faiſoient une exacte profeſſion, que juſques à trente-ſept ans. Et Jean Leon nous fait voir dans ſon Afrique, une eſpece de Religieux, qui croient parvenir par cinquante degrez d'auſterité à une nature ſi Angelique ſelon la Loi trompeuſe de Mahomet, qu'ils ne ſçauroient plus pecher s'ils en ſont creus, encore qu'ils ſe miſſent en devoir de le faire. Que ſi le Sage des Stoïques eſt incapable de pecher, & de faire injure à qui que ce ſoit, il ne l'eſt pas moins de la recevoir. Son ame ne peut eſtre penetrée, quelque deſſein qu'on ait de l'offenſer, non plus, dit Plutarque, que le corps du Cenée de Pindare. Et il eſt invulnerable aux injures, parce qu'il faudroit avoir ſon conſentement pour le bleſſer, ou même qu'il ſe donnaſt le coup de ſa propre main. Je m'étonne, cela preſuppoſé, qu'on luy donne encore cette autre qualité de ne pardonner jamais; ſi l'on ne l'entend à l'égard des fautes où il n'intervenoit que comme juge, & hors de ſon propre intereſt. Sa dureté ſe fondoit ſur une fauſſe creance, qu'on ne pechoit jamais par ignorance, mais toûjours par quelque malice qui devoit eſtre punie. Auſſi que tous pechez luy paroiſſans égaux, les moindres

V 5

Liv. des propos ſtr. des Stoiq.

In nolentem non cadit injuria. Nemo læditur niſi à ſe ipſo.

estoient des crimes irremissibles. Il n'avoit non plus jamais pitié de personne, dautant qu'il prenoit la misericorde pour un déplaisir des miseres d'autruy. C'est pourquoi ne pouvant estre touché d'aucune passion, ni par consequent d'aucun déplaisir, il n'avoit garde d'estre misericordieux. Au contraire il faisoit un vice de cette vertu ; bien que Seneque veuïlle qu'il executast avec gayeté d'esprit, les mesmes choses où les autres se portoient par compassion.

Nous acheverons la peinture de ce Sage Stoïque, & de ses paradoxes, par l'un des plus contraires à la lumiere naturelle, & à nostre Religion. La premiere abhorre ces morts violentes qu'on se donne à soi-méme par desespoir, ou par quelque autre passion aussi déreglée ; ce que les Grecs ont exprimé avec le seul mot αὐτοχειρία, dans une liberté de composition qu'ils prenoient, qui n'a pas succedé aux Latins, & qui nous est beaucoup moins permise. La seconde, qui est la Religion, les defend expressément, sans que l'exemple de Samson, ni celuy de quelques Vierges semblables à cette Sophronie, sous Maxence, puisse estre allegué, parce que, dit S. Augustin, ce sont des actions où l'Esprit de Dieu agissoit d'un instinct particulier, & qui n'en peuvent pas justifier d'autres par leur autorité. Les Stoïciens soustenoient au contraire, que comme l'on quitte le jeu quand on veut,

Lib. 1. de Civ. Dei, cap. 21. & 26.

& qu'on ſort de table de méme, le Sage pouvoit auſſi abandonner la vie quand bon luy ſembloit, & que de là dépendoit le principal poinct de ſa liberté. Je ſçai bien qu'ils n'ont pas eſté ſeuls qui ont enſeigné cette doctrine, & que ceux-meſmes qui mettoient le ſouverain bien dans la volupté, ont eſté de meſme avis. L'un des Ptolomées fut contraint de defendre la chaire au Philoſophe Hegeſie de Secte Cyrenaïque, pource que la pluſpart de ceux qui l'entendoient diſcourir des miſeres de la vie, & de la reſolution qu'on doit prendre de s'en delivrer par la mort, ſe la donnoient au ſortir de ſon auditoire. Celle de Calanus devant Alexandre, & cette autre de Zarmarus en preſence d'Auguſte, nous aſſurent que de temps immemorial les Indiens ſe ſont jettez gayement dans des buchers ardens, comme ils font encore tous les iours. Et le poiſon qu'on donnoit à Marſeille, par une couſtume venuë de l'Iſle de Ceo, à ceux qu'un excés de bonne ou de mauvaiſe fortune portoit au deſir de mourir, eſt une preuve de l'approbation que beaucoup de peuples ont donnée à ces morts volontaires. Cela me fait ſouvenir d'une penſée de Pline l'aiſné, qui a creu que la Nature n'avoit produit les poiſons, qu'afin de nous preparer un remede aſſuré contre toute ſorte de miſeres. Tant y a que pluſieurs ont tenu pour un ſi grand bien de mourir quand on le veut, que ce bon vieillard Severianus

Cic. 1. Tuſc qu. Val. Max. lib. 8. cap. 9.

Strabo lib. 15. Dio. Caſſius. l. 54.

Lib. 2. Cap. 63.

Dio Caſſius l. 69. & Spartianus.

n'usa point d'autre imprecation contre l'Empereur Hadrien qui opprimoit son innocence, que de luy souhaiter qu'il ne pûst pas mourir lorsqu'il en auroit le plus d'envie, en quoi il sembla depuis que Dieu avoit exaucé sa priere. Mais entre tous les anciens, il n'y en a point eu qui se soiét si fort opiniastrez à se maintenir dans cette liberté de mourir, que les Stoïciens; de façon que pour un des autres familles philosophiques qui avançoit ses jours violemment & avant le temps, il y en avoit cent de celle de Zenon qui les finissoient de leur propre main. Aussi leur en donna-t-il l'exemple en s'estranglant aprés une cheute, dont il prit l'accident pour une dénonciation des Parques qui l'appelloient en l'autre monde. Sans mentir, c'est ce qu'on ne sçauroit trop condamner comme contraire à la Nature, & à la raison. Car il ne se trouve que l'homme entre tous les animaux qui se tuë luy-méme, selon la remarque de Josephe: Si ce n'est que nous le combattions de l'autorité du plus grand Historiographe qu'ait eu la Nature, qui assure qu'entre les Oyes quelques-unes se font mourir en retenant par opiniastreté leur respiration. Mais quand cela seroit veritable, que gagnerions-nous de plus avantageux pour le Sage Stoïque, sinon qu'il seroit capable de se donner une mort d'Oison? La raison nous apprend d'ailleurs qu'on ne se peut défaire soi-méme, sans exercer l'infame mestier de Bourreau,

Lib. 3. de bello Iud. cap. 14. Pline lib. 10. c. 22. contumaciâ spiritu revocato.

& ſans commettre un crime pire que le parricide, puiſqu'il n'y a ni pere ni frere qui nous ſoit ſi proche que nous-meſmes. Joignez à cela l'outrage qu'on fait à Dieu, ſans le congé de qui nous chaſſons en ce faiſant une Ame du lieu où il nous l'avoit donnée en dépoſt ſeulement. N'eſt-ce pas eſtre deſerteur de milice, de quitter ſon poſte, & de s'enfuïr honteuſement ſans le congé de ſon General ? Et n'offenſons-nous pas la Republique, quand nous luy oſtons un homme, de qui peut-eſtre elle pourroit ſe prevaloir en beaucoup de rencontres ? En tout cas c'eſt eſtre ridicule de priſer tant une action commune à beaucoup d'Epicuriens, & meſme à un débauché d'Apicius, lequel aprés avoir dépenſé avec infamie la meilleure partie de ſon bien ſe tua deſeſperé de ne trouver plus qu'environ deux cens cinquante mille eſcus dans ſes coffres, dont il pûſt entretenir ſon luxe & ſa gourmaudiſe. V.

Or quoiqu'une bonne partie de tous ces paradoxes puiſſent eſtre adoucis par une favorable interpretation, ſi eſt-ce qu'il eſt difficile de les conſiderer tous ſans tomber dans les ſentimens du grand Pontife Cotta, qui diſoit autrefois qu'il ne ſçavoit pas bien ſi l'on devoit accuſer les Poëtes d'avoir depravé le jugement aux Stoïciens, ou ſi ce n'eſtoient point ceux-ci qui avoient donné la hardieſſe aux premiers de prendre toutes les licences dont ils ont abuſé ; mais qu'il demeuroit pour conſtant *Cic 3. de nat. Deor.*

que les uns ne proferoient pas moins de folies, de blaſphemes, ni de prodiges, que les autres. Et ſi la defenſe que faiſoit Pythagore à ſes diſciples de manger des febves, a pû faire prononcer à l'Orateur Romain qu'une fiévre chaude ne cauſoit point de réveries ſi extravagantes, qu'il ne ſe trouvaſt toûjours quelque Philoſophe de leur parti & preſt à les ſoûtenir ; certes, il y a bien plus de raiſon de le dire au ſujet de tant de paradoxes, & de tant de penſées exorbitantes des Stoïciens, que nous venons de rapporter. C'eſt ce qui nous doit porter à la reconnoiſſance de noſtre foibleſſe, & nous faire avouër que ſans l'aſſiſtance d'une lumiere ſurnaturelle, les plus grands eſprits courent fortune de ſe perdre dans les tenebres d'une ignorance, qu'ils ne peuvent pas d'eux-meſmes ſurmonter.

Lib. 2. de Divin.

Les Anciens ont encore reproché beaucoup de choſes, tant à Zenon en particulier, qu'en general à ceux de ſa Secte. On s'eſt plaint de luy de ce qu'il avoit écrit que la connoiſſance des Arts liberaux eſtoit fort inutile, comme on peut voir dans Diogene ; & de ce qu'il eſtabliſſoit la communauté des femmes dans ſa Republique, avec quelques autres telles maximes qui ne peuvent pas eſtre bien defenduës. Ceux de ſa Secte eſtoient auſſi repris de ce qu'ils avoient plus d'égard à la ſubtilité des paroles, qu'à la ſolidité des choſes. C'eſt ce qui fait remarquer à Ci-

Lib. 3. de

ceron que souvent les Stoïciens, à l'imitation de leur Chef, en voulant corriger les Peripateticiens ne disent que la mesme chose qu'eux, tout leur different ne consistant à le bien prendre qu'en la varieté des termes nouveaux dont les premiers s'expliquent. Ils ont esté si grossiers dans la Physique, qu'ils pensoient que le Soleil se nourrissoit des vapeurs de l'Ocean, & la Lune de celle des Eaux douces. Et quoique leur Morale fust pleine de severité en apparence, si est-ce qu'on leur fait voir qu'ils n'estoient pas si austeres que nous avons dit dés le commencement de cette Section. Car ce qu'on rapporte de Chrysippe en est une grande preuve, puisqu'on a dit de luy qu'il estoit un pilier si necessaire à soustenir le Portique, que sans luy il ne pouvoit subsister. Or l'histoire de sa fin conte qu'aiant veû manger des figues à un Asne, il commanda qu'on luy presentast ensuite du vin à boire, & se mit à rire si desordonnément là-dessus, qu'il en mourut. Plutarque assure aussi que ce Philosophe avoit écrit un livre des Offices ou Devoirs de la vie, dans lequel il soûtenoit qu'un homme sage devoit estre toûjours prest à faire trois fois la culebutte, pourveu qu'il y eust un talent à gagner. C'est au mesme lieu où il enseignoit encore que ce Sage n'estoit pas reprehensible de faire la Cour aux Rois, & de les aller visiter jusques dans la ville de Panticapée de la Chersonese Taurique, ou mes-

V.

fin. & lib. 4. Tusc. qu.

Diogen. Laert. in Chrys.

Contred. des Stoïq.

me jusques dans les deserts de Scythie, au cas qu'il y deust faire son profit. Cela est bien éloigné, dit Plutarque, de la rigueur de ceux qui blasment Callisthene d'estre allé trouver Alexandre, sur l'esperance de luy faire rebastir Olynthe, comme il avoit déja fait Stagire par la consideration d'Aristote. Et les Philosophes qui ont loüé Xenocrate, Ephore, & Menedeme, d'avoir refusé ce grand Prince, lorsqu'il les invitoit à le venir voir, ont esté sans doute bien plus severes que les Stoïciens, qui permettent à leur Sage d'aller ainsi chercher le gain par tout où il le pense trouver.

Que s'il faut maintenant que nous parlions equitablement de Zenon, & de ceux qui l'ont reconnu pour leur Chef, nous serons contraints d'avouër, nonobstant toutes ces invectives, que ç'a esté un tres-grand personnage, & qui a eu l'honneur de fonder l'une des plus celebres Compagnies de toutes celles dont nous avons entrepris de parler. Le seul catalogue de ses œuvres montre bien qu'il ne mépriſoit pas les sciences ainsi qu'on a voulu le luy imputer ; outre que Chrysippe son disciple l'a suffisamment purgé de cela, lorsqu'il les a reconnuës pour le principal ornement de son Sage, comme on peut voir dans le mesme Diogene, qui semble avoir dit en ecci deux choses assez contraires. On y lit aussi la lettre qu'écrivit le Roy Antigone à Zenon, pour l'attirer en Macedoine,

ne. Et certes, le refus qu'il fit d'y aller, V.
avec neantmoins beaucoup de civilité, eſt une preuve valable que luy ni ceux de ſa Secte n'eſtoient pas ſi fort dans la recherche des Princes, ni dans la pourſuite du bien, que nous diſions tout à cette heure. Surquoi je penſe qu'on doit ſoigneuſement prendre garde à ce que j'ai déja touché, & que Lipſe a tres-judicieuſement obſervé, qu'il ne faut faire nul eſtat de tout ce que Ciceron & Plutarque ont écrit contre les Stoïciens, parce que l'un & l'autre eſtant Academiques, ils ont beaucoup donné à leurs paſſions, & ſe ſont ſouvent declarez par trop ennemis du Portique. Si eſt-ce que le premier n'a pas craint en parlant du ſouverain bien, de faire dire à Caton comme Stoïcien, que *Lib. 3 de fin.*
c'eſtoit une queſtion qui n'avoit eſté traittée que fort foiblement par les Peripateticiens, à cauſe que l'ignorance de la Dialectique ne leur permettoit pas de preſſer davantage les matieres. Et dans un autre endroit il reconnoiſt que les Stoïciens ont mieux ſceu definir que perſonne, uſant de ces propres termes traduits en noſtre langue : Encore que nous perſecutions ſans ceſſe ceux du Portique, comme faiſoit Carneades, j'ai peur qu'il ne faille confeſſer ici que ce ſont les ſeuls Philoſophes que nous aions. Il eſt aiſé de juger par là combien ils ont eſté excellens en cette partie du raiſonnement, puiſque les plus habiles hommes d'aujourd'huy, & qui ont

eſté depuis fort long-temps, ne ſe ſont ſervis que de la ſeule Logique d'Ariſtote, dont Ciceron témoigne qu'on faiſoit un ſi grand mépris de ſon vivant, que les Stoïciens ſe moquoient du Peripatetiſme pour ce regard. Les Anciens ont particulierement fait tant d'eſtat de la Dialectique de Chryſippe, que c'eſtoit une façon de parler ordinaire parmy eux, que ſi les Dieux pratiquoient cet Art là haut dans le Ciel, ce devoit eſtre indubitablement avec les regles de ce Philoſophe, veu qu'ils n'en pouvoient pas avoir de meilleures. Mais nous pouvons dire generalement parlant, que la Philoſophie de Zenon a eſté autrefois la plus ſuivie de toutes. Sextus l'Empirique témoigne qu'en ſon ſiecle qui eſtoit celuy des Antonins, elle avoit plus de Sectateurs qu'aucune autre. Et c'eſt pourquoi vrai-ſemblablement nos premiers Chreſtiens ont ſi ſouvent, & ſi fortement declamé contre les Stoïciens, qu'ils conſideroient comme la plus puiſſante compagnie dont ils euſſent à combattre la doctrine en beaucoup de poincts tres-importans. Cela n'empeſche pas pourtant que hors les maximes repugnantes à la Foi, ſes profeſſeurs ne fuſſent extremément recommandables en beaucoup de vertus; & que les bonnes mœurs d'Epictete, ou de quelques autres Stoïciens de vie parfaitement exemplaire, ne meritent bien que nous faſſions des ſouhaits pour leur ſalut ſemblables à ceux de S. Auguſtin, ne les

Lib. 4. Tuſc. qu.

Diog. Laert. in Chryſ.

appuiant que sur la bonté extraordinaire de Dieu. Quant à Zenon, encore qu'on ne puisse pas nier qu'il n'ait esté un tres-grand personnage, puisque tous les siecles depuis luy iusques à nous en ont convenu; sa fin neantmoins telle que nous l'avons representée, sans aucune marque de repentance, ni d'invocation Divine, nous empesche de pouvoir rien penser que de tres-miserable touchant l'estat de son Ame. V.

DE PYTHAGORE, ET DE LA SECTE PYTHAGORIQVE.

LA Philosophie Payenne a eu deux branches premieres & principales; l'une qu'on nomme Jonienne à cause de Thales son Auteur, de qui toutes les sectes dont nous avons traitté iusques ici ont tiré leur origine; l'autre Italienne, qui reconnoist Pythagore pour son Fondateur, soit qu'il ait esté Italien, ou que venu de Samos il ait passé la meilleure partie de son âge dans un bout de l'Italie, qu'on nommoit alors la Grande-Grece. De cette derniere branche sont sorties plusieurs autres familles philosophiques, comme l'Epicurienne, & la Pyrrhonienne, que nous considererons tantost aprés avoir don-

né tout ce chapitre à Pythagore, & à la Secte Pythagorique, puiſqu'elle eſt la plus ancienne, & que ſon ſeul nom demande cette preference.

Il n'y a gueres d'Auteurs anciens qui n'aient fait mention de Pythagore, & quatre d'entre eux nous ont particulierement donné ſa vie par écrit, Diogenes Laërtius, Malchus autrement dit Porphyre, Jamblichus, & un Anonyme dont Photius produit l'extrait dans ſa Bibliotheque. Or quoique cette ſorte de compoſition ne s'entreprenne gueres qu'en faveur de ceux de qui l'on veut parler, ſi eſt-ce qu'on remarque dans la vie de ce Philoſophe, parmi une infinité de choſes qui vont à ſa gloire, aſſez de particularitez qui luy peuvent eſtre reprochées, & qui en effet ont donné lieu à de tres-grandes calomnies. Je ne m'amuſerai pas à les refuter par le menu, tant pource qu'il y a des Apologies qui ont déja eſté faites exprés ſur cela, qu'à cauſe que les plus conſiderables crimes qu'on luy impute, comme celuy de la Magie, ſe trouveront ridicules pour peu que nous examinions le merite de ce grand Homme. Mais dautant qu'il eſt l'un des Payens, des vertus de qui pluſieurs Peres de l'Egliſe ont fait le plus d'eſtime, nous nous efforcerons de tirer de ſes principales actions, & de ſes plus notables ſentimens, une connoiſſance de ſa perſonne la plus exacte que nous pourrons; ce qui ſervira tant à reprimer la médiſance de ſes enne-

Naudé Apol. cap. 30.

mis, qu'à montrer qu'il n'eſt pas indigne de l'approbation de nos Docteurs, & de celle qu'il a receuë preſque de tout le monde. Je n'en veux point d'autre preuve parmi les Gentils, que ce qu'a obſervé Ciceron au ſujet de Numa, qu'une erreur populaire faiſoit paſſer pour Pythagoricien. Car il dit qu'elle n'avoit point d'autre fondement, que la grande reputation des diſciples de Pythagore, qui fut cauſe qu'on nommoit communément en Italie Pythagoriciens tous ceux que la ſcience & la ſageſſe avoient rendus recommandables. Selon cette façon de parler, les Romains comme fort mauvais chronologues, donnerent le ſurnom de Pythagoricien à leur Roy Numa, quelques ſiecles aprés ſa mort, nonobſtant qu'il fuſt plus ancien que Pythagore, qui ne parut dans le monde que du temps de Tullus Hoſtilius ſelon Tite-Live, ou de Tarquin le Superbe, ſi nous en croions le meſme Ciceron & Aulu-Gelle. Sa reputation n'a gueres eſté moindre parmi les Juifs, ainſi qu'on peut voir dans Joſephe, qui luy donne le premier rang entre tous les Philoſophes, pretendant neantmoins qu'il devoit à la Synagogue des Hebreux les plus beaux traits de ſa Philoſophie. Il le nomme dans un autre endroit devant Anaxagore, Platon, & les Stoïciens, parlant de ceux qui ont le mieux penſé de la Nature Divine. Et il compare ailleurs les Eſſeniens aux Pythagoriciens, comme ils ont eu ve-

V.

Lib 4. Tuſc. qu.

Lib. 1. Hiſt.

Lib 1. Tuſc qu.

Lib. 17. cap. 21. lib. 1. & 2. contra Apionē. & lib. 15. ant. Iud. cap. 15.

ritablement beaucoup de conformité enſemble, ſelon qu'il décrit ceux-là au ſeptiéme chapitre du ſecond livre de la guerre Judaique. Clement Alexandrin, & Saint Ambroiſe appuient le jugement de Joſephe, le dernier ſuppoſant que Pythagore eſtoit Juif d'extraction; & l'autre qu'il s'eſtoit laiſſé circoncire par les Preſtres d'Egypte, pour eſtre inſtruit en leur Philoſophie qu'ils tenoient des Juifs, rapportant l'opinion de ceux qui l'ont meſme pris pour le Prophete Ezechiel. Ce qui eſt tres-conſtant ſur cela dans Diogene, & dans tous les autres Eſcrivains de ſa vie, c'eſt qu'il voiagea non ſeulement en Egypte, mais encore en Phœnicie, & en Chaldée, où il eut la converſation des Mages qui eſtoient les Philoſophes du païs, & où il apprit vrai-ſemblablement beaucoup de choſes de la Religion des Hebreux. Quoiqu'il en ſoit, Saint Ambroiſe a mis dans un autre lieu de ſes Epiſtres la probité de Pythagore & ſa ſageſſe à un ſi haut prix, qu'il ne croit pas qu'on luy doive comparer aucun des Philoſophes anciens. Et quand le grand Maiſtre de l'Eſchole declare qu'il le tient, avec Socrate, pour les deux plus vertueux qu'ait eu le Paganiſme, il luy donne, ce me ſemble, le premier rang entre ceux qui poſſedoient la Foi implicite, dont nous nous ſommes expliquez dans la premiere Partie de ce liure. Eſſaions donc ſelon noſtre projet de montrer par les plus eſſen-

Lib. 3. ep 70.

Lib. 1. Strom.

Ep. 20.

S Thom. 4. de regim Prin 4. & in 3. parte.

tielles parties de sa vie, que ce n'est pas à tort qu'on a si bonne opinion de luy. V.

La premiere chose que je remarque en ce grand personnage, c'est la rare modestie dont il accompagnoit toutes ses actions. Ce fut elle qui luy fit refuser dés le commencement le titre de Sage, que prenoient de son temps tous ceux de sa profession. Il protesta qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul, & se contentant de celuy de Philosophe, ou d'Ami de la Sagesse, il fut comme le Parain de la Philosophie, & baptisa du beau nom de Philosophe tous ceux qui l'ont porté depuis luy. Ce fut encore la mesme modestie qui luy fit donner cet important conseil à son grand ami l'athlete Eurymene, de ne combattre jamais pour obtenir la victoire, s'abstenant d'en venir jusques-là, parce que l'envie qui la suit ne sçauroit estre trop évitée. Et nous voions dans Jamblique qu'avant que de recevoir ceux qui se presentoient pour estre ses disciples, il les éprouvoit trois ans durant par diverses sortes de mépris, afin d'estre assuré de leur humilité, dont il faisoit la base de toutes les autres vertus. N'est-ce pas ce qui se pratique tous les jours dans nos maisons Religieuses ? Et Pythagore n'avoit-il pas la mesme pensée sur cela que Salomon, qui conjoint dans ses Proverbes l'humilité, & la sagesse, comme deux compagnes inseparables ? Les superbes ressemblent aux Cyprés élevez, qui ne

Cap. 17. de vita Pyth.

Vbi est humilitas, ibi & sapiétia. Prov. cap. 11.

portent que des fruits inutiles ; ce Philosophe estoit comme une vigne rampante, qui a produit les siens si excellens, & en si grande abondance, qu'ils sont encore à present une des plus douces pastures de nos ames.

Ce qui releve extremément sa modestie, & qui luy donne un merveilleux éclat, c'est l'extraordinaire capacité de son esprit, qu'on nous assure avoir reüni toutes les sciences en un, & formé cette parfaite encyclopedie où tant de personnes ont aspiré depuis luy. Ses livres nous le feroient voir plus particulierement, s'il nous en restoit quelque chose davantage par les titres. Car encore que Plutarque & assez d'autres nient qu'il ait jamais rien écrit, non plus que Socrate, Arcesilaus, & Carneades ; si est-ce que Diogenes Laërtius fait voir clairement, & par de bonnes autoritez, qu'ils se sont grandement mécomptez en cela. Il avoit traitté la Morale, la Politique, & la Physique, n'aiant pas mesme, dit Diogene, negligé la Medecine. Mais ce fut dans les Mathematiques principalement où il se rendit admirable. Il inventa de nouvelles regles d'Arithmetiques, & mit la Geometrie à sa perfection, qui n'avoit auparavant que les premiers Elemens qu'un certain Mœris avoit trouvez. Bref, il se plut si fort dans ces parties de la Mathematique qu'on nomme pures, qu'aiant trouvé le theoreme qui se voit dans la quarante-septiéme

In Alex.

proposition

proposition du premier livre d'Euclide, il en sacrifia d'aise aux Muses une hecatombe de cent bœufs. Proclus dit neãtmoins qu'il se contenta d'en immoler un. Et Porphyre soustient que ceux qui ont le mieux sceu cette histoire, ne parlent que d'un bœuf fait de farine, qu'il mit sur l'autel pour remercier Dieu d'une si belle invention. On peut juger s'il mépriſoit les Mechaniques par ce qu'Aristoxenus avoit écrit, que les Grecs tenoient de luy leurs poids, & leurs mesures. Pour ce qui est de l'Astrologie, nous lisons dans Pline que ce fut ce Philosophe qui découvrit le premier la nature de la Planete de Venus; c'est à dire comme Pline l'explique, & Parmenide dans Diogenes Laërtius, qu'il s'apperceut le premier que Vesper, & Phosphore ou Lucifer, n'estoient qu'une mesme estoille. On remarque de mesme que le Ciel n'avoit jamais esté nommé κόσμος avant luy. C'est une chose certaine que ses disciples, & Philolaus entre autres, eurent un Systeme Astronomique qui leur estoit particulier, & dans lequel ils supposoient la mobilité de la terre; de sorte que tout ce qu'on en dit aujourd'huy de si vrai-semblable, n'est rien qu'une illustration de l'opinion que les Pythagoriciens ont autrefois soustenuë. Certes, il faut que Pythagore eust une connoissance bien parfaite du Ciel & de la Terre, puisqu'il assuroit dés son temps par raison ce que l'experience a montré depuis estre veritable, qu'il y avoit V.

des Antipodes. Et ſans doute que la plûpart de ſes predictions n'avoient point d'autre fondement, lors qu'il donnoit avis des tremblemens de terre futurs, des peſtilences à venir, & des tempeſtes que les vents devoient exciter ſur la mer; ce qui a peut-eſtre donné lieu à mille contes fabuleux dont on ſe ſert pour le convaincre de Magie. Car nous liſons dans la vie de ſon Maiſtre Pherecydes, qu'il a ſouvent preveû les meſmes choſes par de meſmes moiens, comme en beuvant de l'eau d'un puits, qui fit conjecturer à l'un & à l'autre des tremblemens de terre, qui arriverent ſelon qu'ils l'avoient dit. Je ne veux pas oublier juſques à quel poinct Pythagore porta la Muſique, qui ſemble n'eſtre d'uſage que pour le plaiſir. Il s'en ſervit ſi utilement dans la Morale, qu'il adouciſſoit les plus violentes paſſions de l'ame par la melodie, témoin ce jeune homme deſeſperé d'amour, qu'il remit en ſon bon ſens avec un air Spondaïque ou Sacrifical. Toutes les autres agitations d'eſprit eſtoient appaiſées de meſme par des ſons qu'il avoit appropriez à chacune en particulier; comme les Medecins ont des remedes ſinguliers aux diverſes maladies du corps. Iambliche qui uſe de cette comparaiſon, adjouſte qu'avec de certaines chanſons il concilioit à ſes diſciples un tres-doux ſommeil, & qui produiſoit des ſonges le plus ſouvent veritables. Si je voulois expliquer ici ce qu'il enſeignoit de la

Musique des Cieux, & s'il la croioit sensible selon que le dit Porphyre, ou bien seulement par analogie, de façon qu'elle ne fust comprehensible que par l'entendement, il faudroit s'y arrester plus que le lieu ne le permet; & puis ce que j'en ay dit dans un discours Sceptique de la Musique, qui a precedé celuy-ci, me peut bien exempter de la peine d'une redite. V.

Mais Pythagore n'a rien eu de considerable comme la pieté, dont on nous fait voir qu'il estoit touché dans la reconnoissance d'un souverain Estre. Il admiroit sa Providence eternelle, & defendoit pour cela de demander rien à Dieu en particulier, parce qu'il ne croioit pas que personne sceust assez ce qui luy estoit propre. Car d'interpreter autrement ce precepte, & au sens que luy donnent ceux qui le veulent faire passer pour une defense absoluë de prier Dieu, c'est prendre plaisir à se tromper d'autant plus lourdement, qu'ils imputent ailleurs à Pythagore d'avoir fait souvent des Sacrifices, qui estoient toûjours accompagnez de prieres. Et de verité, je ne doute point qu'il n'ait commis la faute de tous les autres Philosophes, que la crainte faisoit s'accommoder au culte Divin establi de leur temps. Mais je soûtiens que le precepte de ne demander rien de precis à Dieu, parce que nous sommes tous dans l'ignorance de ce qui nous est le plus expedient, ne peut estre justement blâmé par un Chrestien, qui dit tous les

Lib. 2. Hist. nat. cap. 6. Collius cap. 24.

jours à Dieu que ſa volonté ſoit faite, ſe ſoûmettant par là à ſa Providence, ſelon le ſentiment de ce Philoſophe. Peut-on dire, qu'autre choſe que le reſpect qu'il portoit à la Divinité, luy fiſt condamner ceux qui juroient par elle, & qu'il diſoit ſe devoir efforcer d'eſtre aſſez croiables d'eux-meſmes, ſans la meſler dans leurs ſermens? Chacun ſçait que ſes diſciples n'aſſuroient rien que par le nombre quaternaire, ſinon qu'ils prenoient quelquefois leur maiſtre à témoin de la verité de ce qu'ils ſoûtenoient. Pour moy je ſuis perſuadé que ce grand homme ne reconnoiſſoit qu'une cauſe premiere, & qu'un ſeul Dieu Auteur de toutes choſes, quoy qu'il n'oſaſt pas ſe declarer là-deſſus ouvertement. On rapporte un conte de luy, qui montre bien ce qu'il penſoit de la pluralité des Dieux de ſon ſiecle, & de toute la Theologie du Gentiliſme. Il feignit d'eſtre deſcendu aux Enfers, où il avoit veû les ames d'Heſiode & d'Homere, la premiere attachée à une colomne d'airain, la ſeconde pendante à un arbre, & environnée de ſerpens, à cauſe des mauvais diſcours de l'vn & de l'autre de ces Poëtes touchant les choſes du Ciel, où ils avoient introduit preſque tous les Dieux des Payens. Mais il ne jugeoit pas qu'on peuſt deſabuſer le peuple là-deſſus: C'eſt pourquoi il ſe contentoit d'uſer de quelques propos enigmatiques, par l'un deſquels il defendoit à ſes diſciples de cheminer dans

les grands chemins ; c'eſt à dire de ſuivre V.
les ſotes opinions du vulgaire. Et par un autre il leur enjoignoit de ne porter jamais la figure des Dieux gravée ſur des anneaux ; ce qu'on a toûjours pris pour une prohibition de reveler ce qu'il leur avoit enſeigné de la nature Divine. Je mettrois entre les marques de ſa pieté la ferme creance qu'il avoit de l'Immortalité de nos Ames, n'eſtoit qu'il s'eſt ſi fort mépris en cette ridicule Metempſychoſe dont on le fait Auteur, que c'eſt un des poincts de ſa doctrine qui a le plus de beſoin d'une bonne circonciſion.

Or il ne pouvoit avoir cette connoiſſance de Dieu ſans l'aimer, ni eſtre touché de cét amour ſans en avoir pour la verité ; veu meſmement qu'il avoit appris des Mages au dire de Porphyre, qu'à conſiderer Dieu humainement, on ne luy pouvoit donner de plus beau corps que la lumiere, ni d'autre ame que la verité. Pythagore adjoûtoit à cela, que rien par conſequent ne nous pouvoit rendre ſi ſemblable à Dieu, que d'eſtre veritables. Et il ſe rendit ſi exact dans la recherche de cette reſſemblance, qu'on veut qu'il n'ait receu le nom de Pythagore, qu'à cauſe que ſes paroles n'eſtoient pas trouvées moins veritables que celles d'Apollon ſurnommé Pythius. C'eſt d'où eſt venu ce mot ſi ordinaire parmi les Grecs, αὐτὸς ἔφα il l'a dit ; par ce que ſes diſciples n'avoient rien de plus fort que ſon autorité, pour aſſeurer ce

qu'ils vouloient qu'on tinſt pour certain. Le menſonge eſt honteux en la bouche de toutes perſonnes, mais il le tenoit infame dans celle d'un Philoſophe, qui fait profeſſion particuliere de rechercher la verité, comme la plus agreable nourriture de ſon eſprit.

Que s'il aimoit ce qui eſt vrai, il n'affectionnoit pas moins ce qui eſt juſte. Auſſi ſont-ce deux choſes ſi conjointes, qu'elles ne ſont priſes ſouvent que pour une méme.

Qu. 21. art. 2. Sainct Thomas interpretant dans la premiere partie de ſa Somme un endroit du Pſalme quatre-vingt quatriéme, où la Verité eſt miſe pour la Juſtice, montre fort bien que cette Juſtice en Dieu eſt tres-proprement nommée une verité; & qu'en nous-meſmes ces deux vertus paſſent quelquefois par une ſeule appellation. Pythagore témoigna l'eſtime qu'il faiſoit de la Juſtice, par le precepte myſterieux qu'il donna, de ne s'aſſeoir jamais à table que le ſel n'y euſt eſté mis auparavant; ce que tous les Interpretes ont expliqué de la Juſtice, qu'il vouloit qui intervinſt en chacune de nos actions. Et certes comme le ſel conſerve tous les corps qui le reçoivent, la Juſtice ſeule maintient la ſocieté des hommes, qui peuvent ſi peu ſubſiſter ſans elle, que les Pirates meſmes ſont contraints de luy donner lieu parmi eux, & de la meſler dans le partage de leurs brigandages. Je ſçai bien que Carneades harangua contre elle dans Rome publiquement; qu'à ſon

imitation Ciceron faisoit tenir le parti de l'injustice à L. Furius Pilus dans ses Livres de la Republique ; & qu'on veut que le Philosophe Phavorinus se soit encore exercé sur le mesme sujet. Mais toutes ces galanteries Academiques ne sont que des jeux innocens, semblables aux loüanges de la fiévre, ou de la folie, & qui ne font rien contre ce qu'a dit Pythagore si à propos & si serieusement à l'honneur de la Justice, & des Loix, qu'il nommoit, selon ses façons de parler ordinaires, les couronnes des villes, parce qu'on ne les pouvoit toucher sans crime, & sans violer le respect qui leur estoit deû.

V. *D. Aug. lib. 2. de civ. Dei cap. 22.*

Il ne faut pas que nous oublions à remarquer avec combien de soin il cultivoit l'amitié. C'est luy qui a dit le premier que toutes choses devoient estre communes entre les amis; & qu'un ami estoit un autre soi-mesme. Et nous sçavons en effet, que ses disciples ont vescu dans une communauté de biens, peu differente de celle qui s'est pratiquée depuis entre les premiers Chrestiens C'est pourquoi Aulu-Gelle a observé que les Romais usoient du mot Grec κοινόβια , pour exprimer les lieux où plusieurs personnes vivoient en commun, retenant le nom, & la chose, de l'institution de Pythagore. On peut considerer trois temps differens dans l'amitié, le commencement, le milieu, & la fin ; il a donné des regles fort precises de chacun. Pour le premier il defendoit de frapper

Κοινὰ τῶν φίλων.

Lib. 1. noct. Att. cap. 9.

dans la main de toutes perſonnes indifferemment : voulant dire qu'on devoit bien prendre garde de ne ſe pas lier d'amitié, qu'on n'euſt ſoigneuſement reconnu auparavant l'humeur de celuy qui ſe preſentoit pour la contracter. Pendant le cours de l'amitié il vouloit qu'elle fuſt conſervée avec une fidelité ſi exemplaire, qu'il n'y a rien eu parmi les anciens de ſemblable pour ce regard, à ce qu'on rapporte de quelques Pythagoriciens. Denis le Tyran contoit luy-meſme regentant à Corinthe, comme il avoit eſté refuſé par Pithias & Damon, de faire le tiers dans une amitié où il leur avoit veû expoſer la vie l'un pour l'autre, avec une franchiſe que toute la Cour admira. On peut bien lire encore dans Jambliche l'hiſtoire de Clinias & Prorus, avec quelques autres, qui font voir que jamais perſonne n'a eſtendu les devoirs d'amitié, juſques où Pythagore les faiſoit aller. Quant au dernier temps, qui eſt celuy de la rupture, il ne croioit pas que ceux de ſa Secte, aprés avoir ſi bien commencé, le deuſſent jamais éprouver. Et il condamnoit ſi fort les amis douteux, ou inconſtans, qu'à mon avis c'eſtoit contre eux qu'il avoit donné le precepte, de ne ſouffrir point d'arondelle ſur le toict de la maiſon. Ie ſçai bien que Porphyre & Jambliche l'ont autrement interpreté. Mais j'ay pour moi tous ceux qui ont pris cét animal pour le ſymbole des amis intereſſez, qui nous viſitent pendant le beau

temps de la prosperité, & nous quittent V.
aussi-tost que l'Hiver paroist, ou que le moindre vent d'une mauvaise fortune commence à tirer contre nous. Certes, l'amitié des hommes vertueux doit estre immortelle ou si elle reçoit parfois quelque diminution, à cause que l'imbecillité de nostre nature se mesle par tout, il faut qu'ils imitent cette mesme nature, qui procede bien plus lentement en ce qu'elle corrompt qu'en ce qu'elle engendre. Et comme la mer qui monte en cinq heures, en emploie ordinairement sept à descendre, on ne sçauroit moins faire que d'user de quelques periodes semblables en l'amitié, lors qu'elle éprouve de l'agitation; & la raison requiert que nous soions beaucoup plus tardifs à l'éloignement, s'il est necessaire, qu'aux approches.

Plusieurs ont attribué à Pythagore une abstinence plus grande que ne dit Diogenes Laërtius sous l'autorité d'Aristoxene. Car Jambliche ne veut pas qu'il se dispensast seulement de manger des febves, & de ce qui peut estre de mauvaise nourriture; il luy oste toute celle des viandes, dont Aristoxene asseuroit qu'il avoit librement usé, à la reserve du bœuf, & du mouton. Et l'extraict de Photius, dont nous avons parlé, porte que les Pythagoriciens estoient si fort dans la creance de la Metempsychose, qu'ils se fussent plûtost passez d'alimens, que de tuer les animaux pour en user comme nous faisons. Je

laisse à examiner à d'autres la façon de vivre particuliere de ce Philosophe, pour dire en general qu'il estoit si sobre, que Saint Hierôme le propose à Jovinien devant Socrate, & Antisthene, comme celuy de qui la retenuë au boire & au manger pouvoit donner de la confusion aux Chrestiens de son temps. Cela me fait souvenir de ce qu'on lit dans les Recüeils de Constantin, comme aiant esté écrit par Diodore, que les disciples de Pythagore faisoient de temps en temps dresser de tres-beaux festins, & que s'estant mis à table, aprés avoir bien excité leur appetit en regardant tout ce qui leur avoit esté servi, ils se levoient sans y toucher, avec une temperance qui n'est pas hors d'usage, à ce qu'on dit, parmi quelques-uns de nos Religieux.

Or Pythagore n'avoit pas moins d'abstinence en beaucoup d'autres choses, & principalement en ce qui luy pouvoit donner de la joie, ou de la tristesse. Car Porphyre dit expressément que personne ne le vit jamais rire ni pleurer, bien qu'il reconnoisse qu'outre le plaisir de la Musique, il prenoit parfois celuy de la danse. Ce qui montre assez que le reglement de ses mœurs pour ce regard, procedoit d'une excellente moderation d'esprit, plûtost que d'une influence de Saturne.

Mais entre toutes ses abstinences je n'en croi point de plus considerable que celle du parler, qui a rendu si memorable le si-

lence Pythagorique. Plutarque dit dans ſes Propos de table, qu'une des raiſons qu'eut Pythagore de defendre qu'on mangeaſt des poiſſons, fut de voir qu'ils eſtoient muets, ce qui les luy fit mettre preſque au rang de ſes diſciples. Et il receut du Bœuf les premieres leçons qu'il fit à ſa langue, pour luy apprendre à ſe taire, ſi nous en croions Apollonius dans Philoſtrate. Quoi qu'il en ſoit, outre le ſilence de cinq ans dont l'on a tant écrit, il vouloit qu'on le pratiquaſt tellement pendant tout le cours de la vie, que ceux de ſa Secte eſtoient plûtoſt reconnus par luy, que par la parole. Ce fut ce qui rendit Epaminondas ſi taciturne, aiant eſté inſtruit, avec Philippe de Macedoine, que les Thebains avoient en oſtage, par Lyſis Pythagoricien; & ce qui fit dire qu'il n'y avoit homme de ce temps-là qui ſceuſt davantage, & qui parlaſt moins qu'Epaminondas. Les Arabes ont là-deſſus une façon de s'expliquer fort Pythagorique, quand ils diſent qu'un fou a toûjours le cœur ſur la langue, mais qu'un homme ſage retire la ſienne auprés du cœur. Il y en a qui ont creu que cette inhoſpitalité, dont nous avons dit que Pythagore vouloit qu'on uſaſt envers les Arondelles, regardoit ces grands diſcoureurs avec qui l'on ne doit jamais contracter de ſocieté. Et l'une de ſes plus belles ſentences porte, que nous ne devons pas eſtre moins fideles à garder le depoſt d'un ſecret, que celuy

V.

Lib. 6. cap. 6.

Cent. 1. pr. 83.

d'un threſor. Pour moi j'eſtime d'autant plus le ſilence Pythagorique, qu'il s'accõmode merveilleuſement bien avec noſtre Religion. Salomon le recommande dans toutes ſes œuvres, & il dit particulierement dans ſes Proverbes, que les levres tiennent lieu de fortereſſe aux hommes ſages, comparant ceux qui ne ſe peuuent taire à une ville toute ouverte & ſans murailles. Le chaſtiment de ceux qui travaillerent à cette élevation inſenſée de la Tour de Babel, fut de parler beaucoup & ne rien faire de bien. Nous tenons le ſilence des Cloiſtres pour l'une des plus grandes auſteritez qui s'y exercent. Et la ceremonie dont on uſe dans le ſacré College de fermer & ouvrir la bouche aux Cardinaux, n'a pas peu de rapport à ce que Pythagore pratiquoit parmi ſes diſciples.

Cap. 14, & 25.

Faiſons ici une petite reflexion ſur leur conduite politique, qui nous peut beaucoup ſervir à les mieux reconnoiſtre. Car nous voions par une lettre que Pythagore écrit à Anaximene, qu'il ne croioit pas que la Philoſophie deuſt empeſcher les hommes de ſe meſler du gouvernement public, luy declarant qu'il intervenoit ſouvent dans les differens qui portoient de ſon temps les Italiens à ſe faire la guerre les uns aux autres. A la verité, quelques-uns de ſes Sectateurs furent nommez Sebaſtiques, ou Religieux, parce qu'ils ne vaquoient qu'à la contemplation. Il y en eut d'autres qu'on appelloit Mathematiciens,

Incertus aut. apud Phot.

à cauſe de l'Aſtrologie, Geometrie, ou telle autre partie des Mathematiques qui les occupoit. Mais il s'en trouvoit auſſi qui portoient le ſurnom de Politiques, dautant qu'ils s'adonnoient principalement à juger des intereſts de l'Eſtat. Photius, de qui nous apprenons cela, fait une autre diſtinction, entre ceux qui eſtoient les plus familiers avec Pythagore, qu'on nommoit Pythagoriciens, les diſciples de ceux-là qui furent nommez Pythagoriens, & les plus éloignez de ſa perſonne, qui ſuivoient ſa doctrine en divers lieux, & ſe contentoient d'eſtre dits Pythagoriſtes. Or je ne doute point que ſes amis intimes ne fuſſent dreſſez de ſa main au maniement des affaires publiques, comme le témoignent bien ces renommez Legiſlateurs, Charondas, & Zaleucus, qui eſtoient du nombre, & qui formerent le Droict Civil de beaucoup de villes d'Italie, & de Sicile, telle que Crotone, Sybaris, Catane, Agrigentum, Locres, Rhegio, Himere, Taurominium, & quelques autres. Ie tiens encore qu'il n'y avoit qu'eux à qui il confiaſt les plus hauts myſteres de ſa Philoſophie, & ſur tout l'importante connoiſſance d'un ſeul Dieu tout-Bon, & tout-Puiſſant, avec le mépris des autres qu'on adoroit alors, comme une choſe qui ſuit neceſſairement cette premiere lumiere. Car parce que le peril eſtoit grand d'entreprendre ouvertement la ruïne de tant d'Autels, il penſa que c'eſtoit aſſez fait à

V.

Pythagorici. Pythagoræi. Pythagoriſtæ.

luy de communiquer ſa ſcience à ceux qu'il jugeoit dignes de l'entendre, & à qui il recommandoit ſur tout le ſecret, ne croiant peut-eſtre pas que le peuple fuſt capable d'en faire ſon profit. Ce que nous avons déja remarqué en parlant de la pieté de ce Philoſophe, m'oblige à faire un tel jugement, & le grand auantage que ſes diſciples pretendoient ſur le reſte des hommes, m'y confirme. En effet, on peut voir dans Jambliche qu'on leur reprochoit qu'il s'eſtimoient de petits Dieux terreſtres, & les autres hommes des beſtes qu'il faloit ſubjuguer. C'eſt pourquoi ils ſoûtenoient qu'Homere n'avoit nõmé les Rois Paſteurs des peuples, que pour nous faire comprendre qu'on devoit traitter les perſonnes vulgaires de meſme que le reſte des animaux. Or ils mettoient en ce rang tous ceux qui n'eſtoient pas de leur ſocieté, dautant qu'ils les voioient encore dans les erreurs groſſieres des fauſſes Religions, comme gens qui n'avoient pas pris ces hautes connoiſſances de la Divinité, dont Pythagore avoit fait leçon ſeulement à ceux qu'il affectionnoit le plus. Ainſi le meſme Jambliche obſerve ailleurs, qu'ils croioient eſtre entierement au deſſus des Loix, ne voulans pas ſeulement voir les lieux où la Juſtice s'exerçoit, qui n'avoit à leur dire nulle juriſdiction ſur eux. Et l'on ſçait que leur coûtume eſtoit de dreſſer des ſepulcres vuides, ſelon l'uſage de ce temps-là, à ceux de leur Secte qui en

De vita Pyth. cap. 35.

Protrept. c. 14.

estoient sortis, comme si c'eust esté quitter la vie que d'abandonner leur famille Avec ce grand courage l'Histoire nous apprend qu'ils affectoient par tout l'absoluë puissance, & qu'ils en ont souvent abusé jusques à se rendre intolerables en beaucoup de lieux, ce qui a mesme esté cause de leur totale ruïne. Voici comme elle arriva. Un des premiers hommes de la ville de Crotone nommé Cylon, desira d'estre admis au nombre de ceux avec qui Pythagore traittoit le plus privément. Le refus que l'humeur altiere de ce pretendant luy fit recevoir, le porta jusques à un tel ressentiment, qu'il conspira avec ses amis contre Pythagore & ses disciples; & les faisant passer pour des Athées, & des factieux qui ne visoient qu'à la tyrannie, il excita une sedition, dans laquelle ils perirent presque tous par le feu qui fut mis au logis où ils s'estoient retirez. Quelques-uns disent que Pythagore estoit alors absent, les autres veulent qu'il ait esté l'un des deux ou trois qui se sauverent, mais qu'il perit dans une autre conjuration qui se fit à Metapont, semblable à celle de Crotone. C'est une chose constante que ce premier incendie en excita de pareils presque dans toutes les villes d'Italie & de Sicile, où il y avoit des Colleges de Pythagoriciens. Or quoique le principe de leur calamité soit plein d'injustice, il est certain pourtant que le desir qu'ils avoient de dominer, fut ce qui donna le plus de prise V.

ſur eux à la calomnie, & ce qui excita l'envie & la haine de la multitude contre toute leur Secte. Je penſe en effet que c'eſt la principale cauſe de ſa perte, qui fut ſi voiſine de ſon origine, que peu s'en faut qu'on ne puiſſe dire que Pythagore en vit le commencement & la fin. Car depuis ſa mort & cette grande perſecution de tous les ſiens qui arriva au meſme temps, il n'y a eu que fort peu de Pythagoriciens épars çà & là par le monde, & qui n'oſoient meſme, à ce que dit Porphyre, reveler le plus ſecret de leur Philoſophie, ſi tant eſt qu'ils en euſſent connoiſſance, leur maiſtre, comme nous avons remarqué, ne le communiquant qu'à ceux d'entre eux qui eſtoient le plus dans ſa confiance, & qui perirent preſque tous dans cette conjuration Cylonienne. Ce n'eſt pas que je ne me ſouvienne bien que Diogenes Laërtius luy donne des ſucceſſeurs en ſa doctrine juſques à la dix-neufiéme generation, ou pour mieux dire juſques à la neuf ou dixiéme, ſelon la correction de Lipſe. Mais par le texte meſme de Diogene cela ne s'eſtend que juſques aux diſciples d'Euritus & de Philolaüs, vers le ſiecle d'Alexandre le Grand; ce qui n'eſt pas comparable à la ſuite qu'ont euë la plûpart des autres familles Philoſophiques. Quoiqu'il en ſoit, Ciceron ſemble témoigner en plus d'un endroit, qu'il n'y avoit quaſi plus de ces Philoſophes de ſon vivant. Et Seneque dit que du ſien leur Eſchole eſtoit deſerte & ſans Precepteur.

4. Tuſc. qu. & lib. de univ. lib. 7. qu. Nat. cap. ult.

Il faut obſerver qu'outre cette premiere & principale cauſe de leur peu de durée, Porphyre en donne trois autres qui meritent d'eſtre conſiderées. La premiere qu'ils ne s'expliquoient gueres que par les nombres, faiſans de l'Arithmetique la principale partie de leur Philoſophie, ce qui la rendoit par trop enigmatique & obſcure. La ſeconde, qu'ils s'eſtoient tous ſervis du dialecte Dorique dans leurs compoſitions, ce qui cauſoit une ſeconde obcurité, & faiſoit que leurs Livres n'eſtoient preſque pas intelligibles. La derniere, que Platon, Ariſtote, & ces autres grands Chefs d'ordres philoſophiques, aiant pris ce que la Secte Pythagorique avoit de meilleur, qu'ils tranſporterent chacun dans la leur en déguiſant leur larcin, ils la rendirent moins conſiderable, ne luy laiſſant rien de propre que ce qu'ils eſtimoient le moins, & par où meſme ils taſchoient de la rendre ridicule avec leurs interpretations calomnieuſes. Ainſi ſe perdit cette fameuſe Compagnie, & le plus eſſentiel de ſa doctrine, bien-toſt aprés qu'elle eut paru dans le monde. Voions à cette heure quel jugement nous devons faire de ſon Fondateur, & de ceux de ſes diſciples qui ont approché le plus prés de ſon merite. V.

L'inſolence de quelques Payens qui ont oſé comparer la creature au Createur, comme nous avons déja remarqué en parlant de Socrate, s'eſt fait notablement paroiſtre au ſujet de Pythagore. Ils ont feint qu'il

fut nommé & salüé par le Genie d'un fleuve lorsqu'il le traversoit, afin de rendre moins considerable la voix du Saint Esprit qui fut ouïe sur le Jourdain au Bapteſme de Jesus-Christ. C'est à meſme dessein qu'ils ont debité pour des veritez une infinité de fables qui se disoient de ce Philosophe, assurans qu'il faisoit lire dans le rond de la Lune ce qu'il écrivoit sur un miroir convexe, qu'il arrestoit les Aigles volans; qu'il avoit une cuisse d'or, ou d'ivoire selon Origene; qu'il entendoit le chant des oiseaux, & commandoit à tous les animaux les plus feroces, comme les Ours; bref, qu'il se faisoit voir au meſme instant en des lieux tres-éloignez l'un de l'autre, tels que sont *Tauromínium* de Sicile & Metapont d'Italie. Or quoique la fausseté de tous ces contes soit assez évidente, & particulierement celle du premier par la diversité dont il est rapporté, Malchus nommant ce fleuve que Pythagore passoit avec ses amis, Caucasus; Jambliche Nessus, ou Nestus; d'autres Causus, au rapport de Saint Cyrille; & Apollonius d'Alexandrie, surnommé le Dyscole, se contentant de dire que c'en estoit un qui coule au dessous de Samos: Si est-ce que le zele de plusieurs Chrestiens ne fut pas satisfait en rejettant toutes ces impostures, à cause de l'opiniastreté de leurs adversaires, qui ne se pouvoient paier d'une simple negative. Mais en s'accommodant à leur infirmité, on receut pour autant de

Cap. 6. L. 3. adv Iulia.

veritez Hiſtoriques les merveilles qu'ils racontoient de Pythagore, ſous cette proteſtation, qu'il n'avoit rien operé en cela que par art magique, & avec l'aide des mauvais Demons. C'eſt-ce qui luy a donné une ſi grande reputation d'avoir eſté Negromancien, & ce qui fait que nous voions tant d'invectives contre luy dans quelques Peres, qui ont creu faire beaucoup pour la pieté, d'en uſer de la ſorte. Que s'il faut en un temps bien different du leur, & où nous n'avons plus rien à démeſler avec les Payens, juger de ce grand perſonnage ſur les apparences, je penſe qu'on y peut proceder de la ſorte. V.

Premierement l'impieté de ceux qui ont voulu tirer des paralleles de luy au Fils de Dieu, toute abominable qu'elle eſt, ne doit pas faire de prejudice à celuy, qui n'eſtoit plus au monde il y avoit long-temps, lorſqu'ils ſe ſont aviſez de cela. Car le blaſpheme de Celſus qui preferoit la patience d'Epictete à celle du meſme Redempteur, ne peut pas eſtre imputée non plus à ce pauvre Stoïcien, pour le rendre criminel des fautes d'autruy. Et ſi le Philoſophe Apollonius avoit eſté auſſi vertueux que quelques-uns l'ont creu, il ne ſeroit pas raiſonnable que la mauvaiſe intention qu'avoit Philoſtrate d'oppoſer tant de faux miracles qu'il luy faiſoit faire, à ceux de Jeſus-Chriſt, dans un Livre compoſé pour complaire à l'Imperatrice Julie, nous fit condamner abſolument A-

Origen. lib. 7. contra Celſ.

pollonius. Les crimes ſont perſonnels, & il y auroit de l'injuſtice à le rendre reſponſable de la malice de Philoſtrate, auſſi-bien que Pythagore de celle des Payens qui ſe ſont ſervis de ſon nom, pour rendre moins adorable, s'ils euſſent pû, celuy du Fils de Dieu.

En ſecond lieu toute ſorte de Magie n'eſt pas defenduë, & l'on peut voir dans tous les Eſcrivains de la vie de Pythagore, que celle qu'ils luy attribuent n'eſt pas des reprouées. Ils diſent qu'il fut juſques en Chaldée, où il apprit la ſcience des Mages qui n'a jamais eſté priſe que pour l'Aſtrologie, dont il n'y a que les abus qui ſoient condamnez. Et de fait, la meilleure partie des Peres honore aprés Saint Hierôme la memoire des Mages que l'Eſtoile miraculeuſe amena juſques dans Bethleem, parce que c'eſt le nom qu'on donne aux Sages ou aux Philoſophes dans tout l'Orient. Or outre cette connoiſſance des Cieux fort propre à ſe faire admirer, Pythagore fut diſciple de Pherecyde, le plus grand Phyſicien de ce ſiecle-là, & qui prediſoit auſſi-bien qu'Anaximandre beaucoup de choſes futures, comme entre autres les tremblemens de terre, par des raiſons purement naturelles. Il ne faut pas douter que Pythagore n'euſt appris ſous un ſi grand maiſtre les plus rares ſecrets de la Nature, & que par le moien des vertus occultes, ou des ſympathies & antipathies des corps phyſiques, il ne peuſt faire mil-

le belles choſes qui ſont priſes pour autant d'actions Magiques par le commun des hommes. L'art des nombres qu'il avoit étudié en Egypte avec tant de perfection, le pouvoit encore rendre ſuſpect de Magie auprés des ignorans, parce qu'on y pratique mille gentilleſſes qu'ils prennent pour autant de divinations. Je me veux taire de la Geometrie, & des Mechaniques, qui ont auſſi leurs merveilles, & dont Pythagore faiſoit tellement ſon jeu, qu'il ne nommoit point autrement la Geometrie que ſon Hiſtoire, à cauſe peut-eſtre du divertiſſement facile qu'il y prenoit, ou pource que ſes propoſitions ſe ſuivent, & ſont entenduës l'une par l'autre, comme les parties d'une narration Hiſtorique. V. *Iambl. cap. 18.*

Mais jugeons un peu de cela ſur le vraiſemblable, puiſque c'eſt tout ce qu'on peut faire aux choſes douteuſes, & qui ſont de la nature de celles-ci. Y a-t-il apparence qu'un homme profondément ſçavant, & ſi peu ambitieux tout enſemble que nous l'avons fait voir, cherchaſt à ſe faire eſtimer par des tours de Magie tels qu'on les luy attribuë? Sa pieté, & la connoiſſance qu'il avoit d'un ſeul Dieu tout-Bon, & tout-Puiſſant, pouvoient-elles ſouffrir qu'il euſt recours aux mauvais Demons? L'amour de la verité qui luy donna le nom de Pythagore, & qui le rendit le plus creu ſur ſa parole de tous les Payens, a-t-il quelque rapport avec les impoſtures des Sorciers, & les illuſions trompeuſes

dont on veut qu'il ait uſé ? Certes, ſi nous conſiderons toutes ſes autres vertus enſuite, qui le firent adorer aprés ſa mort, & convertir en un Temple, à ce que dit Iuſtin, le lieu de ſa demeure ordinaire ; avec ce que les plus ſçavans ſiecles du monde ont penſé de luy: il ſera preſque impoſſible que nous jugions ſi mal de ſa perſonne, que de la mettre au rang des plus infames Negromanciens, comme il le faudroit par neceſſité, ſi la moindre de toutes ces fables magiques que nous avons rapportées avoit quelque fondement.

Lib. 20. hiſt.

Or encore que nous aions dit juſques ici beaucoup de choſes, tant à la recommandation, qu'à la décharge de ce Philoſophe, ce n'eſt pas à dire pourtant que je pretende qu'il fuſt ſans defauts, & que je ne deteſte l'impieté des Gnoſtiques, & de cette Marcelline qui adoroient ſon image, ſelon que j'ay déja remarqué dans la premiere partie de ce Livre, ſous l'autorité de Saint Irenée, & de Saint Auguſtin. Quand Pythagore n'auroit point erré, comme il a fait en beaucoup d'autres poincts, ſon Idolatrie ſeule, pour le moins à l'égard du culte exterieur, le rend coupable d'un tres-grand crime. Mais parce que d'ailleurs par une grace ſpeciale du Ciel, ſes vertus Morales eſtoient accompagnées de la connoiſſance d'un ſeul Eſtre ſouverain, qu'il a pû invoquer à l'article de la mort, & luy demander pardon de toutes ſes fautes; je ne voudrois pas aſſurer

ſa damnation, comme d'autres ont fait, & je croi qu'il eſt plus ſeur de ſuſpendre noſtre jugement la-deſſus, puiſque celuy de Dieu nous eſt inconnu. Quelques-uns veulent qu'un ſi grand perſonnage ait eſté aſſaſſiné ſur le bord d'vn champ ſemé de febves, parce qu'il n'oſoit y mettre le pied, ce qui eſt tout à fait ridicule. D'autres le font perir de faim & de miſere, aprés quarante jours de priſon. Et il y en a qui aſſurent que la melancholie ſeule le tua, aprés la perte de tant de ſes amis. En quelque façon que ç'ait eſté, n'eſtant pas mort ſubitement, il a pû ſupplier cette Bonté infinie dont il eſtoit venu un raion juſques à luy, de luy faire miſericorde; & nous ne ſçaurions ſans temerité, ni peut-eſtre ſans crime, comme nous l'avons tant de fois repeté, preſcrire des bornes aux graces extraordinaires du Tout puiſſant. Si l'on conſidere la grande doctrine de ce Payen, ſes preceptes touchant l'adoration Divine, ſa Morale qui luy faiſoit examiner tous les ſoirs & tous les matins tres-ſoigneuſement ſa conſcience, avec le reſte des qualitez qui l'ont rendu ſi admirable, il eſt impoſſible qu'on ne diſe que c'eſt grand dommage que tant de belles vertus n'aient eſté Chreſtiennes. Il ne faut pas pourtant conclure déterminément qu'elles ſoient mal-heureuſes pour toûjours. Et je penſe qu'on doit plûtoſt ſouhaitter avec quelques-uns des Peres de l'Egliſe, que par des voies qui nous ſont inconnuës le Ciel les V.

ait couronnées de gloire. Cela peut-estre presuppose d'autant plus librement, que Salomon ne veut pas qu'une méchante ame reçoive jamais le don de la Sageſſe. Je ſçai bien que pluſieurs ont interpreté cela de la Sageſſe divine ſeulement. Mais il eſt vrai auſſi que d'autres l'eſtendent juſques à celle dont la ſeule Philoſophie Morale nous rend capables, & qui ne comprend pas les vertus Theologales comme fait la premiere. C'eſt choſe certaine, qu'entre tous ces anciens Philoſophes Pythagore a toûjours eſté reconnu pour l'un des plus vertueux; & par conſequent s'il y a lieu d'eſperer quelque choſe de leur ſalut, on peut bien, ce me ſemble, ne pas deſeſperer du ſien. La meſme choſe doit eſtre dite de ceux de ſa Secte, qui l'ont imité, & qui eſtoient ſans doute les plus grands ennemis du vice de tous les Gentils, ſi nos conjectures ne nous trompent.

In malevolam animam nõ intrabit ſapientia. *Saſ. c. 1. Sepulveda cp. 91.*

D'EPICVRE,

ET DE LA

SECTE EPICVRIENNE.

CE que les ſaintes Lettres ont dit d'Iſmaël, ſe peut fort bien appliquer dans les profanes à ce Philoſophe voluptueux. Il a eu la main levée contre tous les autres; & celle de tout ce qu'ils eſtoient n'a jamais ceſſé

ceſſé de travailler à ſa ruïne. En effet, on peut voir dans Diogenes Laërtius & dans Heſychius, qu'Epicure prenoit plaiſir à médire de tous ceux qui avoient acquis le plus de reputation dans la Philoſophie. Il n'épargna pas meſme Democrite, l'appellant ordinairement Lerocrite, ou Cenſeur de bagatelles, encore qu'il tinſt de luy & de Leucippus ſes Atomes imperceptibles, & que ſes Jardins ne fuſſent arroſez que des fontaines du premier, pour parler avec Ciceron, plûtoſt qu'avec Lactance, qui dit qu'Epicure auoit herité de la folie de tous les deux. Mais ſi ſon humeur ſatyrique ne ſouffroit pas qu'il épargnaſt perſonne, auſſi n'a-t-il eſté exempt des atteintes d'aucun de ceux de ſa profeſſion, & on le peut bien nommer le hibou des Philoſophes, que tous les autres ont pourſuivi d'une conſpiration commune. Ce n'eſt pas choſe difficile que d'en deviner la cauſe. Nous avons déja remarqué comme le plus important article de toute la Philoſophie eſtoit celuy du ſouverain bien. Or parce qu'Epicure le mit dans la volupté, il n'eut pas ſeulement pour contraires ceux qui ſe diſoient heureux au milieu des tourmens, comme les Stoïciens, mais encore tous ceux qui croioient que l'honneſteté de leur condition eſtoit bleſſée par un terme ſi odieux que celuy de la volupté. Et veritablement, puiſque la Morale de preſque tous les autres n'avoit rien de plus exprés que les preceptes de reſiſter aux vo-

V.

Lib. 1. de nat. Deor. Lib. 3. de fals. Sap. cap. 17.

luptez, & puiſque l'auſterité de leur vie qui les rendoit principalement conſiderables, alloit apparemment contre cette fin voluptueuſe que ſe propoſoit Epicure, ce n'eſt pas de merveille que ſa Secte fuſt en ſi mauvaiſe intelligence avec les autres. Elles ne laiſſoient pas de ſe faire aſſez ſouvent la guerre entre elles, mais elles convenoient neantmoins toutes en ce poinct de s'oppoſer aux Epicuriens, & de s'unir autant de fois qu'il eſtoit queſtion de combattre leur doctrine touchant le ſouverain bien.

Je me ſuis ſouvent eſtonné là-deſſus, pourquoi nous ne liſions point de ſi grandes invectives contre Ariſtippe & les Cyrenaïques ſes diſciples, qu'on en voit contre Epicure & ceux de ſa famille dans tous les Livres des Anciens. Car c'eſt une choſe conſtante que les premiers recherchoient une volupté, beauconp plus infame que n'eſtoit celle des derniers. Les Cyrenaïques ne conſideroient que les mouvemens voluptueux du corps; & comme ils preferoient ſes plaiſirs à ceux de l'ame, ils tenoient auſſi que les douleurs corporelles eſtoient beaucoup pires que celles de l'eſprit, ne faiſant eſtat de la vertu qu'autant qu'elle pouvoit ſervir à la volupté, comme on n'eſtime une medecine qu'à cauſe qu'elle eſt utile à la ſanté, ſelon leur comparaiſon ordinaire. Epicure au contraire ne parloit ouvertement que d'une volupté tranquille & repoſée; pro-

Diog. Laërt. in Ariſtip. & Epic. Lact lib. 3 de falſa Sap. c. 7.

teſtoit qu'il la tenoit inſeparable de la vertu ; & prouvoit l'avantage de celle de l'ame entre autres raiſons par vne fort expreſſe, que le corps ne reſſentoit ni le plaiſir, ni la douleur que dans le ſeul intervalle de leur preſence, là où les contentemens auſſi bien que les faſcheries de l'eſprit eſtoient ſenſibles dans toutes les trois parties du temps, le paſſé, le preſent, & le futur. Voire meſme à ſon dire les plus ſolides plaiſirs conſiſtoient en la memoire du bien paſſé, parce que tout ce qu'on ſe promet de l'avenir eſt incertain, & ce qui eſt preſent ne ſe poſſede jamais ſans crainte, pouvant eſtre à tous momens alteré. De ſorte qu'il n'y a, ſelon cette doctrine, que la ſeule ſouvenance, qui nous donne de pures & veritables ſatisfactions. Or peut-eſtre qu'une Philoſophie ſi ſcandaleuſe qu'eſtoit celle des Cyrenaïques, les fit juger plus dignes de mépris que de refutation, & qu'on ſe contenta de voir une Secte ſans ſuite & abandonnée, qui enſeignoit, outre ce que nous venons de rapporter, qu'il n'y avoit rien qui fuſt naturellement juſte ou injuſte, honneſte ou deshonneſte, les Loix & les Coûtumes ſeules en aiant fait la diſtinction. Mais il n'en fut pas de meſme à l'égard des Epicuriens, dont le nombre & la doctrine attirerent les contradictions de toutes les autres Compagnies Philoſophiques. V.

Jeſçai bien qu'on peut trouver eſtrange

que je parle de la doctrine d'Epicure, comme de quelque choſe conſiderable, veu le reproche que luy ont fait preſque tous les hommes de lettres de les avoir mépriſées. Ciceron le taxe de cela en plus d'un endroit, & particulierement du peu d'eſtime qu'il faiſoit de la Dialectique. Quintilien le confirme avec une façon de parler merveilleuſement hardie, quand il dit qu'Epicure commandoit à ſes Eſcoliers de s'éloigner à toutes voiles du païs des diſciplines. Athenée non content de l'avoir mal mené dans le troiſiéme & ſeptiéme Livre de ſes Deipnoſophiſtes, l'appelle ignorant de tout le cercle des ſciences dans le treiziéme Livre du meſme ouvrage. Et le Philoſophe Sextus commence ſon entrepriſe contre les Mathematiciens, c'eſt à dire en ce lieu-là contre ceux qui font profeſſion d'eſtre ſçavans, par une preſuppoſition qu'Epicure l'eſtoit ſi peu, qu'il ne ſçavoit pas meſme parler purement ſa langue naturelle. Mais comme je ne voudrois pas nier qu'il n'y ait eu beaucoup d'Epicuriens tres-ignorans, notamment ceux qui ne ſongeoient qu'à ſe veautrer dans toute ſorte de voluptez, & qui ont eſté communément nommez pour ce ſujet les pourçeaux d'Epicure: je croi auſſi qu'il faut tomber d'accord que pluſieurs de cette Secte n'ont pas veſcu de la façon, ni dans cette profonde & honteuſe ignorance qu'on leur a voulu imputer. Sur tout, c'eſt une moquerie de vouloir faire paſſer Epicure

Lib. 1. & 2. de fin. & lib. 1. & 2. Tuſc. qu. Fugere omnem diſciplinam navigatione quàm velociſſima jubet. *lib. 12. inſtit. cap. 2.*

pour un homme ſans lettres. Le nombre & la qualité de ſes œuvres ſur les plus belles matieres des ſciences montrent aſſez le contraire. Il a plus écrit, au rapport de Diogenes Laërtius, que pas un autre Philoſophe, & que Chryſippus meſme qui fut nommé ſon Paraſite, parce qu'il taſchoit de l'égaler dans ſes compoſitions, ne diſant bien ſouvent que les meſmes choſes qu'Epicure auoit déja traittées. A la verité, ils eſtoient en cela differens, que Chryſippe rempliſſoit ſes Livres d'une infinité d'autorités, & de paſſages entiers qu'il prenoit des autres, là où Epicure affectoit de ne citer jamais perſonne, de ſorte qu'en trois cens volumes, ou Cylindres, comme les nomme Origene, il n'y avoit pas un ſeul Auteur allegué, & l'on n'y voioit que la ſeule & nuë expoſition de ſes ſentimens. C'eſt en partie ce qui luy acquit la reputation de n'eſtre pas ſçavant, qu'il augmentoit autant qu'il pouvoit, parce que, comme dit Sextus au lieu que nous venons d'alleguer, il eſtoit bien-aiſe qu'on le priſt pour un Philoſophe naturel, qui n'avoit point eu de Precepteur, & qui ne devoit toutes ſes lumieres qu'à la bonté de ſon eſprit. Cela n'a pas empeſché pourtant qu'on ne l'ait accuſé d'avoir debité pour ſiens les Livres des Atomes de Democrite, & ceux d'Ariſtippe de la volupté. Sextus donne encore une autre raiſon de ce mauvais bruit, fondée ſur ce qu'il parloit tres-mal de Platon, d'Ariſtote, & V.

αὐτοδίδακτος καὶ αὐτοφυὴς φιλόσοφος.

generalement ſelon que nous l'avons déja remarqué de tous ceux qu'on eſtimoit le plus à cauſe de leur doctrine ; ce qui le mit dans la mal-veillance d'une infinité de perſonnes. Son plus grand ennemi fut un Nauſiphanes, dont il avoit eſté auditeur, & qu'il ne laiſſoit pas de ſurnommer le Poulmon, pour le noter de peu d'eſprit, proteſtant qu'il n'avoit jamais rien remarqué dans tout ſon ſçavoir qui peut ſervir à devenir ſage, ni qui fuſt capable d'avancer un homme dans la vraie Philoſophie. Mais le mépris qu'il fit de la Logique, excita plus que toute autre choſe l'averſion des autres Philoſophes contre luy. En effet, il ſe plaignoit que la Phyſique & la Morale eſtoiẽt preſque toutes corrompuës par cét Art de diſcourir avec trop de ſubtilité. Et il ſouſtient dans le cinquiéme des Tuſculanes de Ciceron, que cette grande attention qu'on apportoit au choix des paroles, & aux fineſſes du raiſonnement, avoit reduit les hommes à ne faire quaſi plus de cas des bonnes penſées, & qu'au lieu d'une Philoſophie ſimple & naïfve, ils l'avoient renduë toute captieuſe & Sophiſtique. Si eſt-ce qu'on ne peut pas dire qu'il mépriſaſt abſolument la methode de bien argumenter, & de former de bonnes conſequences. On ſçait que ſa Philoſophie avoit trois parties auſſi-bien que celle des autres, & qu'il ſubſtitua la Canonique en la place de la Dialectique ; c'eſt à dire qu'il retint cette ſcience aprés en avoir re-

tranché les excez, & corrigé les abus. Auſſi voit-on bien par ce peu de lumiere qui nous reſte de ceux de ſa Secte, qu'ils n'ignoroient pas les ſciences dont ils condamnoient la vanité. Et quoique Ciceron les traitte ſouvent fort mal comme Academicien, faiſant prendre à Cotta l'avantage ſur Velleius autant qu'il luy eſt poſſible; ſi eſt-ce que le dernier montre aſſez que les Epicuriens n'avoient pas moins d'eſtude que les autres, ni meſme d'adreſſe à ſe defendre, lors qu'ils eſtoient attaquez. V.

Ce que j'ai dit juſques ici en faveur d'Epicure, & de quelques-uns de ſes Diſciples, n'eſt pas pour les juſtifier de beaucoup de crimes dont je les tiens coupables, ni pour les égaler à ces autres Philoſophes de qui nous avons parlé en ſi bonne part. Les Epicuriens ont eu des opinions ſi impies de la Divinité: Leur doctrine touchant la nature de nos ames qu'ils faiſoient corporelles, & periſſables, a eſté ſi deteſtable: Et quelque interpretation qu'ils aient donnée à leur fin voluptueuſe, elle a cauſé tant de ſcandales, & produit tant de maux dans le monde, que je tiens pour deſeſperé le ſalut d'Epicure, & de tous ceux qui ont ſuivi la pernicieuſe doctrine qu'il enſeignoit. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant, s'ils ſont mal-heureux en l'autre monde, que nous leur devions imputer en celuy-ci des fautes qu'ils n'ont pas commiſes. Ils en ont aſſez fait de veritables, ſans

que nous leur en donnions de ſuppoſées. Et quand il n'y auroit que le témoignage de S. Hierôme, & de Seneque, deux Auteurs que le Chriſtianiſme & le Paganiſme reverent extrémement, je m'empeſcherai bien de croire que ſi Epicure a lourdement erré en de certaines choſes, il n'ait jamais rien dit de raiſonnable ailleurs; & que s'il eſt damné pour quelques vices tres-enormes, il ne puiſſe pas avoir eu l'uſage des vertus qu'une infinité d'Ecrivains ſans reproche luy attribuent. Pour le regard de Seneque, encore qu'il le rende ridicule dans ſon quatriéme Liure des Bien-faits, ſur le ſujet de la Divinité, à qui il n'avoit laiſſé que le ſoin d'éviter les ruïnes d'une quantité innombrable de mondes qui tomboient autour d'elle; ſi eſt-ce qu'il a parlé tres-honorablement de luy en beaucoup d'autres lieux, & en effet les plus belles lettres qu'il adreſſe à ſon ami Lucilius, ſon fondées ſur des preceptes d'Epicure, dont il ne ſe peut laſſer de loüer les ſentimens. Quant à Sainct Hierôme, il dit des choſes merveilleuſes à la recommandation de ce Philoſophe, dans ſon ſecond Livre contre Jovinien, il le propoſe aux Chreſtiens pour leur faire honte de leurs débauches, & il obſerve que toutes ſes œuvres n'eſtoient remplies que d'herbes, de fruicts, & d'abſtinences. Conſiderons maintenant ce qui a pû obliger l'un & l'autre de ces deux grands perſonnages à faire des jugemens ſi avantageux pour luy.

Cap. 8.

C'eſt une choſe ſi conſtãte que la volupté d'Epicure eſtoit accompagnée de toute ſorte de tẽperãce, qu'on voit par ce qu'il écrivoit à ſes plus intimes amis, qu'ordinairement ſes meilleurs repas ſe faiſoient avec un peu de fromage, qu'il joignoit au pain & à l'eau. Le meſme ſe peut dire de ſes veritables diſciples, qui ne beuvoient que fort peu de vin, & n'uſoient que de vivres tres-ſimples & tres-communs, comme le témoigne Diocles dans Diogene, & comme les plus grands ennemis meſme de leur Secte l'ont confeſſé, quand ils ont voulu mettre la main à la conſcience. Que ſi les dernieres paroles des hommes ſont les plus conſiderables de toutes, ſelon les termes de la Juriſprudence, il ne faut que lire celles d'Epicure à Idomeneus pour une preuve entiere de ce que nous ſoûtenons. Il luy proteſte qu'il tient pour bienheureux le dernier jour de ſa vie; & qu'encore que les douleurs qu'il reſſentoit dans la veſſie & dans les entrailles fuſſent extrémes, y aiant quatorze jours qu'une pierre bouchoit le conduit de ſon vrine, il recevoit neantmoins un tel contentement d'eſprit, dans le ſouvenir des raiſons Philoſophiques dont il ſe pouvoit attribuer l'invention, qu'il en retiroit une agreable compenſation à ſon mal. D'un autre coſté ſa Morale porte que les tourmens n'empeſchent pas la felicité du Sage, encore que la douleur puiſſe tirer de luy quelques ſoûpirs. Que ce Sage ne recherchera ja-

V.

mais d'amour une femme, dont les Loix luy defendent la jouïſſance. Qu'il expoſera ſa vie d'autant plus librement, qu'il ſçait que la mort ne doit pas eſtre miſe au rang des choſes mauvaiſes. Qu'encore que la ſanté ſoit un bien fort deſirable à beaucoup de perſonnes, il s'en trouve pourtant pluſieurs qui la doivent tenir pour indifferente, d'où vient peut-eſtre le ſouhait de bien-faire, εὐπραττειν, qu'il mettoit au commencement de toutes ſes lettres, au lieu de celuy de ſe bien porter dont uſoient les autres. Qu'il y a des douleurs preferables à la volupté, laquelle ne doit pas toûjours eſtre embraſſée. Que celle où il mettoit le ſouverain bien n'étoit pas une volupté de gourmand ni de débauché, comme quelques-uns par ignorance, ou par méchanceté l'en avoient voulu accuſer. Qu'il vaut bien mieux eſtre infortuné & raiſonnable tout enſemble, que de jouïr d'une fortune favorable, & n'eſtre pas dans un bon uſage de la raiſon; ce qu'il exprimoit mille fois mieux en ces termes, εὐλογίσως ἀτυχεῖν, ἢ ἀλογίσως εὐτυχεῖν: adjoûtant pour l'une des plus certaines maximes de la vie, que cette bonne fortune ne ſe trouvoit que bien rarement conjointe avec la ſageſſe. Enfin il poſe pour fondement de toute la ſcience des mœurs, qu'on ne ſçauroit vivre heureux ni avec plaiſir, ſinon autant que noſtre felicité eſt accompagnée de prudence, d'honneſteté, & de juſtice, qui ſont des quali-

tez qu'il eſtimoit inſeparables de la vraie & ſolide volupté. Certes, voilà bien des axiomes, dont le moindre eſt capable de deſabuſer ceux, qui ont fait de ſi mauvais jugemens de la Philoſophie d'Epicure, pour ce qui regarde le ſouverain bien. V.

A la verité, l'on a voulu dire que toutes ces belles ſentences n'eſtoient pas conſiderables, parce qu'elles ne s'accordoient nullement avec d'autres où Epicure ſe contrediſoit manifeſtement. Il y a eu meſme des perſonnes qui ſe ſont perſuadées qu'il n'avoit autre deſſein que de pipper le monde avec ſes propos ſi honneſtes & ſi vertueux, s'en ſervant comme de douceurs agreables pour faire avaler le poiſon de ſa volupté. Ciceron le compare ſelon ce ſentiment à Caïus Gracchus, qui parloit comme un Advocat Fiſcal du bon ménagemẽt des Finances, au meſme temps qu'il les diſſipoit toutes par ſes profuſions. C'eſt par là, adjouſte Ciceron, que les plus ſimples ſont trompez, & ce ſont de ſemblables diſcours qui ont rendu ſi grand le nombre des Sectateurs d'Epicure. Mais qui eut jamais bon droict dans le plaidoié de ſon adverſaire? Et qui pourroit éviter de perdre ſa cauſe, ſi l'on s'arreſte à ce que dit une partie contraire? D'ailleurs, comme a fort bien répondu Seneque à cette ſorte d'inſtance, on ne reproche pas moins à Platon & à Zenon qu'à Epicure, qu'il y avoit trop de difference entre leurs vies & leurs Livres. N'eſt-ce pas, dit ce

Lib. 3. & 5. Tuſc. qu. & lib. 2. de fin.

Lib. de vita beata cap. 18.

Philoſophe Eſpagnol, ce qu'on impute preſque toûjours aux plus honneſtes gens, lors qu'on n'a rien de plus preſſant à leur dire? Il faut l'entendre juſtifiant dans un autre endroit Epicure de la mauvaiſe reputation qu'il avoit acquiſe à cauſe de la vie infame de quelques-uns des ſiens. C'eſtoient des perſonnes, comme il remarque, qui apportoient leurs vices & leurs débauches dans l'Eſchole de celuy qui parloit avantageuſement de la volupté. Ils eſtoient bien-aiſes de couvrir d'un manteau de Philoſophes leur luxe auſſi-bien que leur luxure; & quoique la volupté d'Epicure fuſt pleine de ſobrieté, & plûtoſt ſeche & aride, que molle & effeminée, ils ne laiſſoient pas de commettre mille diſſolutions dans ſa famille, qu'ils y avoient apportées, & non pas appriſes. Car ſi la volupté dont il faiſoit profeſſion, a quelque choſe de mauvais, c'eſt en ce que ſon ſeul nom ſcandaliſe au dehors, bien qu'elle n'ait rien au dedans que d'honneſte. Je veux dire franchement mon opinion, adjouſte Seneque, encore que je ſçache aſſez qu'elle offenſera tous nos Stoïciens; les preceptes d'Epicure ſont accompagnez non ſeulement de rectitude, & de ſainteté, mais encore d'auſterité, s'ils ſont conſiderez de prés. Sa volupté conſiſte en fort peu de choſe, & il la regle par les meſmes loix que nous avons accoûtumé de donner à la vertu. Il luy commande d'obeïr & de s'accõmoder à la Nature,

Cap. 12. & 13.

qui trouve sa satisfaction dans de certaines bornes, au lieu que la luxure & la débauche ne sont jamais contentes. Je m'empécherai donc bien de dire avec la plûpart des nostres, que la Secte d'Epicure enseigne à mal-faire. J'avouë neantmoins qu'elle a fort mauvais bruit, & qu'elle est mesme infame, quoiqu'à grand tort, & sans l'avoir merité; ce qui n'est si bien connu de personne, que de ceux qui l'ont penetrée jusques au dedans, & qui sçavent le plus secret de sa doctrine. V.

Si quelque zelé Partisan d'Epicure avoit écrit de la sorte, sa depositiõ pourroit estre suspecte, & il y auroit lieu de douter que celuy qu'il defend avec tant d'ardeur, meritast toutes les loüanges qu'il luy donne. Mais qu'un capital ennemi du vice tel que Seneque, engagé dans une compagnie formellement contraire à celle des Epicuriens, parle si honorablement de leur fondateur, dans un temps où l'animosité des Sectes estoit en pleine vigueur, parce qu'elles subsistoient encore, c'est-ce qui le justifie si pleinement ce me semble, avec les textes de ses propres œuvres, & l'autorité de S. Hierôme, que je ne voi nulle apparence d'estre d'un sentiment contraire. En effet, tout ce qui s'est dit contre la volupté d'Epicure, doit estre rapporté ou à la pure calomnie de quelques Payens; ou au zele de beaucoup de bons Peres Chrestiens, qui ont creu qu'on ne pouvoit trop diffamer un homme sans Religion, comme nous

allons montrer qu'il estoit; ou à la vie scandaleuse & abominable de ses faux disciples, qui se firent detester par tout le monde, abusans tellement de la felicité voluptueuse qu'il proposoit, que ses peines eternelles en ont peut-estre augmenté, ce qu'il faut reserver au juste jugement de Dieu.

Il est bien plus aisé d'excuser Epicure sur ce poinct de la volupté, qu'en ce qui touche ses opinions touchant la Divinité. Et neantmoins son impieté n'a pas esté de s'estre moqué, comme il a fait plus ouvertement qu'aucun autre, des Dieux & des Religions de son temps. Ce mépris semblable à celuy de Socrate, & de la pluspart des Philosophes dont nous avons examiné les sentimens, estoit plûtost meritoire que
Lib. 1. condamnable. Et veritablement, Lucrece a eu sujet de le loüer par dessus tous ceux de sa profession, qui n'oserent jamais s'expliquer nettement comme luy sur ce sujet. Il fut le premier qui prononça courageusement ce qu'il en pensoit, & qui osa publiquement ébranler, autant qu'il luy fut possible, les fondemens de tous les Temples de la Grece, en declamant contre la vanité du culte qui s'y exerçoit. Ce n'est pas estre impie, disoit-il, d'oster au peuple, & à la multitude, des Dieux tels qu'elle se les figure; l'impieté consiste à penser d'eux les mesmes choses que fait le peuple, & à suivre pour ce regard les opinions de la multitude. Mais il faloit ensuite recon-

noiſtre un ſouverain Eſtre, & adorer une ſupréme bonté comme ont fait les autres. V.
Ce n'eſt pas qu'il n'ait ſouvent parlé de Dieu, en le nommant un animal immortel & bien-heureux. Mais outre que Ciceron, & Sextus Empiricus ſouſtiennent qu'en ſon ame il n'en croioit point du tout, n'eſt-ce pas preſque la meſme choſe de n'en point admettre, que de le repreſenter, comme il fait, ſourd & aveugle pour tout ce qui nous concerne? Les ſoins & les empeſchemens, dit-il, ne s'accordent pas bien avec un eſtat parfaitement heureux, non plus que la colere ou la miſericorde, qui ſont des paſſions d'une nature infirme, & qu'on ne peut attribuer à Dieu ſans luy faire tort. Car adjouſte-t-il en un autre endroit, comme ce qui eſt heureux & immortel n'a jamais d'affaires qui l'occupent, il n'en donne auſſi jamais aux autres, il ne trouble le repos de perſonne, & c'eſt ſe tromper lourdement de croire qu'il puiſſe en quelque façon que ce ſoit eſtre émeu de pitié ou de haine. Avec ces belles maximes qui n'ont pas peu de rapport à ce que nous avons remarqué de l'opinion d'Ariſtote touchant les choſes ſublunaires, il ſe moquoit de toute ſorte de Religion, comme de la choſe du monde la plus vaine, & la plus ridicule, puiſque Dieu ne pouvoit eſtre flechi par nos prieres, ni prendre le moindre intereſt dans aucune de nos adorations. C'eſt-ce qui a fait uſer de ces termes à Ciceron, au ſecond Livre

Lib. 1. de nat Deor. & 2. de Divin. Adv. Math. lib. 8.

Ὅτι αὐτὸς πράγματα ἔχει, ὅτι ἄλλῳ παρέχει.

de la Nature des Dieux, qu'Epicure les avoit rendus monogrammes, parce que tels qu'il les avoit figurez, jouïssans de leur beatitude en eux-mesmes, & sans souci du genre humain, ils n'estoient presque pas reconnoissables. On ne sçauroit donc nier qu'Epicure n'ait esté l'un des plus impies de tous les Philosophes de l'Antiquité.

Je ne juge pas à propos pour nostre dessein d'examiner davantage ici le surplus de sa doctrine. Il estoit persuadé que le Soleil ni le reste des Astres n'estoient pas plus grands que ce qu'ils nous paroissent à l'œil, ou que si nous y estions trompez par la veuë, c'estoit de fort peu, deferant ainsi au jugement de tous les sens plus qu'aucun autre Philosophe n'a jamais fait. Il s'imaginoit une infinité de mondes, non pas seulement par succession des uns aux autres comme les a creus Origene, mais qui subsistoient tout à la fois dans un espace infini, & avec de certains intervalles appellez Intermondes. Bref il a eu un grand nombre d'opinions particulieres dans la Physique, dont Lucrece a composé son Poëme, & qui ont esté si bien receuës, que l'Eschole d'Epicure a duré plus que toutes les autres, sans intermission, & avec cette prerogative, qu'aucun de ses disciples ne le quittoit pour prendre parti ailleurs, au lieu qu'il en recevoit tous les jours une grande quantité qui abandonnoient les autres Sectes pour s'enroller dans

D. Hieron. ep. 60.
D. Basil. hom. 4. hexam.

dans la ſienne. Je n'ignore pas le mot ingenieux d'Arceſilaüs là-deſſus, qui dit qu'on ne s'en devoit pas eſtonner, parce que c'eſtoit une choſe facile de convertir des hommes en chaſtrez, mais qu'on ne pouvoit pas reſtablir ceux qui avoient une fois perdu leur virilité; voulant dire que la volupté d'Epicure effeminoit tellement les hommes, qu'ils devenoient incapables de ſe remettre dans un genre de vie moins diſſolu. Cependant la galanterie de cét Academicien n'a aucun fondement veritable. Nous avons montré que la volupté dont il parle eſtoit toute autre qu'il ne la preſuppoſe. Et je ſuis certain que ſi le travail d'vn des plus ſçavans hommes de ce ſiecle voit le jour, où tout le ſyſteme de la Philoſophe Epicurienne eſt expliqué, avec la circonciſion neceſſaire des parties qui offenſent la pieté & les bõnes mœurs, on reconnoiſtra qu'il ſe ſoûtenoit fort bien en tous ſes membres, que les raiſons qui l'appuioient n'ont pas eu moins de probabilité, que celles de tant d'autres ſyſtemes differens, qui avoient leurs defauts auſſi-bien que celuy-ci les ſiens. Car, par exemple, l'infinité des Mondes dont Democrite avoit déja fait leçon, ne ſeroit-elle pas diſputable encore aujourd'huy par raiſons Phyſiques, ſi l'autorité de l'Egliſe ne luy eſtoit contraire? Anaximene, Archelaüs, Ariſtarque, Xenophane, Zenon Eleate, Anaximandre, Diogene Apolloniate, Leucippe, & aſſez d'autres qui l'ont

V.

Gaſſendus.

D. Thom. 1. p. qu. 47 art. 3.

defenduë, ne ſont pas de moindre autorité que Thales, Pythagore, Anaxagore, Heraclite, Zenon de Citie, Platon, & Ariſtote, qui ont eſté de l'advis contraire. Metrodore ſe perſuadoit tellement la pluralité des mõdes, qu'il ne trouvoit pas moins d'abſurdité à vouloir que toute une campagne ne fuſt faite que pour produire un ſeul épi de bled, qu'à ſouſtenir l'unité de ce monde dans l'eſtenduë infinie d'un ſi grand Vnivers. Et il faut croire que les preuves d'Anaxarche en faveur de cette opinion eſtoient bien puiſſantes, puiſqu'elles firent pleurer Alexandre, qui ne s'eſtoit pas encore rendu maiſtre abſolu des trois parties du Monde qu'il connoiſſoit. En effet, les deux raiſons de Platon, l'une, que noſtre Monde ne ſeroit pas parfait s'il ne comprenoit tout en ſoi; l'autre qu'il pecheroit en ſa forme s'il ne reſſembloit à ſon Archetype qui eſt unique, ne concluent pas ſi neceſſairement, que pluſieurs ne les aient combatuë. Et tout ce qu'a dit Ariſtote dans ſon premier Livre du Ciel, & dans le dernier de ſa Metaphyſique, où il prouve auſſi l'unité du Monde par celle du premier Moteur, n'eſt pas demeuré ſans repartie. C'eſt pourquoi Saint Athanaſe aiant écrit que Dieu n'avoit expreſſément creé qu'un ſeul monde, afin qu'on ne puſt pas former un argument de la pluralité des Dieux ſur celle de divers Mondes, adjouſte fort bien que cela ne ſe doit pas prendre pour une demonſtration

Cap. 8. *Cap. 8.*

Orat. contra Idola.

évidente, par ce qu'il eſt certain que Dieu pouvoit créer des mondes innombrables s'il euſt voulu, ſans qu'il euſt eſté loiſible de blaſphemer contre ſon Eſſence. Ce peu que nous diſons, n'eſtant pas le lieu de nous eſtendre davantage ſur le reſte de la doctrine d'Epicure, peut faire voir comme à ne ſuivre que la lumiere naturelle il ne Philoſophoit pas ſi groſſierement que beaucoup de perſonnes ſe le ſont imaginé. Et nous pouvons conclure cette Section en maintenant qu'encore qu'il fuſt tres-impie, que ſon ſalut par conſequent ſoit deſeſperé, & que ſa Philoſophie continſt, comme nous l'avons remarqué, pluſieurs maximes, qui ſont à rejetter, on ne doit pas laiſſer de le mettre au rang des plus ſignalez Philoſophes qu'ait eu le Paganiſme. Sa volupté n'eſtoit point ſordide ; il a veſcu ſi ſobrement, que les Peres en font parfois honte aux Chreſtiens ; & toutes ſes mœurs ont eſté telles, qu'aprés avoir atteint l'âge de ſoixante & douze ans avec honneur, il mourut regretté d'un nombre infini de ſes amis, ſa patrie luy faiſant élever des Statuës de cuivre, dont elle voulut honorer ſa memoire. Il ne faut pas oublier ce que Numenius Pythagoricien a obſervé, que jamais la Secte d'Epicure n'a eſté diviſée, ni remplie de factions differentes comme les autres. C'eſt pourquoi le meſme Numenius la compare dans Euſebe au corps d'une Republique bien compoſée, & dont le bon gouverne- V.

Præp Ev. l. 14 c. 5.

ment ne souffre aucune sorte de sedition. De verité, Epicure a eu un grand nombre de disciples qui l'ont fort deshonoré par une vie la plus infame & la plus detestable qui se peut dire. Mais aussi s'en est-il trouvé d'autres qui ont maintenu sa Secte en reputation, & qui ne doivent pas estre mis au rang de ceux-là. Ciceron mesme est contraint d'avouër, qu'encore qu'il n'approuvast pas la doctrine des derniers, il estoit obligé neantmoins d'estimer leur façon de vivre. Et il reconnoist qu'au lieu qu'on accusoit les autres Philosophes de parler beaucoup mieux qu'ils ne vivoient, les Epicuriens tout au rebours avoient les actions beaucoup meilleures que le discours, parce que leurs propos pouvoient estre mal interpretez, & il estoit impossible de trouver à redire en ce qu'ils faisoient. Il est besoin de faire ces distinctions, si l'on ne veut confondre toutes choses au prejudice de la verité.

Lib. 2. de fin.

DE PYRRHON, ET DE LA SECTE SCEPTIQVE.

SI Pyrrhon avoit esté tel que plusieurs l'ont representé, je ne pense pas que personne eust voulu suivre ses sentimens, & nous serions mesme ridicules de nous

amuſer à les examiner. Rien ne m'oblige à le faire que l'opinion où je ſuis, qu'il peut eſtre de ce Philoſophe comme de la pluſpart de ceux dont nous avõs déja parlé, à qui mille choſes ont eſté fauſſement attribuées ; outre ce qu'ils ont fait comme Diogene le Cynique d'extraordinaire & de diſcordant, exprés pour ramener les autres dans une juſte conſonance morale. Ie ſçai bien qu'Antigonus Caryſtius diſoit que Pyrrhon ne ſe fuſt pas voulu détourner ni pour un chariot, ni pour un precipice, ni pour la rencontre d'un chien enragé, & que ſes amis ſeuls le preſervoient de tous ces inconveniens. Mais pourquoi croirons-nous plûtoſt cet Antigonus, qu'Æneſidemus qui a écrit huit Livres de la Secte des Pyrrhoniens, & qui aſſure que leur Chef ne commit jamais aucune de ces extravagances ? Certes, elles ont ſi peu d'apparence, & il eſt ſi difficile de s'imaginer comment un ſi grand nombre de Philoſophes les auroient approuvées, que je ferois conſcience d'y deferer, quand elles ne ſeroient contredites par perſonne, & que le reſte de la vie de Pyrrhon ne les convaincroit point de fauſſeté. En effet, on tombe d'accord qu'il veſcut prés de quatre-vingts dix ans, & qu'il paſſa la meilleure partie de ce temps-là dans les voiages, aiant eſté trouver les Mages de Perſe, & s'eſtant abouché dans l'Inde avec les Gymnoſophiſtes. Eſt-il vrai-ſemblable qu'un homme qui ſe precipitoit

V.

Diog. Laert. Photius in bibl.

dans toute ſorte de dangers, fuſt arrivé juſques à un ſi grand âge? Et qu'il euſt pû avoir par tout aſſez d'amis pour le delivrer de tant de perils, qui ſont preſque inévitables à ceux qui vont par le monde avec le plus d'adreſſe & de prevoiance? Quoiqu'il en ſoit, on le doit conſiderer comme Fondateur d'une grande Compagnie, & par conſequent qui eſtoit ſans doute recommandable en beaucoup de façons. Voire meſme quand il n'y auroit que ce que nous liſons dans ſa vie, qu'il fut creé Souverain Pontife par ceux de ſon païs, cela ſeroit ſuffiſant pour montrer la calomnie de ſes ennemis, n'y aiant nulle apparence qu'on euſt donné une ſi importante charge à un homme qui euſt eſté ſujet à de ſi grands caprices. Ses Sectateurs n'ont pas eſté ſeulement appellez Pyrrhoniens de ſon nom, ils en ont eu trois ou quatre autres, qui ſe rapportent tous ſelon leur étymologie aux doutes dont ces Philoſophes faiſoient profeſſion, dans une recherche continuelle de la verité. C'eſt ce qui les a fait nommer Ephectiques, Zetetiques, Aporetiques, & plus communément encore Sceptiques, qui ſont des appellations ſynonymes qu'on leur a données preſque indifferemment, pour marque d'une irreſolution qui leur eſtoit particuliere.

Sextus. Emp l. 1. ad. Mat.

Or quoi qu'ils reconnuſſent tous Pyrrhon pour leur Maiſtre, avec tant d'eſtime que leur coûtume eſtoit de le compa-

rer au Soleil, si est-ce qu'à leur dire, les plus grands hommes qu'eust eu la Grece devant luy, avoient déja jetté les premieres semences de leur doctrine douteuse. Ainsi l'on peut voir dans Diogenes Laërtius qu'ils nommoient Homere leur Prince, & qu'ils citoient non seulement Archiloque, Euripide, Xenophane, Empedocle, & Democrite, pour avoir esté de leur sentiment; mais qu'ils vouloient mesme faire passer les sept Sages de Grece pour autant de Philosophes Sceptiques, interpretant toutes leurs Sentences selon les principes du Pyrrhonisme. Et certes, ces principes ont esté fort peu differens de ceux de la seconde Academie que fonda Arcesilaüs: D'où vient le mot que dit de luy dans Eusebe, ce Numenius Pythagoricien dont nous avons parlé dans la Section precedente, *Qui Pyrrhonicus totus erat excepto nomine, idem Academici præter nomen habebat nihil.* Car encore que ce genre de Philosophie renonçast à toute sorte d'axiomes, ne prononçant rien à la mode des Dogmatiques, il avoit neantmoins ses principes, & notamment celuy-ci, qu'on ne sçauroit former aucune proposition, qui n'en ait une opposée d'égale probabilité. Ce n'est pas mon dessein de faire ici une description exacte de toute la Philosophie Sceptique. Je juge pourtant à propos d'expliquer sommairement quelle estoit sa fin, & de quels moiens elle se servoit pour y arriver, afin que nous puissions

V.

Præp Ev. l.14. c. 6.
Idem l.1.Pyrrh. hyp. c. 6.

mieux conſiderer enſuite de quel uſage elle peut-eſtre aujourd'huy, & ce que nous devons penſer de ceux qui l'ont autrefois cultivée pendant le Paganiſme.

Le but où viſe le Sceptique, & où il conſtituë ſon ſouverain bien, c'eſt de poſſeder une aſſiette d'eſprit exempte de toute agitation, par le moien de *l'ataraxie* qui regle les opinions, & de la *metriopathie* qui modere les paſſions, de telle ſorte qu'il jouïſſe d'un parfait repos tant à l'égard de l'entendement, que de la volonté. Or il n'y a, ſelon qu'il le conçoit, que la ſeule Epoche ou ſuſpenſion d'eſprit qui puiſſe mettre le ſien dans un ſi heureux eſtat. Et cette Epoche, dont on a tant parlé, ne s'acquiert que par un examen tres-curieux & tres-exact des apparences du vrai & du faux, qui ſe trouvent en toutes choſes tant ſenſibles, qu'intelligibles, oppoſant ordinairement les unes aux autres en toutes les façons poſſibles. Pour y bien proceder, les Sceptiques ont inventé une Topique particuliere, & ſe ſont ſervis de dix moiens avec leſquels ils examinent tout ce qu'on leur propoſe. Phavorinus les avoit expliquez fort au long en dix livres faits exprés, à ce que dit Aulu-Gelle, car il ne nous en reſte rien que le titre. Diogenes Laërtius nous les donne, & nous les interprete meſme aucunement dans la vie de Pyrrhon. Mais il n'en dit rien de comparable à ce qu'on peut voir dans Sextus Empiricus au quatorziéme Chapitre de ſon premier

ἐποχὴ ἀπὸ τοῦ θετικοῦ φαινομένου τε καὶ νοουμένου. *Sextus Emp. l. 1. c. 4. & 31.*

Lib. 11. c. Noct Att. c. 15.

mier livre des Hypotheſes Pyrrhoniennes, qui eſt un chapitre veritablement doré, & le plus conſiderable de tout ſon ouvrage. Je ne veux point parler des cinq autres moiens que Diogene dit eſtre de l'invention d'Agrippa, & dont Sextus traitte au chapitre ſuivant. J'adjouſterai ſeulement qu'on les peut reduire à trois; & que ces trois-là meſmes ſe rapportent à un ſeul, qui eſt le plus general de tous, puiſqu'il les comprend aucunement en ſoi C'eſt celuy de la relation, le huitiéme dans l'ordre des dix, & par lequel ceux de cette Secte font voir que nous ne jugeons des choſes que par comparaiſon, ce qu'ils enoncent en ces termes, *παὶτα πρὸς τι, omnia ſunt ad aliquid.* Il faut auſſi remarquer qu'outre ces moiens, ou lieux Topiques dont les Sceptiques ont uſé, ils ont encore voulu s'aider de certaines façons de parler qui leur eſtoient particulieres. Ce ſont celles qu'on a nommées les voix de la Sceptique, comme *je neſcai; cela peut eſtre; je ne le comprens pas; il ſe peut faire*, & autres ſemblables, qui ſont déduites fort au long dans le meſme Sextus. Voilà quel eſtoit en gros le procedé des Sceptiques, pour parvenir à la beatitude qu'ils ſe propoſoient. Afin de donner quelque lumiere à tout cela, je me ſeruirai de l'opinion qu'avoit Anaximandre touchant le lieu que la terre occupe, qu'il croioit eſtre le centre de l'Univers contre le ſentiment de quelques Pythagoriciens. Ari-

V.

L. 1 c. 18. & ſeq.

Lib. 2. de cœlo c. 13.

ſtote dit que ce Philoſophe ne rendoit point d'autre raiſon de l'immobilité de la terre dans le milieu du Monde, ſinon qu'eſtant également diſtante des extremitez, elle ne ſçavoit de quel coſté pancher, & par ce moien demeuroit ferme & arreſtée dans ſon aſſiette. Il uſoit, pour ſe faire mieux comprendre, de deux comparaiſons. La premiere eſt priſe d'un cheveu, qui ne ſe pourroit rompre s'il eſtoit également tiré & de meſme force par les deux bouts, parce qu'il ſe feroit un pareil effort en toutes ſes parties, & que n'y aiant pas plus de raiſon de rupture en l'une qu'en l'autre, elle ne devroit par conſequent jamais arriver. Sa ſeconde comparaiſon ſe tire de l'eſtat d'un homme fort affamé, qu'il poſe au milieu de toute ſorte de vivres, & qu'il ſouſtient qui periroit neceſſairement de faim dans une ſi grande abondance, au cas qu'il euſt une pareille envie de chacun de ces vivres, dautant que cette égale inclination l'obligeroit à demeurer eternellement ſans action, & ſans mouvement, n'en pouvant trouver le principe. La meſme choſe qu'Anaximandre preſuppoſoit de l'immobilité de la terre, & les meſmes exemples dont il ſe ſervoit, peuvent eſtre rapportez pour faire plus facilement entendre ce que nous avons dit du Philoſophe Sceptique. Son eſprit demeure tellement ſuſpendu entre les vrai-ſemblances qui ſe trouvent par tout, que ne ſçachant quel parti prendre,

Cùm æquè ſe habeiet ad extrema.

ni de quel coſté pancher ; il ſe trouve comme immobile dans cette belle indifference de l'Epoche, où eſt le centre du ſouverain bien. En effet, toute la Philoſophie Sceptique peut eſtre conſiderée comme un milieu entre celle des Dogmatiques & celle des Academiques. Car puiſque ce qu'on nomme Philoſophie, n'eſt rien autre choſe qu'une recherche de la verité, il ne peut y avoir que trois façons de philoſopher. Les Dogmatiques, comme Ariſtote, Zenon de Citie, Epicure, & les autres que nous avons veus juſques ici, ſe vantent qu'ils ont trouvé la verité. Carneades, Clitomachus, & le reſte de ceux de la nouvelle Academie, nient que cette verité ſoit comprehenſible. Il reſte les Sceptiques qui tiennent le milieu entre ces deux partis contraires, & qui aprés avoir examiné les raiſons des uns des autres, cherchent encore la verité, n'eſtant pas bien certains ſi elle ſe peut trouver ou non. On peut voir par là queleur Secte n'eſt pas abſolument contraire à pas une des autres, encore qu'il arrive que pour tenir le milieu que nous diſons, ils reçoivent des atteintes de tous cotez, où on les traitte toujours comme ennemis, parce qu'ils ne prononcent en faveur de perſonne, *inter alios contendentes medij eliduntur*. Tant y a qu'ils ſe vantent d'avoir trouvé ſans y penſer le point de la beatitude, que tous les autres n'ont pû rencontrer dans toutes

V.

Sextus l. 1 Pyrrh. hyp. c. 1. & A. Gell. l. 11. c. 5.

Lib. 1. c. 12. leurs recherches. C'eſt pourquoi Sextus veut qu'ils aient eſté auſſi fortunez en cela que ce Peintre qu'il nommoit Apelle, & que Pline aſſure avoir eſté Nealce, ou Protogene. Voiant qu'il luy reüſſiſſoit tres-mal en la repreſentation de l'écume d'un chien, ou d'un cheual, il ſe faſcha contre ſon ouvrage, & jetta deſſus avec dépit l'éponge dont il eſſuioit ſes pinceaux. Ce fut avec un ſucces ſi heureux, & un hazard ſi remarquable, que la fortune executa ce que l'Art n'avoit pû faire, imprimant ſur le tableau commencé une écume tellement naturelle, qu'elle fut admirée de tout le monde. Sextus faiſant la reduction de ce conte, dit qu'il en eſt arrivé tout de meſme aux Sceptiques. Aprés avoir eſté long-temps en queſte de la verité, croians que le ſouverain bien dépendoit de ſçavoir diſcerner le vrai du faux, deſeſperez de pouvoir jamais parvenir à cette connoiſſance, ils furent contraints d'uſer d'Epoche ou de ſuſpenſion d'eſprit, pour ne ſe pouvoir determiner à rien de certain. Cependant l'orſqu'ils ne penſoient à rien moins, ils ſe trouverent en poſſeſſion de ce qu'ils avoient tant cherché, s'appercevans bien-toſt que c'eſtoit en cette belle ſuſpenſion d'eſprit que conſiſtoit toute noſtre felicité; parce que l'heureuſe tranquillité que donnent *l'ataraxie*, & la *metriopathie*, ne ſuit pas moins naturellement ni moins in-

Lib. 35. hiſt. nat. c. 10.

ſeparablement l'Epoche, que l'ombre fait le corps. Ceci ſuffira pour faire comprendre ce que la Philoſophie Sceptique ſe propoſoit pour ſa fin. C'eſt touſiours la plus importante piece d'un tout, la premiere en noſtre intention, & celle dont la connoiſſance ſert davantage à faire entendre le reſte. V.

Entre beaucoup d'objections que ceux des autres Familles Philoſophiques faiſoient aux Sceptiques, & dont on peut voir le ſommaire dans l'invective d'Ariſtocles, rapportée par Euſebe contre Pyrrhon & ſon diſciple Timon le Phliaſien, j'en remarquerai deux principales, & que je croi le plus attachées au ſujet que nous traittons. *Prep Ev. l.14 c.18.*

Par la premiere on leur reprochoit qu'une de leurs voix fondamentales, puiſqu'ils ne ſouffrent pas qu'on leur attribuë des maximes, ni des axiomes, contenoit en ſoi une contradiction fort honteuſe. Car quand ils diſent qu'il n'y a rien de certain, leur propoſition ne peut eſtre vraye, qu'elle ne ſoit certaine; & en ce cas-là elle monſtre par elle-meſme qu'il y a quelque choſe de certain. Que ſi la meſme propoſition eſt fauſſe, outre qu'ils ne l'ont pas deû faire, il s'en ſuit que celle qui luy eſt oppoſée, ſe trouvera veritable, c'eſt à ſçavoir qu'il y a quelque choſe de certain. Avec ce dilemme les ennemis de la Sceptique pretendoient qu'ils la pouvoient rendre ridicule. Voi-

ci ce que ſes Sectateurs leur répondoient. Premierement que cette voix, ou cette propoſition, qu'il n'y a rien de certain, n'eſt pas ſi abſolument affirmative, qu'elle ne contienne en ſoi vne tacite exception d'elle-meſme. Ainſi dit Sextus ſur la fin de ſon ſeptiéme livre contre les ſçavans, quand Homere a nommé Iupiter le pere des hommes & des Dieux, cela doit neceſſairement eſtre entendu luy excepté, puiſque ce Poëte le reconnoiſſoit pour le premier & le plus grand de tous, & que d'ailleurs il ne croioit pas que Iupiter pût eſtre pere & fils tout enſemble. En ſecond lieu, adjoûtent-ils, bien que cette meſme propoſition ne receuſt aucune exception, on peut dire neantmoins qu'elle ſe comprend & s'enveloppe avec toutes les autres qu'elle condamne d'incertitude, ne prononçant rien contre le general, qui n'ait encore ſon effet particulier contre elle-meſme. Car il y a beaucoup de choſes qui agiſſent de la façon, & qui ne font rien ſouffrir aux autres ſans s'en reſſentir. Le feu qui devore tout, ſe conſume luy-meſme avec la matiere qui luy donnoit nourriture. Herophile comparoit l'Ellebore à vn brave Capitaine, qui excite les autres à ſortir pour combattre en y allant des premiers; & preſque tous les purgatifs dont on ſe ſert contre les mauvaiſes humeurs, ſe vuident avec elles, la faculté qu'ils ont les portant, avec ce qu'ils pouſſent,

ἑαυτὸν συμπεριγράφει. ſe ipſam circunſcribit. *Sextus l. 1. cap. 7. Plin. l. 25. cap. 5.*

au dehors. La lumiere s'éclaire elle-meſme, & faiſant paroiſtre toutes ſortes d'objects, ſe fait auſſi connoiſtre par ſa propre ſplendeur. Enfin les Sceptiques ont encore vſé ici de la comparaiſon de ceux, qui jettent l'échelle du meſme pied dont ils ſont montez où ils deſiroient parvenir, parce qu'elle ne leur eſt plus d'vſage. Voulant dire qu'ils ſe ſervoient auſſi de quelques voix, ou de quelques propoſitions affirmatives, pour monſtrer qu'il n'y a rien de certain, ſans avoir intention de les laiſſer ſubſiſter plus long-temps, que ce qu'il leur en faut pour eſtablir l'incertitude par tout, les tenant puis aprés auſſi douteuſes que les autres. Que ſi le langage ordinaire les obligeoit parfois à parler plus dogmatiquement qu'ils n'euſſent ſouhaitté, ils ſouſtenoient qu'on ne deuoit pas prendre cela ſi fort à la rigueur, dautant que parmi eux quand ils prononcent que quelque choſe eſt, ou n'eſt pas, ils n'entendent pas l'aſſurer davantage, ſinon que pour lors, & ſelon leurs termes κατὰ τὸ νῦν φαινόμενον *ſecundùm id quod tunc apparet*, elle leur ſemble comme ils le diſent. V.

La deuxiéme objection importante qu'on a faite aux Sceptiques, alloit à les rendre odieux à tout le monde. Car parce qu'ils n'admettoient rien de certain, & qu'ils faiſoient profeſſion de douter

toutes choſes, on leur imputoit qu'ils ruïnoient par la toute ſorte de police, qui ne peut ſubſiſter ſans la Morale, ni celle-là ſi on ne tombe d'accord de ce qu'elle enſeigne du vice & de la vertu. Qui eſt celuy qui voudra plus obeïr aux loix, s'il doute qu'elles ſoient juſtes? Et qui fera difficulté de commettre les plus grands crimes, s'il ſe flatte dans cette opinion qu'il n'y a peut-eſtre point de mal à les faire? En effet, on peut voir qu'en oſtant la certitude eſtablie parmi les hommes des choſes honneſtes & deshonneſtes, licites & illicites, on les jette dans vne confuſion beaucop plus grande qu'elle ne ſe peut exprimer, & que la vie que nous nommons à preſent civile, deviendroit la plus incivile & la plus déraiſonnable qu'on ſe puiſſe imaginer. D'ailleurs, y a-t-il vne conſtitution d'eſprit miſerable, à l'égal de celle d'vn homme qui doute de tout ce que les ſens ou le diſcours luy peuvent faire comprendre, & qui ne ſçait pas meſme s'il doit ſe dire creature raiſonnable, ou s'il n'eſt point quelque animal auſſi eſtrange qu'vn Typhon, puiſqu'on fait tenir ce propre langage à Socrate? Encore les Cimmeriens, dit Lucullus dans Ciceron, allumoient des feux dont ils éclairoient leurs tenebres. Et la nouvelle Zemle a permis depuis peu aux Hollandois de ſoulager avec des lampes & des braſiers ardens la longue nuit qu'ils y trouverent. Mais l'obſcurité que les Sceptiques veu-

Plato in Phedro.
Lib. 4. Acad. qu.

lent eſtablir en toutes choſes par le moien de leur incertitude, eſt ſi épaiſſe, & ſi invincible, qu'elle eſtoufferoit toutes les lumieres de l'entendement, & nous rendroit tels que des aveugles-nais, ſi on les laiſſoit faire. Ils répondent à cela, qu'on a tort de les décrier de la ſorte, veu qu'ils ſont les hommes du monde qui ſe ſoûmettent le plus librement aux loix & aux coûtumes eſtablies, bien qu'ils les ſuivent ἀδοξάστως, ſans opiniaſtreté, & ſans ſe départir de l'indifference Sceptique. Qu'ils ſont par ce moien plus vtiles à la vie civile, où ils n'ont jamais cauſé de troubles, que les Dogmatiques, dont on n'a pû juſques à preſent appaiſer les conteſtations. Et qu'à l'égard du particulier de chacun d'eux, il n'y en a pas un qui ne permette autant à ſes affections naturelles que perſonne, & qui ne defere à ſes ſens comme le reſte des hommes, quoique ce ſoit toûjours avec ſuſpenſion d'eſprit, & ſans ſe fier trop en eux, à cauſe de leurs manquemens ſi ordinaires. Comment les Sceptiques pourroient-ils ſubſiſter, & maintenir leur Eſtre, s'ils eſtoient en ſi mauvaiſe correſpondance avec leurs ſens? Et ne ſçavent-ils pas bien que Pyrrhon meſme prononça qu'il eſtoit impoſſible de renoncer à l'humanité, ou, ſelon ſes propres termes, de dépoüiller l'homme tout-à-fait? Pour ce qui eſt de la partie ſuperieure, ils ne penſent pas eſtre non plus ſi fort à plain- qu'on a voulu les repreſenter, puiſqu'au

V.

Sextus Emp. l. 1. cap 33. & paſſim.

lieu de luy donner pour objet le vrai & le certain, qui ne ſont pas de ſa portée, ils luy ſubſtituent l'apparent & le vrai-ſemblable ; aimans mieux faire à la mode des premiers Grecs, qui ſe contentoient de contempler l'Ourſe Majeure, que de s'égarer en viſant droit au Pole comme les Pheniciens, dans des navigations ſpirituelles où le vrai & le certain ne ſçauroient ſervir que d'une trompeuſe Cynoſure.

Voions maintenant ce que nous pouvons penſer comme Chreſtiens, d'une Secte dont beaucoup de perſonnes parlent avec mépris, & fort peu avec connoiſſance.

Déja je tiens pour deſeſperé le ſalut de Pyrrhon, & de tous ſes diſciples qui ont eu les meſmes ſentimens que luy touchant la Divinité. Ce n'eſt pas qu'ils fiſſent profeſſion d'atheiſme, comme quelques-uns ont creu. On peut voir dans Sextus Empiricus qu'ils admettoient l'exiſtence des Dieux comme les autres Philoſophes, qu'ils leur rendoient le culte ordinaire, & qu'ils ne nioient pas leur Providence. Mais outre qu'ils ne ſe ſont jamais determinez à reconnoiſtre une cauſe premiere, qui leur fiſt mépriſer l'Idolatrie de leur temps ; il eſt certain qu'ils n'ont rien creu de la Nature Divine qu'avec ſuſpenſion d'eſprit, ni rien confeſſé de tout ce que nous venons de dire qu'en doutant, & pour s'accommoder ſeulement aux loix & aux couſtumes de leur Siecle, & du païs où ils

Lib. 3. Pyr. hyp. c. 1.

vivoient. Par conſequent puiſqu'ils n'ont pas eu la moindre lumiere de cette foi implicite ſur laquelle nous avons fondé l'eſperance du ſalut de quelques Payens, qui l'ont poſſedée conjointement avec une grace extraordinaire du Ciel, je ne voi nulle apparence de croire qu'aucun Sceptique ou Pyrrhonien de cette trempe ait pû éviter le chemin de l'Enfer. V.

Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'ils euſſent tous les defauts qu'on leur a ſouvent attribuez, ni ſur tout qu'ils fuſſent dans une profonde & honteuſe ignorance, comme pluſieurs ſe le ſont imaginé. Tant s'en faut, il n'y a peut-eſtre point eu de Secte qui ait penetré plus avant dans toutes les ſciences que la Sceptique, comme celle qui eſtoit inceſſamment aux priſes avec toutes les autres, & qui ſe fuſt renduë trop ridicule d'entrer en conteſtation avec elles touchant la vanité ou l'incertitude des diſciplines, ſi elle les euſt ignorées, voire meſme ſi elle n'euſt ſceu juſques où s'eſtendoit la plus grande connoiſſance des Dogmatiques. Et certes il n'y a perſonne qui puiſſe lire ce peu d'écrits qui nous reſtent des Profeſſeurs de l'Epoche, ſans connoiſtre la verité de ce que nous diſons. Quant à Pyrrhon, il ne compoſa jamais rien, de ſorte qu'on ne peut pas juger de ſa capacité par ſes œuvres. Mais outre ce que nous en pouvons preſumer ſur ſa grande reputation, le ſeul privilege d'immunité que la ville d'Elis ſa patrie

accorda en ſa conſideration à tous les Philoſophes, & l'honneur que luy firent les Atheniens de luy donner des lettres de Bourgeoiſie, qu'ils n'accordoient qu'à peu de perſonnes, nous font aſſez comprendre ce qui eſtoit de ſon merite. C'eſt donc une injuſtice toute pure d'en parler avec tant de mépris que pluſieurs font, & de vouloir traitter tous les Sceptiques comme gens qui n'auroient eu nulle connoiſſance des bonnes lettres. Leur ignorance n'eſtoit pas de ces groſſieres ou ſtupides, que les Eſcholes nomment craſſes ou ſupines. Elle n'eſtoit ni de pure privation, ni de mauvaiſe information. C'eſtoit une ignorance raiſonnable & diſcouruë, qui ne s'acquiert que par le moien de la ſcience, & qu'on peut nommer une docte ignorance, auſſi bien que celle dont le Cardinal de Cuſa a fait trois livres & une apologie. Car l'extréme ſcience produit ſouvent le meſme effet que l'extréme ignorance, & rien ne nous fait ſi paiſiblement ni ſi franchement avouër la foible portée de noſtre eſprit, que quand nous l'avons élevé par l'eſtude juſques à la plus haute connoiſſance dont il eſt naturellement capable. C'eſt alors qu'informez par tous les titres poſſibles du peu que nous pouvons ſçavoir de nous-meſmes, & que détrompez des vaines opinions de ſuffiſance, & de doctrine, nous reconnoiſſons qu'au lieu des certitudes & des veritez dogmatiques, nous nous devons contenter, hu-

mainement parlant, des apparences, & du vrai-ſemblable, que la Sceptique nous propoſe. V.

Mais comme on ne ſçauroit nier que cette Philoſophie n'ait beſoin d'eſtre purgée comme les autres de beaucoup de defauts, meſmement à l'égard de ſon impieté, qui demande une bien rigoureuſe circonciſion; je penſe qu'on peut dire auſſi que ce retranchement fait, elle eſt poſſible l'vne des moins contraires au Chriſtianiſme, & celle qui peut recevoir le plus docilement les myſteres de noſtre Religion. Ce qui m'oblige à parler de la ſorte, c'eſt principalement la generale acclamation de tous les Peres contre les Philoſophes Dogmatiques, qu'ils ont communément nommez les Patriarches des Heretiques, ainſi que je me ſouviens de l'avoir déja remarqué dans cét ouvrage. C'eſt pourquoi Saint Gregoire, qui ſe diſtingue des autres par le ſurnom de Theologien, dit qu'ils ont eſté à l'Egliſe comme des plaies Egyptiennes, dont elle a eſté affligée de toutes les façons poſſibles. En effet, les Decies, les Juliens, ni ſes autres fameux perſecuteurs ne l'ont jamais tant fait ſouffrir par la force ouverte, que beaucoup de ſçavans & renommez Philoſophes par leurs ſubtiles diſputes, & par l'artifice de leurs écrits. Or l'on ſçait que rien ne les a tant portez à cela que la preſomption, & l'opiniaſtreté, dont la Sceptique s'eſt declarée ſi capitale ennemie, qu'on la peut dire

Nazianz. orat de modo in diſp. ſeren.

en cette consideration une Philosophie favorable à la Foi, puisqu'elle destruit ce qui est le plus contraire à cette mediatrice de nostre salut. Car il n'y a rien que Saint Paul ait plus souvent repeté dans toutes ses Epistres, que de fuïr la vanité des sciences, & des tromperies dont se servent les Philosophes, lorsqu'ils fondent leurs opinions sur des axiomes, & sur des Elemens du monde, qui n'ont rien de commun avec la doctrine de Jesus-Christ. C'est ce qu'il recommande aux Romains, aux Hebreux, aux Ephesiens, aux Galates, & generalement à tous ceux qu'il a honorez de ses lettres. Mais jamais les Sceptiques n'ont rien dit de plus pressant contre l'orgueil des Dogmatiques, que ce qu'il écrit aux Corinthiens, les advertissant qu'il faut estre fou & ignorant selon le monde, pour estre sage & sçavant selon Dieu, devant qui la plus grande science, & la plus fine sageſſe ne paroissent qu'une pure folie. Que si quelqu'un pense, adjouste ce sacré Vase d'élection, sçavoir veritablement quelque chose, il ne connoist pas seulement encore de quelle façon il faut qu'il sçache ce qu'il doit sçavoir. Pour en parler sainement, il est bien difficile de deferer autant qu'on doit à ces preceptes Apostoliques, sans estimer la modeste suspension d'esprit des Sceptiques, & sans haïr l'arrogance des autres Sectes à soustenir l'infallible certitude de leurs maximes. Nostre Reli-

Ep. 1. c. 3. & 8.

gion eſt toute fondée ſur l'humilité, ou ſur cette reſpectueuſe abjection d'eſprit, que Dieu recompenſe de ſes graces extraordinaires. Et l'on peut aſſurer que la pauvreté d'eſprit bien expliquée eſt une richeſſe Chreſtienne, puiſque le Royaume des Cieux eſt ſi expreſſément promis aux pauvres d'entendement. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que nous croions le ſyſteme Sceptique, fondé ſur une naïfve reconnoiſſance de l'ignorance humaine, le moins contraire de tous à noſtre creance, & le plus approprié à recevoir les lumieres ſurnaturelles de la Foi. Nous ne diſons en cela que ce qui eſt conforme à la meilleure Theologie, puiſque celle de Saint Denys n'enſeigne rien plus expreſſément que la foibleſſe de noſtre eſprit, & ſon ignorance à l'égard ſur tout des choſes Divines. C'eſt ainſi que ce grand Docteur explique ce que Dieu meſme a prononcé par la bouche de ſes Prophetes, qu'il a eſtabli ſa retraitte dans les tenebres. Car cela eſtant, nous ne ſçaurions nous approcher de luy, que nous n'entrions dans ces myſterieuſes tenebres; d'où nous tirons cette importante leçon, qu'il ne ſe peut connoiſtre qu'obſcurément, couvert d'enigmes ou de nuages, & ſelon que dit l'Eſchole, en l'ignorant. Mais comme ceux qui ont fait de tout temps profeſſion d'humilité & d'ignorance, s'accommodent bien mieux que les autres avec ces tenebres

V.

Lib. 1. de myſt. ph. c. 1. & 2.

Poſuit tenebras latibulum ſuũ.

ſpirituelles ; les Dogmatiques au contraire, qui n'ont jamais eu de plus forte apprehenſion que celle de faire paroiſtre qu'ils ignorent quelque choſe, s'y perdent incontinent, & leur preſomption d'avoir aſſez de lumiere d'entendement pour ſurmonter toute ſorte d'obſcurité, fait qu'ils s'aveuglent d'autant plus qu'ils croient s'avancer dans des tenebres que noſtre humanité ne ſçauroit penetrer. Quoiqu'il en ſoit, je trouve que la Sceptique n'eſt pas d'un petit uſage à une ame Chreſtienne, quand elle luy fait perdre toutes ces opinions magiſtrales que Saint Paul deteſte ſi fort. Il eſt à peu prés de noſtre eſprit comme d'un champ qui a beſoin d'eſtre défriché, & qu'on en arrache les mauvaiſes plantes, auparavant que d'y jetter la graine dont on deſir retirer du profit. L'Epoche travaille ſur nous de la meſme façon. Elle nous oſte toutes ces vaines imaginations de connoiſtre avec certitude, & de ſçavoir avec infallibilité, comme autant de ronces & d'épines. Et elle nous rend par cette ſoigneuſe culture, comme une terre bien preparée, & digne de recevoir les ſemences du Ciel, je veux dire ſes graces infuſes, & ſes dons ſurnaturels, qui ne peuvent alors faillir d'y prendre heureuſement racine, & d'y produire des fruits dignes d'une ſi noble agriculture. Ne voions-nous pas tous les jours les vertus Chreſtiennes & Theologales, qui reluiſent avec beaucoup plus d'éclat

en

en des ames ſimples & ignorantes, que dans celles des plus ſçavans en toute ſorte de diſciplines ? Et ne ſçavons nous pas qu'il n'y a point d'eſprits qui reçoivent les myſteres de noſtre Religion avec tant de reſiſtance, que ceux qui penſent ſçavoir demonſtrativement les cauſes, & les fins de toutes choſes ? Un Muſicien Grec demandoit double ſalaire à ceux de ſes Eſcholiers qui avoient eu par d'autres de mauvais commencemens en ſon art. Les principes des ſciences, & les axiomes des diſciplines, nuiſent ſouvent plus qu'ils ne profitent aux Catechumenes. Tout ce qu'on pourroit craindre, ce ſeroit qu'une Philoſophie ſi accouſtumée à douter de tout, & ſi peu aſſeurée que celle dont nous traittons, ne nous donnaſt de mauvaiſes habitudes, & ne nous fiſt avoir des irreſolutions aux choſes meſmes où il n'eſt pas permis d'heſiter tant ſoit peu, ni d'avoir le moindre doute comme en tout ce qui concerne la Foi & les bonnes mœurs. Mais on ne doit rien apprehender de tel d'une Sceptique, que l'on a renduë Chreſtienne par le moien de la circonciſion de Saint Gregoire. La Philoſophie, generalement parlant, fut autrefois nommée par Saint Cyrille un Catechiſme à la Foi. Cela ſe peut bien mieux dire de cette Sceptique en particulier, qui devient une excellente introduction au Chriſtianiſme, & peut tenir lieu de preparation Evangelique. Elle n'a plus de

V.

Lib. 1. cõtra Iul.

doutes où il eſt queſtion de la Religion. Toutes ſes défiances meurent au pied des Autels. Et les dons qu'elle reçoit du Ciel pour une fin ſurnaturelle ſont ſi efficaces, que ſa Foi, ſon Eſperance, & ſa Charité, reglent toutes ſes connoiſſances, & donnent la loi à tous ſes raiſonnemens. Je trouve auſſi l'opinion de Saint Auguſtin fort conſiderable pour ce qui concerne la Cap. 41. Morale en general. Il monſtre au dix-huitiéme livre de ſa Cité de Dieu, que nous devons plûtoſt tenir de l'autorité Divine les preceptes qui determinent ce qui eſt vice, ou vertu, que de la raiſon humaine, qui n'eſt ni aſſez puiſſante, ni aſſez uniforme, pour ſe faire univerſellement obeïr. Il n'y a point d'action ſi vicieuſe, comme il le remarque fort bien, qui n'ait eſté approuvée par quelque Philoſophe, ni ſi vertueuſe que quelques-uns de cette profeſſion ne l'aient condamnée. Les Peuples meſmes, & les Nations entieres ont eu des ſentimens du tout contraires pour ce regard. Nous ſerions donc dans une perpetuelle incertitude des choſes qui concernent l'Ethique, ſi nous n'avions recours à la Loi Divine, qui ſe fait entendre de tout le monde, & qui n'eſt contredite de perſonne. Et puiſque la Sceptique Chreſtienne ne luy eſt pas moins ſoûmiſe, que toutes les autres Sectes que nous avons déja catechiſées, ſes doutes ſeront d'autant moins à craindre, qu'eſtant encore Payenne, elle ne laiſſoit

pas de deferer aux constitutions & aux
couſtumes de ſon ſiecle. Voila ce qui m'a V.
donné des penſées ſi favorables pour une
Philoſophie que je ne croi pas plus cri-
minelle que les autres, pourveu qu'on luy
faſſe rendre les reſpects qu'elles doivent
toutes à noſtre ſainte Theologie, & que Vocavit ancillas ad arcé.
comme une ſuivante ſeulement, elle ſoit
appellée avec les autres au ſervice de cette
divine maiſtreſſe. Si je me ſuis trompé
au jugement que je viens de faire, je ſuis
preſt de changer d'avis. L'incertitude
Sceptique m'excuſera ſi je n'ay rien dit de
certain ſur ce ſujet. Et en tout cas mon er-
reur ne croiſtra pas le nombre des hereſies,
puiſqu'elle ne ſera jamais convaincuë d'o-
piniaſtreté. Mais je ſerois bien aiſe que
les plus ennemis de l'Epoche conſideraſ-
ſent avant que de me condamner, que la
défiance & la ſuſpenſion ont eſté nommées
par les Dogmatiques meſmes, le nerf, &
le membre principal de la Prudence; qu'ils
ont cherché la verité dans le plus pro-
fond d'un puits; que Salomon reconnoiſt *Sap. c. 7.*
la Sageſſe pour la plus muable, ou la plus
changeante choſe de toutes les mobiles;
& que Saint Paul a confeſſé aux Corin- *Ep. 1. c. 2.*
thiens, qu'il ne ſçavoit rien ſinon Ieſus-
Chriſt crucifié. J'avouë que de ſi belles
ſentences m'ont fait affectionner les dou-
tes, l'incertitude, & l'ignorance des
Sceptiques.

DE CONFVTIVS,

LE SOCRATE DE LA CHINE.

Lib. 8. c. 2. SAINT Augustin examinant dans sa Cité de Dieu les differentes Sectes des Philosophes, pour reconnoistre celle qu'on peut dire avoir le plus de conformité avec nostre Religion, decide la question par un jugement general trés-digne de luy. Il soustient que sans donner la preference à la Grece, & sans avoir égard aux païs où ces grands hommes ont fait admirer leur sageſſe, tous ceux qui ont enseigné la puissance & la bonté d'un seul Dieu Createur de toutes choses, soit qu'ils aient esté Scythes, Indiens, Perses, Egyptiens, ou de quelqu'autre Nation, doivent estre preferez aux autres, aiant approché le plus prés des lumieres de la Foi Chrestienne. C'est ce qui m'oblige, aprés avoir parlé de tant de Grecs, à produire un Chinois ensuite, comme le plus éloigné que je puisse choisir, non seulement de nostre demeure, mais encore de nostre connoissance ordinaire, n'y aiant guere plus d'un siecle que l'Europe est rentrée en commerce avec ce grand Royaume; si tant est que les Chinois puissent passer pour les Sines des Anciens, selon que les uns & les autres nous sont repre-

sentez les plus Orientaux de toute l'Asie. V.
Le Pere Trigaut est sans doute celuy qui nous a fourni la plus belle Relation que nous aions de ce païs-là, s'estant servi des écrits du Pere Matthieu Ricius, dont le zele, & le sçavoir ne peuvent estre trop estimez. Et j'ai déja remarqué dans la premiere partie de ce livre, comme ces Peres ont tenu pour asseuré, que plusieurs Chinois aiant moralement bien vécu dans la simple observation du droit de Nature, ont pû faire leur salut eternel, par une bonté & une assistance particuliere de leur Createur. La raison que rend le Pere Trigaut de son opinion, est, qu'entre toutes les Nations la leur est apparemment celle qui s'est le mieux laissée conduire à la lumiere naturelle, & qui a le moins erré au fait de la Religion. Car chacun sçait de quels prodiges les Grecs, les Romains, & les Egyptiens remplirent autrefois leur culte divin. Les Chinois au contraire n'ont reconnu de temps immemorial qu'un seul Dieu, qu'ils nommoient le Roy du Ciel; & l'on peut voir par leurs Annales de plus de quatre mille ans, qu'il n'y a point eu de Payens qui l'aient moins offensé qu'eux de ce costé-là, & dont le reste des actions se soient plus conformées à ce que prescrit la droite raison.

Or toutes les Histoires que nous avons d'eux conviennent en ce point, que le plus homme de bien, & le plus grand Philo-

ſophe qu'ait veû l'Orient, a eſté un nommé Confutius Chinois, dont ils ont la memoire en telle veneration, qu'ils élevent ſa Statuë dans des Temples, avec celles de quelques-uns de ſes diſciples. Ce n'eſt pas pourtaut qu'ils le tiennent pour un Dieu, ni qu'ils l'invoquent en leurs prieres; mais ils penſent qu'aprés le ſouverain Eſtre, l'on peut ainſi reverer les grands perſonnages qu'ils croient Saints, & dont ils font une eſpece de Demy-Dieux. Entre pluſieurs circonſtances de la vie de ce Philoſophe, il y en a deux ou trois qui me font dire, qu'on le peut fort bien nommer le Socrate de la Chine. La premiere regarde le temps auquel il a paru dans le monde, qui ne ſe trouvera gueres different de celuy du vrai Socrate des Grecs. Car ſi la naiſſance de Confutius n'a precedé celle de noſtre Seigneur que de cinq cent cinquante & un an, ſelon la ſupputation du Pere Trigaut, Confutius aiant veſcu comme il a fait plus de ſoixante & dix ans, il y aura peu à dire que le temps de ſa mort n'arrive à celuy de la generation de Socrate. D'où il s'enſuit qu'un meſme ſiecle fit voir à la Chine & à la Grece les deux plus vertueux hommes de toute la Gentilité. Ils ont encore cela de commun entre eux, que l'un & l'autre mépriſerent les ſciences moins utiles, pour cultiver tres-ſoigneuſement celle des mœurs qui nous touche de plus prés. De ſorte qu'on peut dire

que Confutius fit deſcendre auſſi bien que Socrate la Philoſophie du Ciel en terre, par l'autorité qu'ils donnerent tous deux à la Morale, que les curioſitez de la Phyſique, de l'Aſtronomie, & de ſemblables ſpeculations avoient preſque fait mépriſer auparavant. V.

En effet, tous les Arts liberaux & toutes les ſciences ont eu cours à la Chine auſſi bien que parmi nous. La ſeule liſte des livres qu'en apporta aux Philippines le Pere Herrade Auguſtin & ſes compagnons, le fait bien voir, n'y aiant preſque ſcience dont il ne ſe trouvaſt quelque traitté ſeparé, dans ce peu de volumes qu'ils avoient pû trouver. Il ſe voit d'excellens Geometres, Arithmeticiens, & Aſtrologues Chinois. La Medecine eſt exercée parmi eux avec grande methode & beaucoup d'experience. Et les opinions qu'ont quelques-uns dans la Phyſique, conformes à celles de Democrite & de Pythagore touchant la pluralité des Mondes, montrent aſſez combien ceux de cette Nation ſe plaiſent à l'eſtude des choſes naturelles. Mais depuis que Confutius leur eut fait voir l'importance de l'Ethique, & que reduiſant en quatre volumes toutes les belles ſentences des Philoſophes qui l'avoient precedé, il en eut compoſé un cinquiéme de ſes propres penſées, il releva tellement la ſcience des mœurs par deſſus toutes les autres, qu'on écrit que depuis luy il ne s'eſt plus fait de Ba-

Gonz. de Mendoce 1. Part. l. 3. cap. 17.

Trigaut l. 1. cap. 5.

cheliers ni de Docteurs à la Chine qu'en
Herrera. les examinant sur la Morale. C'est une chose certaine, que des trois Sectes de Philosophie qu'on y permet, celle de Confutius qu'on nomme des Lettrez a tellement l'avantage sur les deux autres, que tous les Grands du Royaume en font profession. Je trouve aussi fort remarquable, que cette extraordinaire reputation de sçavoir, & de prudence, qu'ont acquises les disciples de ce Philosophe, ait eu le pouvoir de faire que par les Loix de l'Estat eux seuls soient appellez à son gouvernement, & qu'il n'y ait que les Mandarins, Loytias, ou Lettrez formez dans son Escole, qui commandent absolument sous l'autorité Royale. Car toutes les autres professions sont tellement inferieures à celle-là, qu'en ce qui est mesme de la conduite des armées, il n'y a que les Philosophes de cette Secte qui donnent les ordres, & toute la Milice tient à honneur d'executer leurs dispositions. Certes ce n'est pas une petite gloire à Confutius, d'avoir mis le Sceptre entre les mains de la Philosophie, & d'avoir fait que la force obeïsse paisiblement à la raison. Quel plus grand heur a-t-on jamais souhaitté, que de voir les Rois philosopher, ou bien les Philosophes regner? ce rare esprit a sceu conjoindre ces deux felicitez dans la Chine, où sa vertu merite que le Souverain mesme ne commande rien qui ne s'accorde avec ses preceptes;

tes ; & où tous les Magiſtrats auſſi bien que tous les Officiers de la Couronne eſtant neceſſairement du nombre de ſes diſciples, on peut dire qu'il n'y a que les Philoſophes qui gouvernent vn ſi grand Empire. V.

Il ne faut pas obmettre ce que leurs Hiſtoires rapportent là-deſſus à l'honneur de la Philoſophie, car je trouve qu'elles recommandent par là merveilleuſement la doctrine Morale de Confutius, qui regloit les devoirs politiques, de meſme que ceux des familles, & des particuliers. Les Hiſtoires de la Chine portent donc, qu'autant de fois qu'il a eſté queſtion de témoigner dans toute ſorte de perils ſon affection pour la Patrie, & ſa fidelité envers le Prince, les Philoſophes dont nous parlons, ont toûjours fait paroiſtre plus de generoſité, en s'expoſant franchement aux hazards & mépriſant la mort meſme, que ceux de la profeſſion Militaire, à qui le maniement ordinaire des armes ſemble devoir relever de beaucoup le courage. Or on ne peut pas douter que de ſi nobles reſolutions n'aient pour fondement les maximes politiques & les belles moralitez de Confutius, qui leur enſeignent à eſtre magnanimes, & à perdre librement la vie, lorſque le ſervice de leur Roy ou de leur païs le veut ainſi. *Trig. ut l. 1. cap.*

Quoiqu'il en ſoit, ce pouvoir ſi abſolu que Confutius a donné aux hommes de lettres dans la Chine, ſemble d'autant plus

Relat. de la Cochinchine. 1. Part. chap. 6.

admirable, que le Iapon, qui en eſt fort proche, ſe gouverne tout autrement, les armes y tenans tellement le deſſus, qu'on n'y fait preſque nul eſtat des ſciences. Ce n'eſt pas que la doctrine de ce grand perſonnage ne ſe ſoit épanduë en beaucoup d'autres lieux que la Chine, & notamment par tous les païs voiſins. Mais comme la condition des choſes de ce monde ne ſouffre pas qu'elles ſoient uniformes, l'humeur feroce & toute guerriere des Iaponois leur a fait preferer les exercices militaires aux meſtiers de la paix, uſant plus de la force dans toutes leurs affaires, que du diſcours ni de la raiſon. Le Pere Chriſtophle Borry, qui veut que l'Eſtat de la Cochinchine ſoit temperé de ces deux ſortes de gouvernement, & qu'il ſe ſerve d'une voie moienne entre ce qui ſe pratique au Iapon & à la Chine, aſſure qu'Ariſtote n'a nulle autorité plus grande dans l'Europe, qu'eſt celle de Confutius parmi les Cochinchinois. Et il reconnoiſt que ſes livres ne ſont pas remplis de moindre erudition que ceux de nos meilleurs Auteurs, ni de moralitez qui doivent ceder à celles de Senecque, de Caton & de Ciceron.

2. Part. hap. 8.

A la verité, il nomme ailleurs un certain Xaca, luy donnant la qualité de grand Philoſophe, & de Metaphyſicien ſi excellent, qu'à ſon dire il n'a point eu de ſuperieur en ce qui touche la premiere & la plus haute Philoſophie. Son païs eſtoit le Royaume de Siam; mais ſa doctrine fut

telle, qu'elle s'épandit & fut admirée par tout l'Orient auſſi-toſt qu'il l'eut publiée, ce qui luy arriva comme à Confutius quelque temps devant celuy d'Ariſtote. Cependant tout ce que le Pere Borry nous rapporte de cette ſublime Philoſophie de Xaca, c'eſt qu'il conſideroit toutes les choſes du monde comme venuës de rien, qui n'eſtoient rien en effet, & qui retournoient toutes à ce general principe de rien. Dans la Morale meſme il ne mettoit pas le ſouverain bien de l'homme en quelque choſe de poſitif, ni de reel, mais ſeulement dans une nuë negation du mal, ou dans une pure privation de toute incommodité. Et cette penſée le porta ſi loin, qu'il ſembloit ne reconnoiſtre point de cauſe premiere efficiente, parce qu'au lieu d'elle il poſoit ſeulement un neant eternel, immenſe, immuable, & tout-puiſſant, ce qui ſemble merveilleuſement chimerique. Cela fut cauſe que pluſieurs ſe ſcandaliſerent de ſa doctrine, que les Chinois entre autres l'euſſent abſolument defenduë comme tres-pernicieuſe, s'il n'euſt declaré par un livre fait exprés, qu'il croioit un principe reel de toutes choſes, & un Createur du ciel & de la terre, qui recompenſoit les bons de ſa gloire, & puniſſoit les méchans des peines de l'Enfer. Avec cette eſpece de manifeſte il mit ſa ſcience à couvert, & ſe déchargea de l'impieté dont on le vouloit accuſer. Et certes la pluſpart des Relations tant de la Cochinchine, V.

d'où il envoioit ſes compoſitions au dehors, que de la Chine, portent que ces peuples Orientaux reconnoiſſent tous un ſouverain Eſtre, & qu'ils ſont meſme fort exempts d'idolatrie. Car encore qu'ils aient beaucoup de Pagodes, & qu'on pourroit prendre le reſpect dont ils uſent envers une infinité de Statuës, pour une maniere d'adoration : ſi eſt-ce que perſonne d'entre eux n'attribuë aucune Divinité à ces Idoles, qui ne ſont honorées qu'à cauſe qu'elles repreſentent des hommes vertueux, & d'un merite extraordinaire. C'eſt pourquoi le Pere Borry adjouſte que ces pauvres Payens luy dirent qu'ils ne faiſoient en cela, que ce que nous pratiquons à l'égard de nos Saincts Apoſtres, Martyrs & Confeſſeurs. Et il remarque qu'ils tiennent exprés une niche profonde & obſcure, mais toute vuide, ſur le principal Autel de leurs Temples, pour témoigner que le ſeul Dieu du Ciel qu'ils y adorent eſt d'une eſſence inviſible, & d'une nature incomprehenſible, ne pouvant eſtre repreſenté par aucune image ni figure; ce qui ſemble monſtrer que s'ils ont des Idoles, ils ne doivent pas eſtre pourtant reputez Idolatres. Les Lettrez de la Chine ; ou ceux qui ſuivent la Secte de Confutius, ſont encore plus éloignez de ce crime. Car le Pere Trigaut dit preciſément qu'ils n'ont aucune Idole, & qu'ils ne deferent les honneurs Divins qu'à un ſeul Dieu, dont ils reverent la Providence en tout ce

Lib. 1. *cap.* 10.

qui se passe ici bas ; bien qu'ils usent de quelque sorte de culte envers de certains esprits inferieurs, que leur imagination leur represente tels que des Anges ou des Intelligences. V.

Nous pouvons remarquer par tout ce que je viens de rapporter, qu'encore qu'il y ait assurément beaucoup de choses à retrancher & à circoncire dans ces Philosophies Orientales, soit de Xaca, de Confutius, ou de quelque autre aussi sçavant & aussi vertueux qu'on nous décrit ces deux-là ; elles ont neantmoins de tres-bonnes maximes, & la plus part de leurs preceptes, comme parle le mesme Pere, tres-conformes à la lumiere naturelle, & aux veritez du Christianisme. Il passe jusques à dire que tant s'en faut que l'Academie de Confutius ait ses principes contraires à nostre Religion, qu'ils semblent n'estre faits que pour la favoriser & luy donner de l'aide. Condamnons donc cette Indolence, ou cette exemption de toute douleur, dont Xaca faisoit nostre parfaite beatitude ; & reconnoissons encore que ses termes touchant la Diuinité ne peuvent estre receus. Avoüons que les disciples de Confutius ont eu sans doute des opinions erronées sur beaucoup de sujets ; qu'ils ont enseigné aussi bien que Pythagore une ridicule Metempsychose ; & qu'ils se sont lourdement abusez avec les Stoïciens, quand ils ont creu qu'il n'y avoit que l'ame des hommes de vertu qui fust immortelle. Mais

reconnoissons en suite que les uns & les autres n'ont pas laissé d'avoir de fort bonnes pensées d'ailleurs; qu'ils ont instruit & porté au bien de tres-grandes Provinces qui leur en rendent des honneurs immortels; & que leur doctrine aussi ennemie de l'idolatrie, qu'elle est remplie de belles moralitez, ne merite peut-estre pas moins qu'on l'estime, que celle des Grecs & des Romains dont on a tant parlé, encore que la premiere nous soit beaucoup moins connuë, à cause de la grande distance qui nous separe des extremitez de l'Asie. Je dis tout ceci à l'égard particulierement de Confutius, de qui la vie pleine de saintété, pour user des propres mots du Pere *Lib. 1. cap. 5.* Trigaut, nous est si fort recommandée par tous ceux qui en ont écrit. Ils assurent qu'elle a rendu son nom venerable aux Rois mesmes jusques à un tel poinct, qu'ils feroient conscience de contredire la moindre de ses sentences; & que ceux qui portent encore aujourd'huy ce mesme nom de Confutius parce qu'ils sont de sa race, jouïssent d'une infinité de privileges, & de respects, que tout le monde leur defere. Nous serions donc, à mon avis, bien injustes & bien temeraires tout ensemble, si nous n'honorions pas sa memoire avec celle des plus grands Philosophes que nous avons déja nommez; & si nous desesperions de son salut, ne l'aiant pas fait de celuy de Socrate, ni de Pythagore, qui vrai-semblablement n'estoient pas plus

vertueux que luy. Car puiſqu'il n'a pas moins reconnu qu'eux l'unité d'une premiere cauſe, toute puiſſante, & toute bonne, il ne ſe peut faire qu'il ne luy ait auſſi conſacré toutes ſes affections. Et pour ce qui touche la charité envers le prochain, qui fait le ſecond membre de la Loi, les Memoires du Pere Ricius nous aſſurent qu'il n'y a rien de plus exprés dans toute la Morale Chinoiſe, qui vient de ce Philoſophe, que le precepte de ne faire jamais à autruy ce que nous ne voudrions pas qui nous fuſt fait. C'eſt ce qui m'oblige à penſer, ſans rien determiner pourtant, que Dieu peut avoir uſé de miſericorde en ſon endroit, luy conferant cette grace ſpeciale, qu'il ne refuſe jamais à ceux qui contribuent par ſon moien tout ce qui eſt de leur poſſible pour l'obtenir. V.

DE SENEQVE.

NOvs n'avons parlé juſques ici d'aucun Philoſophe qui ne ſoit plus ancien que le Chriſtianiſme. Et parce que j'ai fait voir dans la premiere partie de ce livre qu'on n'eſtoit pas obligé de ſuivre abſolument l'opinion de Saint Thomas, en ce qu'il a creu que dans la Loi de Grace & depuis la venuë du Meſſie, la Foi implicite ne pouvoit plus ſauver perſonne; je juge à propos de donner une Section par-

ticuliere à Seneque. Il ne cede peut-estre en merite à pas un de ceux que nous venons de considerer, & on ne sçauroit nier qu'il n'ait pû prendre connoissance de l'Evangile, puisqu'aiant passé la plus grande partie de son âge dans Rome, sa mort sous Neron ne preceda le Martyre de Saint Pierre & de Saint Paul que de deux ans seulement. Voions donc en quels termes nous pouvons parler d'un homme de si grand nom, & ce que nous devons croire d'une vertu qui a paru avec tant d'éclat dans le monde.

Pour commencer par sa façon de philosopher, elle est d'autant plus considerable, que sans avoir esté Fondateur d'aucune Secte nouvelle; il ne s'est attaché à pas une des anciennes si precisément, qu'on puisse dire de laquelle il estoit. A la verité, les Stoïciens se le sont voulu attribuer, & il parle souvent comme s'il estoit de leur parti. Mais il s'éloigne aussi parfois si fort des principes de Zenon, & il embrasse tantost les opinions d'Epicure, tantost celles de Diogene, ou de quelqu'autre, avec tant d'affection, qu'il semble avoir abandonné la doctrine du Portique. C'est si je ne me trompe, ce qui a donné lieu aux invectives qu'on voit dans Aulu- Gelle contre luy; & à ce que Quintilien mesme ose dire qu'il avoit philosophé trop negligemment, parce que ne suivant pas toûjours un mesme systeme, on a creu qu'il n'estoit pas assez exact en sa doctrine. Il y a neant-

Lib. 12. cap. 2.
Lib. 10. cap. 1.

moins beaucoup d'injuſtice en ce jugement ; & je ne veux qu'un ſeul paſſage de ſon livre de la vie heureuſe, pour montrer que ç'a plûtoſt eſté à deſſein, & avec une meure deliberation, que par mégarde, qu'il a parfois quitté le ſentiment des Stoïciens pour en prendre quelqu'autre qu'il trouvoit meilleur. En effet, il proteſte au trentiéme chapitre de ce livre, que s'il eſt pour lors de leur avis, ce n'eſt pas qu'il ſe ſoit impoſé une ſi rude loi, de n'avancer jamais rien qui fuſt contraire aux maximes de Zenon, ou de Chryſippe ; mais ſeulement parce que la raiſon l'oblige au ſujet qui ſe preſentoit d'acquieſcer à leur opinion. Et il adjouſte au meſme lieu cette belle ſentence, Que ſi quelqu'un s'attache tellement aux ſentimens d'un autre, qu'il ne s'en departe jamais, il fait plus en cela l'action d'un homme factieux, que d'une perſonne raiſonnable. Je me ſouviens ſur ce propos de ce que Diogenes Laërtius rapporte d'une Secte, qu'il dit n'avoir commencé que fort peu de temps devant le ſien. Elle reconnoiſſoit pour ſon Chef un Potamon d'Alexandrie, de qui Suidas a fait auſſi quelque mention. Et elle receut le nom d'Eclectique, ou d'Elective, parce qu'elle faiſoit un choix & une élection de ce qui luy plaiſoit le plus dans toutes les autres Sectes, dont elle conſtruiſoit le corps de ſa Philoſophie, comme les Abeilles compoſent leur miel de ce qu'elles prennent ſur une infinité de V.

fleurs differentes. Il ne faut point douter que Seneque n'euſt la meſme penſée que Potamon pour ce qui touche la liberté de philoſopher. Et c'eſt ſans doute qu'il croioit qu'en ne diſant rien d'incompatible, & dont chaque partie ne s'accordaſt par un juſte rapport avec ſon tout, il ne pouvoit eſtre blaſmé au choix ni au ramas qu'il faiſoit des bonnes penſées de ceux qui avoient philoſophé devant luy, ſans s'engager ſervilement à toutes leurs fantaiſies.

Conſiderons un peu le reſte de ce que les Payens meſmes ont imputé à cet illuſtre perſonnage, & puis nous en jugerons le plus equitablement & le plus Chreſtiennement qu'il nous ſera poſſible. L'auteur des plus grandes calomnies dont on a voulu noircir ſa memoire eſt ſans difficulté Dion Caſſius, ou pour mieux dire ſon abbreviateur Xiphilin. Car pluſieurs ne peuvent croire que Dion aiant ſi hautement loüé la ſageſſe de Seneque dans ſon cinquante-neufiéme livre, il ait pû ſe contredire ailleurs de telle ſorte, en le diffamant comme il fait ſelon le texte de Xiphilin. Lipſe aime mieux ſe perſuader qu'un tel Faiſeur d'Epitomes aura pris les accuſations de Suillius, ou de quelqu'autre auſſi méchant que luy, pour les vrais ſentimens de Dion. Quoiqu'il en ſoit, ſi ce qu'on lit de Seneque dans leur Hiſtoire eſtoit veritable, je le tiendrois pour l'un des plus abominables hommes de ſon ſiecle.

Il eſt accuſé d'adultere avec Iulie fille de Germanicus, & d'avoir abuſé de meſme d'Agrippine mere de Neron. De n'avoir pas laiſſé pour cela de porter ce Prince à faire mourir celle de qui il tenoit la vie & l'Empire. D'avoir eſté addonné à d'autres amours que la Nature condamne, & dont il fit de honteuſes leçons à ſon diſciple. D'eſtre monté avec Burrhus juſques ſur le theatre, où ils luy applaudiſſoient tous deux. D'avoir flatté Meſſaline & les Libertins de Claudius ſi laſchement, qu'il envoia du lieu de ſon exil à Rome un livre rempli de leurs loüanges, dont il fut contraint depuis de ſe retracter. D'avoir eſté du nombre des conjurateurs contre Neron, qui fut obligé de le faire mourir comme convaincu de s'eſtre voulu emparer de l'Empire. D'avoir témoigné une baſſeſſe d'eſprit merveilleuſe aux derniers momens de ſa vie, par beaucoup de mauvais propos, & par le traittement qu'il fit à ſa Pauline, luy couppant luy-meſme les veines, & la portant par jalouſie, ou autrement, à ſe donner une mort volontaire. D'avoir amaſſé de ſi prodigieuſes richeſſes, qu'elles montoient à ſept millions & cinq cens mille eſcus. De s'eſtre ſi fort pleu au luxe, qu'il auoit cinq cens de ces tables faites d'une eſpece de Citronnier Africain, enchaſsées ſur de l'ivoire, & que la rareté jointe au prix exceſif rendoit ineſtimables. Enfin, on le taxe d'avoir eſté cauſe par ſon extréme avarice de cette grande

V.

Xiphil. l. 60. & 62. Excerpta Conſt. ex Dione.

défaite des Romains arrivée de son temps dans la Grande Bretagne, sur ce qu'il voulut retirer tout à coup & avec violence un million d'or qu'il y faisoit valoir à grosses usures ; ce qui mit au desespoir les peuples de cette Isle, & les jetta dans la revolte. Voilà certes d'estranges reproches, & qui feroient detester, se trouvant veritables, ceux mesmes qui ne sont vicieux que par un brutal aveuglement, à plus forte raison un homme qui témoigne par ses écrits tant de zele pour la Vertu.

Ce n'est pas mon dessein de dresser ici une entiere Apologie pour luy, ni de refuter, les uns aprés les autres, tous les crimes que nous venons de rapporter, comme font ceux qui l'entreprennent expressément. Il me suffit de remarquer que Tacite, Suetone, & autant qu'il y a de bons Historiens, l'ont assez déchargé de ces calomnies, n'aiant jamais parlé de luy que tres-honorablement. On peut dire d'ailleurs que l'infamie de Messaline rend le banniſſement de Seneque glorieux pour luy ; & l'on sçait que la jalousie qu'elle portoit à Iulie à cause de sa beauté, fut le seul fondement de son pretendu adultere. Quant au reste de ce dont on charge sa reputation, tout y paroist encore plus ridicule, & jamais personne n'y a rien trouvé de vrai-semblable, si l'envie ne luy a persuadé ce qu'elle fit autrefois inventer aux ennemis de ce grand hom-

me. En effet, je puis dire auec verité n'avoir jamais ouï mal parler de luy, qu'à ceux qui eſtoient bien avant dans le vice; comme au contraire je n'ai gueres veû d'hommes de vertu, qui n'aimaſſent Seneque tres-ardemment. Et comme ſe pourroit-il faire que celuy dont on ne ſçauroit lire les écrits ſans eſtre touché d'une ſecrette paſſion pour cette fille du Ciel, euſt eſté quant à luy ſon plus capital adverſaire? Sans doute qu'il faut n'avoir aucune connoiſſance de ſes œuvres pour prendre une telle opinion, & pour moi j'avouë qu'on me feroit croire plûtoſt toute autre choſe que la mauvaiſe vie de Seneque. Mais dautant que la médiſance l'attaque principalement du coſté du luxe, & de ce deſir immoderé qu'on veut qu'il ait eu de poſſeder d'extrémes richeſſes, examinons un peu plus particulierement ce poinct, qui ſervira de juſtification contre la pluſpart des injures faites à ſa memoire. V.

On ne ſçauroit nier que Seneque n'ait poſſedé de tres-grands biens, puiſque luy-meſme en tombe d'accord dans la harangue que luy fait prononcer Tacite, pour prendre congé de ſon Prince, & luy remettre entre les mains ce qu'il tenoit de ſa liberalité. L'importance eſt de ſçavoir s'il a offenſé ſa profeſſion en les acceptant, s'il en a uſé contre les regles qu'il preſcrivoit aux autres, & s'il ſe peut dire que ſon eſprit ait eſté touché de cette

infame passion d'avarice, que Diogene nommoit la Metropolitaine de tous les vices. Pour ce qui est de l'acceptation & de la possession, il faut faire le procés à Platon, au Precepteur d'Alexandre, à Caton, & à une infinité d'autres de semblable merite, si l'on pretend de la rendre criminelle en la personne de Seneque. Aussi ne peut-on pas soustenir qu'il ait jamais contrevenu aux preceptes qu'il a donnez pour ce regard. Qu'on examine toutes ses sentences sur ce qui touche la joüissance & la dispensation des richesses, on n'y trouvera rien dont on se puisse servir à son prejudice. Il proteste par tout qu'encore qu'il ne les mette pas au rang des choses absolument bonnes, parce que les méchans mesmes s'en prevalent, il les tient neantmoins pour tres-utiles à la vie d'un hommme sage, comme celles dont il peut retirer de grandes commoditez. Car n'est-ce pas un advantage considerable, d'avoir le moien d'exercer des actions de liberalité, d'humanité, & de magnificence, dont il est presque impossible de venir à bout, sans l'entremise des richesses? Certes, il y a de la foiblesse d'esprit à ne les pouvoir souffrir, *Infirmi animi est pati non posse divitias.* Ce n'est pas à dire poutant que ce mesme Sage s'estime mal-heureux s'il ne les possede pas. Mais comme il aime mieux estre de belle taille, qu'autrement, joüir de la santé, que de se voir valetudinaire, & faire voile par un bon vent, que

L. de vita beata passim.

Ep. 5.

d'eſtre agité de la tempeſte ; il ſouhaitte de meſme les richeſſes, encore qu'il ſouffre patiemment la pauvreté lorſqu'elle ſe preſente. Bref, tant s'en faut que la Philoſophie de Seneque ſoit contraire à leur poſſeſſion, qu'il ne croit pas que la Fortune pûſt jamais mieux placer ce qu'on nomme proprement ſes biens, que dans le ſein du Sage, quand elle ſeroit auſſi clairvoiante que nous l'eſtimons aveugle. La raiſon eſt, qu'elle ſe peut aſſurer de les retirer de là autant de fois que bon luy ſemblera, ſans eſtre importunée des plaintes que luy font les autres hommes. Et certes, la difference eſt grande d'eux à luy. Ils ſont eſclaves des richeſſes, dont luy ſeul ſçait ſe rendre le maiſtre. Les fous ſont poſſedez par elles, plûtoſt qu'ils ne les poſſedent ; le Sage les enviſage d'un œil auſſi tranquille quand elles le quittent, que quand elles le ſont venuës trouver. Si l'on pretend que Seneque n'ait pas mis en pratique tous ces beaux axiomes, & que comme homme il ſe ſoit laiſſé tranſporter aux opinions du vulgaire, c'eſt ce qu'il faut prouver par de bonnes autoritez, & ne ſe pas contenter d'une calomnie toute pure, & ſans aveu, comme eſt celle de Xiphilin. Quand je lis dans toutes les œuvres de ce Philoſophe tant de belles penſées en faveur de la pauvreté, & que je conſidere particulierement l'Epiſtre, où il recite une partie de ce que ſon maiſtre Attalus luy avoit imprimé dans l'eſprit *Ep. 108.*

V.

ſur ce ſujet, je ne ſçaurois m'imaginer avec quel front le plus impudent des hommes auroit oſé parler de la ſorte, s'il avoit mené une vie tellement repugnante à ſes écrits qu'on veut eſtre celle de Seneque. Il avouë à ſon ami Lucilius, qu'à la verité, les mœurs de la ville de Rome luy ont fait perdre beaucoup de bonnes reſolutions qu'il avoit priſes ſous un ſi digne Precepteur. Et neantmoins, adjouſte-t-il, je me ſuis abſtenu depuis le temps de ſon inſtruction d'aſſez de choſes qui ſont dans l'uſage ordinaire, parce qu'il m'en avoit fait comprendre l'abus. Je renonçai délors pour toute ma vie aux huiſtres, & aux champignons, comme à des viandes qu'on ne ſert jamais pour la nourriture, mais ſeulement pour provoquer l'appetit de ceux qui ont déja mangé ſuffiſamment. Je ne ſçai plus ce que c'eſt de me frotter le corps d'onguens parfumez, ne voulant pas faire ce tort à la Nature d'alterer l'odeur qu'elle m'a donnée par une artificielle. Mon eſtomac ne s'eſt pas reſſenti depuis de la chaleur du vin, que je tiens prejudiciable à la ſanté, outre qu'il a d'autres dangereuſes conſequences. Et pour ce qui eſt des eſtuves, je les ai tout-à-fait abandonnées, à cauſe que ſans ce qu'elles conſument le corps par des evacuations inutiles, je trouve encore qu'elles ont trop de delicateſſe pour un homme de ma ſorte. Mais j'éprouve que la moderation dont j'uſe en quantité d'autres

tres choſes, me donne plus de peine que ne feroit une abſtinence entiere. Mon pere me contraignit de me remettre à manger de la chair, dont je m'eſtois paſſé quelques années à la perſuaſion d'un de mes Maiſtres, nommé Socion, qui m'avoit rendu merveilleuſement paſſionné pour la Philoſophie Pythagorique. Il arriva que ſous Tibere l'on fit une recherche ſi exacte de ceux qui ſervoient Dieu autrement que le commun, qu'on prenoit pour une ſuperſtition condamnable de s'abſtenir de certaines viandes. Ce fut le pretexte qu'eut mon pere pour me rejetter dans mon ancienne nourriture, quoiqu'en effet la ſeule haine qu'il portoit à cette Philoſophie luy fiſt deſirer cela. Je ne vous ferai plus qu'une remarque touchant ce que j'ay retenu de ma premiere inſtitution. Attalus priſoit ſouvent devant nous le dormir qui ſe prenoit ſur un matelas dur, & où le corps trouvoit de la reſiſtance. Tout vieil que je ſuis, je ne me repoſe point autrement, de ſorte que quand je me leve le matin, la place de mon aſſiette n'eſt pas reconnoiſſable dans mon lit. Voilà un petit extrait de la lettre de Seneque, capable ſi je ne me trompe, de faire perdre les mauvaiſes impreſſions, qu'auroient pû prendre de luy les plus credules. Qu'ils en liſent une autre ſi bon leur ſemble, où il parle encore de ce matelas, & de deux manteaux, dont l'un ſe mettoit deſſous, & l'autre luy

V.

Ep. 87

ſervoit de couverture quand il eſtoit à la campagne. Ils y verront décrit un equipage des champs, qui ne s'accorde gueres bien avec le luxe dont on l'accuſe. Et la frugalité de ſes repas, qu'il repreſente là, & ailleurs, leur fera bientoſt paſſer pour ridicule le conte des cinq cens tables precieuſes qu'on luy attribuë. Seroit-il bien poſſible, qu'au meſme temps qu'il declamoit ſi fortement & en de ſi beaux termes dans le ſeptiéme livre de ſes Bien-faits, contre le prix exceſſif & la vaine curioſité de ces tables, il en poſſedaſt luy-meſme un ſi grand nombre? Et ſemble-t-il croiable, que Pline qui a fait la meſme invective, qui a remarqué aprés luy que les vices du bois, & la multitude des nœuds qu'on y voioit, en augmentoit la valeur, & qui nomme outre la table de Ciceron, l'une des plus anciennes de toutes, la pluſpart des autres de cette matiere qui eſtoit dans Rome, ſe fuſt teû des cinq cens de Seneque, & qu'il ne luy euſt point reproché un luxe dont on liſoit la condamnation dans ſes propres écrits? En verité, je ne voi rien de plus impertinent que cette calomnie.

Ep. 84.

Cap. 9.

Lib. 13. & 16.

Il ne ſeroit pas plus difficile de refuter toutes les autres, ſi elles meritoient qu'on s'y arreſtaſt. Mais n'eſt-ce pas une vraie moquerie de l'accuſer avec Burrhus d'avoir applaudi aux vices de Neron; qu'on ſçait qu'ils reprimerent tres-vertueuſe-

ment autant de temps que ce malheureux Tyran se laissa gouverner par eux ? Tacite le fait voir ainsi en plusieurs lieux, & fort expressément au treiziéme livre de ses Annales, où il adjoûte que la plus grande peine qu'eurent ces deux grands hommes, fut de resister aux violences & aux entrepriſes d'Agrippine ; ce qui justifie assez Seneque des privautez scandaleuses qu'on veut qu'il ait euës avec elle. Le dessein de ce Philosophe sur l'Empire est une pure Chimere, fondée apparemment sur ce que dit Tacite dans un autre endroit, qu'il courut un bruit incertain, aprés que la conjuration Pisonienne fut découverte, qu'une partie des Conjurateurs avoient dessein de se défaire de Pison mesme, ensuite de Neron, & d'élever Seneque au Thrône Imperial, où son merite & l'éclat de ses vertus sembloient l'appeller. S'il est permis de prendre de la sorte tous les faux bruits qui courent en de semblables rencontres pour autant de veritez, & notamment contre l'intention de l'Historien qui les rapporte, il n'y a point d'innocence dans le monde qui se puisse garantir de pareilles atteintes.

V.

Lib. 15. Annal.

Ce qui me fait parler si fort à la décharge de Seneque, & penser si avantageusement de luy, c'est qu'outre les preuves de sa vertu, que nous tirons, tant de ses œuvres que de celles des premiers hommes du Paganisme, nous en avons de plus signalez en saincteté & en doctrine parmi

nous, qui ne font pas difficulté de le mettre au rang des Chreſtiens. En effet, Saint Hieroſme le couche entre les Eſcrivains Eccleſiaſtiques ; & quand il a dit, auſſi bien que Tertullien, *Noſtre Seneque*, pluſieurs ont creu que c'eſtoit l'aſſocier au nombre des Fideles. Pour moi j'euſſe pris cela ſimplement pour un terme d'eſtime & d'affection, qui fait que nous appellons ordinairement noſtre Auteur, celuy que nous priſons le plus. Ou bien je dirois que ces Peres auroient voulu parler de Seneque au meſme ſens, qui fait aſſurer à Juſtin le Martyr que Socrate & Heraclite ont eſté Chreſtiens. Mais deux choſes m'empeſchent de les interpreter de cette derniere façon. La premiere, que Seneque eſt d'un temps où l'on peut douter que la Foi implicite euſt le meſme privilege qu'elle avoit auparavant la venuë de noſtre Seigneur. La ſeconde, que Saint Hieroſme s'explique luy-meſme autrement, quand il avouë qu'il n'enregiſtreroit pas ce Philoſophe au catalogue des Saints, ſi les lettres qu'on voioit de Saint Paul à luy, avec leurs réponſes, ne l'obligeoient à le faire.

Lib. de ſcrip. Eccl.

L'autorité du Pape Linus, de Saint Hieroſme, & de Saint Auguſtin, ſuivie par Sixtus Senenſis, & aſſez d'autres qui ont crû ces lettres veritables, eſt ſans doute de tres-grande conſideration. Et neantmoins tous les hommes de ſçavoir du dernier ſiecle les ont conſiderées comme apo-

cryphes, ou suppoſées, & le jugement de l'Egliſe Univerſelle ſemble avoir ſuffiſamment reglé & comme determiné ce que nous en devons penſer, quand elle a défendu de mettre ces Epiſtres de S. Paul dont nous parlons, au rang des autres qui ſont canoniques. Pour le regard du témoignage de Linus, on le refute, parce qu'encore qu'il ſoit vrai que ce Pape ait autrefois écrit le Livre qu'on cite des Actes de Saint Pierre, ſi eſt-ce que celuy qu'on voit, & dont on ſe ſert aujourd'huy, eſt apparemment faux au jugement de Bellarmin, & de Baronius, lequel y remarque meſme des taches de l'hereſie des Manicheens. Quant à S. Hieroſme, qui a pû faire faillir Saint Auguſtin & les autres, je n'oſerois pas dire comme Eraſme, que ce bon Pere n'ignorant pas la ſuppoſition des lettres de S. Paul à Seneque, s'eſt voulu prevaloir de la credulité des hommes ſimples, pour leur faire lire plus volontiers les œuvres de Seneque, quand ils demeureroient perſuadez qu'il eſtoit Chreſtien. Je ferois auſſi quelque difficulté de le trancher auſſi court que le Pere Poſſevin a fait, quand il écrit que ſi Saint Hieroſme, & Saint Auguſtin euſſent eu le loiſir de bien examiner ces lettres, ils euſſent ſans doute reconnu ce que la verité fille du temps a rendu ſi manifeſte en nos jours. J'aimerois donc mieux en parler, s'il eſtoit poſſible, comme nous venons de faire du livre de Linus, & croire que bien

V.

Tom. 1. ad an. Ch. 69. num. 6.

qu'il y ait eu paraventure de veritables Epiſtres de Saint Paul à Seneque, celles que nous avons ne laiſſent pas d'eſtre fauſſes, & plûtoſt ridicules qu'autrement. Car il n'eſt pas poſſible de défendre les fautes & les impertinences dont elles ſont convaincuës par le Cardinal Baronius; ni de répondre à tout ce que Louïs Vives, Geſner, Bellarmin, Faber, Poſſevin, Lipſe, Eraſme, & une infinité d'autres ont écrit contre elles. Et certes, quand je lis dans Tacite les perſecutions qui ſe firent ſous Neron contre les Chreſtiens, j'ai bien de la peine à m'imaginer comment Seneque euſt pû eſtre dans un commerce ſi familier de lettres avec Saint Paul, ſans qu'il en fuſt venu quelque choſe à la connoiſſance de la Cour, & particulierement du Prince. Or chacun ſçait combien eſtoit grande la haine qu'il portoit à ſon Precepteur. Il l'attaqua par poiſon en corrompant la fidelité de Cleonicus l'un de ſes Libertins. Et Tacite dit expreſſément qu'il n'y avoit ſorte d'inventions dont il ne ſe ſerviſt pour le perdre. Eſt-il vrai-ſemblable, cela eſtant, qu'il n'euſt point employé le ſpecieux pretexte de la Religion, & du mépris des Autels à ſa ruïne? Et que le pouvant faire perir par l'autorité du Senat, & juſtement en apparence ſelon ſes Loix, il euſt mieux aimé ſe charger de l'envie de ſa mort, en l'accuſant fauſſement d'avoir eſté des complices de Piſon? De verité, cet argument

Lib. 15. Annal.

me ſemble ſi fort, qu'il pourroit m'obli- V.
ger luy ſeul à eſtre du dernier avis, & à ne croire pas qu'il y euſt une ſi grande habitude entre Seneque & Saint Paul. Je ne ſçai ſi ce n'eſt point d'ailleurs faire quelque tort à ce ſacré Vaſe d'élection, de penſer qu'il ait verſé inutilement ſes liqueurs celeſtes dans une ame telle que celle de Seneque, qu'il l'ait entrepriſe ſans la mieux perſuader, & qu'il ſoit entré dans une ſi étroite conference avec elle, ſans luy rien inſpirer de ce zele qu'avoient les Neophytes de ce temps-là pour la Foi. Car c'eſt ſe plaire à ſe tromper ſoy-meſme, de croire que Seneque ait eu les moindres ſentimens du Chriſtianiſme. Quiconque aura reconnu ſon Genie par ſes écrits, ſa liberté à parler des choſes divines, & ſa franchiſe à raconter le plus particulier de ſes mœurs, tiendra toûjours pour aſſuré que n'aiant pas dit un ſeul mot de noſtre Seigneur, ne s'eſtant jamais eſtendu ſur le plus petit point de noſtre creance, & ſa vie auſſi bien que ſa mort n'aiant rien eu que de Payen, il n'y a nulle apparence de le ſoupçonner d'avoir eſté Chreſtien. De quoy donc luy auront profité les lettres de l'Apoſtre, & cette grande correſpondance qui devoit eſtre entr'eux ſi elles ſont veritables?

Mais quand nous arreſterions cet article pour conſtant, que jamais Seneque n'a eſté catechiſé de ſi bonne main, comme toutes les apparences le perſuadent, &

qu'il n'a receu pas une des Graces ſurnaturelles que donne la Foi explicite ; ce n'eſt pas à dire pourtant que Saint Hieroſme & Saint Auguſtin n'aient eu raiſon de le loüer comme ils ont fait, & de dire qu'il a mené une vie tres-exemplaire en continence, & en beaucoup d'autres vertus morales. De tous les Philoſophes Latins c'eſt celui ſans difficulté qui a témoigné dans ſes écrits le plus d'amour pour elles ; & il n'y en a point eu peut-eſtre entre les Grecs, qui les aient enſeignées ſi pathetiquement que luy. Il ne faut voir que la copie de ce bel examen de conſcïence, qu'il faiſoit tous les ſoirs à l'imitation de
Cap. 36. Sextius, & qu'il repreſente dans ſon troiſiéme livre de la Colere, pour reconnoiſtre avec combien de ſoin il les pratiquoit. Auſſi-toſt, dit-il, qu'on a oſté la lumiere de ma chambre, & que ma femme s'eſt teuë, comme celle qui eſt toute accouſtumée à mes façons de vivre, c'eſt alors que je rentre en moi-meſme, & que faiſant reflexion ſur tout le cours de la journée, j'examine par le menu ce que j'y ai pû dire ou faire de moins raiſonnable. S'il m'eſt arrivé de conteſter avec trop d'opiniaſtreté contre quelqu'un, ſi mes paroles exceſſivement libres ont offenſé celuy que je devois admoneſter plus doucement ; ou ſi ma memoire me repreſente quelqu'autre faute, que mon infirmité m'a fait commettre ; je m'en fais une ſevere reprimande, & mon erreur ne m'eſt remiſe par moi-

meſme,

meſme, qu'à la charge de n'y plus retourner. J'ai auſſi accoûtumé mon ame à s'interroger à peu prés en ces termes : Quelle bonne action as-tu faite aujourd'hui ? à quelle tentation as-tu reſiſté ? de quel vice t'es-tu corrigée ? en quoi t'es-tu renduë meilleure que tu n'eſtois ? Bon Dieu, que peut penſer ni faire le meilleur Chreſtien de plus agreable devant vous ! Et quel plus doux ſommeil, plus libre & plus tranquille, ſe peut-on imaginer, comme s'écrie Seneque lui-meſme, que celuy qui ſe prend aprés s'eſtre recueilli de la ſorte, avoir rendu de tels comptes dans le tribunal interieur, & s'eſtre endormi ſur de ſemblables meditations ! V.

Outre l'uſage ordinaire de tant de vertus morales, Seneque en a poſſedé d'intellectuelles, qui rendent les premieres beaucoup plus éclatantes. Jamais perſonne éclairé des ſeules lumieres de la Nature n'a parlé plus hautement, & j'oſe dire plus orthodoxement que lui de la Divinité, de l'Immortalité de l'Ame, & de beaucoup d'autres choſes que conſidere la premiere Philoſophie. Si nous avions ſon livre de la Superſtition que l'injure du temps nous a fait perdre, il eſt à croire, par ce que nous en diſent Lactance, & Saint Auguſtin, que nous y admirerions le courage d'un Gentil à declamer contre l'Idolatrie de ſon temps, & contre l'impieté qui tenoit lieu de devotion. C'eſt ce qui oblige le dernier à faire un chapitre

Lib. 5. cap. 10. exprés dans sa Cité de Dieu, pour montrer que Seneque a témoigné bien plus de hardiesse, & de grandeur d'esprit en reprenant les erreurs de la Theologie nommée civile par ce Saint Pere, que Marc Varron n'avoit fait en examinant celles de la Theologie fabuleuse. N'estoit-ce pas estre courageux pour un Payen de prononcer aux hommes de son siecle qu'ils avoient un culte insensé, & que la seule multitude des fous rendoit excusable ? voici ses termes : *Vt nemo fuerit dubitaturus furere eos, si cum paucioribus furerent, nunc sanitatis patrocinium insanientium turba est.* A la verité, il vouloit ensuite que son Sage ne laissast pas de faire comme les autres, plûtost, disoit-il, pour témoigner l'obeïssance qu'il rendoit aux loix, que par esperance qu'il eust de plaire aux Dieux en imitant un peuple ignorant, *quæ omnia sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam Diis grata* ; ce qui est fort reprehensible dans la vraie Religion, & tel, que S. Augustin a eu raison de le condamner comme il a fait.

Certainement, ce n'est pas le langage ni le procedé des Disciples de Saint Paul, qui ne cherchoient que la gloire du Martyre en soustenant la verité de leur creance, & qui eussent souffert toute sorte de supplices pour ne pas donner de l'encens à une Idole. C'est pourquoi si l'on veut que Seneque ait eu la moindre connoissance de nos Mysteres Evangeliques, comme

ce n'eſt pas choſe impoſſible aiant eſté revelez de ſon temps à Rome, je ne voi pas qu'il y ait lieu de rien eſperer de ſon ſalut. Il y en a qui adjoûtent pour ſa condamnation les circonſtances de ſa mort, tant parce qu'il s'ouvrit luy-meſme les veines, qu'à cauſe qu'un peu avant que d'expirer il jetta de l'eau ſur quelques-uns de ſes ſerviteurs, diſant qu'il la verſoit en forme de libation ou de ſacrifice à Jupiter ſon Liberateur. Pour moi je ne voudrois pas aggraver ſes fautes par aucune de ces deux conſiderations. Car je ne voi pas qu'on luy puiſſe imputer le crime de s'eſtre défait luy-meſme, puiſque le commandement de l'Empereur, & la violence de ſes ſatellites le contraignoient d'en uſer de la ſorte. Autrement, il faudroit accuſer Socrate, & tous ceux qui prenoient volontairement comme luy la coupe du poiſon qui leur eſtoit ordonné, de s'eſtre tuez eux-meſmes; ce qui n'a jamais eſté dit. Et pour le regard de l'eau preſentée à Jupiter le Liberateur, nous avons déja monſtré que c'eſtoit plûtoſt un remercîment qu'il faiſoit à Dieu d'eſtre delivré des peines de ce monde, qu'une eſpece d'idolatrie; comme quand le meſme Socrate dit qu'il ſe ſentoit redevable d'un coq à Eſculape, ce qu'ayant déja interpreté dans une Section precedente, je n'en parleray pas ici davantage. Il y auroit peut-eſtre plus à reprendre en la reſolution que Seneque approuva de ſa femme Pauline, V.

qui voulut finir avec luy sans y estre contrainte par Neron. Mais puisque l'action n'eut pas son effet, & que cette genereuse femme survescut son mari de quelques années, il semble demeurer aucunement déchargé, & je pense qu'il n'est pas besoin d'insister plus long-temps là dessus. L'importance est, que Seneque aiant vescu depuis l'establissement de la Loi de Grace en lieu où il en pouvoit prendre connoissance, quand il auroit esté ennemi de toute Idolatrie, & que nous luy donnerions la Foi implicite qui pouvoit sauver ces anciens Philosophes, nous sommes obligez de conclure sa damnation par les maximes que S. Thomas a establies : Il est vrai que, puisque l'Eglise a souffert quelques exceptions sur cela, selon que les Histoires de Trajan & de Falconille, que nous avons déja recitées, nous le font voir; & puisque Saint Augustin a bien osé souhaitter que Dieu eust usé de misericorde envers Epictete, qui estoit mort Payen dans un siecle beaucoup plus Chrestien que celuy de Seneque: Nous pouvons aussi ce me semble, faire un mesme souhait en sa faveur, sans irriter le Ciel, ni offenser la conscience; & desirer que par des voies qui nous sont inconnuës, la Bonté divine lui ait conferé ses graces extraordinaires, encore que nous n'osions l'esperer. Car qui est-ce qui a jamais penetré jusques dans ces thresors pofonds de la Sagesse eternelle, comme s'écrie l'Apostre, & qui peut dire

En la section de Socrate.

O altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ Dei! &c. Quis no-

avoir participé aux conseils du Tout-puissant, qui tire le bien du mal, qui n'a point mis d'obstacles à sa clemence capables de l'arrester quand il lui plaist de l'estendre, & que nous avons déja reconnu pour le plus libre de tous les Agens? Or rien ne nous peut obliger à user de ces vœux, que le rare sçavoir, & les vertus singulieres de Seneque, de qui je continuë à croire que nous devons toûjours parler avec beaucoup d'estime & de respect, quelque chose que la Providence ait ordonné du salut de son ame. Car je me souviens encore que Raphaël de Volterre n'a pas fait scrupule de le ranger avec Trajan & Titus, au nombre des Payens Grecs & Latins, dont il a creu que Dieu avoit eu plus de soin que des autres pendant cette vie, ne doutant point qu'en l'autre il n'ait aussi usé de misericorde en leur endroit. A la verité il est juste de detester l'infidelité de Seneque & ses erreurs, par tout où elles paroissent. Cela n'empesche pas pourtant que nous ne prisions tant de belles parties qu'on remarque qui estoient en luy, & qui le doivent rendre recommendable à tous les hommes. Je sçai bien que le Pere Possevin a voulu trouver mauvais qu'on se serviſt de son authorité dans des ouvrages de pieté, & que ses sentimens fussent produits où il estoit question de la vraie devotion. Mais c'est une opinion particuliere, & sans suite aussi bien que sans fondement, veu que le second Concile de Tours où se trou-

V. vit sensũ Domini, aut quis consiliarius ejus? *Ep. ad Rom c. 11.*

Initio l. 13. comm. verb.

In Apo par. sacr.

verent tant de ſçavans Prelats, n'a pas fait difficulté de citer Seneque dans le quinziéme Canon, & de rapporter l'une de ſes ſentences pour confirmer ce que l'Egliſe determinoit. C'eſt pourquoi nous voions que le jugement de Poſſevin n'empeſche pas qu'encore tous les jours le nom de Seneque ne ſoit oüi dans nos Chaires Catholiques, & que les plus zelez Predicateurs ne le citent ſouvent pour imprimer l'amour de la vertu dans l'eſprit de leurs Auditeurs, & pour établir, meſme par la bouche d'un Payen, la doctrine des bonnes mœurs, ſi les écrits des Gentils euſſent eſté de ſi peu de conſideration aux Peres de l'Egliſe du temps de Julien l'Apoſtat, qu'il ne leur euſt pas eſté permis de les alleguer, nous ne verrions pas tant de belles declamations que Saint Gregoire & les autres firent tous unanimement contre l'Edit de cet Empereur. Il leur défendoit la lecture d'Homere, d'Heſiode, d'Iſocrate, & du reſte des Auteurs claſſiques, n'eſtant pas raiſonnable, à ſon dire, que les Chreſtiens tiraſſent du profit des livres qu'ils condamnoient, ni qu'ils appriſſent les belles penſées de ceux dont ils abominoient la Religion. Certes, les plaintes que firent les Peres contre cette Ordonnance, monſtre aſſez qu'on ne doit pas condamner ſi legerement les œuvres des Payens; & d'un autre coſté le nom odieux de celui qui la fit, merite bien que nous nous portions à quelques reflexions,

Julian. Ep. 42.

qui doivent estre examinées dans une nouvelle Section. V.

DE IVLIEN L'APOSTAT.

IE choisis expressément celui des Empereurs qu'avec raison les Chrestiens detestent le plus, & que d'ailleurs les Infideles ont davantage estimé, afin de mieux reconnoistre dans cette opposition des vices & des vertus qu'on luy attribuë diversement, en quels termes nous pouvons parler de luy le plus à propos. Ce n'est pas sans sujet que Julien a laissé une si mauvaise memoire de luy dans tout le Christianisme, puisqu'aprés en avoir fait profession, & donné de grandes esperances qu'il le favoriseroit de tout son possible, il tomba dans cette infame Apostasie qui deshonnore son nom, & fut en effet le plus redoutable de tous les persecuteurs de la Foi. Car quoy qu'il y en ait eu de beaucoup plus violens en apparence, & bien qu'il fist profession long-temps de s'abstenir du sang des Martyrs, c'estoit avec une si mauvaise intention, & il se servoit de tant d'autres moiens pleins d'artifice pour ruïner l'Eglise, qu'on peut dire qu'elle n'a point eu de plus dangereux ennemi que luy. Il avoit remarqué combien les supplices qu'elle avoit soufferts luy avoient servi, & particulierement Soz. l. 5. c. 4 & 5.

que la derniere perſecution de Diocletien l'avoit plûtoſt affermie qu'ébranlée ; cela fut cauſe qu'il voulut tenir une voie plus douce, & qu'il taſcha de la perdre ſans effuſion de ſang. Il reconnut qu'elle n'avoit rien qui luy fuſt ſi contraire que le Schiſme, & les diviſions ; ce fut ce qui lui fit favoriſer les Donatiſtes, & rappeller d'exil avec les Catholiques les principaux Hereſiarques, comme eſtoit Aëtius, afin qu'ils ſe deffiſſent les uns les autres dans des factions où il les entretenoit exprés, outre qu'il prenoit plaiſir à condamner les actions de ſon predeceſſeur. Il conſidera que la pluſpart des Chreſtiens qu'il avoit à ſa ſolde eſtoient perſonnes ſimples, & pleines de promptitude à lui rendre l'obeïſſance qu'ils lui devoient ; le voila auſſi-toſt dans le deſſein de les ſurprendre, preſentant la paie d'une main, & de l'autre l'encens, qui les jettoit dans l'Idolatrie. Ne fit-il pas tout ce qu'il pût pour oſter à tous les Fideles le nom glorieux de Chreſtiens, leur impoſant par mépris celuy de Galileens, & ordonnant par Edit precis qu'ils ne fuſſent plus appellez autrement ? C'eſtoit aſſez d'avoir remarqué la haine des Juifs contre ceux-ci, pour lui faire embraſſer la protection de la Synagogue, & la reſtauration du Temple de Jeruſalem. Mais ſon plus grand artifice fut d'interpreter malicieuſement les preceptes Evangeliques autant de fois qu'il eut moien d'of-

Optatus.

Greg. Nanz. invect. 1. cõtr. Iul. Chryſ. cont. Gent. Iu'. in Ep & Amm. Marc. l. 23.

fenſer par là ceux qui les reſpectoient. V.
S'ils ſe plaignoient de quelque injure qui leur eſtoit faite, il ſe mocquoit d'eux & leur reprochoit l'inobſervation de leur Loi, qui les obligeoit à la patience, & à ſouffrir tout pour l'amour de Dieu. Ce fut ſur le meſme pretexte qu'il leur défendit d'exercer aucune magiſtrature, à cauſe, diſoit-il, que la Religion dont ils faiſoient profeſſion, ne leur permettoit pas de condamner perſonne à la mort, d'où il inferoit une incapacité abſoluë de faire les fonctions de judicature. Il voulut les priver de meſme de toutes celles de la Milice; & quand il les dépoüilloit de leurs biens, c'eſtoit à ſon dire pour les rendre plus capables d'acquerir le Royaume des Cieux où ils aſpiroient, & dont la poſſeſſion eſtoit promiſe dans leurs livres aux pauvres de ce monde. On peut voir cette derniere raillerie dans l'une de ſes Epiſtres qu'il écrit au Rheteur Ecebolus; & dans la precedente, l'Edit que nous avons déja remarqué qui fit tant crier les plus ſçavans hommes de ſon temps, à cauſe de la défenſe qu'il faiſoit aux Chreſtiens d'enſeigner les lettres humaines, leur permettant ſimplement de lire Saint Luc & Saint Mathieu dans les Egliſes. A la verité, Baronius a eu raiſon de dire que par cet Edit l'entrée des Eſcholes n'eſtoit pas interdite aux enfans des Fideles. Mais il y a grande apparence qu'elle le fut par quelqu'autre ſubſe-

Socrat. l. 3. Hiſt. c. 11.

Theodoretus l. 3. c. 7. Ruſinus l. 1. c. 32.

Ep. 45.

Ep. 42.

quent, veu l'autorité de ceux qui le témoignent si expressément. Car Socrate nous assure dans son Histoire Ecclesiastique, que l'intention de Julien fut de rendre par là les Chrestiens incapables de se démesler des subtilitez de la Dialectique dont les Gentils se servoient. Theodoret veut qu'il enviast aux Galileens la connoissance de la Poëtie, de la Rhetorique, & de la Philosophie, parce qu'avec ces sciences ils combattoient le Paganisme de ses propres armes, comme l'Aigle de l'Apologue qu'on perçoit des plumes qu'il avoit luy-mesme fournies. Sozomene croit qu'il leur défendit la lecture de toute sorte d'Auteurs Ethniques, aussi bien que d'entendre les Docteurs de vive voix qui n'estoient pas de leur creance. Rufin use de ces termes, que par l'Ordonnance de cet Empereur les Colleges n'estoient plus ouverts qu'à ceux qui avoient les Dieux & les Deesses en singuliere veneration. Et Nicephore confirme tout ce que disent les autres, adjoûtant que Julien ne voioit rien plus mal volontiers, que les beaux ouvrages des Chrestiens où ils se servoient de la Doctrine des Gentils; comme ils ont toûjours fait à l'imitation de Saint Paul, qui rapporte librement dans son texte sacré des passages d'Epimenides, d'Aratus, de Menandre, & d'Euripide, selon l'observation de Saint Hieroſme, de Socrate, & du mesme Nicephore.

L.3.c.10.

L. 3. c. 7.

L.5 c.17.

L.1.c. 32.

L.10. c. 25. & 26.

D. Hier. ad Magnum or. Rom. l 3. c. 14.

V.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt choſe certaine qu'il ne laiſſa paſſer aucun moien de nuire aux Fideles, qu'il n'emploiaſt avec une paſſion extréme; & ſon animoſité contre eux fut ſi eſtrange, qu'elle lui fit violer juſqu'au droit des Gens, en la perſonne des Ambaſſadeurs de Perſe. Il les avoit priez d'aſſiſter à quelque Sacrifice ſolemnel qu'il faiſoit dans Chalcedoine, & ſur le refus qu'ils en firent comme Chreſtiens qu'ils eſtoiens, il les accuſa d'impieté à l'endroit des Dieux de leur païs, où le Soleil, la Lune, & le Feu eſtoient publiquement adorez; ce qui lui ſervit de pretexte pour les faire mourir. On tient auſſi pour conſtant qu'il avoit arreſté d'achever de perdre tout le Chriſtianiſme, au retour de ſon expedition contre les Perſes. Saint Gregoire, & Saint Chryſoſtome nous en aſſurent, & Saint Hieroſme dit dans ſa Chronique, que ce miſerable avoit fait un vœu particulier d'immoler à ſes fauſſes Divinitez des Chreſtiens aprés ſa victoire. Cependant, il compoſa durant ce voyage les trois plus deteſtables livres qui aient jamais eſté écrits au mépris du vieil & du nouveau Teſtament. Saint Hieroſme veut qu'il y en euſt ſept, mais la diverſité du nombre peut venir de leur diviſion differente. Tant y a que Libanius, qui fit ſon Oraiſon funebre aprés ſa mort, les y prefera de beaucoup à ceux que Porphyre avoit écrits ſur le meſme ſujet, ſelon qu'on peut voir

Niceph. l. 10 c. 11. & Metaph. die 17. Iunij.

Orat. 2 in Iul. adv. Gentes.

Ep. 84. ad Magnũ.

dans l'Hiſtoire de Socrate. Ce ſeroit un
L. 3 c. 19. témoignage ſuffiſant de l'abominable doctrine qu'ils contenoient, quand nous n'en aurions point les preuves certaines par ce peu qu'en rapporte S. Cyrille, qui declare neantmoins dans ſon ſecond livre, qu'il ſupprime les plus mauvais propos de Julien contre la perſonne de Jeſus-Chriſt. Mais je ne ſçaurois croire que Saint Gregoire les euſt veûs, lorſqu'il declama ſes deux Oraiſons contre cét Empereur, parce qu'apparemment le zele de ce grand Eveſque ne luy euſt pas permis de ſe taire là deſſus, aiant bien pris la peine de faire de rudes inſtances contre le Miſopogon, qui pourroit paſſer pour un ouvrage pieux comparé à celui que nous diſons. Et ce fut à mon avis, ce qui obligea depuis Saint Cyrille à les refuter, par ces dix livres excellens qu'il dedia au Grand Theodoſe, & qu'il écrivit vraiſemblablement, voiant que Saint Gregoire n'avoit rien répondu à un ſi pernicieux attentat.

Ce furent ces impietez, & ce grand nombre d'actions tendantes à l'exterminaion du nom Chreſtien, qui rendirent Julien à bon droit ſi odieux à tous les Fideles. Ils creurent que l'intereſt de la Religion les obligeoit de le jetter dans la plus grande diffamation qui ſe pourroit; & bien qu'ils n'oppoſaſſent que leur patience, & leurs larmes, comme dit S.
Invect. 1. Gregoire, contre toutes ſes perſecutions,

ils ne laiſſerent pas principalement depuis ſa mort, de le dépeindre le plus horrible en toutes ſes parties qu'il leur fut poſſible, afin de rendre ſa memoire ſi execrable, qu'elle fiſt peur & ſerviſt de leçon à ſes Succeſſeurs. Ils luy reprocherent qu'aprés eſtre entré par le Bapteſme dans l'Egliſe, y eſtre demeuré vingt ans, & y avoir receu dans la ville de Nicomedie la qualité d'Anagnoſte, ou de Lecteur, l'une de celles du Clergé, il avoit honteuſement manqué de foy à Dieu & aux hommes, pour ſuivre les profanations du Paganiſme. Saint Gregoire le repreſente ſe lavant dans un bain de ſang, pour mieux effacer l'impreſſion & les marques des eaux Baptiſmales. On l'accuſa de magie, & de ne tenir auprés de luy ceux qu'il faiſoit mine d'honorer en qualité de Philoſophes, que pour apprendre d'eux l'invocation des Demons. Saint Iean Chryſoſtome dit l'avoir veû dans la ville d'Antioche environné de femmes impudiques, & de toute ſorte de perſonnes débauchées. Il luy impute meſme de s'eſtre comporté en fort mauvais Capitaine, & d'avoir perdu par ſon imprudence la plus belle armée que les Romains euſſent emploiée contre la Perſe. Car ne fut-ce pas un merveilleux aveuglement que le ſien, de bruſler ſes vaiſſeaux à la perſuaſion d'un traiſtre, qui joüoit le perſonnage de Sinon, ou de Zopyre, & qui ſe moquoit de ſa facilité? Enfin, aprés avoir condamné toutes les actions de ſa

V.

Cyrill. in pref. Greg. Nanz. or. 1. Sozom. l. 5. cap. 2. Socrat. l. 3. cap. 1. & alii.

Orat. adv. Gentes.

vie, l'Hiſtorien Socrate le fait mourir de la main d'un Demon, & Saint Iean Damaſcene, avec Nicephore, de celle des Martyrs Mercure & Artemius. Il ſe prend au Soleil de ſon trépas dans Sozomene, & dans Theodoret il prononce des blaſphemes en expirant contre celuy qu'il nommoit Galileen. Pour le regard de S. Gregoire, aprés avoir parlé de cette mort fort diverſement & ſans rien determiner, il ſe plaiſt à le rendre ridicule par une envie ambitieuſe qu'il attribuë à cet Empereur, le figurant preſt de ſe jetter dans le fleuve au rivage duquel il eſtoit, afin que ſon corps ne ſe trouvant plus, il fuſt ſans difficulté pris pour un Dieu, comme aſſez d'autres que le Gentiliſme a ſouvent conſacrez, aprés eſtre ainſi diſparus. Il aſſure meſme que ſans l'oppoſition d'un Eunuque qui ne voulut jamais conſentir à cette fourberie, les plus intimes amis de Iulien luy euſſent aidé à la faire. Voilà de quelle façon les Chreſtiens parlerent de celuy qui les avoit ſi mal traittez.

Lib. 3. cap. 18. Orat. 1. de Imag. lib. 10. cap. 35. Lib. 6. cap. 2. Lib. 3. cap. 20. Invect. 2.

D'un autre coſté les Ethniques dont il avoit favoriſé l'Idolatrie, & qui ſe ſentoient ſes redevables en mille façons, firent ſon portrait ſi accompli, & enluminerent toute ſa vie de ſi belles couleurs, qu'elle pouvoit paſſer pour la piece de cette nature la mieux achevée qui euſt jamais paru dans le monde. Mamertin, Libanius, & Porphyre furent les plus grands maiſtres qui y mirent la main, dans des Oraiſons

funebres & Panegyriques, dont il ne nous reste que celle du premier, qui est l'action de graces pour son Consulat. Calliste, qui estoit des Gardes ordinaires de cet Empereur, composa un Poëme heroïque de ses gestes. Eunapius en fit une Histoire Chronologique, comme il le témoigne luy-mesme. Et une infinité d'autres ont traitté ce sujet à l'envi, sans jamais se lasser de donner à Iulien les loüanges que peut meriter le plus vertueux Prince de la terre. Mais outre ceux qui n'ont parlé de luy qu'à dessein de relever toutes ses actions, en qualité de Paranymphes, ou d'Encomiastes, comme les nommoient les Anciens, il n'y a point eu d'Historiens Payens qui ne l'aient prisé presque à l'égal de ceux-là. Ammian Marcellin merite d'estre consideré comme le premier d'entre eux, tant à cause de la valeur de son Histoire, que pour avoir accompagné celuy de qui nous parlons presque par tout, & notamment en son voiage du Levant où il estoit present à sa mort. On peut voir comme cet Auteur luy attribuë un Genie pareil à celuy des Heros, & de quelle façon il décrit l'union des vertus principales & des subalternes mesmes, qu'il assure que ce Monarque possedoit en perfection. Il montre sa temperance non seulement dans l'usage du boire, du manger, du sommeil, & des autres actions de la vie, où il ne pratiquoit aucune delicatesse; mais sur tout dans une chasteté si exacte &

Nicepb. l. 13. c. 34.

Lib. 25.

ſi exemplaire, qu'il paſſa les plus grandes ardeurs de ſon âge, ſans qu'aucun de ſes amis ni de ſes domeſtiques priſt le moindre ſoûpçon qu'il l'euſt endommagée: comme depuis la perte de ſa femme il n'euſt jamais de privauté avec d'autres qu'on luy peuſt reprocher, ni qui euſt pour but la volupté. Sa prudence nous eſt repreſentée comme aiant precedé de beaucoup les années qui ont accouſtumé de la donner aux autres. Elle s'eſtendoit auſſi bien ſur les affaires de la paix, que ſur ce qui concernoit la guerre. Et parce qu'elle eſtoit accompagnée d'une grande & profonde connoiſſance, elle paroiſſoit principalement au mépris qu'il faiſoit des choſes corruptibles, aiant fort ſouvent en bouche cette belle ſentence, Qu'il n'y a rien de plus honteux à un homme d'eſprit, que de faire beaucoup d'eſtat des avantages du corps. Pour ce qui concerne la Iuſtice, il l'exerçoit de ſorte, ſi nous en croions Ammian, qu'on peut dire qu'il s'eſt toûjours fait craindre ſans avoir jamais uſé de cruauté. Ses ſupplices ne touchoient que fort peu de perſonnes, encore qu'ils en épouvantaſſent beaucoup. Voire meſme l'on ſçait qu'il pardonna avec une extraordinaire clemence à quelques-uns de ſes ennemis qui avoient conſpiré contre ſa perſonne. Et quant à la derniere des vertus Cardinales, qui eſt la Force ou grandeur de courage, c'eſt en quoi noſtre Hiſtorien veut que Iulien ait tellement excellé,

cellé, que comme on n'a point veû de Monarques qui ayent fait paroiſtre plus de generoſité que luy dans toutes leurs entrepriſes, principalement lorſqu'il a eſté queſtion de s'expoſer ſoi-meſme au ſort des armes; il n'y en a point eu non plus qui aient mieux entendu le meſtier de la guerre, ſoit qu'il fuſt queſtion de forcer une place, de camper avantageuſement, ou de ranger ſes troupes en bataille. Il avoit rendu ſon corps ſi patient, qu'il ne ſe ſoucioit ni des froids d'Allemagne, ni des chaleurs exceſſives de la Perſe. Et pour preuve de la reputation où il eſtoit parmi la Milice, il n'eſt beſoin que de conſiderer le pouvoir qu'il eut de mener des bords du Rhin juſques en Medie nos Soldats Gaulois, qui le ſuivirent auſſi-toſt qu'il les eut haranguez. Voilà une partie des eloges qu'Ammian Marcellin donne à Julien. Je laiſſe à part ce qu'il adjouſte de ſa bonne fortune, de ſa liberalité, & de ſon amour envers les peuples, afin de n'eſtre pas plus long, & parce que je juge que nous nous ſommes aſſez eſtendus pour noſtre deſſein ſur une matiere ſi odieuſe. V.

Il faut dire un mot ſeulement des autres Hiſtoriens profanes, qui ont écrit au meſme temps qu'Ammian, ou fort peu aprés. Eutrope portoit les armes auſſi bien que luy ſous Julien, & l'accompagna pendant ſon voiage d'Orient. Je ſçai bien que Raphaël de Volterre, Geſner, Poſſevin, & quelques autres ont creu qu'il eſtoit

Chreſtien, & meſme diſciple de Saint Auguſtin. Mais il y a ſi peu d'apparence, que je ne me ſervirai de ſon témoignage que comme d'un Auteur infidele. Aprés avoir parlé des victoires de cet Empereur en Allemagne & aux Gaules, il vient à ſa mort qui luy fit avoir place au nombre des Dieux, ſelon l'uſage de ce temps-là. C'eſtoit, dit-il, un excellent homme, & qui euſt admirablement bien gouverné l'Eſtat s'il euſt veſcu davantage. Il le louë enſuite d'avoir ſceu en perfection les lettres humaines, & ſur tout le Grec, où il eſtoit beaucoup mieux inſtruit qu'au Latin. Il recommande ſon eloquence, ſa memoire, ſon inclination à la Philoſophie; ſa liberalité, ſa juſtice, ſa douce domination, & finalement ſa reſſemblance à Marc-Antonin, qu'il faiſoit profeſſion d'imiter. Mais comme il eſt beaucoup plus eſtendu que je ne veux eſtre, ſes termes ſont auſſi bien plus exprés, & bien plus à l'avantage de celuy dont nous parlons, que les miens. Sextus Aurelius Victor, celuy qui a fait l'Epitome de la vie des Empereurs Romains juſques à Theodoſe le Grand, s'explique, ſelon ſa façon d'écrire, en deux mots de ce qu'il penſoit de Julien, aſſurant qu'il avoit une connoiſſance merveilleuſe tant des ſciences que des affaires; & qu'il ne cedoit en rien aux plus grands Philoſophes, ni à pas un des Sages de la Grece. Zoſime comprend auſſi beaucoup en peu de paroles, quand il ſouſtient que

Lib. 10

Julien surpassoit en vertu tous les hommes de son siecle. Et quand il compare la victoire qu'obtint cet Empereur auprés de Strasbourg sur les Allemans, dont il y eut trente mille de tuez sur la place, & autant de noiez dans le Rhin, à celle d'Alexandre contre Darius, il monstre bien l'estime merveilleuse qu'il faisoit de luy. Ces trois ou quatre autoritez suffisent, pour faire voir combien le jugement des Gentils a esté different de celuy des Chrestiens sur le sujet que nous traittons. V. *Lib. 3. hist.*

Or s'il n'y avoit rien à considerer dans cette diversité que le merite des uns & des autres, je pense qu'il ne se trouveroit personne d'entre nous qui vouluſt hesiter à prendre parti, & que le zele de la Religion n'obligeast à mépriser ce qu'on dit des Infideles, pour donner toute creance aux écrits de Saint Cregoire de Nazianze, de Saint Jean Chrysostome, & de Saint Cyrille. Mais plusieurs soustiennent qu'il faut avoir égard au genre d'oraison dont chacun d'eux s'est servi, & qu'il n'y auroit point d'apparence de donner autant de creance à celuy qui emploie ouvertement toutes les couleurs de la Rhetorique pour persuader, qu'à un autre qui fait profession, & qui est obligé en effet, de rapporter nuëment & avec fidelité ce qui est de sa matiere. Car on ne peut pas nier que ces bons Peres qui ont si fort condamné toutes les actions de Julien, n'eussent pris à tâche de le diffamer entierement, com-

me ſon Apoſtaſie, & ſon injuſte procedé contre le Chriſtianiſme le meritoit bien. Le ſeul titre de leurs livres le monſtre aſſez; & quand Saint Gregoire, qui traitte le plus mal de tous cet Empereur, a donné le nom d'invectives aux deux pieces qu'il a faites contre luy, il a ſuffiſamment témoigné quel eſtoit ſon deſſein. Il s'en faut tant qu'on les doive prendre au pied de la lettre, comme l'on dit, que tout le monde s'eſt eſtonné de voir qu'en haine de cet Apoſtat, un ſi grand Theologien ſe ſoit diſpenſé de louër des Heretiques, & de repreſenter Conſtantius comme un Saint, qui fut le protecteur des Arriens contre les Catholiques. Ce n'eſt pas la meſme choſe d'un Hiſtorien, que l'amour ni la haine ne doivent jamais empeſcher de dire le bien & le mal des perſonnes dont il repreſente les vies. Auſſi voions-nous que ceux qui ont ſi hautement priſé Julien dans leur Hiſtoire, ne ſe ſont pas teus de ſes vices, & qu'enſuite des eloges qu'ils luy ont donnez, ils ont toûjours remarqué les defauts qui luy pouvoient eſtre juſtement imputez. Ammian Marcellin le taxe d'avoir eu l'eſprit tardif, ou leger, ſelon que cet endroit de ſon vingt-cinquiéme livre ſe lit diverſement, avoüant neantmoins que par la correction de ſes amis, qu'il ſouffroit volontiers, ce manquement n'eſtoit preſque pas reconnoiſſable. Mais il le reprend ſeverement & ſans l'excuſer d'avoir eſté trop grand parleur, de s'eſtre

συλλήπτωρ τοῦ πρώτου καὶ ἀσεβοῦς.

Lentiori vel vitioris ingenii.

laiſſé emporter auſſi bien qu'Adrien aux vaines curioſitez de l'avenir, d'avoir trop eſtimé les applaudiſſemens du peuple, & de n'avoir pas eſté toûjours égal à ſoi en diſtribuant la Juſtice. N'avouë-t-il pas meſme qu'il eſtoit plûtoſt ſuperſtitieux que legitime obſervateur des Loix du Paganiſme, ſe moquant de luy auſſi bien que de Marcus, pour avoir quaſi dépeuplé le monde de bœufs, par la ſuperfluité des ſacrifices qu'ils faiſoient? Et ne remarque-t-il pas encore ſa trop grande ſeverité, lorſqu'il defendit aux Profeſſeurs de Grammaire & de Rhetorique qui eſtoient Chreſtiens, de plus enſeigner la jeuneſſe? Eutrope n'a pas fait difficulté non plus de luy reprocher l'excés de ſa rigueur contre la Religion Chreſtienne. Il dit que ſon ambition luy donnoit parfois des tranſports d'eſprit fort reprehenſibles. Et il obſerve que ſa negligence donna ſujet à quelques-uns d'offenſer ſa reputation. Aurelius Victor touche encore cette negligence, & reconnoiſt que les bonnes parties qui eſtoient en cet Empereur, recevoient quelque prejudice tant de ce coſté-là, que de celuy de la ſuperſtition, de la temerité, & de la gloire, dont il eſtoit deſireux au delà de toûtes les bornes raiſonnables. C'eſt ainſi que les loix de l'Hiſtoire obligent ceux qui l'écrivent, à donner connoiſſance de ce qu'il y a de bon & de mauvais en chaque choſe, ſans faire difficulté de veſperiſer les meſmes perſonnes qu'ils V.

ont déja paranymphées. Et cette neceſſité de n'épargner jamais la verité, eſt ce qui rend les ouvrages Hiſtoriques beaucoup plus conſiderables, que ne ſont pas les Panegyriques, ni les Philippiques, ou Invectives, qui n'obtiennent preſque nulle creance de nous au prix de ces autres compoſitions.

Pour plus grande preuve de ce que nous diſons, il ne faut que voir de quelle façon nos Hiſtoriens Chreſtiens ont parlé de Julien, & nous trouverons qu'encore qu'ils aient tous dereſté ſon Apoſtaſie, & ſa cruauté envers les Fideles, ils n'ont pas laiſſé de reconnoiſtre les bonnes parties qui eſtoient en luy, ſes avantages de Nature, & les dons de Dieu, dont il abuſoit. Quant aux Auteurs de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, encore que leur ſujet ne ſouffriſt preſque pas qu'ils parlaſſent en bonne part d'un ſi grand Perſecuteur de l'Egliſe, ſi eſt-ce que Socrate priſe ſon eloquence, s'excuſant de ce qu'il n'emploie pas un ſtyle plus relevé à décrire les geſtes d'un Prince ſi diſert. Il reconnoiſt que c'eſt le ſeul de tous les Empereurs depuis Jule Ceſar, qui prononça dans le Senat ſes propres harangues, aprés les avoir compoſées pendant le ſilence de la nuit. Il avouë qu'il honoroit tous les hommes ſçavans, & ſur tout les Philoſophes. Et il remarque qu'il chaſſa de ſon Palais les Eunuques, les Barbiers, & les Cuiſiniers, encore que ce ſoit en diminuant la gloire de cette action,

Lib. 3. cap. 1.

comme si elle estoit plûtost de Philosophe que de grand Monarque. Sozomene, & Nicephore n'ont pas fait scrupule non plus de dire qu'il avoit obtenu de grandes victoires sur les Barbares le long du Rhin; qu'il estoit tres-illustre dés le vivant de Constantius; & que sa modestie jointe à une douceur de mœurs singuliere, l'avoient rendu si agreable aux gens de guerre, que ce fut ce qui leur donna l'envie de le proclamer Auguste. V. *Lib. 5. cap. 1. Lib. 9. cap. ult.*

Mais les autres Historiens qui ne traittoient pas si precisément des interests de l'Eglise, ont souvent écrit des choses beaucoup plus à la recommandation de ce Prince, que n'ont fait les premiers, quoiqu'ils n'aient pas moins abominé qu'eux son Apostasie. Jornandes, qui vivoit du temps de Justinien, aprés avoir observé comme Julien quitta le Christianisme pour suivre le culte des Idoles, où il taschoit d'attirer tout le monde, adjouste qu'il ne laissoit pas d'estre d'ailleurs un excellent personnage & tres-necessaire à la Republique. Zonare long-temps depuis le loüe de sa justice, de sa frugalité, & de sa moderation d'esprit en beaucoup de choses. Il rapporte son Epitaphe qui luy donnoit la qualité de bon Roy & de brave guerrier. Enfin, nonobstant toutes ses méchancetez qu'il conte fort au long, il fait ce jugement de luy aprés sa mort. C'estoit un homme si fort passionné pour la gloire, qu'il la recherchoit mesme en des choses de neant; *Lib. 11. de Regn. & temp. suc. Tom. 3.*

mais il souffroit fort patiemment la correction de ses amis. Il estoit tres-bien instruit en toute sortes de disciplines, & principalement en celles qui sont tenuës pour les moins connuës. Au surplus il vivoit dans une telle temperance, qu'à peine le voioit-on cracher, & il avoit accoustumé de dire, qu'un Philosophe s'abstiendroit mesme de respirer si c'estoit une chose possible. Cedrenus use de ces termes. Comme ce Prince estoit tres-ambitieux & tres-impie, aussi estoit-il des plus abstinens en ce qui touche le sommeil, le luxe, & les passe-temps amoureux. Blondus, qui dedia sa Rome triomphante il y a prés de deux cens ans au Pape Pie Second, n'a point feint de nommer Iulien, *virum ingentis spiritus, doctrinæ, & virtutis*; attribuant à son merite, & à sa vertu toutes ses victoires, plûtost qu'au nombre & à la force de ses Legions. Mais Pomponius Lætus s'est donné beaucoup plus de licence que tous ceux-là, dans son Abregé de l'Histoire Romaine qu'il adresse à un Evesque Borgia un peu de temps depuis Blondus. Aprés avoir conté comme la mere de Julien songea durant sa grossesse qu'elle enfanteroit un Achille, il le compare à Titus dans les exercices de la paix, & à Trajan pour les succez de la guerre. Julien n'avoit, dit-il, pas moins de clemence qu'Antonin, de moderation que Marc-Aurele, ni d'estude que les plus grands Philosophes. Il exaggere ensuite sa memoire,

Lib. 7.

memoire, sa liberalité, sa temperance, & V.
ses autres vertus, assurant que pendant son gouvernement on croioit que la Justice fût descenduë du Ciel en terre. Bref, Ammian ni Eutrope n'ont rien écrit de beau touchant l'expedition militaire de Julien en Perse, ni de considerable au sujet de sa mort, que Pomponius ne rapporte, jugeant avec eux cet Empereur digne d'estre mis entre les premiers Heros, comme celuy dont on peut dire que la bouche & la main ont esté tres-utiles au public, & singulierement à sa patrie. Certes, c'est en parler bien indifferemment pour un Chrestien, & il me semble qu'il devoit au moins excepter l'interest de la Religion. Baptista Egnatius n'a pas esté si diffus que luy sur le mesme sujet. Il attribuë pourtant à Julien un esprit sublime, fin & tres-ardent aux lettres; adjoustant que s'il l'eust retenu, & son excellent naturel, dans la pieté où on l'avoit élevé, il meritoit d'estre compté entre les plus memorables Princes de l'Antiquité. Ceci suffira pour montrer comme l'Apostasie de cet Empereur n'a pas empesché les Chrestiens mesmes qui ont écrit l'Histoire, de dire avec franchise beaucoup de choses à son avantage. *L. 1. Rom. Princ.*

A faute de faire cette distinction si necessaire entre la façon d'écrire des Peres qui ont exercé leur style contre Julien, & les Historiens qui en ont dit le bien & le mal selon les loix de leur profession, il est

arrivé que quelques-uns n'ont pas porté, ce me semble, tout le respect qui est deû au merite & à la pieté des premiers. Je pense que Leunclavius en est l'un, qui fait dans sa Preface sur Zosime une telle invective contre ceux qui n'ont pas reconnu toutes les vertus de ce Monarque, que peut-estre a-t-il excedé les termes qu'il devoit garder sur une matiere si chatouïlleuse. Nous pouvons encore nommer Cunæus, à cause d'une semblable Preface qu'il a mise au devant de sa traduction des Cesars de Julien. Car non content de luy donner rang parmi les Heros; de vouloir que luy seul ait eu toutes les vertus, que les plus renommez Capitaines Grecs & Romains ont possedées separément; & d'assurer que toute sa vie s'est écoulée dans une innocence si rare, qu'elle a esté sujette à l'envie: Il ose blasmer ceux qui ont preferé le premier Empereur Chrestien Constantin le Grand à un Apostat: Et il est si hardi que d'accuser d'imprudence les Peres qui gouvernoient l'Eglise du temps de Julien, pour l'avoir, dit-il, irrité mal à propos par leurs écrits, au lieu d'adoucir son esprit par une paisible obeïssance. En verité, je trouve que le Reverend Pere Petau, selon qu'il sçait conjoindre la pieté à une science tres-profonde, a eu raison d'accuser Cunæus de temerité, & de luy reprocher son peu de jugement lorsqu'il a parlé de la sorte.

Præf. ad Jul. opera.

Il est certain que la memoire de Con-

ſtantin n'eſt pas venuë ſi pure juſques à nous, qu'elle ne ſoit chargée de pluſieurs defauts, & de quelques crimes meſme dont il n'eſt pas facile de l'excuſer. On luy impute d'avoir fait beaucoup d'exactions pour reparer ſes prodigalitez ; d'avoir mis le premier l'impoſt du Chryſargyre, ou de l'or luſtral qu'on exigeoit tous les quatre ans ; & d'avoir fait mourir dans une eſtuve ſa femme Fauſte, aprés s'eſtre défait de ſon fils Criſpus par une pure jalouſie qu'il eut d'eux. Nous liſons qu'il rappella d'exil Arius en faveur de ſa ſœur Conſtance, aiant au contraire relegué à Treves le grand Saint Athanaſe. Et nous avons une de ſes loix dans le Code de Juſtinien, qui a ſcandaliſé vne infinité de perſonnes, en ce qu'elle defend de punir ceux qui ne ſe ſervent de la Magie que pour trouver des preſervatifs contre les maladies, & des ſecrets propres à l'uſage de la vie, tels que ſont ceux qui éloignent les orages & les tempeſtes ; comme ſi un art ſi damnable devoit eſtre toleré, à quelque fin qu'on le puiſſe rapporter. Mais quand l'animoſité de Zoſime contre Conſtantin ne nous ſeroit pas connuë, & bien que nous fuſſions d'accord qu'il auroit pû eſtant homme commettre une partie de ces fautes, dont Euſebe neantmoins ne nous a rien dit : Cet illuſtre Monarque a fait d'ailleurs tant de belles actions ; ſon merite eſt ſi grand à l'égard de noſtre Religion ; & ſa fin accompagnée des graces

V.

L. 4. C. de maleſ.

du Ciel, & pleine de benedictions, luy donne un tel avantage sur Julien, qu'il y a dequoi s'estonner que des Chrestiens puissent preferer un Apostat au premier Empereur qui s'est soûmis à la Foi.

Pour ce qui touche les Peres, que Cunæus taxe sans raison d'avoir excité le mesme Julien par leurs invectives à persecuter nostre creance, c'est une calomnie qui ne peut faire impression que sur ceux qui seroient ignorans tout-a-fait de l'Histoire. Car on sçait que Saint Cyrille n'a vescu que quelque temps aprés luy, & que S. Gregoire, ni Saint Chrysostome ne l'ont mal-traitté comme ils ont fait, que depuis sa mort. De sorte que c'est une moquerie de dire, que son animosité contre les Chrestiens procedast des mauvais propos qu'ils tenoient de luy, veu que, comme nous avons déja remarqué, ils n'opposerent jamais que leur patience à toutes ses violences, & se tinrent tellement dans le devoir de leur sujetion, que son armée qui l'accompagnoit contre les Perses n'estoit pas moins composée de Fideles, que de profanes & d'idolâtres.

Mais outre qu'il est vrai que jamais ces Peres ne donnerent aucun sujet à Iulien de persecuter le Christianisme, je croi qu'au lieu de les blasmer de la façon dont ils ont écrit contre luy, nous devons estimer leur pieté, & leur sçavoir gré du zele qu'ils ont fait paroistre pour nostre Religion. En effet, il faut considerer qu'ils avoient

à faire à un Prince, qui emploioit toutes les forces de son esprit, & de son Diadême, à ruïner ce que Constantin & ses Enfans venoient d'edifier dans l'Eglise. Ils estoient dans un siecle où la plus grande partie de l'Empire Romain retenoit encore le culte des faux-Dieux, que cet Apostat vouloit restablir par tout. Et ce qui est principalement à observer, ils voioient que sa grande reputation d'estre l'un des plus sçavans & des plus vertueux de son temps, prejudicioit merveilleusement au service & à l'honneur du vrai Dieu qu'il avoit abandonné. Que pouvoient-ils donc faire de mieux que de le diffamer de tout leur possible, & de tascher à faire perdre cette bonne opinion qu'on avoit de luy, puisque le Diable s'en vouloit servir à la destruction de nos Autels? Certes, je ne pense pas qu'il y ait encore aujourd'huy Chrestien qui puisse lire la moindre partie des blasphemes que ce miserable vomissoit sur les textes sacrez du vieil & du nouueau Testament, sans recevoir dans son ame les mesmes mouvemens qui animoient Saint Gregoire, Saint Chrysostome, & Saint Cyrille contre luy; encore que le dernier proteste dans le second livre de sa réponse, comme nous venons de l'observer, qu'il supprime exprés les plus mauvais termes que Julien emploioit contre la personne de N. Seigneur. C'est donc à tort qu'on veut noter d'indiscretion le zele de ces grands Personnages, qu'ils

V.

Contra Iulian.

ont eu trés-pieux, & tres-proportionné à la condition du temps auquel ils vivoient.

Que s'il faut que nous facions distinction entre nostre siecle & le leur, comme c'est une chose qui se pratique assez souvent dans l'Eglise, & qui est conforme à la doctrine de Sainct Augustin que nous avons déja rapportée, je croi que sans rien rabatre de l'aversion qu'ont euë ces Peres, & que nous devons toûjours avoir contre Julien, eu égard à son Apostasie, nous pouvons douze cens ans & plus aprés eux, reconnoistre de certaines veritez historiques qui ne peuvent plus nuire à personne, & parler de luy conformément à ce que tant d'Auteurs Chrestiens & profanes en ont écrit. Car puisque le Paganisme qui estoit alors se trouve à present entierement aboli, & puisque nous n'avons plus à craindre que Saturne ni Jupiter se remettent sur nos Autels, je ne voi pas qu'il y ait d'inconvenient à recevoir ce qui ne peut estre rejetté, sans revoquer en doute par mesme moien tout ce que nous lisons de plus constant dans les livres. Je sçai bien qu'il y a encore des Idolâtres dans le monde, & qu'il se trouve en nos jours des hommes qui adorent dans l'vne & l'autre Inde les animaux, & les choses mesmes inanimées, qu'ils craignent, ou qui leur profitent. La damnable Secte de Mahomet s'estend par toutes les trois parties de l'ancien hemisphere. Et le nombre des Athées y est paravanture plus

Ep. 50. ad Bonifac.

grand qu'il ne fut jamais. Mais je nie qu'il reſte la moindre veneration de toutes ces fauſſes Divinitez des Anciens, ni que Jupiter, Junon, ou Neptune reçoivent plus d'encens en quelque coin de la terre que ce puiſſe eſtre. Cela eſtant ainſi, qu'y a-t-il plus à redouter de la part de Julien, qui ne viſoit qu'à reſtablir leurs Sacrifices? & quel mal peut venir de ce que nous reconnoiſtrons en luy quelques bonnes parties parmi les vicieuſes, & de certaines vertus Morales comme autant de dons de Dieu dont il abuſoit, & qui ne luy ont ſervi qu'à rendre ſes fautes plus irremiſſibles. Ce qui m'aſſure que nous le pouvons bien faire, c'eſt qu'outre le témoignage de tant d'Hiſtoriens qui ont tous convenu en ce poinct, que la Nature avoit donné d'excellentes qualitez de corps & d'eſprit à Julien, je voi que Sainct Auguſtin n'a pas fait difficulté dés ſon temps de l'avouër, quand il dit en parlant de luy, *Cujus egregiam indolem decepit amore dominandi ſacrilega & deteſtanda curioſitas.* Louïs Vives adjouſte dans ſon Commentaire ſur ce paſſage, *Vir cætera egregii animi, regendíque imperii callentiſſimus.* Suidas n'a point eu de ſcrupule non plus de luy donner la vertu qu'on veut qui contienne en ſoi toutes les autres. Il aſſure que comme ſa grande Juſtice le rendoit de facile accés aux gens de bien, elle le faiſoit haïr de tous les méchans qui le trouvoient inſupportable. Et il le recommande encore de

V.

Lib. 7. de Civ. Dei cap. 21.

cette bonté ſinguliere dont il uſoit envers les perſonnes de lettres, s'eſtant toûjours comporté avec égalité, & ſans prendre avantage de ce qu'il eſtoit, parmi les Philoſophes. Cela me fait ſouvenir du reproche que luy fait Ammian, d'avoir receu trop familierement le Sophiſte Maximus, s'eſtant levé de ſon ſiege pour aller au devant de luy le recevoir à bras ouverts. On ſçait auſſi qu'il honora Themiſtius de la Prefecture de Rome; qu'il fit Queſteur Libanius, cet autre Sophiſte que Sainct Baſile, a tant eſtimé; & qu'un nombre d'autres hommes ſçavans, tels que Priſcus, Iambliche, Oribaſius, & Prohæreſius, receurent de grandes faveurs de luy. Cependant Sainct Auguſtin & les autres qui ont reconnu que Julien poſſedoit ces bonnes conditions, n'ignoroient pas ce que Sainct Gregoire, Sainct Chryſoſtome, & Saint Cyrille avoient écrit de luy, & ne deteſtoient pas moins qu'eux les vices qui le diffamoient d'ailleurs, & ſur tout ſon Apoſtaſie. Mais parce que ceux-là ont parlé en un temps où le Chriſtianiſme eſtoit en aſſurance, & où la memoire des vertus de Julien ne pouvoit plus faire de prejudice aux Fideles, ils ſe ſont diſpenſez d'en dire ce qu'ils trouvoient conſtant par toutes les Hiſtoires.

Lib. 22.

En effet, on ne ſçauroit nier que Julien ne fuſt doüé d'un excellent naturel, ſoit pour les exercices de la Paix, ſoit pour ceux de la guerre. Il apprit les premiers Rudi-

mens de la Grammaire de l'Eunuque Mardonius dans Conſtantinople, & puis auprés de Ceſarée. Ecebolius, cet homme ſi inconſtant en la Foy, fut ſon maiſtre en Rhetorique. Et s'il n'euſt point eſté tranſporté en Nicomedie, où Libanius, & depuis Maximus depraverent ſon ame par des leçons d'impieté, & d'idolatrie, ſa premiere inſtitution toute Chreſtienne donnoit de merveilleuſes eſperances de ſa perſonne. Luy & ſon frere Gallus eurent la charge de Lecteurs publics dans l'Egliſe, & leur devotion les porta à faire baſtir des Temples en l'honneur de quelques Martyrs, qui témoignerent déſlors n'avoir pas agreable le zele du premier. Tant y a que par ſa propre confeſſion, dans la lettre qu'il écrit aux Alexandrins, il fut jusques à l'âge de vingt ans dans une profeſſion publique du Chriſtianiſme. Vrai eſt que tous les Hiſtoriens Eccleſiaſtiques tombent d'accord, que la haine de Conſtantius ſon oncle l'obligea long-temps de diſſimuler ſon infidelité. Sozomene témoigne qu'il ſe fit meſme raſer, feignant de vouloir eſtre Moine, afin de le mieux tromper. Et on aſſure qu'au lieu d'adorer le vrai Dieu, il adreſſoit ſouvent en cachette ſes prieres à Mercure. C'eſt pourquoi Zoſime le repreſente Payen long-temps avant que d'eſtre Empereur. Et Ammian dit, qu'encore qu'il euſt quitté la creance des Chreſtiens, il ne laiſſa pas d'aller un jour d'Epiphanie à l'Egliſe, où

V.

Ep. 52.

Lib. 5.

Lib. 21. il fit mine d'y prier Dieu. Enfin, auſſi-toſt qu'il ſe vit hors de crainte, par la mort de celuy qui le laiſſoit dans vne paiſible poſſeſſion de l'Empire, il leva le maſque, ſe declara Souverain Pontife des Gentils, & paſſa le reſte de ſes jours dans vne Apoſtaſie qui a deshonoré toute ſa vie. C'eſt ainſi qu'un ruiſſeau tres agreable, aprés avoir arroſé mille belles fleurs dans un jardin Roial, ſe va quelquefois jeter dans une puante cloaque. Mais la confuſion des mœurs n'eſt jamais telle, qu'on n'en puiſſe conſiderer le bien & le mal ſeparément, encore que l'un ou l'autre prevale, comme fait ſans doute le dernier au ſujet dont nous parlons.

Entre les choſes qui nous font reconnoiſtre le plus clairement, qu'il ne ſe peut faire que Julien n'euſt de grandes vertus meſlées parmi ſes vices, l'honneur que luy rendit ſon ſucceſſeur Jovien n'eſt pas des moindres. Ce Prince eſtoit ſi Chreſtien, qu'il s'offrit à perdre ſa ceinture militaire long-temps devant que d'eſtre Empereur, & ſe preſenta pour eſtre dégradé, plûtoſt que de ſacrifier ſelon l'Ordonnance de Julien. Et lorſqu'il fut éleu en ſa place, il eſtoit reſolu de renoncer à l'Empire à cauſe de la Religion dont il faiſoit profeſſion, ſi la meilleure partie de l'Armée ne l'euſt aſſuré qu'elle luy donneroit tout contentement pour ce regard, comme le raporte Rufin, & beaucoup d'autres aprés luy. Cependant ſon zele pour la Foi

Suidas in voce Iovianus.

Ruf. l. 2. cap. 1.

ne l'empeſcha pas d'eſtimer grandement le merite de celuy qui l'avoit ſi fort perſecutée, de luy deſtiner un tres-ſuperbe Sepulcre, & de dire hautement que le faux-bourg de Tarſe, ni la riviere de Cydne, quelque claire & agreable qu'elle fuſt, ne meritoient pas de garder ſes cendres, que la ſeule ville eternelle de Rome, & le Tybre devoient poſſeder. Certes, rien ne pouvoit obliger Iovien à parler ſi avantageuſement d'vn tel Predeceſſeur, que la connoiſſance qu'il avoit des qualitez rares & vertueuſes qui eſtoient en luy nonobſtant ſon Apoſtaſie. On peut adjouſter à cela l'honneur qu'il fit rendre à ſon cadavre, que toute l'Armée accompagna juſques en la ville de Tarſe, où il le fit laiſſer comme en dépoſt, avec un Epitaphe dans lequel il eſt nommé tres-bon Roy, & tres excellent guerrier. V.

Amm. Marc. l. 25. Pomp. Lat. & alii.

Ne ſçait-on pas auſſi que ce grand applaudiſſement, avec lequel le meſme Iovien fut receu de toute la Milice lorſqu'il fut proclamé Empereur, ne proceda que de la reſſemblance de ſon nom à celuy de Iulien, qui ne differoit que d'une lettre? Or il eſt certain qu'une bonne partie de cette Milice eſtoit Chreſtienne; ce que témoigne aſſez l'élection qu'elle fit d'un Prince de noſtre Religion. D'où pouvoit donc partir un ſi grand témoignage d'affection à la memoire d'un Idolâtre perſecuteur des Fideles, ſi nous ne l'attribuons aux vertus éclattantes &

Zoſimus lib. 3.

vraiement Imperiales qui ne laiſſoient pas de le faire aimer, & de le rendre recommandable ?

Et veritablement ſa fin ſeule, quand le reſte de ſes actions n'y euſt rien contribué, luy pouvoit acquerir cette grande reputation. Car la façon douteuſe dont en parle Sainct Gregoire, fondée, ſur quelques bruits qu'on fit alors courir, & ſur les raiſons que nous avons dit qu'il avoit de le decrediter meſme aprés ſa mort, ne nous peut pas empeſcher de deferer au témoignage de deux Hiſtoriens qui parlent de ce qu'ils ont veû. Ammian principalement qui paſſe pour un Auteur digne d'eſtre creu en tout le reſte de ſes livres, qui n'a rien pardonné à Julien, comme nous avons fait voir, & qui l'a meſme taxé de ſeverité contre les Chreſtiens, ne doit pas eſtre rejetté, ce me ſemble, en cette ſeule narration. Il le repreſente courant ſans ſa cuiraſſe à la premiere alarme des ennemis, parmi leſquels il receut le coup dont on n'a jamais ſceu le veritable auteur. Auſſitoſt qu'il eut repris un peu de force par le premier appareil de ſa plaie, il demande ſon cheval & ſes armes pour retourner dans la meſlée, & fait paroiſtre un courage de General, qu'Ammian ne peut s'empeſcher de comparer à celuy d'Epaminondas au combat de Mantinée. Les propos qu'il tint enſuite touchant le mépris de la mort, le regret ſeul qu'il temoigna de celle d'Anatolius, la vehemence avec la-

Lib. 25.

quelle il reprit ceux qui pleuroient autour de luy, & ſon dernier entretien avec Priſcus & Maximus ſur le ſujet de l'Immortalité de nos Ames, ſont des preuves d'une vertu à qui il n'a manqué que la Foi pour eſtre tenuë bien-heureuſe. Sans mentir, on peut dire que c'eſt dommage qu'elle ait eſté Payenne, & qu'un Renegat, le plus dangereux perſecuteur peut-eſtre que l'Egliſe ſouffrit jamais, s'en ſoit trouvé rèveſtu. Mais c'eſt ici qu'il faut donner des bornes à noſtre raiſonnement, captiver noſtre eſprit, & luy faire admirer avec ſoûmiſſion la profondeur des jugemens de Dieu. V.

Il y a bien dequoi s'eſtonner aprés ce recit Hiſtorique, de voir qu'on veuïlle faire paſſer Julien pour un homme laſche & ſans cœur, comme Sainct Cyrille entre autres le nomme une infinité de fois dans le dixiéme des livres qu'il a compoſez contre luy. Et que celuy qui eſt mort les armes au poing avec un courage d'Epaminondas, aprés avoir gagné les victoires ſur le Rhin comparées à celles d'Alexandre ſur le Granique, ſoit repreſenté comme un faineant & un poltron. Que ſi nous loüons le zele de ceux qui ont parlé de luy de la ſorte, à cauſe des legitimes mouvemens qu'ils ont eus de leur temps, cela n'empeſche pas qu'au noſtre nous ne puiſſions, ſans offenſer la pieté, ſuivre en cela ce qui eſt le plus vrai-ſemblable.

Le reproche qu'on luy fait d'inexpe-

rience, & de mauvaise conduite, n'est possible pas plus considerable. On le fonde sur ce qu'il fit brusler imprudemment presque toutes les barques qu'il avoit sur le fleuve du Tigre, pour entrer plus avant dans le païs du Roy de Perse, se fiant au conseil d'vn Traistre qui fut cause de la perte de toute l'armée Romaine. Or bien qu'il soit vrai que le chemin vers les montagnes luy fut indiqué par quelques Persans qui confesserent leur trahison à la torture, comme le texte d'Am-
Lib. 24. mian le porte; il est faux neantmoins que l'incendie des vaisseaux se fit à la persuasion de ce frauduleux Sinon dont on parle, qui ne se presenta devant Iulien, qu'aprés qu'ils furent bruslez, selon
Lib. 10. *cap.* 33. qu'on peut voir dans Nicephore. Et Zosime dit expressément, que ce fut un avis
Lib. 3. que prit l'Empereur par une meure deliberation, encore que l'evenement l'ait fait depuis trouver mauvaise. En effect, il se resolut à cela pour se prevaloir de bien vingt mille hommes qui estoient occupez à la conduite, & à la garde de sa flotte. Il craignoit d'ailleurs qu'elle ne tombast entre les mains de ses ennemis, qui s'en fussent prevalus contre luy. Et peut-estre qu'aiant arresté de prendre un nouveau chemin, il vouloit oster toute pensée à ses soldats de revenir vers la riviere, & leur donner plus de resolution à surmonter les difficultez de la route qu'il avoit dessein de tenir. Et

quoy ? n'eſt-ce pas ſur le meſme projet qu'Alexandre congedia ſes vaiſſeaux auſſi-toſt qu'il fut en Aſie ? Agathocles ne bruſla-t-il pas de meſme fort heureuſement les ſiens en Afrique ? Caton n'eſt-il pas loüé d'avoir renvoié à Marſeille ceux qui l'avoient paſſé en Eſpagne ? Le Prince d'Orange dernier mort ne gagna-t-il pas, il y a peu de temps, la bataille de Nieuport par un ſemblable ſtratagéme ? Et ne liſons-nous pas encore dans la conqueſte de Mexico, que Fernand Cortez fit enfoncer tout ce qu'il avoit de navires, afin que ceux qui l'accompagnoient ne ſongeaſſent plus au retour ? Pourquoi condamnerons-nous donc en Julien la meſme choſe, faite à meſme deſſein, & à qui il n'a manqué qu'une auſſi heureuſe fortune ; puiſque c'eſt une maxime dont tout le monde tombe d'accord, qu'on ne doit jamais juger des actions par le ſuccés. V.

Ce qui eſt bien eſtrange, c'eſt qu'on l'accuſe principalement des vices oppoſez aux vertus que tous les Hiſtoriens luy ont attribuées. Car il n'y a rien dont ils le recommandent davantage, que d'une chaſteté ſi parfaite, qu'il ne donna jamais à perſonne le moindre ſoupçon d'impudicité, comme nous l'avons déja rapporté. Marcellin obſerve meſme à ce propos, qu'il citoit ſouvent un paſſage de Platon, où Sophocle s'eſtime heureux que l'âge l'ait delivré de la ſervitude in-

ſupportable de l'Amour ; Et qu'il avoit encore ſouvent en bouche quelques vers du Poëte Bacchilide ſur ce ſujet. Cependant Sainct Jean Chryſoſtome entre autres aſſure avoir veû dans Antioche cet Empereur, environné de toute ſorte d'hommes perdus, & de femmes débauchées, de façon qu'on le prendroit, ſelon qu'il eſt repreſente dans ce Tableau, pour l'un des plus diſſolus Princes qui fut jamais. Je ſçai aſſez le reſpect qui eſt deu à un ſi grand perſonnage que Sainct Chryſoſtome, & je ſerois bien faſché d'avoir douté de ce qu'il affirme ſi preciſément comme témoin oculaire. Mais je tiens auſſi pour certain que l'accez libre qu'il dit que Julien donnoit à tant de perſonnes diffamées, doit eſtre plûtoſt imputé à ſon idolatrie, & à ſa ſuperſtition, qu'à ſon impudicité. En effect, la Religion Payenne avoit entre pluſieurs abſurditez celle-là, d'honorer je ne ſçai combien de Divinitez ridicules & honteuſes. Pour ne rien dire de leur Dieu Priape, ni de leurs Deeſſes Pertunde, Salacie, & autres dont Sainct Auguſtin s'eſt ſi bien moqué dans ſa Cité de Dieu : ne ſçait-on pas ce qui ſe commettoit dans leurs Temples de Venus, parmi leurs Bacchanales, & au milieu de ces grandes ceremonies qu'ils pratiquoient en l'honneur de la Mere des Dieux ? Or toutes ces abominations eſtoient entretenuës par une infinité de Preſtres, de Sacrificateurs, & de perſonnes de l'un & de l'autre

Orat. adv. Gentes

Lib. 5. de Civ. Dei.

ſexe,

ſexe, attachées à ce deteſtable culte, & que le peuple ne laiſſoit pas d'avoir en grande veneration. C'eſt ce qui portoit ce miſerable Empereur qui affectoit en haine du Chriſtianiſme de paroiſtre tres-devot en ſa Religion, à faire cas de cette ſorte de gens là, à leur donner libre entrée dans ſon Palais, & à les tenir meſme proches de luy lorſqu'il paroiſſoit en public. Et voilà le ſujet du reproche que Sainct Chryſoſtome luy fait, fondé ſur un veritable recit de ce qu'il avoit veû vingt ans auparavant dans Antioche, & accompagné de cette animoſité juſte dont il eſtoit porté contre un ſi redoutable ennemi de la Foi. Car pour ce qui regarde la diſſolution de ſes mœurs, ſans m'arreſter à ce que toutes les Hiſtoires la démentent, & ſans faire valoir ce qu'il publia là-deſſus de ſon vivant dans ſon Miſopogon; y a-t-il apparence qu'eſtant à bon droit ſi mal-voulu comme il eſtoit, & ſi éclairé de tout le monde, on ſe fuſt contenté d'une accuſation generale ſans rien particulariſer? Qu'on jette les yeux ſur ce qui s'eſt publié de ſes ſemblables, de Tibere, de Caligule, ou de Neron, & l'on verra qu'outre la licence & le débordement de leur vie repreſentée en gros, leurs crimes y ſont particulariſez; & que le nom de ceux & de celles qui ont ſervi à leurs lubricitez s'y trouve preſque toûiours exprimé. Où eſt la femme qui s'eſt prevaluë des bonnes graces de Julien? Qui eſt le Spore, ou la V.

Narciſſe qu'on diſe avoir abuſé des privautez honteuſes qu'ils euſſent avec luy? Et qu'on me ſpecifie quelque ſienne action qui puiſſe eſtre rapportée à des débauches de cette nature? En verité, toutes choſes bien conſiderées, je ne croi pas qu'une ſimple invective ſoit capable de ruïner des témoignages ſi exprés de ſa continence que nous les avons dans l'Hiſtoire, nonobſtant qu'il ait eſté d'ailleurs ſi abandonné de Dieu, & ſi digne de noſtre abomination.

Je ne doute pas que ce ne ſoit cette abomination qui empéche beaucoup de perſonnes de luy accorder encore aujourd'huy la moindre qualité loüable, comme ſi c'eſtoit une choſe du tout impoſſible, qu'un homme de ſi damnable memoire euſt eu l'uſage de quelques vertus; & comme s'il y avoit de l'impieté à ſouſtenir qu'un Apoſtat tel que celuy-ci, ait pû eſtre un grand Capitaine, & un Prince tres-conſiderable en beaucoup de façons. Mais à le prendre de la ſorte il iroit de la conſcience d'attribuer les meſmes titres à Ceſar ou à Alexandre, puiſqu'ils eſtoient tous deux Idolâtres. Et il ne ſeroit pas permis non plus par la meſme raiſon de dire que Ciceron & Demoſthene ont eſté de grands Orateurs, à cauſe de leur infidelité. Ce ſont des ſcrupules que nous avons combattus dans toute la ſuite de ce Livre; & je dis particulierement à l'égard de Iulien, que s'ils eſtoient conſiderables, tous ceux qui ont travaillé à l'édition de ſes li-

vres ſeroienr reprehenſibles, puiſqu'ils ont reconnu par là qu'il pouvoit venir quelque choſe de bon d'vn Renegat. Le Reverend Pere Petau ſur tous, qui a le plus contribué à cela, & que je nomme volontiers à cauſe de ſa grande doctrine, de ſon zele à la Religion, & de ſa ſuffiſance que tout le monde connoiſt, auroit ſans doute fait faute de nous recommander vn ouvrage comme tres-vtile; voire même neceſſaire à l'intelligence de beaucoup de choſes, qu'il faloit plûtoſt ſupprimer. Et quand il donne la qualité de docte & de diſert à un ſi méchant Empereur, il commettroit le meſme crime qu'on veut imputer à ceux qui luy attribuent la Prudence, la Force, & quelques autres vertus ſemblables. Car quelle apparence y a-t-il de luy accorder des vertus ou habitudes intellectuelles, telles que ſont les ſciences, & de luy dénier abſolument les autres vertus morales, dont tous les hommes reçoivent en naiſſant quelques ſemences naturelles en eux-meſmes? Si l'on veut dire que c'eſt parce qu'on peut eſtre ſçavant & eloquent ſans eſtre homme de bien, ce qui ne peut pas eſtre preſuppoſé de celuy qui poſſede les vertus Morales: Je reponds, qu'encore qu'il ſoit vrai que les aiant toutes on eſt neceſſairement tres-homme de bien; il ſe peut faire pourtant que quelqu'un en poſſedera une partie ſeulement, & ſera ſi diffamé d'ailleurs par V.

le vice, qu'il ne pourra passer que pour un méchant. Il faut prendre garde aussi qu'en definissant l'Orateur, un homme de bien qui sçait l'art de s'expliquer en beaux termes, on a fait entrer la probité dans la definition de l'Eloquence. Et neantmoins ceux qui ne peuvent souffrir qu'on nomme Julien juste, ni temperant, parce que ce sõt des attributs de preud'hommie; permettent bien qu'on le qualifie disert, & eloquent, ce qui ne peut estre sans elle à le prendre exactement. Mais ce n'est pas l'ordinaire de parler si precisément des vertus, soit de l'entendement, soit de la volonté, ni de faire de la Morale une Mathematique. Et quoique l'Eschole nous enseigne que ces vertus se prestent la main les unes aux autres; que quelques-vnes, comme la Justice & la Prudence, comprennent en certaine façon toutes les autres; & qu'elles sont en guerre perpetuelle contre les vices qui leur sont contraires: La mesme Eschole neantmoins nous apprend, que hors le degré heroïque ou parfait, elles peuvent fort bien subsister les unes sans les autres, que tel peut estre recommandé de Justice, & de Prudence, à qui la Force, ou la Temperance manqueront; & qu'il se trouve des personnes qu'on voit en mesme temps vertueuses en un sujet, & vicieuses en un autre. Cela estant, quel inconvenient y a-t-il à recevoir l'Histoire de Julien toute entiere, & à laisser à cet Empereur les qualitez loüa-

Orator, vir bonus dicendi peritus.

bles qu'elle luy donne, puiſque cela n'empeſche pas que nous ne condamnions ſes crimes, & que nous ne deteſtions ſon Apoſtaſie ? V.

Or outre l'obligation que j'avois en traittant mon ſujet, de faire voir par l'exemple d'une perſonne ſi odieuſe, que la Vertu des Payens doit eſtre reconnuë en ceux-meſmes, dont nous tenons le ſalut pour deſeſperé ; j'ai eſté bien aiſe de prendre cette occaſion d'expliquer ce que j'écrivis de Julien dans un autre livre que celuy-ci, parce que je me ſuis apperceu que mes paroles ont eſté mal interpretées. Il m'arriva en parlant de la valeur des grands Capitaines, de mettre Julien au nombre de ceux qui ſe ſont le plus librement expoſez aux perils de la guerre ; de rapporter ſa mort, & ſes principales actions militaires, ſelon qu'Ammian Marcellin les repreſente ; & de dire même qu'à mon avis ſa ſeule Apoſtaſie l'empeſchoit d'eſtre le premier des Ceſars. C'eſt ce qui a eſté pris en trop mauvaiſe part, & avec beaucoup plus de vehemence que je ne l'euſſe attendu. J'ai fait voir pourquoi je preferois le témoignage oculaire d'Ammian & de ſes ſemblables, à ce qui a eſté dit au contraire ſur ce ſujet. J'ai loüé le zele des Peres à diffamer ce perſecuteur des Fideles, dans un temps qui le requeroit. Et j'ai montré par pluſieurs bons Auteurs & tres-Chreſtiens, que nous pouvions aujourd'huy parler autrement de

Livre de l'inſtru. de Monſeigneur le Dauphin.

luy que n'ont fait ces Peres, puiſque l'Idolatrie ne ſçauroit plus s'en prevaloir, & que la pieté n'y eſtoit plus intereſſée. Si l'on trouve que je luy ai voulu donner un rang trop avantageux parmi les Empereurs, il faut que je me faſſe entendre tant à l'égard des Payens comme luy, que de ceux d'entre eux qui ont receu les lumieres de la Foi. Pour ce qui touche les premiers, j'avouë que la vaillance de Iules Ceſar, & la Philoſophie de Marc Antonin, leur ont acquis un merveilleux avantage, quoique les vices de l'un, & la peſanteur de l'autre, y puiſſent donner du contre-poids. Mais ſi les proüeſſes de celuy-là l'emportent par le grand nombre & la quantité, dans une vie beaucoup plus longue; la mort de Iulien témoigne que les ſiennes n'ont rien d'inferieur en la qualité. Quant au Genie philoſophique d'Antonin, que les douze livres de ſa vie écrits par luy-meſme nous font voir ſi clairement: Le lieu où Iulien le met dans ſes Ceſars, le preferant à tous ſes predeceſſeurs; ce qu'il écrit à Themiſtius des actions de Socrate, dont il fait bien plus de cas que de celles d'Alexandre; ſon Antiochide, & le reſte de ſes compoſitions montrent aſſez, que jamais perſonne de ſa condition n'eut plus d'inclination que luy à la Philoſophie des Gentils. Conſiderons maintenant l'intereſt des Empereurs Chreſtiens, afin que je me dédiſe s'il m'eſt arrivé de me tromper au jugement

que je me ſuis hazardé de donner. Certes, je le ferois avec beaucoup de repentance, ſi j'avois eſté ſi temeraire que de leur comparer un Renegat, à plus forte raiſon de le mettre au deſſus d'eux. Mais comme je n'en eus jamais la moindre penſée, auſſi crois-je l'avoir ſi bien diſtingué d'eux, en remarquant que ſon Apoſtaſie ſeule luy faiſoit perdre le rang qu'il euſt pû pretendre, qu'on a eu tort, ce me ſemble, de me rien imputer là-deſſus. N'eſt-ce pas une choſe fort evidente, que ſi Julien fuſt demeuré dans la creance où il avoit eſté élevé, toutes ces rares qualitez qu'il poſſedoit, & dont il s'eſt ſi miſerablement ſervi, euſſent pû produire des merveilles en faveur de l'Egliſe; Ne peut-on pas dire qu'au contraire les crimes qui le noirciſſent, ſes impietez, & tant de ſortes de perſecutions exercées contre les Fideles, n'euſſent jamais eſté? Et cela preſuppoſé de la façon, qui ne voit avec quel applaudiſſement il euſt eſté ſans doute proclamé le premier de tous les Ceſars? Conſtantin a eſté un tres-grand Monarque, & le ſeul des Chreſtiens qui euſt pû s'y oppoſer. Son merite d'avoir montré le chemin à tous les Empereurs qui ont entré depuis luy dans le vaiſſeau de S. Pierre, eſt ſi grand qu'il ne ſe peut exprimer. Et nous croions que tous ſes defauts ont eſté lavez par les eaux du Bapteſme qu'il receut fort peu de temps avant ſa mort. Mais comme j'ai blaſmé tantoſt Leunclavius de luy avoir preferé un Apoſtat, je ne ſçaurois V.

auſſi m'imaginer que perſonne fiſt difficulté de placer Julien devant luy, déchargeant celuy-là d'Apoſtaſie, & luy donnant par conſequent avec ce qu'il avoit de naturel & d'acquis, les graces du Ciel qui vraiſemblablement l'euſſent accompagné ſans ſon infidelité. Nous n'avions donc pas écrit ſans ſujet ſur le propos des grands Princes, que le ſeul reproche de cette Apoſtaſie mettoit Julien aprés ceux qu'il euſt precedez ſans elle. Et il me ſemble qu'on ne peut pas dire là-deſſus, que nous aions ramaſſé ſes cendres pour les conſacrer, ni que nous luy avons élevé des autels, ſi l'on ne donne à nos paroles des interpretations du tout contraires à ce qui eſt de noſtre intention.

Pour le ſurplus je perſiſte en mon opinion, que comme on ne ſçauroit trop deteſter les crimes de Julien, & ſur tout ſa deſertion lorſqu'il a manqué de foi à ſon Createur; rien n'empeſche auſſi que nous ne reconnoiſſions franchement les vertus qui luy ſont attribuées, quoiqu'inferieures de beaucoup à ſa malice. La doctrine des mœurs ſouffre qu'on conſidere le bien & le mal dans un meſme ſujet. Et ſi une pierre precieuſe ne perd rien de ſon prix pour eſtre tombée entre les mains d'un Voleur; la vertu a ce privilege de ſe faire admirer en quelque lieu qu'elle ſoit, & d'eſtre vertu, meſme ſur le front d'un Apoſtat, encore qu'elle n'y reluiſe que pour éclairer ſa condamnation. Il n'eſt pas d'ail-

dailleurs inutile de faire voir par son exemple aux autres Potentats de la terre, que quelques dons de Nature que Dieu leur accorde, & quelques vertus qu'ils puissent acquerir pendant leur vie ; s'ils quittent ses Autels, & s'ils ne le servent avec une veritable pieté, leur memoire ne laissera pas d'estre abominable à perpetuité. V.

C'EST ce que j'avois à dire sur le sujet de la Vertu des Payens. I'ai fait voir dans la premiere partie de ce Livre que depuis la naissance du monde jusques à nous, il a presque toûjours paru des hommes vertueux à qui vrai-semblablement Dieu a pû faire misericorde, encore qu'ils ne fussent pas du nombre des Fideles, par une grace extraordinaire dont il recompense quand il luy plaist ceux qui vivent moralement bien. La seconde partie a esté beaucoup plus estenduë, parce qu'elle est entrée dans un examen particulier de la vie de plusieurs Gentils, dont nous avons consideré les vertus & les vices. Et j'ai porté mon discours jusques à faire voir, que les plus criminels ont eu parfois des qualitez si loüables, qu'il y auroit de l'injustice à leur en dénier la reconnoissance, dautant qu'elle n'offense pas la pieté, & qu'on doit ce respect à la verité des Histoires. C'est le propre de la Vertu de se faire aimer par tout où elle se trouve, mais principalement de ceux Conclusion.

qui la ſuivent d'une inclination naturelle. Et puiſqu'il n'y a rien de ſi mauvais dans l'Univers, qu'on ne puiſſe priſer à cauſe de quelque degré de bonté qui accompagne ſon eſtre ; ce n'eſt pas merveille que les plus determinez au mal poſſedent de certaines conditions eſtimables, encore qu'ils ſoient à deteſter d'ailleurs. Le Diable meſme, comme remarque fort bien S. Auguſtin, ne laiſſe pas tout méchant qu'il eſt d'avoir quelque choſe de bon, autrement jamais Dieu ne l'auroit creé. Sa nature conſiderée ſeparément, & entant qu'elle eſt nature, n'eſt pas mauvaiſe, il n'y a eu que la perverſité de cet Ange rebelle qui l'a renduë telle. Que ſi nous pouvons bien diſtinguer quelque bonne partie dans cette ſource de tout mal, pourquoi ferions-nous difficulté d'accorder aux Infideles, & aux plus vicieux des hommes, de certaines actions vertueuſes ? Et pourquoi n'en ferions-nous pas le même cas que des perles, ou des diamans, qui ſe rencontreroient meſlez & comme enſevelis parmi des ordures : Pour moi je ferois conſcience de ſuivre l'opinion contraire à celle dont je me ſuis expliqué, & qui eſt la plus autoriſée dans les Eſcholes. Si je ne luy ai pas donné tous les ornemens dont elle eſtoit ſuſceptible, ſoit pour la diſpoſition, ſoit pour le langage, c'eſt un defaut de l'art, que l'excellence de la matiere peut recompenſer. Et s'il ſemble à quelques-uns que j'aie eſté defectueux,

Lib. 19. de Civit. Dei. cap. 13.

parce que je n'ai peut-estre pas estendu mes considerations jusques où ils jugent qu'elles pouvoient aller, je les supplie de se souvenir qu'on ne blasme jamais un Chasseur pour n'avoir pas tout pris ce qui estoit dans la campagne; & que selon l'avis de plusieurs, ce n'est pas bien enseigner que d'enseigner tout. V.

COMME les dernieres feüilles de ce Livre rouloient sous la Presse, on m'a donné avis que quelques personnes qui avoient eu la curiosité de les voir à mesure qu'on les tiroit, s'estoient scandalisées de ce que j'écris dans la page 64. à l'avantage de Socrate, comme si je l'avois voulu égaler à nostre grand Proto-Martyr Saint Estienne; ce qui est tres-éloigné de mon intention.

Ie les supplie donc de considerer premierement que toute sorte de comparaisons ne vont pas à l'égalité, & qu'on tire souvent des similitudes entre les plus petites choses, & les plus grandes,

-----Sic parvis componere magna solebam. *Virg. ecl. 1.*

Iustin Martyr n'a-t-il pas bien comparé le mesme Socrate à Abraham, & à Elie, dans sa seconde Apologie? Et ne sçavons-nous pas que Samson avec Salomon passent dans nostre Theologie Chrestienne pour les figures de nostre Redempteur? quoiqu'on ne laisse pas de douter du salut de l'un & de l'autre, outre qu'il n'y a nulle proportion du Createur à ses creatures. L'on ne sçauroit nier que Saint Thomas 2. 2. qu. 124. art. 4. n'ait reconnu une espece de Martyre qu'il appelle Martyrium per quandam similitudinem, *& que dans l'article cinquiéme suivant, il n'enseigne qu'on peut souffrir le martyre non pas pour la Foi seulement; mais pour toute sorte de verité, entant qu'il n'y a point de mensonge qui n'offense la Majesté Divine. Aussi Clement Alexandrin nous avoit déja laissé par écrit, que quiconque observe les Commandemens de Dieu peut estre nommé Martyr dans toutes ses actions, qu'il accommode & soûmet à la volonté de son Createur,* Quicunque Servatoris

mandata exequuntur, in unaquaque actione sunt Martyres, &c. *Ce n'a donc pas esté une impieté d'attribuer le Martyre à Socrate s'il est mort pour soûtenir l'unité de Dieu. En effet, le mot de Martyr ne veut rien dire que témoin, selon l'observation du même Docteur Angelique. Et quand je considere qu'il a bien compare Iesus-Christ au mesme Socrate, & à Pythagore, dans la troisieme Partie de sa Somme, qu. 42. art. 4. en ce qu'estans deux tres-excellens Docteurs ils n'ont neantmoins jamais rien mis par ecrit; ce qui n'est possible pas vrai à l'egard de Pythagore, comme nous l'avons remarqué sur l'autorité de Diogenes Laertius: je ne puis trop m'estonner de ceux qui ne peuvent souffrir qu'on trouve quelque conformité entre le premier & Saint Estienne.*

Ie leur réponds en second lieu, que n'aiant rien asseuré de la beatitude de Socrate dans la mesme section, où je proteste que ce seroit temerité d'en rien determiner, j'ai bien montré par là que je ne pretendois pas de l'egaler à S. Estienne, qui a souffert un veritable Martyre; au lieu que nous ne parlons de celuy de Socrate, qu'en quelque façon, c'est à dire figurément & avec impropriété. Mais ce qui m'estonne le plus, c'est qu'on n'ait pas pris garde à l'une des observations que j'ai faites dans ma premiere Partie pour servir à tout cet Ouvrage. En voici les propres mots: Ceux qui mettroient en parallele les plus Illustres d'entre les Ethniques, avec nos grands Saints Confesseurs, Martyrs, & autres dont l'Eglise celebre la memoire, ne s'éloigneroient gueres de l'impieté des Gnostiques, *&c. Certes, je ne sçaurois comprendre comme il est possible qu'on explique si sinistrement aprés cela ce que j'ai dit de Socrate.*

Pour derniere réponse, je declare franchement que la pensée qu'on ose condamner n'est pas mienne. Elle se trouvera dans la plûspart de ceux qui ont traitté le sujet ou je l'ai emploiée. Et on peut voir dans Collius *entre autres ces termes precis, aprés avoir* comparé *la mort de Socrate au Bapteſme de sang de nos Martyrs*, At ejusdem artis, imò religionis est, in statu naturalis & scriptæ legis, pro confessione unius Dei, ac post agnitum Trinitatis & Divini-

Lib. 1. de ani. pag. par 1. cap. 7. p. 431.

tatis Christi Sacramentum, pro fide Salvatoris morte mulctari. *Si je n'ai pas suivi par tout ailleurs les sentimens de ce Docteur Ambrosien, c'est un autre fait. Tant y a qu'à l'égard de ce dont il est ici question, la Faculté de Theologie, le Vicaire de l'Inquisition, & le Consulteur du Saint Office de Milan qui ont donné leur approbation, n'ont rien trouvé a redire en ce qu'il semble qu'on voudroit faire passer pour une impieté dans mon Livre.* Y 3

On me dit encore que quelques-uns ont craint que je n'eusse pas assez repris l'indifference de certains Philosophes au fait de la Religion. Si ceux-là veulent prendre la peine de lire ce que je dis dans la page 266. du Sage de Seneque, je m'assure qu'ils cesseront de m'imputer une faute si criminelle.

Je pense que s'ils considerent de mesme ce que j'ai écrit dans les pages 51. & 52. ils ne m'accuseront pas non plus d'avoir mis à mauvaise intention aussitost après dans la page 52. un peut-estre qu'on a voulu mal interpreter. En effet, je pose dans tout mon Livre pour assuré, qu'aucun Payen, pour vertueux qu'il ait esté, n'a pû se sauver sans la Grace surnaturelle. Et le peut-estre dont on se plaint, ne regarde que ceux qui ne l'ont pas euë, au défaut dequoi nous desesperons à bon droit de leur salut. Car nous ne tenons pas que les Chrestiens mesmes qui ont la Foi explicite, puissent arriver à la felicité eternelle sans la Grace. Si j'avois dit que les Payens vertueux estoient peut-estre sauvez sans la Grace, je serois condamnable. Mais c'est tout le contraire, & j'écris seulement qu'ils ont receu peut estre une Grace surnaturelle, au moien de laquelle ils se sont sauvez, & par consequent sans laquelle il n'y a point eu de salut pour eux. Au cas neantmoins qu'on trouve que ce peut-estre ait quelque ambiguité qui porte un sens contraire au mien, je consens de bon cœur qu'il soit raié.

Pour les autres erreurs que je puis avoir commises, & qui ne sont pas venuës à ma connoissance, je souffrirai toûjours d'autant plus patiemment d'en estre repris, que je ne sçai rien qui soit plus humain que de faillir & de se méprendre.

PREVVES DES CITATIONS.

IE fis réponſe dans la derniere demi feuïlle de la premiere impreſſion de ce Livre à tout ce que j'avois pû apprendre qu'on reprenoit en mon Ouvrage devant meſme ſa publication. Le deſir de ſatisfaire autant qu'il me ſera poſſible à ce que j'ai ſceu depuis qu'on y trouvoit encore à redire, m'oblige d'adjouſter ici quelque choſe. Et parce qu'il s'eſt trouvé des perſonnes aſſez mal affectionnées envers moi, pour m'imputer d'avoir mal cité quelques Peres, de l'autorité de qui je me ſuis ſervi en faveur des Payens Vertueux & non Idolâtres; Ie commençerai par la refutation de cette calomnie, qui ne peut eſtre renduë plus evidente, qu'en rapportant les propres textes de chacun de ces Peres. Il eſt vrai que pour ne groſſir pas trop ce Volume, & pour m'accommoder par neceſſité à ce que veut l'Imprimeur, je donnerai ſouvent d'aſſez mauvais Latin pour de tres-bon Grec, que je ſupplie le Lecteur de vouloir conſiderer dans les livres de ceux que je prens à garant, où il eſt aiſé d'avoir recours.

S. Denys. Le premier ſelon le temps, de l'autorité de qui je me ſuis ſervi, a eſté Sainct Denys. Il faudroit tranſcrire plus de la moitié du neufiéme chapitre de ſa Celeſte Hierarchie, pour rapporter tout ce qu'il dit au ſujet que je l'ai allegué. Mais il enſeigne preciſement, *Quod una quidem de omnibus Altiſſimi providentia, omnes homines ſalutis cauſa Angelis ſuis ad ſe deducendos diſtribuerit*, Encore, adjouſte-t-il, qu'il n'y ait gueres eu que les Iſraelites qui en aient pris une parfaite connoiſſance.

S. Iuſtin. Iuſtin Martyr vient aprés, qui remarque dans ſa premiere Apologie, *Pravorum Damonum inſtitutu*

& operâ, bonos quidem, veluti Socratem, & eius similes, opprimi atque in vinculis esse. Sardanapalum autem & Epicurum, & qui præterea eiusmodi sunt, in copia rerum omnium, & claritate beatos videri. V.

Voici ce qu'il dit dans un autre endroit de cette Apologie à l'avantage de Socrate, aprés avoir observé que ce Philosophe avoit esté persecuté des mesmes calomnies dont on attaquoit les premiers Chrestiens. *At ille Dæmones quidem malos, & prætorum quæ Poëtæ descripserunt patratores, urbe exegit; Hominésque, ut Homerum & Poëtas alios vitarent, docuit; & ad ignoti eis Dei cognitionem, per Rationis & Verbi inquisitionem cohortatus est, dicens, Patrem autem & opificem universorum neque invenire facile, neque inventum in vulgus promulgare tutum est.* Il adjouste un peu plus bas que, *Christus a Socrate ex parte est agnitus*, ce qui paroist estre la mesme chose que s'il avoit dit selon les termes de Saint Thomas que Socrate a eu la Foi implicite du Messie à venir.

Incontinent aprés le commencement de sa seconde Apologie, il use de ces termes: *Posteaquam Socrates mortales à Dæmonibus abducere est annisus, illi ipsi Dæmones per homines pravitate gaudentes effecerunt, ut quasi Atheus nova inducens Dæmonia occideretur. Idipsum istidem de nobis faciunt.* Ie ne rapporterai plus qu'un autre grand passage de la mesme declamation, qui témoigne bien quelle opinion avoit Saint Iustin de Socrate. *Ne qui vero præter rationem, ad eorum quæ nos edocti sumus eversionem dicant: ante annos 150. nos asseverare Christum sub Cyrenio natum esse, docuisse autem quæ docuit posterius sub Pontio Pilato; & proinde noxa solutos atque insontes esse per appellationem allegent, qui ante ea tempora extitere mortales omnes: quæstionem eam anticipantes solvemus. Christum primogenitum Dei esse instituti sumus, & Rationem atque Verbum esse, cujus universum hominum genus est particeps, antea ostendimus Et quicunque cum Ratione ac Verbo vixere Christiani sunt quamvis Athei, & nullius numinis cultores habiti sunt, quales inter Græcos fuere Socrates, Heraclitus, atque iis similes: inter Barbaros autem Abraham*

& Ananias, & Azarias, & Misael, & Elias, & alii complures : quorum facta simul & nomina in præsentia recensere, quia longum esse scimus, supersedemus. Perinde atque ex veteribus qui itidem tempore Christum præcesserè, & absque Ratione ac Verbo ætatem exegere, ἄχρηστοι, hoc est incommodi & inimici Christo fuerunt, eorúmque qui secundum Rationem & Verbum vixerunt percussores. At qui cum Ratione & Verbo vixerunt, atque etiam nunc vivunt, Christiani, & extra metum atque perturbationem omnem sunt. Certes, encore qu'on puisse détourner le sens de toute sorte d'Auteurs, quand on en a le dessein ; si est il impossible de douter la dessus que Iustin Martyr n'eust tres-bonne opinion du salut de Socrate & de ses semblables. Se seroit-il dispensé, s'il les eust tenus pour des damnez, de tirer des paralleles entre eux, & Abraham, Ananie, avec ces autres dont la memoire nous est en si grande veneration ? Et pourquoi nommer Chrestiens des hommes qu'il eust estimé estre dans les peines eternelles ? Quel avantage en revenoit-il au Christianisme ?

Herma in lib. Pastoris.

Il eust falu placer l'Auteur du livre du Pasteur devant Saint Denys, si nous ne le considerions comme posterieur de plus de cent ans à cet Herma qui fut disciple de Saint Paul, comme nous l'avons remarqué dans la page 25. faisant baptiser aux Apostres aprés leur mort ceux qui n'avoient pas creu au Fils de Dieu, bien qu'ils eussent mené une vie pleine d'équité, il use de ces termes, dans son troisiéme livre, chapitre ou similitude neufiéme : *Apostoli & Doctores qui prædicaverunt nomen Filii Dei, cùm habentes fidem eius & potestatem defuncti essent, prædicaverunt his qui ante obierunt & ipsi dederunt eis illud signum. Descenderunt igitur in aquam cum illis, & iterum ascenderunt. Sed hi vivi ascenderunt, at illi qui fuerunt antè defuncti, mortui quidem descenderunt, sed vivi ascenderunt : Per hos igitur vitam receperunt, & agnoverunt Filium Dei : ideóque ascenderunt cum eis, & convenerunt in structuram turris. Nec circumcisi, sed integri ædificati sunt, quoniam æquitate pleni, cum summa castitate defuncti sunt, sed tantummodo hoc sigillum defuerat eis.*

V. Clement Alex.

Les divers lieux de Clement Alexandrin sont ceux-ci. Premierement, *Lib. 1. Strom. Iis qui à Philosophia fuere iustificati, auxilium tanquam thesaurus reconditur, & ea consensio quæ ducit ad Dei cultum, & pietatem in Deum. Atque erat quidem ante Domini adventum Philosophia Græcis necessaria ad iustitiam, nunc autem est utilis ad Dei cultum, & pietatem iis qui fidem colligunt per demonstrationem.* Et un peu aprés : *Omnium bonorum Deus est causa: sed aliorum quidem principaliter, ut Testamenti veteris & novi: aliorum autem per consequentiam, sicut Philosophiæ. Forte autem principaliter tunc etiam Græcis data fuit, priusquam Dominus Græcos quoque vocasset. Nam ipsa quoque Græcos pædagogi more docebat & ducebat, sicut lex Hebræos ad Christum.* Ce fut selon ce sentiment qu'Eusebe écrivit depuis dans le second chapitre du premier livre de son Histoire Ecclesiastique, que la Loi des Hebreux, & les preceptes des Philosophes, furent des preparatifs à la Loi de Grace, & à la venuë de Nostre Seigneur Clement Alexandrin montre ensuite dans le mesme livre aprés diverses allegories, par quelle voie la Philosophie conduisoit les Grecs à Iesus Christ. *Hinc ergo dicimus Philosophiam nudâ ratione habere inquisitionem veritatis, & naturæ eorum quæ sunt. Hæc autem est veritas, de qua ipse dixit Dominus, Ego sum veritas.* Dans le sixiéme livre il rapporte quelques passages des predications de Saint Pierre, d'où il conclud que ce n'estoit qu'un mesme Dieu qu'adoroient les Iuifs, les Philosophes Grecs, & les Chrestiens. *Aperte ostendit unum & solum Deum à Græcis quidem Ethnice seu Gentiliter, à Iudæis autem Iudaicè, novè autem à nobis cognosci & spiritualiter.* Il adjouste que comme Dieu pour sauver les Iuifs leur donna des Prophetes, il suscita aussi des gens de bien & des Philosophes parmi les Grecs à mesme fin. Et il croit selon le livre du Pasteur qu'il cite, que les Gentils vertueux receurent l'Evangile aux Enfers, lorsque Iesus-Christ y descendit, ou bien par la predication des Apostres, la Iustice Divine le requerant ainsi. Enfin se moquant de l'absurdité de ceux qui attri-

buoient au Diable l'invention de la Philoſop
il uſe de ces termes : *Porrò ſi uſus Philoſophia eſt malorum, ſed datus eſt Græcorum optimis & ſtantiſſimis, hinc quoque clarum à quo data ſit providentia ſcilicet, quæ unicuique diſtribuit meritis ea quæ conveniunt. Meritò ergo Iudæis dem lex, Græcis autem data eſt Philoſophia uſque adventum.* La meſme doctrine ſe voit dans ſa ptiéme Tapiſſerie, où l'on peut lire ces mo *Quocirca præcepta dedit & priora & poſteriora, uno fonte hauriens Dominus, nec eos qui erant a legem, ſine lege eſſe nihili pendens ; nec eos non audiebant barbaram Philoſophiam, ferri eſſ natos permittens. Nam cùm illis quidem præcep his verò præbuiſſet Philoſophiam, incredulitat concluſit in adventum, quo tempore eſt inexcuſabi quiſquis non crediderit.* Il n'y a perſonne qui pu ſe douter là-deſſus de l'opinion qu'avoit Cleme Alexandrin touchant le ſalut des Philoſoph Payens. Si eſt il des plus anciens Peres de l'Eg ſe, comme celuy qui vivoit du temps de l'Empere Sevete, il y a prés de quinze cens ans.

Origene. Origene expliquant dans ſon ſecond livre, ch pitre auſſi ſecond, ſur l'Epiſtre aux Romains passage : *Gloria & honor & pax omni operan bonum, Iudæo primùm & Græco*, l'interprete d Infideles en ces termes : *Quod, ut ego capere po ſum, de Iudæis & Gentilibus dicit, utriſque non dum credentibus.* Et montre qu'encore qu'ils n peuſſent ſans la Foi participer à la vie eternelle ils ne laiſſent pas de meriter par les bonnes œuvre qu'ils font, & pour les vertus de Iuſtice, de Cha ſteté, de Prudence, & autres qu'ils exercent ; tan s'en faut qu'il creuſt que leurs meilleures action ſuſſent des crimes.

S. Baſile. Saint Baſile dit nettement dans l'Homelie neu- fiéme de l'Hexameron, que les vertus ſont natu- relles à tous les hommes ; ce qui fait bien voir qu'il ne penſoit pas que la pratique en fuſt interdite à quelques-uns. *Sunt apud nos Virtutes ſecundùm naturam, ad quas habendas affinitas animæ non ex humana doctrina, ſed ex ipſa natura nobis inſſe videtur : Etenim ut nulla eratio, nulla doctrina*

ullius formula nos edocet morbum odisse: sed ex nobismetipsis nos ea quæ dolorem efficiunt reprehendimus, aversamur, horremus: sic & in anima quædam ineſt naturalis & citra doctrinam ullam evitatio mali. Atqui malitia omnis ægritudo eſt animæ; contrà Virtus rationem obtinet ſanitatis, &c. V.

Saint Ambroiſe n'a fait nulle difficulté d'ouvrir le Paradis à Valentinien le Ieune, nonobſtant le defaut du Bapteſme. Et neantmoins cet Empereur avoit fort perſecuté les Catholiques en faveur de l'Imperatrice Iuſtine qui eſtoit Arriene: Et ſi pluſieurs creurent à ſa mort qu'il s'eſtoit luy-meſme attaché le licol dont on le trouva eſtranglé ſi nous en croions Rufin & Sozomene. Mais Saint Ambroiſe qui le connoiſſoit interieurement Chreſtien, & qui ſçavoit avec combien de zelé il avoit deſiré d'eſtre baptiſé, jugeant tout autrement de ſa fin, ne doute point que Dieu ne luy ait fait miſericorde. *Ne nos quidem dubitemus*, dit il dans l'Oraiſon Funebre de ce Prince ſur la fin, *de meritis Valentiniani, ſed iam credamus vel teſtimoniis Angelorum, quòd detersâ labe peccati ablutus aſcendit, quem ſua Fides lavit, & petitio conſecravit.* Et beaucoup de ceux qui ont fait rèflexion ſur ce qu'il dit de Socrate dans ſon livre du Bien de la mort, au chapitre onziéme qui a pour titre, *Quæ ſit animarum poſt hanc vitam futura lætitia*, ſe ſont imaginez qu'il n'avoit pas deſeſperé du ſalut de ce Philoſophe. Voici ſes termes: *Eſdræ revelavit ſecundùm collatam in ſe revelationem, juſtos cum Chriſto futuros, & Sanctis. Hinc & Socrates ille feſtinare ſe dicit ad illos ſemi Deos, ad illos optimos viros.* S. Ambroiſe. Lib. 2. cap. 3. Lib. 7. cap. 22.

Non ſeulement Saint Hieroſme a ſouvent propoſé la Vertu des Payens aux Chreſtiens de ſon temps pour leur en faire honte, comme je l'ai remarqué aux Sections de Diogene & de Pythagore; mais il l'a meſme eſtablie expreſſément dans ſon Commentaire ſur le vingt-deuxiéme chapitre de S. Matthieu. C'eſt où il explique ces termes de l'Evangile, *Nuptiæ quidem paratæ ſunt*, &c. parlant de cette ſorte: *Gentilium populus non erat in viis, ſed in exitibus viarum. Quæritur autem quo modo in his qui foris erant inter malos & bonos* S. Hieroſme.

aliqui sint reperti. Hunc locum plenius tracta
postolus ad Romanos, quòd gentes naturaliter
cientes ea quæ legis sunt, condemnent Iudæos
scriptam legem non fecerint. Inter ipsos quoque Et
eos est diversitas infinitâ; cùm sciamus alios esse
olives ad vitia & ruentes ad mala; alios ob hon
rem morum virtutibus deditos. Il enseigne la
me doctrine dans son Commentaire sur le pre
chapitre de l'Epistre aux Galates, se fondant
deux passages de l'Escriture; le premier, *Media*
vobis stat, quem vos nescitis: & l'autre, *Erat*
vera, quæ illuminat omnem hominem venientem
hunc mundum: d'où il tire cette conclusion;
quo perspicuum fit, naturâ omnibus Dei inesse n
tiam, nec quemquam sine Christo nasci, & non ha
re semina in se sapientiæ, & iustitiæ, re iq
rúmque virtutum. Vnde multi absque Fide & Ev
gelio Christi, vel sapienter faciunt aliqua, vel s
ctè, ut parentibus obsequantur, ut inopi man
porrigant, &c. Et l'on peut voir encore comme
dit la mesme chose sur le vingt-neufiéme chapi
d'Ezechiel, en ces mots: *Cæterum ex eo quod N*
buchodonozor mercedem cepit boni operis, intelli
mus etiam Ethnicos, si quid boni fecerint, non al
que mercede Dei iudicio præteriri. Vnde & per Hi
remiam Nabuchodonozor columba Dei appellatur,
quòd adversum populum peccatorem Dei servie
voluntati. Et adducam, inquit, servum meum N
buchodonozor. Ex quo perspicuum est condemnari n
comparatione Gentilium, si illi lege faciant natura
li, quæ nos etiam scripta negligimus.

S. Chrysostome. Voions quelques textes de Saint Iean Chrysostome, qui ne sont pas moins à l'avantage de
Gentils que les precedens. Celuy qui se lit dans
troisieme Homelie sur la premiere Epistre de l'Apo
stre aux Corinthiens, est tel: *Nonne Deus leger*
tulit scriptam & naturalem? Nonne filium misit
Nonne signa fecit? Nonne cæli regnum pollicitu
est? Nonne præcepta eius adeo levia sunt ut mult
philosophica tantùm ratione excesserint? Dans un
autre Homelie qui est la vingt-septiéme sur Sain
Matthieu, parlant des hommes qui estoient mort
devant la venuë de Iesus-Christ, il adjouste: *Pe-*

terant enim homines tunc, etiam ipsum Christum non confessi, salvari. Non enim Christi, qui nondum venerat, ab illis cultus petebatur, sed ut idolorum cultu spreto, unum solum Deum conditorem omnium nosceremus. Et un peu aprés : *Quod autem qui ante Christum obierunt, ac ideo ipsum non agnoverunt, si ab Idolorum cultu recesserunt, ac Deum solum adorarunt, si praterea honestè vitam peregerunt, eterna bona & beatitudinem adipiscerentur, audi quid dicat Paulus, Gloria autem, & honor, & pax omni operanti bonum, Iudæo primum, & Gentili.* V.

Entre les passages de Saint Augustin que je dis qu'on a citez comme favorables au salut des Payens qui ont esté vertueux, je rapporterai celuy de sa quarante-neufiéme Epistre adressée *ad Deo-gratias Presbyterum*, où il luy dit dans la réponse à la seconde question, *Ab exordio generis humani quicunque in Deum crediderunt, eumque utcunque intellexerunt, & secundum eius præcepta piè & justè vixerunt, quandolibet & ubilibet fuerint, per eum proculdubio salvi facti sunt.* Et il montre aprés comme il y a eu sans doute plusieurs personnes autres qu'Israelites agreables à Dieu, & que de toute sorte de Nations il s'en est pû sauver aussi bien que de celle des Hebreux. Ce qu'il dit dans le quarante-septiéme chapitre du dix-huitiéme livre de sa Cité de Dieu au sujet de Iob, est fort conforme à cela. *Divinitus autem provisum fuisse non dubito, ut ex hoc uno (Iob) sciremus etiam per alias gentes esse potuisse, qui secundum Deum vixerunt, eique placuerunt, pertinentes ad spiritalem Hierusalem.* Encore qu'il ne doute point que ce n'ait esté par le moien d'une revélation du Mediateur, & de la mesme Foi qui nous sauve tous, laquelle nous ne pouvons pas presupposer autre qu'implicite, puisque comme dit Saint Thomas, la pluspart mesme des Iuifs ne l'avoient pas explicite. Louïs Vives est tellement pour le salut des Payens vertueux d'alors, dans son Commentaire sur ce chapitre, qu'il conclud mesme pour la felicité eternelle des Gentils du temps present, qui sans avoir ouï parler de l'Evangile de Iesus-Christ, ne laissent pas de vivre moralement bien. Obser-

S. Augustin.

2. 2. qu. 2. art. 7.

Louis Vives.

vons ſes termes : *Potuerunt qui ex Gentibus nat*
ram ſequebantur ducem, illam non pravis judici
opinionibúſque inquinatam & corruptam, tam gra
eſſe Deo, quàm qui legem Moſaïcam ſervaverun
Quod enim hi conſequuti ſunt per legem, illi eſſe
conſequuti : & qui tales fuere ſine lege, eodem q
Judæi pervenerunt, cum eodem contenderent N
inter eos aliud diſcrimen fuit, quàm eſt ceu qu
viator mandatam chartæ itineris ſui rationem gera
ac veluti formam ; alter memoriæ fidat ac judici
Idem etiam noſtro tempore continget ei, qui cùm nih
de Chriſto in remotiſſimis Oceani partibus natus audi
rit, duo illa maxima ſervaverit mandata, in quibu
Veritas ipſa legem totam Prophetáſque conſtitutos a
firmavit, de Deo & proximo diligendis. Huic ſu
conſcientia eſt lex, &c. Il faut adjouſter un autr
endroit du meſme livre de Saint Auguſtin, chapi
tre vingt-troiſiéme, parce que je l'ai cotté au ſu
jet de la Sibylle Erythrée. *Hæc autem Sibylla ſi*
ve Erythræa, ſive, ut quidam credunt, Cum na
ita nihil habet in toto carmine ſuo, quod ad Deorum
falſorum ſive fictorum cultum pertineat : quinim
ita etiam contra eos, & contra cultores eorum loqui
tur, ut in eorum numero deputanda videatur, qu
pertinent ad civitatem Dei. Mais pour ne me pa
engager dans un travail infini, je me ſuis ſervi
& à fort bon droit, ce me ſemble, de l'autorité
d'un des plus grands Scholaſtiques que nous aions,
l'Eveſque d'Avila Toſtat, parce que dans une pro
fonde connoiſſance qu'il avoit de tous les Peres, i
s'eſt principalement preva u de la doctrine de Sain
Auguſtin. C'eſt celuy que le Cardinal Bellarmin
nomme *virum ſanctitate & doctrinâ celeberrimum*,
qui vivoit du temps du Pape Eugene Quatriéme, il
y a plus de deux cens ans, & qui pour n'en avoir
veſcu que quarante, n'a pas laiſſé de meriter ce
merveilleux eloge dans l'Eſchole,

Toſtatus Ep. Abulenſis.

Hic ſtupor eſt mundi, qui ſcibile diſcutit omne.

Or on peut voir dans le cinquiéme chapitre de
ſon Commentaire ſur le quatriéme livre des Rois,
queſtion vingt-uniéme, comme ſoûtenant que les
Gentils non Idolâtres ſe pouvoient ſauver du temps
de la Loi de Moïſe, en obſervant celle de la Natu-

re, il assure que cela est conforme aux sentimens de Saint Augustin. *Et sic*, dit-il, *Augustinus vult Platonem salvum esse, & multos alios de Philosophis, qui ad unguem vitia correxerunt; & non erat verisimile de eis ullo modo quòd Idola colerent, sed colebant verum Deum.* Il faut faire condamner l'Evesque d'Avila & beaucoup d'autres de calomnie envers Saint Augustin, auparavant qu'on me la puisse imputer, puisque je n'ai cité le dernier en ceci que sur la foi du premier, comme on peut voir dans la Section de Platon. Je juge à propos de rapporter encore en ce lieu deux ou trois des textes de Tostat, bien que ni lui, ni Louïs Vives ne soient pas ici dans leur rang eu égard à l'ordre du temps. Le premier texte sera de son Commentaire sur le second chapitre de la Genese, question quatriéme, où il prouve que l'observation du jour du Sabat n'estoit pas commandée devant Moïse, parce que si Dieu l'eust establie dés le commencement du Monde, toutes les Nations y eussent esté obligées. *Cum ergo aliæ Gentes non servassent hoc præceptum, peccassent omnes mortaliter. Sed falsum est, quia dicitur, quòd omnes antiqui Gentiles ante Evangelium promulgatum poterant salvari in solis præceptis juris Naturalis scilicet, Deum verum diligere supra se, & proximo non nocere; in quibus est totus Decalogus, ut patet Matth. 22. cap. Et sic multi ponunt aliquos Philosophos salvos, ut Socratem, Platonem, & alios, qui tamen Sabbata non custodierunt.* Je prendrai le second texte du chapitre trentiéme, question quatorziéme de son Commentaire sur l'Exode, où il soustient que les Philosophes Ethniques n'estoient pas tenus de deferer aux Escritures des Hebreux, ni de recevoir le vieil Testament. *Et sic dicendum est generaliter, quòd nullus de illis hominibus, qui tempore legis Mosaicæ salvatus fuit in Gentilitate cognovit Deum Hebræorum esse verum Deum. Sed putabant eum esse sicut unum de Diis aliarum Gentium. Nam cùm illi boni essent, & verissimè desiderarent colere Deum verum, & colerent, si ipsi cognovissent Deum Hebræorum esse verum Deum; nullo modo credendum est, quòd non conversi fuissent ad illam legem, quam ipse dedisset, approbantes illam tanquam*

V.

optimam. Et sic de Platone & Socrate dicendam est de cæteris, quòd licet cognoverint quòd verus Deus aliquis, & illum coluerint, ignoraverunt tamen Deus Hebræorum esset verus Deus: imò non crederunt esse verum Deum. Pour troisiéme texte peut voir ce qu'il écrit dans le chapitre cent sept me de son cinquiéme Paradoxe, où traitant du p mier âge, & de ceux qui vivoient dans la Loy Nature, il soustient que les Gentils qui l'obs voient se pouvoient sauver. Et aprés avoir mon que le passage de l'Apostre, *Omne quod non est Fide, est peccatum, ad Rom. cap.* 14. ne veut d autre chose sinon que, *quicquid est contra quod homo credit esse bonum, est peccatum*, il de ces termes: *Nam sicut nunc per contrition cum proposito confitendi & obediendi Eccl sia in tisfactione peccatorum, tolluntur reatus; ita & & ab origine creati sæculi in quacunque gente obtinuit, ut solâ contritione peccamina delerent Vnde etiamsi quis eo tempore totâ vitâ Idola colu set, aut aliis se facinoribus & flagitiis immiscuiss mox ut de eis doleret, remissa erant, di ente E chiele: Si impius egerit pœnitentiam ab omnibus p catis suis, omnium iniquitatum eius, quas operat est, non memorabor, cap* 18. *Æqualem enim vi rem contritio omni tempore habet.* Il enseigne la m me doctrine dans son Commentaire sur le Livre Ruth, & en a beaucoup d'autres lieux. Mais po revenir à S. Augustin, quelque paraphrase qu' puisse faire sur une autre de ses Epistres, qui est nonante-neufiéme, & quelque interpretation qu' luy donne, l'on ne sçauroit la lire sans reconnoiss manifestement deux choses; la premiere, qu'il tribuë beaucoup de Vertus aux Payens: la seco de, qu'il a souhaitté, sans l'esperer neantmoin que ceux qui les avoient possedées fussent exemp des peines de l'Enfer.

Or tous les Peres que j'ai citez devant S. Aug stin, estans plus anciens que luy, il est temps rapporter les textes de ceux qui ont vescu depui & de l'autorité desquels je me suis prevalu, t pour me justifier, que pour faire voir la suite de doctrine que nous avons dit estre la commune

l'Eschol

l'Eſchole. I'adjouſterai pour cela les ſentimens de quelques Auteurs recens, dont la doctrine & la pieté ne peuvent eſtre revoquées en doute. V.

Commençons par Saint Theodoret Eveſque de Cyr, dont voici l'explication ſur le ſecond chapitre de l'Epiſtre de Saint Paul aux Romains, verſet neufiéme : *Similiter autem, inquit, & Iudæos & Græcos, & iniquè agentes punict, & pietatis ac juſtitiæ curam agentes coronis lignabitur. Græcos autem nunc vocat, non eos, qui ad divinam prædicationem acceſſerunt, ſed eos, qui ante divinam Incarnationem fuerunt. Non autem iis vitam æternam pollicitus eſt, qui idola adorarunt, ſed iis, qui extra legem quidem Moſaicam vitam egerunt, pietatem autem Deique cultum amplexi ſunt, & juſtitiæ curam geſſerunt.* S. Theodoret.

Les livres de la vocation des Gentils qu'on a voulu attribuer à Saint Ambroiſe, ne peuvent pas eſtre de luy, puiſqu'il y diſpute contre les Pelagiens, dont l'hereſie n'a paru qu'un peu de temps aprés le ſien. Ils ſont ſans doute de leur grand adverſaire Saint Proſper, diſciple de Saint Auguſtin, & l'un des plus determinez defenſeurs de ſa doctrine. Or outre la maxime qu'il eſtablit dés le premier chapitre du ſecond livre, & qu'il confirme dans le trentiéme, que Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez, ou ſelon les termes du vingt cinquiéme chapitre : *Deum ob generalem gratiam omni tempore velle omnes ſalvos fieri, at peculiari gratiâ quoſdam tantùm* : Il paſſe outre dans le dix-ſeptiéme du meſme livre, où il parle ainſi : *Quod ſi fortè quemadmodum quaſdam Gentes, quod ante non norunt, in conſortium Filiorum Dei novimus adoptatas, ita etiam nunc in extremis Mundi partibus ſunt aliquæ Nationes, quibus nundum gratia Salvatoris illuxit : non ambigimus, etiam circa illas occulto judicio Dei tempus vocationis eſſe diſpoſitum, quo Evangelium, quod nundum viderunt, audiant atque ſuſcipiant. Quibus tamen illa menſura generalis auxilii, quæ deſuper omnibus ſemper hominibus eſt prabita, non negatur : quamvis tam acerbo natura humana vulnere ſauciata ſit, ut ad agnitionem Dei neminem contemplatio ſpontanea plenè valeat erudire,* S. Proſper Aquitain.

nisi, obumbrationem cordis vera lux discuſſe
quam inſcrutabili iudicio Deus juſtus & bonus,
ita præteritis ſæculis quemadmodum in noviſſi
diebus effudit. Voilà ſon ſentiment favorable
Nations qui n'avoient pas encore eſté éclairées
lumieres de l'Evangile, annoncé de ſon fie
ſeulement aux Eſcoſſois, comme il le témoigne
la fin de ſon livre *contra Collatorem.* Que n'euſ
point écrit en faveur d'un nouveau Monde, s'i
fuſt découvert de ſon temps?

S. Iean Damaſcene.

Voions enſuite Saint Iean Damaſcene, cel
que le Maiſtre des Sentences & tous les Schola
ques depuis ont ſuivi en l'ordre de la Theologie;
voions les paſſages de l'Oraiſon pour les Defu
que j'ai alleguée. Aprés y avoir parlé du ſalut de F
conille, qu'il nomme Gentil, Idolatre, & en
mi de Ieſus Chriſt, il dit qu'il ne faut pas cro
que la deſcente de N. Seigneur aux Enfers ait e
ſeulement pour en tirer les Prophetes, les Iuges,
les autres Peres Hebreux qui avoient attendu ſa v
nuë par une Foi qui demandoit cette recompenſ
Mais que ſa ſeule miſericorde luy fit étendre ſa G
ce juſques ſur les Gentils qui avoient moraleme
bien veſcu. *At verò cuncti illi, meâ quidem ſent*
tiâ, ſolâ illius benignitate ac miſericordiâ ſalut
acceperunt: qui etiamſi alioqui vitæ puritate exc
luiſſent, atque optimis quibuſque actionibus perfu
cti fuiſſent, tenuitérque ac temperanter & caſtè v
xiſſent, tamen puram ac divinam fidem haudquaqu
perceperant, ut qui nullâ omnino diſciplinâ, aut c
juſquam magiſterio eruditi excultique fuiſſent, &
Il pourſuit à montrer comme nonobſtant leur i
pieté, la Bonté de Dieu ne laiſſa pas de recompe
ſer leurs bonnes œuvres de la Beatitude. Et un p
plus bas il rapporte l'hiſtoire de Trajan, tiré
peines eternelles par la priere de S. Gregoire, q
les Grecs ſurnommoient le Dialogue, aſſurant q
de ſon temps, qui eſt celuy de l'Empereur Leon,
l'Iconomaque, il y a prés de neuf cens ans, to
l'Orient & l'Occident tenoient cela tres-veritabl
De verité, l'Euchologe ou Rituel des meſmes Gre
que j'ai cité dans la page 37. en rend aſſez de t
moignage au chapitre 96. *De mortuis*, où l'on ve

Euchologe des Grecs.

cette priere : *Vt voluntate tua Theclam primam Martyrem exaudisti pro matre sua Idolorum cultrice orantem, nec ipsius preces contempsisti, verùm ut summè bonus ac reconciliatu facilis, veniam ipsi concessisti : ac rursum quemadmodum Trajanum per intentam servi tui Gregorii Dialogi intercessionem flagro solvisti, exaudi etiam nos te orantes, non pro Idolorum cultrice, sed pro fideli servo tuo, qui te propter imbecillitatem ad iracundiam provocavit.* V.

S Anselme.

I'ai cité Saint Anſelme ſur l'Epiſtre aux Romains. C'eſt l'Archeveſque de Cantorbery, qui vivoit il y a prés de ſix cens ans, & que le Cardinal Bellarmin nomme *Virum natione Italum, profeſſione Monachum, ingenio acerrimo, & ſanctitate admirandâ.* Expliquant ces mots du ſecond chapitre de cette Epiſtre, *Gloria autem, & honor, & pax omni operanti bonum, Iudæo primùm & Græco*, il dit : *Iudæi enim primò crediderunt, ac bonum operati ſunt, & poſtea Græci, per quos ſignantur Gentiles, ſed non utrique parem in regno beatitudinis locum habent.* Et un peu au deſſous interpretant cet autre paſſage, *Cùm enim Gentes quæ legem non habent*, &c. il adjouſte, *Sed cùm Gentilis legem non habeat, & quaſi neſciat quid ſit bonum, & quid ſit malum, videretur neutrum ſibi debere imputari. Contrà Apoſtolus, etſi non habet legem ſcriptam, habet naturalem, quâ intelligit, & ſibi conſcius eſt quid ſit bonum vel malum. Et ideo credendus eſt bene vel malè operari, & meritò ſalvari vel damnari.* Il montre enſuite que la Loi de Nature enſeigne à ne rien faire de ce que la Loi de Dieu a depuis defendu aux Iuifs, comme de ne point dérober, de ne point tuer, de ne point commettre d'adultere, & cela par cette lumiere qui eſt née avec nous, & qui enſeigne de ne point faire à autruy, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fiſt.

S. Bruno.

Saint Bruno Fondateur des Chartreux eſt formellement pour le ſalut des Payens vertueux, dans ſon Commentaire ſur le ſecond chapitre de la meſme Epiſtre aux Romains, où il forme & reſout cette objection contre le texte de l'Apoſtre. *Dicis quòd quicunque factores legis fuerint, ſalvabuntur ; ſed Gentiles ſalvari non debent, quia etiam ſi opus le-*

gis faciunt, indifferenter hoc faciunt, non ducti ratione, sed casu, ut illi, qui de nullis per scripturas instructi sunt. Contra hoc Paulus. Verè Gentiles si fuerint factores legis, justificabuntur, & è contrario si malum operati sint, ira & indignatione damnabuntur. Ex merito debent salvari pro bono, & puniri pro malo. Quia ipsi sibi sunt lex, id est naturalem legem in se habent: ipsi dico non habentes legem eiusmodi, id est scriptam sicut Iudai, & vere ipsi sibi sunt lex, cùm hoc sit quod Gentes, quæ legem scriptam non habent, id est Gentiles, faciunt ea, quæ sunt legis scriptæ, id est quæ scripta lex præcipit naturaliter, id est naturalem legem sequentes. Nec indifferenter ea quæ legis sunt, faciunt, quia qui ostendunt per operationem scriptum esse in cordibus suis opus legis, deserendo mala, adhærendo bonis. Hoc enim est opus legis declinare à malo, & facere bonum. Quòd si per legem naturalem non creditis Gentiles salvari; nihil hoc salutem eorum impedit, quia in die cùm judicabit Deus, apparebit opus legis scriptum fuisse in cordibus eorum. Tunc in illo die conscientia ipsorum, quæ tunc omnibus palam fiet (ibi enim singulorum opera omnibus palam erunt) reddente illis testimonium de bonis seu malis, quæ fecerunt. Et sur ce texte de l'onziéme chapitre de l'Epistre aux Hebreux, *Sine fide impossibile est placere Deo*, &c. il persiste encore plus expressément dans le mesme sentiment par ces paroles. *Si hoc solum crederent Gentiles, quòd Creator unus esset, & singulis pro ipsorum actibus retribueret, satis esset illis.* Denys Rikel, autrement dit le Chartreux, suit, comme il doit, la doctrine de son Fondateur, dans l'explication des mesmes lieux de S. Paul.

Denys le Chartreux.

L'Epistre soixante dix septiéme de S. Bernard, *ad Magistrum Hugonem de sancto Victore*, est merveilleusement considerable. Il luy mande qu'il ne peut croire que le Commandement de Dieu prononcé à Nicodeme, *Nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu sancto, non intrabit in Regnum Cælorum*, puisse estre entendu si precisément, que cela se doive estendre jusques sur ceux qui n'ont jamais eu connoissance de ce precepte. Car devant la venuë de Iesus-Christ, les Iuifs, dit-il, & les Nations

S. Bernard.

meſmes, où les Payens fideles, eſtoient purgez du peché originel, & ſe pouvoient ſauver. *At verò quis neſcit, & alia præter Baptiſmum contra originale peccatum, remedia antiquis non defuiſſe temporibus? Abrahæ quidem & ſemini eius Circunciſionis Sacramentum in hoc ipſum traditum eſt. In Nationibus verò quotquot inventi Fideles ſunt; adultos quidem fide & ſacrificiis credimus expiatos, parvulis autem etiam ſolam profuiſſe, imò & ſuffeciſſe parentum fidem.* Et un peu aprés parlant du temps auquel ce precepte du Bapteſme fut donné; *Sed ex eo tempore tantum cuique cœpit antiqua obſervatio non valere, & non baptizatus quiſque novi præcepti reus exiſtere, ex quo præceptum ipſum inexcuſabiliter ad ejus potuit pervenire notitiam.* Ce qui montre bien quelle euſt eſté l'opinion de ce ſaint perſonnage touchant les habitans du nouveau Monde, s'il ſe fuſt découvert de ſon temps. Il adjouſte qu'il ne ſçait pas ſurquoi ſe fondoit celuy qui vouloit apporter là-deſſus une nouvelle doctrine, & tout-à-fait contraire à celle de S. Ambroiſe, & de S. Auguſtin: *Librum certè Ambroſii de morte Valentiniani legat, ſi legit recolat, non diſſimulet ſi recolit, & advertet ſine dubio Sanctum homini non baptizato, & mortuo, fidenter de ſola fide ſalutem præſumere, & tribuere indubitanter bonæ voluntati quod defuit facultati.* Qui eſt la meſme induction que nous avons tirée tantoſt des textes de ce grand Prelat de Milan. S. Bernard rapporte enſuite les paſſages de S. Auguſtin, qui portent que pluſieurs perſonnes ont eſté ſauvées ſans les Sacremens viſibles, par des ſanctifications invisibles. Si la ſeule volonté ſuffit au mal, dit cette lumiere de nos Gaules, ſelon le texte formel, *qui viderit mulierem ad concupiſcendum eam, jam mœchatus eſt in corde ſuo*; faut-il croire que cette meſme volonté ne ſoit pas auſſi puiſſante envers Dieu pour le bien, & que celuy qui deſire faire tout ce qui eſt neceſſaire à ſalut, ne le pouvant pas ne ſoit point excuſé? Il ſe plaint ſur tout de ceux qui racourciſſent tellement la main de Dieu, & limitent ſon pouvoir de ſorte, qu'ils ne croient pas qu'autres ſe peuſſent ſauver devant l'Incarnation du Verbe, que ceux

qui avoient la Foi explicite de tous les Mysteres de nostre Redemption, & du Messie à venir ; veu que S. Iean Baptiste, *quo non est natus major inter natos mulierum*, ni le bien-aimé de Dieu qui portoit le mesme nom, n'ont pas esté illuminez jusques à ce point.

S. Thomas. I'ai cité un trop grand nombre de passages de S. Thomas ; pour les rapporter tous ici. Il me suffira de trois ou quatre ; dont le premier sera de la premiere partie de sa seconde, qu. 98. art 5. où il enseigne en terme exprés, qu'en observant la seule Loy naturelle, & sans pratiquer celle de Moïse, les Gentils se pouvoient sauver, quoique moins seurement, & avec moins de perfection. Comme les seculiers, adjouste-t-il, ne font pas si bien leur salut que les Religieux, encore que les premiers ne laissent pas de l'obtenir dans un genre de vie moins parfait. *Gentiles perfectiùs & securiùs salutem consequebantur sub observantiis legis, quàm sub sola lege Naturali, & ideo ad eas admittebantur. Sicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum, & Seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari.* Il explique cela dans le mesme article encore plus au long. Le 2. passage sera de la dixiéme question de sa deuxiéme seconde, ou sur le quatriéme article il donne cette conclusion essentielle contre ceux qui veulent que les meilleures actions des Infideles fussent des pechez. *Tametsi Infideles divinâ gratiâ careant quia tamen ex Infidelitate non corrumpitur totum Naturæ bonum, possunt aliquid boni operari, quanquam id non sit meritorium vitæ æternæ.* Et un peu apres: *Sicut enim habens fidem potest aliquod peccatum committere, in actu, quem non refert ad fidei finem ; vel venialiter, vel etiam mortaliter peccando: ita etiam Infidelis potest aliquem bonum actum facere, in eo quod non refert ad finem Infidelitatis.* Le troisiéme passage est de son Opuscule 61. chap. 17. & porte ces mots, selon l'edition Romaine, qui n'a pas jugé cet Opuscule indigne de passer sous son nom. *Quando homo facit totum quod potest, & quod in se est, tunc est necessitas ad habendam gratiam non necessitas coactionis Deo debitum imponens : sed necessitas immutabilitatis, quâ necesse est Deum esse*

Deum, & ideo bonum, & ideo effluentem, & ideo accipienti dantem; imò nec hanc ultimam dispositionem & necessariam liberalissimus dator expectat, sed aliquo modo convertenti se, & disponenti, etsi non secundum totum quod in se est, multoties dat Iacobi 1. Qui dat omnibus affluenter. Sans faire l'application de ce texte, l'on voit manifestement ce qu'il conclud à l'égard de nostre sujet. Ie prendrai le quatriéme passage de son Commentaire sur ces mots du chapitre onziéme de l'Epistre aux Hebreux, *Sine fide impossibile est placere Deo* Il enseigne que la Foi du Mediateur qui est toûjours necessaire, est aussi differente, *secundùm diversitatem temporum & statuum.* Et que comme les Chrestiens sont tenus à beaucoup plus que les Iuifs; & ceux d'entre eux qui ont esté depuis la Loi écrite, à plus encore que ceux qui estoient devant; Les Gentils aussi n'estoient pas obligez à une connoissance si parfaite que tous les autres, usant de ces mots: *Sed Gentiles, qui fuerunt salvati, sufficiebat eis quòd crederent Deum esse remuneratorem, quæ remuneratio non fit nisi per Christum. Vnde implicite credebant in Mediatorem.* Pour ce qui concerne le salut de Trajan, qu'il n'a pas moins creu que S. Damascene, on peut voir ce qu'il en dit 1. *sent. dist. 43. qu 2. art. 2.* où il resolut, que *Deus ex liberalitate bonitatis suæ eis (Trajano & similibus) veniam contulit, quamvis æternam pœnam meruissent.*

Vi

Cette doctrine a esté la commune de l'Eschole, comme nous l'avons remarqué, depuis S. Thomas jusques au Concile de Trente, dont les principaux Peres qui ont écrit sur cette matiere, tels que Dominicus Sotus Confesseur de l'Empereur Charles Quint, Andradius Lusitanus, & Andreas Vega, ont crû que les Payens vértueux se pouvoient sauver assistez de la Grace Divine dans la Loi de Nature. Voici comme le dernier conclud, *lib. 6. de præparatione adultorum ad justificationem, cap. 18.* aprés avoir montré que selon S. Thomas, S. Bonavanture, & autres, il peut y avoir une ignorance invincible de la Foi Chrestienne. *Quicunque fuerunt, aut etiam modò sunt, ad quos non pervenerit Evangelium, cùm nullâ viâ humanâ consequi potuerint Fidem Christ*

Andr. Vega.

tamdiu inculpabilem illius ignorantiam habere, vel etiam habuisse sunt existimandi, quamdiu caruerint Doctoribus à quibus discere potuerint. Il propose là-dessus les Indiens du nouveau Monde, & adjouste : *Manifesta ratio suadet & eos, & quoscunque alios similes, ignorare Christi Fidem inculpabiliter. Non enim potest esse culpæ obnoxium, quod est inevitabile. Et hoc est quod de Iudæis Christus aiebat; Ioan. 15. Si non venissem, & loquutus iis non fuissem, peccatum non haberent : nunc autem non habent de peccato excusationem.*

Dom. Sotus. Dominicus Soto combattant l'opinion de Gregoire de Rimini, & de ses suffragans, dans son premier livre de la Nature & de la Grace, chapitre vingt-uniéme, emploie ses paroles ; *Non possum, fateor, non ægrè ferre, quàm hoc ætatu naturam humanam nonnulli prostraverint, affirmantes nil prorsus boni in moribus liberum arbitrium auxilio generali Dei posse, at quidquid ab homine naturaliter procedat, peccatum esse : Id quod semper absurdissimum judicavi.*

G. Casalius. L'Evesque Gaspar Casalius, aussi Portugais, fit un livre *De quadripartita hominis iustitia*, pendant qu'il estoit au mesme Concile, dans lequel *part. 1. lib. 1. cap. 12.* aprés avoir establi l'opinion favorable aux Payens, il maintient que l'Eglise n'aiant rien determiné sur ce sujet, il est permis de suivre relle opinion que l'on veut, pourveu qu'on ait roûjours recours à la Foi du Mediateur implicite ou explicite. I'ai nommé dans la page 29. beaucoup de Scholastiques qui ont esté pour ce mesme avis le plus avantageux aux Gentils. On y peut adjouster François Victoria, de l'Ordre des Frères Prescheurs, & Nicolas de Lyra de celuy des Cordeliers, mais le dernier plus ancien que l'autre de deux cens ans ; avec Ioannes Arboreus, Durandus de Sancto-Portiano, Petrus Paludanus, Capreolus, Gabriel Vasquez, Gregoire de Valence, Antonius Scaynus, Ph. Gamachæus, Martinus Beccanus, Gerv. Bijonius, & tant d'autres encore, que ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit rapporter les textes de tous.

Leon. Aretinus. Leonard Aretin, Secretaire de quatre Papes, & Chancelier

Chancelier, il y a deux cens ans, du Senat de Florence, se moquant de quelques scrupuleux qui defendoient la lecture des Poëtes, use de ces termes: *At Plato & Aristoteles legebant, quibus si te aut gravitate morum, aut intelligentiâ rerum anteponas nullo modo feram. An tute aliquid discernere putas, quod illi non viderint? Christianus, inquis, sum; at illi forte suo more vixerunt. Quasi vero honestus gravitásque morum non tunc eadem fuerit quæ nunc est*, &c. Il ne dit rien par là qui regarde le salut des payens; mais il leur attribuë l'usage des Vertus, que d'autres leur dénient si précisément. V.

Raphaël Massei, comme le nomme Leandre Albert dans sa description de l'Italie, autrement dit Raphaël de Volterre, les a bien davantage favorisez dans l'Avant-propos de son treiziéme livre *Commentariorum Vrbanorum*. Il a donné ce titre à son ouvrage, à cause qu'il le composa dans la ville de Rome. Et bien que d'abord il l'eust dedié tout entier au Pape Iules Second, il n'a pas laissé de luy faire encore une petite Preface au devant du treiziéme livre, où commence son Anthropologie, & où il ne feint point de declarer à ce Souverain Pontife la bonne opinion qu'il avoit de quelques Gentils, tant à l'égard de leurs vertus, que de leur salvation. Voici comme il s'en explique, & ce qui m'a obligé de le citer dans la page 269. *Cujus (Ecclesiæ quæ à primo Abelo justo cœpit) per omnes ætates fuere participes & Philosophi multi, & alii moribus præditi, Deum optimum maximum colentes, ac quod post fatum ex eis restaret tutum ipsius fore providentiâ putantes. Atque ut alios jam receptos præteream, quis ex Græcis Pythagoram, Socratem, Aristidem, Apollonium, ex Latinis item Numam, Nasicam, Paulum AEmilium, & AEmilianum filium, Catones duos, deinde Senecam, Trajanum, Titum, quorum modestiæ tam multa nobis exempla traduntur; non existimaverit curæ Deo fuisse dum viverent, ut verum sapientiæ lumen, quod nunquam etiam ex sententia Platonis in vita ferum est, quandoque adipiscerentur; & cum postea defunctis mitiùs actum extitisse?* *Raphaël Volaterranus.*

Sixtus Senensis, qui dedia sa sainte Bibliotheque *Sixtus Senensis.*

au Pape Pie Cinquiéme, aprés avoir opposé dans le sixiéme livre annot. 51. des passages de S. Augustin, à ceux de S. Iean Chrysostome, de S. Iustin Martyr, & de S. Clement Alexandrin, sur le sujet que nous traittons, conclud pour ces derniers, en ce qu'ils ont favotisé le salut des Payens vertueux & non Idolâtres, & use de ces propres termes : *Gentilibus, si qui absque Mediatoris notitia salutem sunt consecuti, satis fuit implicitam habere fidem, in unius Dei credulitate inclusam, hoc est ut Deum esse crederent humani generis servatorem, juxta ordinem in sua admirabili providentia occultum, & aliquibus ipsorum Vatibus ac Sibyllis peculiari privilegio revelatum.*

Iacobus Faber. Iacobus Faber Stapulensis se fait luy-mesme cette proposition sur le second chapitre de l'Epistre aux Romains. *Putandúmne igitur est his etiam temporibus aliquos absque tradita lege salvari posse?* Voici sa réponse. *Etsi secreta Dei judicia soli Deo sunt relinquenda, respondeat tamen forsitan quispiam : Si putamus quasdam ignoti orbis regiones, ad quas nondum Evangelium perlatum sit, nondum auditum : ubi habitatores naturali lege Deum diligant, ex operum magnificentia jam cognitum, & proximos ut suos consimiles ; parentes officiose colant ; injustitias, quas sibi fieri nolint, ad alios vitent ; & cætera, quæ lex divina (excepto cæremoniarum ritu) mandat, faciant : quòd si eventu aliquo Naturæ sancita transgrediantur, pœniteant, suspiréntque ad eum quem parentem orbis, & tanti ornatus ac providentiæ credunt authorem, naturalíque instinctu veniam precentur : tales, inquam, credere salvandos fore, neque divinâ pietate (cujus misericordiâ plena est terra) indignum, neque Apostolicæ sententiæ adversum. Verùm cæteris existentibus paribus, gloriam salvandorum qui legem acceperunt, & circa quos divini ritus ritè peracti sunt, longè fore eminentiorem, quemadmodum gloria Solis cæteris eminentior est Astris. Cui si dixeris, sine Fide impossibile est placere Deo : Respondebit eos fidem habuisse, ut qui ex operibus agnitum Deum glorificaverunt. Si rursus adjeceris scriptum esse, Qui crediderit, & baptizatus fuerit, salvus erit ; qui verò non crediderit, condemnabitur ; Fatebitur, sed etiam scriptum esse, Euntes in mundum*

universum prædicate Evangelium omni creaturæ, & continuò subjunctum esse quod adductum est. Ergo primò eundum est, primò prædicandum est Evangelium, & tunc ubi auditum est, ubi prædicatum, proculdubio qui non crediderit condemnabitur. Atqui in principio hujus quæstionis suppositum erat, nondum ad eos quemquam iviſſe, nondum quemquam prædicaſſe. Verùm & forsitan addet; Si etiam in orbe ignoto jam à multis sæculis Iudaica Sabbata, & antiquas iustificationes quipiam observarent, neque Angelo, neque Propheta, neque Apostolo aliquo Deus eis Messiam iam veniſſe significaſſet, ac veteris legis figuras ex veritatis præsentia, ut & tenebras ex præsentia lucis finem accepiſſe, ipsos adhuc iudaizando pietatis suæ fructu non privandos. Quòd si adiicias; Ergo Tartari forsan hoc tempore in lege Naturæ salvabuntur? Protinus inficias ibit. Nam auditum Evangelium, & visa Evangelica signa respuerunt. Non autem sic esse oportuerit de orbe hactenus incognito, sed in dies id oraculum, In omnem terram exivit sonus eorum, adimpleri secundùm tempora visitationis, omniscia divinæ dispensationis, quæ novit quod tempus cuique idoneum. Hinc temporibus his incognitas orbis plagas discooperuiſſe, ut Christus Dominus Rex omnium sæculorum ubique annunciaretur. On peut bien juger que ce Professeur de l'Vniversité de Paris ne pensoit pas qu'il fust impossible aux Gentils, qui ont precedé la venuë de N. Seigneur, de se sauver, puisqu'il croit que depuis meſme sa Nativité, & encore à present, ceux des païs où son Evangile n'a pas encore esté publié, ne sont pas indignes de sa misericorde en observant le droit de Nature. Et que les Iuifs meſme, si cette hypotheſe pouvoit estre veritable, ce que je ne croi pas, y pourroient faire leur salut, en observant la Circoncision, & les autres preceptes de l'ancienne Loi, puisqu'il leur auroit esté impossible d'avoir connoiſſance de celle du Bapteſme. Il faut observer ici qu'encore que Natalis Beda ait fort rigoureuſement repris de certaines propositions de Iacobus Faber, avec quelques autres d'Eraſme, qui meritoient à son jugement d'estre censurées, & qu'en effet la Faculté des Theologiens de Paris semble avoir condamnées, par l'approbation qu'elle V.

donna aux corrections de Beda : L'on ne voit point pourtant qu'il ait rien trouvé à redire au paſſage que nous venons de rapporter, ce qui tient lieu evidemment d'une formelle approbation.

Pomponace dans ſon cinquiéme livre *De Fato & libero arbitrio* chapitre ſeptiéme, s'explique là-deſſus en ces mots, *quamquam Deus voluerit ab æterno omnes homines eſſe beatos, intelligendum tamen eſt de beatitudine quæ debetur homini ex puris naturalibus, ad quam per pura naturalia pervenire poſſunt : quam beatitudinem multos ex gentibus exiſtimo habuiſſe, qui vixerunt ſecundum regulam Naturæ*, &c.

Le paſſage du quatriéme chapitre de la premiere Epiſtre de S. Paul à Timothée, qui porte que *Deus eſt Salvator omnium hominum maximè Fidelium*, eſt interpreté par S. Chryſoſtome, & par S. Ambroiſe, de la conſervation des Infideles durant leur vie ſeulement. Quelques-uns l'entendent de ce que Dieu eſt le Sauveur de tous les hommes par les aſſiſtances generales qu'il leur donne, l'eſtant des Fideles d'une façon particuliere ; ce qu'a ſuivi M. Godeau, Eveſque de Grace, dans ſa Paraphraſe.

Cornel. à Lapide. Cornelius à Lapide aprés avoir rapporté la premiere explication, luy prefere celle de l'Archeveſque Theophylacte & d'autres en ces termes : *Secundò & planiùs Deus eſt Salvator omnium hominum, quantum eſt ex parte ſua, quia omnibus Chriſtum Salvatorem, & media, quibus ſalvari poſſint, exhibuit : maximè tamen eſt Salvator Fidelium, quia hiſce fidem, ſpem, gratiam, maxima & proxima ſalutis adjumenta actu contulit, hôſque præ aliis curat & amat. Ita Theophyl. & Anſelm.* Le texte de *Theophylacte.* Theophylacte eſt tel, *Deus eſt ſervator omnium hominum, maximè Fidelium, hoc eſt, omnes quidem vult ſalvos fieri, & hic & illic : majorem autem curam hic circa Fideles oſtendit.*

Th. Campanella cap. 12. art. 1. Le Pere Campanella a dit depuis à peu prés la meſme choſe dans ſon Livre de la Predeſtination, en ces termes : *Nam poſt Chriſti mortem, per quam conſummationem, & abolitionem acceperunt vetera Sacramenta, & firmitatem nova, ſi quis ante promulgatum Baptiſmum (quod factum eſt in Penteceſte*

Iudais gentibus verò, quando Evangelium illis est V.
prædicatum ita sufficienter ut convinci deberent; unde multis restat adhuc prædicandum, nec obligantur ad baptismum, quomodo enim credent ei, quem non audierunt?) Si, inquam, quis circumcidisset tunc ante promulgatum baptismum infantes suos, salvati essent, non quidem ex Circumcisione jam abolita, sed ex fide testificatâ per illam, vel aliam ceremoniam saltem interiorem, ut omnes probant, præsertim Sotus lib. 2. de Iustitia & Iure qu. 5. art. 4. Ie veux mettre encore ici ce que Campanella écrit un peu auparavant dans le mesme chapitre. *Vide quàm mirificè Patres, & mox Divus Thomas amplificant gratiam Dei, etiam ubi non habent expressum de hoc verbum Domini, ratione illuminati ex ordine providentia argumentando, etiam in Gentilibus fuisse solam fidem remedium efficax, etiamsi informis fuisset; ac ceremonias exteriores, nobis vocatas Sacramenta, fuisse ex dictamine rationis, non ex instituto Dei, nisi quas Hebræi & deinde Christiani acceperunt, quæ tamen nec valent, nisi ut fides præstationes ex divino instituto, & non sicut emplastra Chirurgorum: & eadem fides operatur in nobis, & in omni Natione, quæ explicito remedio, nobis revelato, caret. Quoniam Christus, ut ait Sanctus Iustinus, est Dei Verbum, & Ratio, dictans in corde hominum rationalium, quid pro salute agendum est in omnibus Gentibus. Ergo si nulli defuit remedium in ulla lege, natione, & ætate; nullus verè reprobatus est antecedenter ad culpam, & ad neglectum remedii.* Ce Livre a receu l'approbation Romaine, & celle de la Sorbonne de Paris.

Voici les propres termes du Pere Pierre du Iaric iesuite, pris du quatriéme livre de son Histoire des Indes Orientales chapitre dix huitiéme où il parle des Chinois: *Au reste leur Histoire celebre fort aucuns de leurs Rõis, qui ont esté si gens de bien, que peut-estre auront ils este sauvez en la Loi de Nature, veu les heroiques actes de vertu qu'ils ont fait, s'il faut croire à ce qu'on en trouve écrit en leurs livres. Car d'ailleurs on ne sçait point qu'ils aient esté adonnez à l'idolatrie: ains plûtost qu'ils ont fait profession de l'adoration d'un seul Dieu.* P. Iaric.

Hier. Aleander. Hieronymus Aleander fit imprimer à Rome, & dedia au Cardinal François Barbetin l'explication *symboli navis Ecclesiam referentis*, où il parle ainsi : *Neque verò ambigendum est, quin & aliqui ex Ethnicis ante Christi adventum æternam sint adepti salutem, quod præ cæteris ostendit Divus Prosper lib. 2. de vocatione Gentium cap. 1.* Il croit aprés Iustin que Socrate & Heraclite ont esté Chrestiens & sauvez. Que Dieu recompensoit la bonne vie & l'innocence des Ethniques d'une connoissance obscure de Iesus-Christ, par laquelle ils se pouvoient sauver. Et qu'Heraclite prit cette connoissance des Sibylles ; d'où vient que ce Philosophe dit dans le premier livre des Tapisseries de Clement Alexandrin, qu'elles avoient paru au Monde par une voie non pas humaine, mais toute divine.

Fortunius Licetus. Fortunius Licetus a écrit deux livres, *De pietate Aristotelis erga Deum & homines*, qui n'ont esté mis au jour qu'en mille six cent quarente cinq. Tout son ouvrage justifie la doctrine de ce Philosophe, en ce qu'il semble qu'elle ait de plus contraire au Christianisme. Mais le dernier chapitre du premier livre, *Vnde salus animæ Aristotelis verè colligi posse videatur*, est exprés pour sa beatitude eternelle, la fondant principalement sur cette contrition qu'on luy attribuë dans le dernier moment de sa vie, & sur la bonté infinie de celuy, *cuius proprium est misereri semper & parcere*, si l'Eglise ne nous trompe point dans ses prieres journalieres. Deux Inquisiteurs Generaux ont approuvé ces livres, que l'Auteur a dediez au Pape Innocent Dixiéme seant pour lors dans la Chaire de Saint Pierre.

Ie veux finir ces Preuves qui pourroient aller à l'infini, par les sentimens de deux personnages dont l'erudition & la pieté doivent estre de tres-grande consideration. Le premier sera l'Ayeul de Monsieur le Chancelier, qui a eu soin que l'ouvrage d'un si digne predecesseur fust mis en nostre langue par l'une des Plumes que nous aions la plus capable de s'acquirer de cette charge. Voici donc ce que je transcris du quarriéme chapitre des Elemens de la connoissance de Dieu & de soi mesme, composez par Messire Pierre Seguier, President en la Cour

P. Seguier.

de Parlement de Paris. *Il y en a quelques-uns, lesquels conſiderans les bonnes actions que ces Philoſophes ont exercées durant leur vie, ne deſeſperent point de leur ſalut, & excuſent en quelque ſorte leur Idolatrie, puiſqu'elle ne procedoit point de leur iugement, mais qu'elle eſtoit un effet de la couſtume publique, & qu'ils la voioient autoriſée par les anciennes Loix du pais, & confirmée par les Ordonnances du Prince. Quant à nous, ſi l'on nous preſſe de dire noſtre ſentiment ſur cette matiere, nous eſperons, ſi cela ſe peut legitimement eſperer, que ces anciens Philoſophes qui ont exercé des actes de Iuſtice, & de pieté, qui ont mené une vie ſans tache & ſans reproche, & qui ont reconnu & adoré un ſeul Dieu, trouveront grace auprés de Dieu meſme; que ſa miſericorde infinie conſumera leurs defauts, & leur pardonnera l'ignorance ou ils ont eſté des Myſteres de Ieſus Chriſt.* V.

Le ſecond eſt le Bien-heureux Eveſque de Geneve S. François de Sales, lequel dans ſon Traitté de l'Amour de Dieu, livre onziéme, chapitre ſecond, reconnoiſt, *que les Vertus peuvent eſtre pratiquées par les Infideles, bien qu'elles ne ſoient pas recompenſées d'un loier eternel. Si vous voulez*, dit-il, *rendre ſainte la Vertu humaine & morale d'Epictete, de Socrates, ou de Demades, faites-la ſeulement pratiquer par une ame vraiement Chreſtienne. Et notez*, adjouſte-t'il, *que toute œuvre vertueuſe doit eſtre eſtimée œuvre du Seigneur; voire meſme quand elle ſeroit pratiqué par un Infidele.* Ce qu'il prouve par la guerre de Nabuchodonoſor contre les Tyriens, qui fuſt juſte & agreable à Dieu. *S. Franç. de Sales.*

En verité, il y a dequoi s'eſtonner, que toutes ces autoritez tant anciennes que modernes, ne puiſſent rien ſur l'eſprit de ceux qui veulent faire recevoir leurs ſentimens particuliers au prejudice de ce que toutes les Eſcholes Catholiques ont enſeigné publiquement juſques ici. I'ai répondu dans mon Livre aux textes de S. Auguſtin qui ſemblent favoriſer la doctrine de ces gens-là. Et adjouſte qu'il a donné luy-meſme la regle de ce qu'il faut obſerver en de ſemblables rencontres, contre des perſonnes ſi attachées à leurs opinions ſingulieres. C'eſt dans ſon Epiſtre dix-neufiéme, qu'il écrit a S. Hieroſme

qui se vouloit servir contre luy de l'autorité d'Origene, & de S. Chrysostome. S. Augustin répond à cela ; qu'il n'y a que les seules Escritures Canoniques que nous soions obligez de suivre ; & qu'il faut tirer ses convictions des textes sactez, si l'on veut establir quelque chose avec certitude. Pourquoi cette maxime n'auroit-elle pas lieu à son égard ? Il a esté trop juste pour vouloir establir un droit sur les autres, dont il se pretendist estre exempt. Aussi ai-je remarqué dans les pages 12. & 13. assez de points de doctrine, où l'on n'a pas accoustumé d'acquiescet à ses opinions. Celle qu'il a euë touchant les enfans morts sans Bapteſme, n'est pas receuë. On ne le suit pas non plus en beaucoup de choses qui touchent la Predestination, & le peché Originel. Il a douté si les Cieux ne seroient point un jour de la societé des Bienheureux. Et chacun sçait qu'encore qu'il ait tenu avec quelques Peres, que les Anges estoient corporels, l'Eschole a preferé ce que S. Denys, S. Chrysostome, & S. Cyrille ont enseigné au contraire. En tout cas, puisqu'il a écrit diversement sur le sujet que nous traittons, c'est sans doute qu'il ne nous a obligez à rien ; & que comme le Docteur Angelique dit dans son Opuscule soixante & douzième, qu'aiant mis dans ses livres des choses differentes, il laisse à son Lecteur l'élection libre de celle qui le contenteroit le plus. S. Augustin ne nous a pas osté la mesme liberté. Et par consequent nous ne sçaurions mieux faire, que de l'interpreter comme le mesme Saint Thomas, & tout ce que nous avons cité de Docteurs l'ont fait. Quiconque se sera donné le loisir de les voir, ne fera pas difficulté de dire que c'est une maxime dangereuse, *dogmáque impietatis plenissimum*, de soustenir qu'aucun Payen, pour vertueux qu'il ait esté, & quoiqu'il fust exempt d'idolatrie, ne reconnoissant qu'un seul Dieu tout Bon, & tout Puissant, n'ait pû en quelque façon que ce soit, ni mesme par une grace extraordinaire du Ciel, obtenir la remission de ses pechez. Comme c'est une erreur evidente, *fœdáque in Patres calumnia* (pour user encore des termes dont on s'est voulu servir là-dessus) d'écrire

que jamais Saint Iuſtin, Saint Chryſoſtome, Saint Ambroiſe, Saint Auguſtin, ni aucun des Peres n'ont creu, que Socrate, ou quelqu'autre tel Philoſophe Gentil, peuſt en aucune façon; ni meſme par la Bonté infinie de Dieu, patticiper à ſa miſericorde. V.

Mais ie croi qu'il eſt arrivé dans cette controverſe la meſme choſe dont il y a long temps qu'on s'eſt plaint en d'autres diſputes, où l'on alloit à de grandes extremitez faute de s'entendre. Ciceron & Seneque ont fait cette remarque au ſujet des conteſtations qu'avoient de leur temps les Stoïciens contre d'autres Philoſophes, qui combattoient ſouvent enſemble pour des mots, quoiqu'ils euſſent tous le meſme ſentiment des choſes. Cela n'arrive que trop encore tous les jours parmi nous, où l'on voit plus de ces λογομαχίαι, comme les nomme Ctitolaüs Phaſelite dans Clement Alexandrin, que d'hommes qui jugent ſolidement des matieres, ſans s'amuſer aux termes dont on les embrouïlle. Et certainement ſi nous n'entendons autre choſe par le mot de Vertu Morale qu'une habitude de l'ame, par laquelle nous ſommes portez à faire des actions raiſonnables, je ne voi pas bien comme on la peut dénier ſi abſolument qu'on fait aux Payens. On la definit encore dans l'Eſchole, une habitude élective, ou de la volonté, qui conſiſte dans une mediocrité raiſonnable. Et l'on en donne aſſez d'autres deſcriptions que je me ſouviens d'avoir conſiderées au commencement de ce Traitté, faiſant voir comme elles ſe rapportent toutes à une meſme penſée. Cela preſuppoſé de la ſorte, comment peut-on ſouſtenir que les Payens n'aient jamais eu de veritables Vertus Morales; ſi l'on ne prouve au meſme temps qu'ils n'ont jamais fait d'actions raiſonnables, ou qui fuſſent conformes à la Raiſon? Or de le pretendre ainſi, c'eſt à peu prés la meſme choſe que ſi l'on vouloit maintenir qu'ils ont eſté tous fous & courans les ruës: qui eſt une propoſition ſi extravagante, que je ne penſe pas que perſonne la vouluſt defendre. Ie ſçai bien que les Stoïciens ne reconnoiſſoient autrefois pour vertueux que leur Sage, qui eſtoit un oiſeau

Lib. 2. Strom.

Lib. 2. in Somn. Scip. bien rare ; ou selon Macrobe, que les Philosophes seuls. Mais qui peut ignorer aussi le jugement qu'on a toûjours fait de leurs paradoxes ? Et qui ne voit que l'absurdité de l'opinion que nous combattons est beaucoup plus grande que la leur, puisqu'elle veut faire passer tous les Payens qui ont esté, pour des insensez, ou des gens sans raison, s'ils n'ont eu jamais aucune Vertu morale, qui n'est qu'une habitude aux actions raisonnables. Cette consequence est si apparente, qu'une des plus eloquentes plumes de ce siecle, qui a voulu deffendre la plus rigoureuse interpretation des passages de S. Augustin sur ce sujet, n'a pû s'empescher d'accorder aux Gentils les Vertus Morales, se contentant de les exclure des Chrestiennes, que personne à mon avis ne leur voudroit attribuer. Il est vrai qu'à cause que cet Auteur a creu que S. Augustin ne reconnoissoit point de Vertu qui ne fust Chrestienne, il adjoute, que dans la doctrine de ce Pere l'on est obligé de condamner celle des Payens comme fausse, & comme estant plûtost un peché déguisé qu'une vraie Vertu. C'est une estrange contradiction de nommer Vertu Morale en un lieu, ce qu'on pretend ailleurs estre un vice. Et nous aurons bien mal emploié le temps & l'argent dans les Colleges, si toutes les definitions qui s'y enseignent du Vice & de la Vertu sont trompeuses de la façon. Nous avons dit dans la page 4. que les Vertus des Gentils comparées aux Chrestiennes leur sont tellement inferieures, qu'elles paroissent imparfaites, parce que ne pouvant rien produire pour le Ciel comme celles ci qui sont accompagnées d'une grace surnaturelle, les premieres ne sont presque pas considerables dans une si desavantageuse opposition. Adjoustez à cela que les Chrestiennes estant plus divines qu'humaines, &, comme l'observe celuy dont nous venons de parler, toutes dans l'excés aussi bien que les Heroïques ; ce n'est pas merveille que les autres qui consistent dans une mediocrité morale, ne paroissent quasi point auprés des premieres. Mais ces comparaisons ne destruisent pas la nature des choses, & cela n'empesche nullement que la Vertu Morale des Payens toute inhabile qu'elle est en ce qui touche le salut eter-

Liv. de la corrup. de la Nature par le peché.

pag. 259. 293. 297.

nel, ne soit une veritable Vertu. Parler autrement, V.
c'est apporter un jargon nouveau dans l'Eschole, qui me semble si peu intelligible, que j'ose prendre à témoin la conscience de ceux qui s'en servent s'ils s'entendent bien eux mesmes là-dessus.

Et puisque nous avons esté contraints de leur repliquer ce peu que nous venons de dire, qui n'empesche pas que nous ne respections d'ailleurs leur zele & leur science tres-considerables, ils me permettront s'il leur plaist, que je refute en fort peu de paroles une presupposition qui sert de base à toute leur doctrine touchant la Vertu des Payens. Ils posent pour un article constant qu'elle n'estoit fondée que sur la vanité & sur l'amour propre; d'où ils concluent qu'elle estoit vicieuse, & par consequent indigne de porter le nom de Vertu. Nous tombons d'accord que ceux d'entre les Gentils qui ne l'ont jamais suivie que par de si mauvais motifs, ne meritent pas le nom de vertueux; & nous croions mesme que le nombre de ceux-ci estoit sans comparaison le plus grand, puisqu'il n'y a que trop de personnes encore aujourd'huy parmi nous, qui ne se portent aux actions qui paroissent recommandables, que par de semblables principes. Mais nous nions absolument que tous les Ethniques eussent sans exception le mesme defaut; & la raison jointe à la Charité, nous oblige d'avoir meilleure opinion de quelques uns d'entre eux, tenant pour vrai-semblable qu'il y en avoit qui n'embrassoient la Vertu & ne la cultivoient, que pour estre agreables à Dieu, & parce qu'ils estoient persuadez qu'il se plaisoit à leur voir faire de bonnes & loüables actions. Ie ne voudrois pour le bien prouver que les belles Paraphrases que vous faites sur ces textes de Seneque, où il reconnoist que nous ne pouvons entrer en alliance avec Dieu que par le moien de la Vertu: Qu'elle est l'unique disposition qu'il demande pour nous approcher de luy, qui avoüe pour ses enfans ceux qui la reconnoissent pour Mere: Et que le Ciel est l'heritage de ceux qu'elle veut adopter. Est-il possible qu'aprés avoir fait tenir de tels discours à un Infidele, qui parle en effet en mille lieux de ses œuvres avec la mesme pieté, l'on se puisse imaginer que luy & ses

ſemblables ne fiſſent jamais aucune action de celles qu'ils nommoient vertueuſes, que par une pure vanité; & jamais pour plaire au Ciel, ou pour obeïr à la volonté de celuy qui ne voioit rien de plus à ſon gré ici bas qu'un homme vertueux? *Non video quid habeat in terris Iupiter pulchrius, ſi convertere animum velit, quàm ut ſpectet Catonem,* dit Seneque au meſme livre de la Providence que vous citez. Faites reflexion ſur tout ce qu'ont écrit là-deſſus les Pythagoriciens, auſſi bien que ceux de la Secte de Zenon, & vous ſerez contraints de reconnoiſtre, que comme ils tenoient les hommes vicieux pour les ennemis capitaux de Dieu, ils croioient auſſi que le meſme Dieu aimoit les gens de bien, & ceux qui ſuivoient la Vertu; d'où l'on ne ſçauroit s'empeſcher de conclure, que ceux qui avoient de telles opinions ne fuſſent pour faire parfois de bonnes actions plûtoſt pour ſatisfaire aux Loix Divines, & par la conſideration d'enhaut, que portez de pure vanité, ou de cette ſorte d'amour propre qui eſt un crime. Car generalement parlant, il n'eſt pas toujours condamnable comme vous l'eſtabliſſez; & quand Dieu nous a commandé d'aimer noſtre prochain à l'égal de nous-mêmes, il a bien montré que nous pouvions avoir de l'amour pour noſtre propre perſonne, ſans offenſer ſa Majeſté Divine. S. Thomas enſeigne qu'il n'y a que celuy qui eſt deſordonné, & qui paſſe juſques au mépris de noſtre Createur, qui nous faſſe pecher. Pluſieurs ont fait diſtinction pour cela entre l'amour propre, & l'amour de ſoi-meſme. Et Platon a dit au cinquiéme livre de ſes Loix, que la trop grande affection qu'on ſe porte, eſt la ſource de tous nos pechez; qui eſt une ſentence toût-à-fait Evangelique. Mais il n'y a point d'apparence de condamner indifferemment en qui que ce ſoit toute ſorte d'amour propre. Il n'eſt pas vrai non plus, & je l'ai dêja obſervé dans la page 10. de ce Livre, qu'à parler abſolument ce ſoit un vice, comme vous le voulez faire paſſer d'aſpirer à la gloire. Il y a une ambition honneſte, & un juſte deſir d'honneur, que le Chriſtianiſme ne blaſme pas, non plus que le Gentiliſme. Autrement S. Thomas auroit eu

tort de dire qu'on doit élever un jeune Prince dans le desir de la gloire, pour luy donner le gouſt des Vertus. Et la doctrine de Chaſſanée conforme à celle des Iuriſconſultes, ſeroit fauſſe, que ce qui ne ſe peut faire ſans la perte de l'honneur, ne ſe peut du tout point faire, à cauſe qu'en ce ſens-là ce qui eſt honteux eſt reputé impoſſible. Que le plus auſtere de l'opinion contraire mette la main à la conſcience, & me diſe fidelement s'il eſt entierement exempt de ce deſir d'eſtre en eſtime, que je ſouſtiens n'eſtre pas illicite. Si eſt-ce que les Payens dont vous ne pouvez ſouffrir la moindre ambition, ont eſté ſi moderez en cela, qu'ils mettoient ſouvent le plus haut point de la gloire à la mépriſer, *gloriam qui ſpreverit, veram habebit*, dit celuy-là dans Tite-Live. Et vous avez remarqué vous-meſme ce beau paſſage pris de la fin d'une des Lettres de Seneque, Qu'un homme veritablement vertueux doit faire litiere de ſa reputation, & fouler aux pieds le point d'honneur, où il eſt queſtion de conſerver ſon innocence, *Iuſtus eſſe debet cum infamia, & tunc ſi ſapit mala opinio bene parta delectat.* Celuy-là ſacrifie à la vaine gloire, & non pas à la Vertu, qui ne fait des actions vertueuſes que pour en tirer de la gloire, *qui virtutem ſuam publicari vult, non virtuti laborat, ſed gloriæ.* Or dites-moi aprés cela je vous ſupplie, iurquoi vous fondez-vous pour maintenir contre le ſentiment de tous les Hiſtoriens, que l'action de continence dont uſa Scipion à l'égard de cette belle Captive, ne procedoit que d'une grande ambition, & d'une pure vanité qui le poſſedoit? Pourquoi ne vous imaginez-vous pas plûtoſt, veu nos conjectures precedentes, que ſon intention eſtoit de faire une choſe qu'il croioit eſtre agreable à l'Auteur de la Nature, parce qu'elle eſtoit vertueuſe? En effet, outre qu'il n'y a que Dieu qui ſoit ſcrutateur des cœurs, & qui penetre juſques dans le plus interieur de noſtre ame, la raiſon, ni les commandemens Divins ne ſouffrent pas que nous uſions d'une pire interpretation ſur ce que font les autres, que celle que nous ſerions bien-aiſe qu'on donnaſt à nos propres actions. C'eſt la même

V.

In catal. Gl. Mun.

Dec. 3. l. 2.

Ep. 113.

chose de toutes celles des Gentils, que vous prenez aussi en mauvaise part contre la fidelité des Histoires, & en donnant le démenti à tous les Auteurs, tant saints que profanes, qui les ont proposées à imiter ; les premiers aiant souvent fait honte aux Fideles, comme nous l'avons montré, de ce que les leurs n'arrivoient pas à un si haut degré de perfection. N'est-ce pas dénigrer d'une plaisante maniere l'amitié de Pithias & de Damon, de dire qu'elle pouvoit proceder de vanité plûtost que d'affection, & d'ambition que de fidelité ? Choisissez la plus vertueuse action des Chrestiens, & voiez si elle ne peut pas estre diffamée par ceux qui voudront prendre la licence de la regarder d'un aussi mauvais biais ? Car d'écrire simplement que S. Augustin en a parfois usé de la sorte, nous avons répondu à cela suffisamment, & fait voir comment son zele devoit estre interpreté. Il a neantmoins parlé souvent d'une toute autre façon sur le mesme sujet, & notamment dans sa Cité de Dieu, qu'il nomme luy-mesme son grand œuvre dans ses Retractations. Et en tout cas tant de Peres de l'Eglise qui l'ont precedé ou suivi, & dont nous venons de rapporter les textes, ne nous permettent pas de nous attacher si estroitement à un avis singulier dont il s'est départi un si grand nombre de fois. Qu'on se souvienne de ce que nous lisons dans la Chronique de Prosper Aquitanus, que sous l'Empire d'Arcadius & Honorius, un peu devant le commencement de celuy de Pharamond dans nos Gaules, & par consequent du siecle mesme de Saint Augustin, l'heresie des Predestinez se fit sentir, qui vint de la mauvaise interpretation qu'on donnoit aux Ouvrages de ce grand personnage, *quæ ab Augustini libris malè intellectis accepisse dicitur initium.* Ce sont les propres termes de Prosper, que nous considerions tantost pour avoir esté aussi attaché à la doctrine de S. Augustin, que contraire à celle des Pelagiens.

Mais c'est passer de beaucoup les bornes que je me suis prescrites. Ce peu suffit pour répondre à ceux qui ne veulent pas que jamais aucun Payen ait fait une seule action vertueuse par un bon mouvement, rapportant les meilleures œuvres de tous

les Ethniques à l'amour propre & à la vanité. Certes il y a trop d'aigreur, pour ne pas dire d'injustice, dans une telle proposition. Les plus gens de bien d'entre eux se portoient sans doute aux bonnes actions, comme je l'ai remarqué dans la page 7. pour satisfaire à leur conscience, qui les obligeoit à suivre la Loi Naturelle écrite dans leurs cœurs, & qui n'est pas moins une Loi Divine que celles qui sont venuës depuis. *Dabo legem meam in visceribus eorum, & in corde eorum scribam eam*, dit le Tout-puissant dans Ieremie. Tous les hommes reçoivent en naissant un rayon de la supréme Raison, ou du Verbe Eternel qui les convie à l'observation de cette Loi. Ie sçai bien que sans la Grace ils n'avançoient rien en ce qui concerne le salut eternel. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a voulu dire, que cette Grace n'ait point esté donnée aux hommes devant la venuë du Fils de Dieu. S. Epiphane a refuté les Manichéens, qui ne vouloient pas que personne eust esté sauvé devant la 15. année de l'Empire de Tibere. Et nous apprenons du Pape Leon, que la Grace a esté dés le cõmencement du monde en vertu du Verbe Divin. Tout le bien que l'homme a fait depuis ce temps-là, ça esté par une Grace qu'il a receuë de Dieu, comme Auteur de la Nature, si le bien n'estoit que naturel; ou du mesme Dieu comme Auteur d'une plus haute Grace, si le bien estoit surnaturel. Tant y a que je n'ai jamais pensé à sauver determinément pas un Gentil, pour vertueux qu'il ait esté, quoique j'aie dit qu'à l'égard de Socrate ou de ses semblables, dont S. Iustin & assez d'autres Peres ont eu tres-bonne opinion, il y avoit peut-estre de la temerité à soustenir leur damnation, & à dénier que Dieu par une Grace extraordinaire ne peust leur avoir fait misericorde. Or sans parler d'aucune des questions de la Grace, où je n'entre point, je repete seulement, qu'encore que les Vertus Morales des Payens fussent steriles pour le Ciel, ce n'est pas à dire pourtant qu'elles ne fussent pas Vertus, & beaucoup moins qu'elles fussent des vices dans leur principe qui n'ait esté que vanité. Ils les ont considerées & suivies pour l'amour du Ciel, dont ils ont crû qu'elles tiroient leur origine. Pindare les nomme *Ode 6. Isthm. &*

V.

Ode. 1. Pyth. sur cela dans une de ses Odes, Θεόμητοι ἀρεταὶ, *à Deo insitas virtutes vel collatas.* Et dans une autre il reconnoist que toutes les vertus, soit du corps, soit de l'esprit, viennent de Dieu. Mais quand les meilleures actions des Gentils n'auroient pas eu cette intention formelle & expresse de plaire à Dieu, il ne s'ensuit pas neantmoins qu'elles fussent vicieuses; puisque la Morale mesme Chrestienne nous apprend, qu'il suffit pour en faire de vertueuses, qu'elles se rapportent sinon actuellement, pour le moins virtuellement à Dieu; ce qui arrive quand nous faisons avec affection une œuvre à cause qu'elle est bonne, parce que c'est aimer par là tacitement cette eternelle Bonté dont elle participe, & cette infinie Sagesse qui est la premiere & souveraine Loi de tout ce qui est Bien. Saint 2. 2. qu. 23. art. 7. in concl Thomas nous apprend d'ailleurs, qu'une Vertu, pour estre imparfaite, ne laisse pas d'estre parfois une veritable Vertu, *erit quidem vera Virtus, sed imperfecta, nisi referatur ad finale & perfectum bonum:* ce qui peut servir de fondement & de resolution à toute cette question.

Si les Payens n'avoient point eu de vertus, ni fait jamais aucunes bonnes œuvres, parce qu'elles estoient inutiles à leur salut, ne s'ensuivroit-il pas qu'aucun Heretique n'auroit la moindre vertu, voire mesme que par cette doctrine ses meilleures actions seroient des crimes, puisqu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise? Il ne faudroit donc jamais demander justice à un Iuge autre que Catholique, ni à un Prince Infidele, parce que c'est les exhorter à faire du mal, veu qu'ils sont incapables de tout bien, & qu'il n'y a point selon vous d'actions indifferentes. Et il resulte encore, ce me semble, cette consequence du precepte general que Dieu a donné à tout le genre humain, de travailler, qu'il a commandé le peché en commandant l'action, eu égard à ceux qui n'en peuvent faire aucune qui ne soit vicieuse. Pour le moins ne sçauroit-on nier qu'il ne les eust obligez à l'impossible; ce qui est directement contre la determi Lib. 5. de lib. arbitr. cap. 18. nation du Concile de Trente, *Deus impossibilia non jubet.* Outre que par la doctrine mesme de Saint

Augustin

Auguſtin, il n'y a point de peché en ce qui ne peut eſtre évité, *quis peccat in eo, quod cavere nullo modo potest?* En verité, il y a dequoi s'étonner, que des gens qui avancent de ſi eſtranges maximes, oſent ſe moquer des Paradoxes du Portique, eſtant certain qu'ils en debitent qui ont beſoin d'aurant de faveur pour eſtre ſouffeits, que tous ceux des Stoïciens. Ne voions-nous pas dans des livres imprimez depuis peu, qu'il n'eſt pas permis de prendre plaiſir à l'harmonie des ſons & des voix? Que ces perſonnes font un crime de la curioſité de connoiſtre les choſes, ce qu'ils appellent concupiſcence des yeux, & vain deſir de ſçavoir, pallié du nom de ſcience: Qu'ils nomment maladies de l'ame la recherche des ſecters de la Nature: Qu'ils ne penſent pas qu'on puiſſe tegarder ſans pecher, une araignée qui prend des mouches dans ſes toiles: Et qu'ils condamnent cette autre cutioſité d'apprendre non ſeulement ce qui ſe fait en Aſie, mais meſme ce qui ſe paſſe au dedans de noſtre païs, ſur la terre ou ſur la mer, ce ſont leurs termes. Ie n'ignote pas que toutes ces penſées ſe peuvent expliquer pieuſement, & qu'elles ont eſté écrites dans des ſentimens de grande devotion: Mais je les tapporte pour faire voir, que, comme elles ne doivent pas eſtre priſes à la lettre, ni à la rigueur; ce qu'ils diſent de la Vertu des Payens a beſoin de meſme d'une favorable interpretation. Elle n'eſt point Vertu, & paroiſt un vice comparée à celle des Chreſtiens, qui eſt accompagnée d'une grace ſpeciale, nous en demeurons d'accord. Mais qu'on ne luy puiſſe donner abſolument le nom de Vertu Morale, priſe pour une conſtante diſpoſition à bien faire & à ſuivre la raiſon, ſelon la definition dont l'on a convenu de tout temps dans l'Eſchole, c'eſt ce qui eſt entierement paradoxique, & à quoi il n'eſt pas poſſible de donner les mains, veu le ſentiment contraire de tous les Docteurs de l'Egliſe, qui n'ont pas moins reſpecté S. Auguſtin, que ceux qui le veulent prendre à garent d'une telle doctrine. De meſme que ce ſeroit une moquerie de ſouſtenir que les Gentils n'avoient nulle ſorte de ſçavoir, qui eſt une vertu intellectuelle, ſur ce pretexte qu'ils ne poſſedoient pas la ſcien-

V.

Ianſ. de la reform. de l'homme int.

ce qui eſt dans les Livres ſaints. Il n'eſt pas plus ſelon la raiſon de pretendre qu'ils n'aient eu aucune Vertu Morale, pour n'avoir pas eſté gratifiez de celle qui vient du Ciel par une grace ſurnaturelle. Dirons-nous ſans eſtre ridicules, qu'Ariſtote, Euclide, & ces autres grands Maiſtres des ſciences, n'eſtoient que des ignorans ? C'eſt la meſme choſe de ſoûtenir que Socrate, Ariſtide, & leurs ſemblables, ſi nous leur en pouvons donner, n'eurent jamais de Vertu, & ne commirent en toute leur vie que des crimes. Voiez en quels termes la Philoſophie parle de Socrate, d'Anaxagore, & de Seneque, en conſolant Boëce, & vous jugerez facilement que les Chreſtiens de ſon temps eſtoient bien éloignez de ces opinions ſi extrêmes & ſi inhumaines. L'idolatrie meſme de quelques Ethniques ne corrompoit pas de telle ſorte tout le bien de leur nature, qu'ils ne peuſſent faire aucune bonne action. Tant s'en faut, comme on aſſure qu'il ne croiſt nulle part de plus beau gazons, ni d'herbe qui ſoit plus verte, qu'au ſommet d'Etna, & de ces autres Montagnes qui vomiſſent des feux preſque continuels : on remarque de meſme que les plus beaux exemples de Morale ſe trouvent dans les ſiecles les plus corrompus ; la Vertu s'y fortifie contre le vice : & l'oppoſition des contraires fait qu'ils éclatent au double de part & d'autre. Il faut changer tous les principes de la doctrine des mœurs, ou reconnoiſtre que les vertus & les vices, ſont ſi peu incompatibles, qu'ils logent preſque toûjours en meſme lieu. Car quoique Virgile pour nommer Buſiris le plus méchant des hommes, l'appelle *Illaudatum*, comme celuy qui n'aiant nulle bonne qualité, ne meritoit par conſequent nulle loüange, ce qui le rendoit le plus deteſtable qu'on ſe puiſſe imaginer : Si eſt-ce qu'il faut prendre cela Poëtiquement, Buſiris n'ayant pas laiſſé d'avoir quelques parties recommandables, & quelques vertus enſevelies dans la multitude & l'extremité de ſes vices. En effet,

Lib 1. de conſol. Philoſ. proſ. 3.

Macrob. 6. Satur. c. 7.

nous aprenons de Quintilien que ces derniers n'empeſcherent pas qu'un Policrate ne devinſt ſon Encomiaſte, & n'écriviſt ſon Eloge auſſi bien que celuy de Clytemneſtre, pour tenir compagnie à l'accuſation de Socrate. Ioſephe n'a fait nulle difficulté de nommer cette indigne compagne de Neron, cette celebre Poppée, une femme pieuſe, parce qu'elle avoit favoriſé la demande des Iuifs. C'eſt au meſme ſens que Lactance attribuë aux anciens Romains la Foi, la Temperance, la Probité, l'Innocence, & l'Integrité, quoiqu'ils ne poſſedaſſent pas cette exacte Iuſtice, qui dans la connoiſſance du vrai Dieu, fait que nous luy rendons le culte que tous les hommes luy doivent. Et nous avons rapporté le paſſage de Saint Gregoire de Nazianze, où il dit que les vertus de ſon pere Infidele avoient eſté recompenſées du don de la Foi, & que ſes mœurs l'avoient rendu Chreſtien devant qu'il en fiſt profeſſion. Car il faut remarquer qu'il eſtoit alors de la Religion des Hypſiſtariens, compoſée du Gentiliſme & du Iudaïſme. L'on s'y moquoit des Idoles, mais le Feu y eſtoit honoré & les Lampes reſpectées, quoi-qu'on n'y adoraſt qu'un ſeul Dieu : La Circonciſion n'y eſtoit pas receuë : Le Sabbat neantmoins s'y chomoit, & l'on y obſervoit l'abſtinence de certaines viandes comme parmi les Hebreux. Ces impuretez n'ont pas empeſché Saint Gregoire de parler aux termes que nous avons dit, de celuy qui eſtoit encore Iuif & Gentil. Et certes, je ne ſçaurois aſſez m'eſtonner de ceux, qui ſous le pretexte d'embraſſer fort eſtroitement la doctrine de Saint Auguſtin, s'éloignent ſi formellement de celle de tous les Peres Grecs & Latins, dont l'Egliſe a les Ouvrages en ſi grande recommandation.

V.

Lib. 2. Inſtit. cap. 17.

Lib. 20. Antiqu. Iud. c. 7.

Lib. 5. de Iuſtitia c. 15.

Orat. 19.

Cet endroit me fait ſouvenir de repartir un mot à l'objection de quelques-uns, qui ſe ſont imaginé, à ce que j'apprens, qu'aprés avoir convaincu Ariſtote d'Idolatrie par ſon Teſtament, je ne laiſſois pas

de se sauver. Ie répons qu'il n'est pas vrai que ie l'aie fait. Mais que la fausseté des Testamens n'est pas fort extraordinaire dans la vie civile, & considerant que ceux qui ont mis ce Philosophe entre les Bien heureux, avoient pû voir aussi bien que moi ce qu'on écrit de sa derniere volonté, je n'ai pas voulu le condamner determinément aux peines eternelles. Aussi que Cœlius Rhodiginus luy donne une repentance à l'article de la mort, que Collius soustient avoir pû mettre Anaxagore dans le Paradis. Certes, les voies de Dieu aussi bien que ses jugemens sont impenetrables. Et l'Eglise n'aiant rien prononcé là-dessus, c'eust esté une temerité à moi d'y rien definir; encore que j'aie assez témoigné que si l'Idolatrie d'Aristote qui paroist dans son Testament, est veritable, je ne doutois point de sa damnation. *Melius est dubitare de occultis, quàm litigare de incertis.* C'est une regle de Saint Augustin, dont je m'ébahis que ceux qui se disent tant ses Sectateurs ne font mieux leur profit.

Lib. 8 de Gen. ad lit. cap. 5.

Il n'est pas plus veritable que j'aie écrit touchant la Foi implicite des Payens, qu'elle n'estoit rien autre chose que la connoissance naturelle de Dieu. Ie n'ai jamais parlé de la Foi, ni de la Grace, que comme de dons du Ciel, & de presens gratuits que Dieu fait aux hommes, comme les pages 32. & 33. en peuvent rendre témoignage. Ie dis dans la 35. aprés S. Thomas, que cette Foi implicite des Payens consistoit en la confiance qu'ils prenoient sur la misericorde de Dieu, laquelle leur faisoit croire qu'il estoit le Liberateur des hommes par les moiens dont il luy plaisoit d'user, & selon que sa Providence en avoit ordonné. C'est estre bien injuste de m'imputer aprés cela, que je fais dépendre la Foi implicite d'une nuë connoissance de quelque Divinité. Ie maintiens seulement, qu'il est fort vrai semblable, que ceux d'entre les Gentils non idolâtres, qui possedoient un si parfait usage de raison & de lumiere naturelle, que S. Iustin les a pour cela nommez Chrestiens, ont esté parfois favorisez de la Grace extraordinaire, & ont eu cette Foi implicite que le Docteur Angelique & toute l'Eschole leur attribuë. Mais il est aisé de reconnoistre que ce qui choque

le plus ici ceux de qui nous nous plaignons, c'eſt la difference qu'on met ordinairement, & dont nous n'avons pas fait difficulté de nous ſervir, entre la Foi obſcure ou envelopée, & celle qui eſt nette ou expliquée, ce que ſignifient les meſmes mots d'implicite & d'explicite. Certainement, il y a lieu d'admirer leur hardieſſe, pour ne pas emploier un plus rude mot, à ſe moquer d'une diſtinction ſi neceſſaire, comme ſi c'eſtoit une impieté que d'en uſer, ſous ce pretexte qu'on ne la voit point dans S. Auguſtin. Car parce qu'on fait entendre par là fort clairement, & au ſens qui ne leur plaiſt pas, ce qui peut eſtre douteux dans beaucoup de lieux de la Sainte Eſcriture, & de S. Auguſtin meſme, ſur la matiere que nous venons de traitter; ils ne font pas de moindres invectives contre cette ſolution, qu'ils pourroient faire ſi nous la tenions de quelque dangereux Hereſiarque. A la verité, ils ſupprimẽt autant qu'ils peuvent le nom de S. Thomas, qui nous l'a tranſmiſe aprés l'avoir receuë de ſes maiſtres: jugeant bien que de mal parler d'un ſi grand perſonnage, c'eſt autant envers pluſieurs perſonnes que de ſe condamner ſoi-meſme. Mais n'eſt-ce pas à peu prés la meſme choſe, d'accuſer, comme ils font, ſa doctrine d'hereſie, & de nommer tantoſt Suarez, & tantoſt un autre, Pelagiens ou du moins Semi-Pelagiens, parce qu'ils la ſuivent, Quiconque prendra garde de quelle façon tous les Heretiques ſe moquent de la meſme diſtinction dans leurs Livres, s'eſtonnera que des Catholiques oſent entrer dans une ſi grande liaiſon de ſentimens avec eux.

Ianſ. de ſtatu nat. lapſ. c. 4. 16. & ferè ubique.

Ie ne parle pas ainſi pour bleſſer en rien le zele de ceux qui condamnent l'opinion que j'ai ſouſtenuë dans ce Livre. Rien ne m'empeſchera de reſpecter le ſçavoir & la pieté de beaucoup d'entre eux de qui je tiendrois à honneur d'eſtre inſtruit aux choſes où je me puis eſtre mépris, n'eſtant pas ſujet à m'opiniaſtrer, par la grace de Dieu, comme je le ſuis à faillir. Et je proteſte avec verité que le reſſentiment contre des particuliers qui ſe ſont efforcez de décrier mon travail, n'eſt pas ce qui m'a fait adjouſter ce petit Corollaire à la premiere impreſſion. Il y a long-temps que je ſçai qu'on ne doit jamais entreprendre

d'écrire, si l'on n'est resolu de mépriser cette sorte de Critiques, & toutes leurs persecutions. Les œuvres mesmes du Tout-puissant ont trouvé des Controoleurs. Et je suis assez adverti qu'il ne sort point de Livre en lumiere sans ces petites traverses, comme s'il estoit des productions spirituelles de mesme que des veritables accouchemens, qui ne se passent jamais, quelque favorables qu'ils soient, qu'on n'y souffre des trenchées. C'est pourquoi l'on ne sçauroit peut-estre se proposer rien de plus vain, ni de moins reüssible, que de recevoir l'approbation d'un chacun. Aussi n'ai-je jamais aspiré à chose semblable, selon que je me souviens de l'avoir déja declaré dans d'autres Ouvrages que celuy-ci. Et bien loin d'avoir de si creuses pensées, j'ai fait de tout temps mon profit de ce que disoit un Philosophe nommé Bion, ce me semble, qu'à moins que d'estre converti en quelque friand gasteau, ou en vin de Thasos, le plus estimé de son siecle, il estoit impossible de plaire à tout le monde. Mais encore faloit-il faire voir la calomnie de ceux qui m'imputoient d'avoir cité à faux les Auteurs que j'avois pris à garent. En effet, je n'ai rien avancé au sujet de la Vertu des Payens, que ce que les Peres de l'Eglise, & les plus grands Scholastiques nous ont enseigné. Le Bibliothequaire Eugubinus, Evesque de Kisame, a composé dix livres *de perenni Philosophia*, qu'il dedie au Pape Paul III. & où il prouve, mais principalement dans le dernier, que tous ces renommez Philosophes des Gentils; nommément Platon & Aristote, ont eu une Philosophie tres-conforme à nostre Theologie Chrestienne. Il ne se trouvera point que j'aie parlé d'eux si avantageusement dans tout mon Livre, ni que j'aie fait plus d'estat des Vies de ces Philosophes anciens, composées par Diogenes Laertius, que de celles de nos Saints; quoique Melchior Canus se soit dispensé d'écrire, que les premieres avoient esté dressées beaucoup plus severement, & plus judicieusement que toutes nos Legendes; leur preferant encore ce que Plutarque nous a laissé des Hommes Illustres, & Suetone des douze premiers Cesars. C'est ce que je soûmets au jugement d'un equitable Lecteur, aiant appris de Clement Alexandrin à ne me

Lib. 8. de locis c. 6.

Lib. 1. Strom.

soucier gueres d'estre repris, pouiveu que je ne le puisse pas estre avec raison. Ses paroles sont tres-considerables pour tous ceux qui se meslent de mettre la main à la plume. ἐκ οἶμαι γάρ τινα ἅπαντας εὐτυχῆ γραφὴν ἡγεῖσθαι, ἣν μηδεὶς ἀντερεῖ· ἀλλ' ἐκείνην εὔλογον νομιστέον, ἣν μηδεὶς εὐλόγως ἀντερεῖ, &c. *Nullam enim existimo scripturam aliquam ita fortunatam procedere, cui nullus omnino contradicat: sed illam existimandum est esse rationi consentaneam, cui nemo jure contradicit.* V3

EX IOANNIS GENESII Sepulvedæ Cordubensis Epistolarum libro septimo.

I. Genesius Sepulveda Petro Serrano Doctori Theologo. S. P. D.

EPISTOLA XCI.

COMMENTARIUM *tuum in primum Aristotelis de moribus Librum, quod mihi cum Epistola misisti, ex parte legi, & quidem libenter; nam ut perlegerem, me partim ipsius longitudo, partim meæ magnæ occupationes prohibuerunt. Caterum ut ex ungue Phidias leonem æstimasse fertur, sic ego ex primo capite, in quo magnum ingenium, magnámque doctrinam profers, nec abhorres à moderato dicendi genere. & politioribus Philosophis conveniente charactere, de toto opere conjecturam feci, accuratè id scriptum esse, & varia eruditione plenum, tibíque de optima studiorum indole gratulatus sum, cùa nihil aridum, nihil jejunum præfert, sed omnia copiosa, & exuberantia: ita ut multis etiam sciti dignis resecatis, & in alium locum, aliúdque scriptionu genus rejectis, iusta & legitima enarratio relinqui posse videatur. Sed ut liberè tecum pro iure nostræ amicitiæ, & quia sic ipse per Epistolam hortaris, agam, in ea tuam vel diligentiam, vel æquitatem nominis desi-*

deravi, quod te nimis severum, & acerbum præbuisse visus es in Philosophos etiam probatissimæ vitæ, id est, in viros optimos & sapientes in causa ipsorum capitali, quam extra ordinem cognoscendam, & judicandam amicorum rogatu, ut scribis, suscepisti. Sic enim ais, Primùm hoc indubitatum apud Catholicos supponitur, neminem asserere posse, salutem eos Philosophos (Ethnicos scilicet & sapientes mundi) consecutos fuisse, & causæ deinde subjicis, & testes, auctoresque producis. De quo tuo dogmate ut nominatim memorarem, & in id summatim nonnihil differerem, ea maximè ratio me hortata est, quod ego in libro de justis belli causis à me nondum impressione edito, sed Regii consilii jussu multis descriptis exemplis, Complutum, Salmanticámque missis evulgato, eundem locum obiter cùm tractarem, sententiam à tua diversam secutus fueram, quam nunc tuis rationibus victus damnare videri poteram, si tuum Commentarium, in quo mihi multa probantur, sine ulla exceptione commendarem. Itaque faciendum putavi, ut earum, quas secutus sum rationum summam complecterer, & tibi meum judicium in universum exquirenti de hac parte proponerem, ut intelligas me non sine magna causa in illam opinionem discessisse. Quarum rationum caput est, nullum fuisse genus hominum, cui Deus Optimus Maximus & idem Clementissimus, qui vult omnes homines salvos fieri, & ad veritatis agnitionem, ut Paulus ait, venire (1. Timoth. 2.) non aliquod juris, legúmque præsidium præberet, quo salvi esse possent, Deum venerando, & justis ejus obsequendo. Cujus præcepti Auctorem habemus Petrum Apostolum, ita differentem in Actis Apostolorum (c. 10.) Non est personarum acceptor Deus, sed in omni gente, qui timet Deum, & operatur justitiam, acceptus est illi. *Quam sententiam explicans Augustinus in Epistola, quæ est ad Deogratias Presbyterum, numero quadragesima nona 1. in responsione ad secundam quæstionem:* Ab exordio, *inquit*, generis humani quicunque in Deum crediderunt, eúmque utcunque intellexerunt, & secundùm ejus præcepta piè & justè vixerunt quandolibet & ubilibet fuerint, per eum proculdubio salvi facti sunt. *Constat autem ab orbe condito ad Christi adven-*

tum

tum duo duntaxat iura à Deo mortalibus esse data : unum quod moribus constaret ad normam rectæ rationis, quæ imago est æternæ legis mentibus hominum naturaliter consignata, directis, quod ius naturale dicitur, perpetuum, & immutabile, quo mortales omnes uterentur. Alterum scriptum, quod ius Mosaïcum nominatur, propterea quòd per Mosen datum est, ad naturale ius cæremoniis quibusdam, & præceptis iudiciariis, & quasi civilibus additis, quo iure gens tantùm Iudaïca, cui datum est, teneretur. Nam ut est in Epistola ad Romanos c. 7. Quæcunque lex loquitur, iis, qui in lege sunt, loquitur. *Et in Psalmo* 147. Non fecit taliter omni nationi, & judicia sua non manifestavit illis. *In Deuteronomio quoque scriptum est* (c. 33.) Legem præcepit nobis Moyses hæreditatem multitudinis Iacob. *Itaque cæteræ gentes nec Mosaïco, nec alio divino iure quàm naturali tenebantur, eiusque præceptis servandis salutem animarum consequebantur, ut Paulus in eadem ad Romanos Epistola* (cap. 2.) *declarat his verbis :* Non enim auditores Legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur. Cùm enim gentes, quæ legem non habent, naturaliter ea, quæ legis sunt, faciunt, hi legem non habentes ipsi sibi sunt lex, qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis. *Naturaliter enim dixit Paulus, id est, ut Thomas exponit, ad præscriptum legis naturæ, quæ petenda, fugienda que docet : in eundemque sensum paulò post ait,* Si igitur præputium justitias legis custodiat, nonne præputium illius in Circumcisionem reputabitur ? & præputium ex natura legem consummans judicabit te, qui per litteram, & circumcisionem prævaricator legis es ? *Quam Pauli sententiam, & auctoritatem Thomas idem secutus* (*in summa secundi libri parte prima, quæst.* 98. *art.* 5.) *Gentiles ante Christi adventum sola lege naturali obligatos, & ejus præceptis faciendis salvos fieri solitos fuisse confirmat, quamvis auxilio legis Mosaïcæ facilius servarentur : Idemque testatur secunda parte quæstione secunda art.* 7. *Alfonsus autem Tostatus noster auctor gravissimus, in libro, quem de Paradoxis inscripsit, non solùm incunctanter probavit hanc*

giſſe putas, quod perſpicuè Hiſtoria ſacra convincitur, vt docet Auguſtinus in ea, de qua dixi Epiſtola (Epiſt. 49. de his ipſis rebus ediſſerens, cujus verba infrà ſcripta ſunt. Cùm enim nonnulli commemorantur in ſanctis Hebraïcis libris jam ex tempore Abrahæ, nec de ſtirpe carnis ejus, nec ex populo Iſraël, nec ex adventitia ſocietate in populo Iſraël, qui tamen hujus ſacramenti participes fuerunt: cur non credamus etiam in cæteris hac atque illac gentibus aliàs alios fuiſſe, quamvis eos commemoratos in eiſdem auctoritatibus non legamus? Ita ſalus religionis hujus, per quam ſolam vera ſalus vera, veracitérque promittitur, nulli unquam defuit, qui dignus fuit, & cui defuit, dignus non fuit. *Hæc Auguſtinus. Adde quòd ille conatus, qualiſcumque eſt, quocunque jure divino homines vterentur, & quibuſcunque ſacramentis eſſent initiati, etiam Evangelicis, ſemper ab eo poſtulatus eſt, qui ex odio peccati à ſe commiſſi ad Dei gratiam ſaluti neceſſariam aſpiraret. De hac enim præparatione ad gratiam, quæ latius patet, & fuit omnibus omni tempore neceſſaria, diſſerendum magis erat, quàm de illa altera hominem dignum, ſeu idoneum faciente, qui de Chriſti myſterio divinitus extra ordinem doceretur, quod paucis ſingulari Dei beneficio contigit. Nos enim, & vt arbitror ij, qui tuam ſententiam ſciſcitabantur, non de privilegio, ſed de communi priſcarum gentium conditione laboramus. Quod ſecundo loco Ethnicos Philoſophos a Paulo in Epiſtola ad Romanos (cap. 1.) damnatos eſſe dicis, ſcis eo loco Paulum de improbis, & vitioſis, idolorúmque cultoribus memorare, qui cum Deum cognoviſſent, non ſicut Deum glorificaverunt, quorum hominum conditio in omni religione damnatur: nobis autem de viris ſapientibus, & optimis ſermo eſt, qui vnum Deum agnoſcebant, & venerabantur, eíſque præceptis ad juris naturalis præſcriptum obtemperabant. De quibus Paulus idem non ita multis verbis interjectis diſſerens, non quod auditores, ſed quod factores legis eſſent, juſtificatos eſſe teſtatur, quippè qui ſine doctrina Moſaica legis naturaliter, id eſt naturali ratione docti, præcepta*

V.

legis eiusdem ad mores scilicet pertinentia facerent. Hæc enim eadem sunt vtriusque legis veteris, & item Evangelicæ communia, & omnia divina. Quod objicis postremo de fide Christi, quo præsidio ad salutem omni tempore necessario veteres Philosophos instructos fuisse negas, si claram & expressam fidem in Philosophis postulas, idem argumentum valebit in Hebræos. Quotus enim quisque veterum Iudæorum claram habuit Christi, eiúsque mysteriorum notitiam, aut fidem? Non igitur aperta, & explicata Coristi fides priscis vel Hebræis, vel Gentilibus necessaria erat ad salutem, sed in tecta, & complicata satis fuisse præsidii, Theologi magno consensu declarant, auctorem adhibentes Paulum, qui ad Hebræos scribens (cap. 11.) Oportet, *inquit*, accedentem ad Deum credere, quia est, & inquirentibus se remunerator existit. *Quem locum enarrans Thomas*, Gentilibus, *inquit*, qui salvi facti sunt, sufficiebat credere, Deum esse remuneratorem, quæ remuneratio non fit, nisi per Christum. *Quam eandem sententiam in summa Theologiæ repetit (2. 2. qu. 2. art.) præfatus Paulo ante (quæst. 1. art. 7.) illis Pauli verbis omnium articulorum fidem implicitam contineri. Quæ igitur objecisti, ea parum, aut nihil videntur obstare, quominus Ethnici Philosophi, qui Deum esse, & curam gerere rerum humanarum, præmium & pœnam pro cujusque merito retribuentem, credentes, recte ex naturæ legibus vixerunt, salvi fuisse censeantur, quo in numero vel in primis fuisse Aristotelem non tam ex aliorum sermone, quàm ex ipsius scriptis licet existimare. Nam vnum esse Deum Optimum Maximum, quamvis multis nominibus appellatur multis in locis confirmat, vt in lib. 12. de prima Philosophia, & lib. de mundo ad Alexandrum, itémque in lib. de motu animalium, in quo de ipsius immobilitate, & summa potentia Iovis nomine memoravit. Eundémque curam gerere rerum humanarum, & sapientes maxime diligere & remunerari, Eth. lib. 10. (cap. 9.) testatur. Quod vero pertinet ad Aristotelis mores, scio ab eius inquis, & invidis Stoicis, Epicureisque sinistros quosdam de ipso sermones fatos fuisse ad Ari-*

ſtotelica doctrina de moribus auctoritatem minuendam, ut qui ingenio & rationibus pares eſſe non poterant, hunc mendaciis, & calumniis oppugnarent, vulgóque perſuaderent, Ariſtotelis vitam ab oratione diſcrepaſſe, ab eodémque ſua dogmata contrariis factis, quorum eſt maius quàm orationis teſtimonium, fuiſſe damnata. Ariſtoteles enim, qui omnem de moribus doctrinam ad communem hominum ſenſum, qui vim habet legis naturalis, & proborum hominum conſuetudinem prudentiſſime accommodavit, ſummum bonum, de quo eſt omnis Philoſophorum diſſenſio, in vſu virtutis non impedite collocavit. Hanc enim partim adversâ valetudine & calamitatibus, partim inopiâ earum rerum impediri docuit, quæ res adiumenta ſunt ad vſus vitæ, tum neceſſarios, tum etiam liberales. Itaque virtutem in ſummo bono, quæ felicitas quoque nominatur, principem locum obtinere, bona tamen corporis, & externa adeſſe oportere, ne virtus utilibus, aut etiam neceſſariis adminiculis, & quaſi inſtrumentis deſtituta, infirmior ſit ad officia, & res præclaras gerendas. Sed nec ſine voluptate vitam beatam contingere ſcripſit, non quavis, ſed ea, quæ ex uſu, & ingenerato habitu virtutis exiſtit, iramque & cupiditatem, & cæteros affectus, ſi modum teneant, non eſſe à virtute & conditione ſapientis alienos, cùm in his moderandis virtus moralis ſit occupata. Epicurei voluptatem ſummum bonum eſſe contendebant. Stoïci verò ſolâ virtute vitam beatam metiebantur, etiam ſi quis vir optimus extremâ inopiâ & maximis calamitatibus urgeatur, reclamante Paulo, qui ad calamitates, quibus Chriſtiani initio naſcentis Eccleſiæ conflictabantur, intuens in hanc vocem proripuit: Si in hac vita tantùm ſperantes ſumus in Chriſto, miſerabiliores ſumus omnibus hominibus. *Præterea nec iram, nec cupiditatem in ſapientem, quales ſe videri volebant, cadere contendebant, ut tacita contemptus rerum humanarum, & divinæ cujuſdam conſtantiæ, & integritatis profeſſione ſeſe vulgò, & ſuam diſciplinam commendarent. Ita cùm Ariſtotelis doctrina, & ejus præceptis à natura ductis, ut Epicureorum libido & diſſolutio, ſic Stoïcorum ineptiæ, vendita-* V.

tio cum eorum existimationis jactura à Peripatetiois convincerentur, factum est, ut multi ex his duabus disciplinis, quæ post mortem Aristotelis invalescere cœperunt, æmuli & obtrectatores ejus existerent. Quorum vanitatem & petulantiam Suidas diligentissimus auctor, & idem prudentissimus paucis verbis adnotavit in verbo, Aristoteles, qui cùm de calumniis Timæi cujusdam in Aristotelem petulanter jactis memorasset: Sed is, *inquit*, dum talia jactat, vix hominum numero mihi habendus esse videtur, circulator, petulans, & rabula loquacissimus. Aristoteles enim notarius naturæ fuit, cui scilicet natura ipsa scribenda dictabat, & qui calamo intellectum irrigabat, qui nihil fortasse rebus utilibus indigebat: quanquam figmentum refellere majoris artificij est, & supervacaneum. *Caterùm invidendi calumniandique occasio inde primùm Graculis quibusdam leviculis, & famelicis hominibus data est, quòd Aristoteles à Philippo Rege Macedoniæ vocatus, Lyceo relicto, in aulam venisset, ibique pro virtutis, & doctrinæ magnitudine indulgenter fuisset habitus, quasi literarum studio, in quo solùm acquiescebat, & in quo dies ac noctes, ut res ipsa docet, ad extremum spiritum consumens extinctus est, contempto, inertiæ sese, atque desidiæ, & desidiosorum voluptatibus tradidisset. Quorum omnium levitas, & impudentissima mendacia valido scriptorum ejus argumento redarguuntur: tot enim libros Aristotelem in omni doctrinarum genere sapientissimè, & cum magna & consentiente hominum approbatione confecisse constat, ut miremur eis elucubrandis unius hominis ætatem suffecisse. Quo declaratur Aristoteles in studio literarum, & optimarum rerum contemplatione, id est in optima virtute, & divinæ felicitatis æmula omnem ætatem consumpsisse, jucunditate scilicet laborem minuente, quæ, ut periti noverunt, & ipse expertus testatur Ethicorum libro decimo, maximè capitur, cùm ex omni virtutis habitu, & usu, tum maximè intellectivè, ut nec corporeas, turpesque voluptates desideraret, nec locum, tempusve relinqueret ad eas fruendas, & more desidiosorum consectandas. Nam ut eodem authore (Ethic. 10. cap. 4.) & usu rerum didicimus*

ut res maximè placent, sic in eas quisque, & ex eis maximè operetur, voluptate opera perficiente, & absolvente, & Philosophia voluptates præbet tum puritate, tum firmitudine mirabiles. Cujus Philosophia, quæ & sapientia dicitur, amor in animos rebus virtuti contrariis occupatos, & criminibus contaminatos non cadit: Quoniam in malevolam animam non intrabit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. *Quod non solùm de divina illa sapientia, qua virtutes omnes inprimisque theologales dictas complectitur. & suggerit, sed etiam de humanitus inventa Philosophia, & maximè morali verissimè dicitur. Moralis enim Philosophia quæ latissime patet, pertinetque ad omnes vitæ partes, & rerum publicarum, legumque ferendarum rationem, & moralium dogmatum, quæ à recta ratione æternæ legis imagine proficiscuntur, cognitio & inventio in vitiosum, & intemperantem hominem cadere non potest, cum sit inquinata ejus & mens, & conscientia, ut Paulus ait, hoc est corrupta ratio, & intellectus obcæcatus, ita ut mala probonis judicet, & bona pro malis virtute destitutus. Quæ virtus causa est rectè de principio, ut ipse Aristoteles docet existimandi. Principium autem in rebus agendis est finis, ut suppositiones in Mathematicis. Quo fit, ut vitiosus male judicet de fine, qui non solùm voluptates corporeas infrænis consectatur, sed etiam maximè consectandas esse corrupta ratione judicat (Ethic. 7. cap. 8): quo morbo qui laborat, is quomodo potest convenienter rectæ rationi, à qua ipsius utraque animæ pars, appetitus, & ratio longè abhorret, philosophari? & de bonis malisque rebus, quarum norma virtus & vir probus est (Ethic. 10. cap. 5. & 6.) rectè constituere, & præcepta dare? præsertim si quis, ut Aristoteles maximè fecit non alienis vestigiis insistat, sed suo ingenio, & judicio nitatur, & alienos errores convincat, cui ex suo de cæterorum bonorum sensu, ad quem omnia moralia præcepta accommodantur, judicandum est, & statuendum: quæ omnia cùm Aristoteles ex omnibus mortalibus, qui viâ & ratione naturali philosophati sunt, rectissimè & prudentissimè præstiterit, non modò non vitiosus, sed vir optimus & temperantis-*

V.

simus fuisse certissimâ ratione declaratur, auctore item Augustino, qui in libro de utilitate credendi, Honestissimè, *inquit*, vir bonus fuisse creditur, cujus litteris generi humano, posteritatique consultum est. *Quòd si Aristoteles affectibus humanis, ut homo erat, nonnumquam cessit, ut sæpè cessisse certum habeo, in multis enim delinquimus omnes, septiésque in die cadit justus; & optimus est, qui minimùs urgetur: ijs tamen qui longo usu virtutis habitum induerunt, post peccatum pœnitentiâ statum animum subeunte, facilis est ad insitam virtutem receptus, & expeditior in gratiam cum Deo redeundi conatus. Qua in causa si quis validis argumentis non contentus, testes etiam requirit, unum scilicet, qui pro multis sit, producamus Philippum Regem Macedonum, de quo suprà mentionem feci, Principem, ut inter auctores constat gravissimum & prudentissimum, cujus auctoritate, quæ omni pondere gravior est habenda quàm omnia malevolorum testimonia, facilè ipsorum calumniæ convincuntur. Extat ejus ad Aristotelem Epistola, qua se Alexandro filio actum esse certiorem eum facit, seque Dijs immortalibus gratias agere profitetur, non tam quòd sibi natus sit filius, quàm quòd Aristotelis tempore natus, à quo educatum eum, & doctum se regnique successione dignum evasurum speraret. Qua in re non solum ad ingentem doctrinam, sed multò etiam magis ad probatissimos Aristotelis, & publicâ famâ commendatos mores regem sapientissimum spectasse, ipse suis verbis perspicuè declarat. Accedit Plutarchi auctoris gravissimi testimonium, qui de hac re in ipsa Alexandri vita memorans sic ait:* Philippus cernens ingenium Alexandri tale esse, quod cogi omnino nollet, facilè autem sermone, ad officium faciendum pertraheretur, ipse etiam suadere potiùs quàm mandare ei instituit: musicesque & encyclicorum doctoribus haud satis institutionem ejus credens, quam rem majoris negotii futuram arbitraretur, (ut est apud Sophoclem) quòd fræna multa, multaque gubernacula desideret, Aristotelem Philosophorum clarissimum & sapientissimum accersivit, *ut filij scilicet mores à turpitudine cohibendo, ad virtutem & honestatem incitando formaret. Quod à*

magistris non solùm ratione & verbo, sed multò magis vitâ, & exemplo rectè factorum præstatur: verba enim cùm discrepant à vita, ut idem Philosophus ait Eth. 10. non sunt nisi verba, id est inanis, & infirma ad fidem faciendam ostentatio. Qualis erat eorum, de quibus Paulus ait, Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. *Sed hæc hactenus, de quibus libenter feci, ut paulò verbosiùs loco non alieno memorarem, ut optimo & sapientissimo viro, optimeque de mortalibus præsertim nostri ordinis merito, apud te virum probum & doctum, eiusque Philosophi imprimis studiosum, justo adversus invidorum & malevolorum obtrectationes patrocinio gratiam aliquam referam. Vale. Ex Mariano sexto Idus Maij* 1554. V.

EXTRAIT DU TROISIE'ME Tome de la Philosophie Françoise, composée par Monsieur de Ceriziers, Aumosnier de Monseigneur le Duc d'Orleans, sur la fin de sa Morale page 397.

Curieuse Dispute où la Vertu des Payens est examinée.

MON dessein n'est pas de me rendre arbitre de l'importante querelle, qui s'est aujourd'huy réveillée entre les Disciples de Iansenius & ceux qui les combattent : j'ay trop de connoissance de moy mesme pour ne pas avoüer qu'il y a de plus habiles gens que moy dans l'un & l'autre parti. Ie les revere tous si parfaitement, que je suppose qu'ils ont les uns & les autres quelque raison. Et partant sans me mesler de leur different, pour conclure cette petite Morale, je veux bien dire mon sentiment sur l'estime de la vertu des Infideles; & sans lui donner tout le prix que quelques-

uns ne luy refuſent pas, luy accorder ce que perſonne ne luy doit diſputer. Ie ſçai qu'il y a des perſonnes ſi zelées pour la Grace, ou ſi ennemies de la Nature, qu'elles ne veulent pas qu'un Payen ait jamais fait une bonne action ; au contraire leur opinion eſt que le principe de leurs actions eſtant infecté du Peché Originel, & privé des ſecours de la Grace, il faut conclure qu'elles ne pouvoient eſtre que mauvaiſes. On fait S. Auguſtin Auteur de cette rigoureuſe doctrine ; mais pour ne point faillir dans un ſujet de cette conſideration, je pretens faire l'Apologie de ce grand homme, puis de montrer le ſentiment des Peres, & en dernier lieu de marquer ce que chacun en peut croire ſans erreur.

Pour le premier, j'eſtime que cet incomparable Prelat n'a pû ſe contredire ; & partant qu'il n'a pû condamner les vertus des Infideles, puiſqu'il les a tant de fois loüées. N'a-t'il pas dit que la vertu de Caton a eſté plus parfaite & plus voiſine des vertus de l'Evangile, que celle de Ceſar ? Y a-t'il apparence qu'il comparaſt la conſtance, la juſtice & le courage de ce Romain aux vertus du Chriſtianiſme, s'il n'avoit eu que des vices ? Mais pour ne pas s'arreſter à un ſeul paſſage, ne nomme-t'il pas en un endroit la continence de Polemon un don de Dieu ? en un autre il loüe les aumoſnes que le Centurion Cornelius faiſoit avant que d'eſtre baptiſé ; il parle avec eſtime de la bonté d'Aſſuerus ; il fait des eloges des rares exemples de Seneque ; il appelle Ariſtote homme de bien, & croit que Platon eſt ſauvé. Et pour produire une preuve invincible de ſon ſentiment, n'avance-t'il pas dans le cinquiéme livre de ſa Cité, que les Romains receurent l'Empire de l'Vnivers en veuë de leur vertu : d'où il faut conclure que ce grand homme a jugé que leurs actions Morales eſtoient bonnes, ou que Dieu recompenſoit le vice. Ie ſçai bien que cet invincible Protecteur de la Grace a ſouvent parlé en ſa faveur, & que pour détourner les Pelagiens de leur erreur, il rend les actions du franc-Arbitre fort ſuſpectes. Ie n'ignore pas qu'il prononce en beaucoup d'endroits

de ſes Eſcrits, que les vertus des Idolatres n'eſtoient pas de veritables vertus. Mais qui ne voit qu'on dit qu'un Diamant de Veniſe n'eſt pas un veritable Diamant, ſans dire qu'il ne vaut rien; & que S. Auguſtin a pû aſſurer que les vertus des Payens eſtoient fauſſes à l'égard de la gloire eternelle, qu'elles ne peuvent meriter; ou qu'elles n'eſtoient pas veritables, ſi on les comparoit aux vertus infuſes des Chreſtiens? Vouloir que cet Atlas de la Foi ait eſté Semipelagien, quand il a favorablement parlé des bonnes actions des Infideles, c'eſt lui faire outrage pour luy rendre de l'honneur, & ignorer volontairement qu'il n'a écrit la pluſpart des choſes que j'ai rapportées, que dans ſon extreme vieilleſſe; & que ſes Retractations, qui ont des cenſures pour des ſentimens plus innocens que ceux qui approcheroient de l'hereſie, ne diſent rien contre ceux-ci. V.

On ne peut douter que tous les Peres n'aient tenu les Vertus des Payens pour de veritables vertus, & qu'ils ne les aient loüées. Juſtin le Martyr, Origene, Saint Baſile, Saint Ambroiſe, & Saint Chryſoſtome ne font point de difficulté de nommer quelques Infideles patiens, miſericordieux, ſages, juſtes & temperans. Saint Hierôme plus expreſſément que pas un d'eux, ſouſtient ſur l'Epiſtre aux Galates, que les Payens ont fait des actions pleines de ſainteté & de ſageſſe; & ſur Ezechiel il aſſure que Nabuchodonoſor receut des recompenſes temporelles de Dieu: parce qu'il avoit juſtement chaſtié la ville de Tyr. Qu'on examine ceux qui ont écrit depuis ces celebres Docteurs juſques à Saint Thomas, on les trouvera tous conformes dans ce meſme ſentiment.

Et à n'en point mentir, il ſemble qu'ils ne peuvent en avoir d'autre ſans choquer l'Eſcriture & la raiſon. Le vieux Teſtament publie cette verité en beaucoup d'endroits, & témoigne que les actions purement morales des Infideles avoient quelque ſorte de merite. Ainſi dans l'Exode les deux Sage-femmes Phua & Sephora reçoivent la benediction de Dieu, pour avoir épargné les Enfans

Hebreux, contre le cruel commandement de les faire mourir. Ainſi Daniel exhorte Nabuchodonoſor de rachepter ſes pechez par les aumoſnes : & pour ne point oublier la Loi de Grace, n'y avons-nous pas le témoignage que le Saint Eſprit rend à l'Eunuque de la Reine de Candace, qui par le bon uſage des foibles lumieres qu'il avoit, invita la bonté de Dieu de luy communiquer les ſurnaturelles ? Ie dis qu'il l'invita, non point qu'il les meritaſt ; parce que je ſçai bien que la volonté de l'homme ne peut rien pour ſon ſalut, ſi elle n'eſt ſecouruë de la Grace ſurnaturelle de Ieſus-Chriſt. Cela ainſi ſuppoſé, ne ſommes-nous pas contraints d'avoüer, que Dieu a recompenſé de méchantes actions, ou que celles de ces deux femmes infideles ont eſté moralement bonnes ; & que Daniel exortoit Nabuchodonoſor à des crimes, le portant aux œuvres de pieté, s'il eſt vray qu'on ne puiſſe rien faire d'agreable à Dieu ſans un ſecours ſurnaturel ? Voici la raiſon. Pourquoi la volonté de l'homme conſiderée dans la pure Nature, ne ſe pourroit-elle pas élever à quelques actions loüables & vertueuſes ſans la Grace, de la meſme façon, que ſon Entendement peut connoiſtre beaucoup de veritez naturelles ſans l'aſſiſtance de la Foi ? N'eſt-il pas ridicule de dire, que parmi les Payens un enfant qui ſaluë ſon pere, & qui par une pieté naturelle luy rend ſes devoirs peche? Qu'un homme qui s'expoſe pour le ſalut de ſa patrie, qui ſoulage la miſere de ſon prochain, ou qui ſe fait violence pour ne pas tomber dans quelque impureté, quoy qu'il ſe porte à ces actions par le ſeul motif de l'honneſteté qu'il y a dans ces actions, ſe ſoüille de crimes ? Certes, les Saints Peres n'auroient pas tant loüé l'action de ce Spurina, qui pour ne point donner de ſales mouvemens aux femmes, ſe defigura volontairement, ſi ſa generoſité eſtoit indifferente ou vicieuſe.

On exclame ici que cette doctrine va inſenſiblement dans l'indifference des Religions, qu'elle ruine la Grace du Sauveur, eſtabliſſant un autre principe du merite que ſon Sang. A n'en point

mentir, si elle estoit si outrageuse à sa bonté, que de renverser sa Croix ; j'estime qu'il n'y auroit pas assez de supplices dans l'Enfet mesme pour punir ceux qui oseroient la publier. Mais il y a grande difference entre faire des actions qui soient moralement bonnes, & en faire qui le soient Chrestiennement ; celles-là estans insuffisantes, celles-cy absolument necessaires à salut. Il y a grande difference entre ce qui n'est pas digne de la gloire eternelle, & ce qui ne merite que les supplices de l'Enfer. On peut dire que les actions moralement bonnes des Payens ont esté desagreables à Dieu, entant qu'il ne les a pas acceptées pour leur salut, mais on ne sçauroit dire sans offenser sa bonté & sa justice, qu'il les trouve indignes de quelque petite recompense temporelle, bien moins qu'elles meritent positivement son indignation. V.

A ce que l'on oppose avec tant de chaleur, que cette doctrine met des fondemens à l'indifference des Religions, je voudrois bien qu'on me le fist voir. Ie n'ay jamais ouï que pas un de ceux qui reconnoissent les actions morales des Payens pour bonnes, eust assez de temerité pour assurer qu'elles soient suffisantes au bon heur de la vie eternelle. Il n'y a que le Sang du Fils de Dieu qui monte jusques-là. Tout ce que fait l'homme hors du secours de sa Grace, ne sont que de foibles élans qui ne l'élevent pas de la Terre. Si la Vertu Morale separée de cette assistance ne le peut sauver, pourquoi veut on qu'elle le damne ?

Mais quoi, s'il se trouvoit un homme qui vescust moralement bien au milieu de la Gentilité, seroit-il sauvé en veuë de ses actions vertueuses ? Il n'y a personne assez impie pour le soustenir ; je dis au contraire, quelque pieté naturelle qu'il eust que toute sa vertu ne luy serviroit à rien que pour flescher la misericorde de Dieu à quelque secours secret de la Grace surnaturelle, qui le tireroit de son impuissance : Parce que je ne me sçaurois persuader que sa Providence manque à ceux qui font tout ce qui est en leur pouvoir, & qui ne laisse aucun bien qu'ils connoissent, l'a-

vouë qu'il eſt preſque impoſſible de ſe conſervet dans cette innocence naturelle ; mais ſuppoſé que par une conduite extraordinaire quelqu'un ſe garentiſt du peché, & qu'il s'exerçaſt dans tout le bien que ſa raiſon luy dicteroit, j'eſtime qu'il y auroit du blaſpheme de dire que la bonté de Dieu l'abandonnaſt dans cet eſtat ; & je tiens avec beaucoup de ſçavans Theologiens, qu'il feroit plûtoſt un miracle, que de le laiſſer perir par le defaut d'un ſecours, qui ne luy peut venir que de luy. Et en cela je n'avance rien qui ſoit injurieux à la Grace de Ieſus-Chriſt, puiſque j'avoüe qu'un Payen ne peut rien faire de meritoire pour la gloire, ſans elle : mais je maintiens ſeulement, que comme elle a remonté avant la Naiſſance du Meſſie à ceux qui parmi les Payens vivoient moralement bien ; de meſme qu'elle s'écouleroit à ceux qui ſous les Poles de l'Amerique ſe tiendroient exactement à la pratique de cette juſtice que la raiſon naturelle leur inſpire. Le ſang du Sauveur eſt un fleuve de miſericorde & de bonté, qui eſt dans le Monde pour le rendre fecond en bonnes œuvres ; s'il arroſe tout ouvertement l'Egliſe, & qu'il ſe precipite à gros boüillons à ceux qui ont le bonheur d'y vivre, ne ſoyons pas ſi cruels que d'en envier certains petits filets, qui s'échappent par des conduits ſecrets & cachez à la prudence humaine, & qui vont chercher au fond de la Barbarie ces pauvres ames, à qui la droitte raiſon a ſervi de Loi au defaut de l'Evangile. Elles ne ſont pas directement dans l'heureuſe Categorie de l'Egliſe, je l'avoüe, mais elles y ſont indirectement par l'ardent deſir d'y eſtre, ſi Dieu leur avoit entierement manifeſté ſes volontez. En voila aſſez ſur ce ſujet ceux qui veulent plus d'éclairciſſement peuvent avoir recours aux Theologiens, ou ſans ſe donner la peine de les conſulter, lire cet excellent ouvrage de la Vertu des Payens, dont le titre a fait peur à beaucoup de perſonnes, qui pour n'avoir pas eu la connoiſſance de ce qu'il traittoit, ſe ſont ſouſlevez avec trop de zele contre le deſſein de ſon Auteur, qui eſt pluſtoſt d'honorer la grace du Meſſie, que de trop accor-

der au franc-Arbitre. Benissons Dieu de ce qu'il nous communique ses faveurs avec plenitude au milieu des Sacremens, & ne croyons pas qu'il en refuse quelque legere participation à ceux qui par le bon usage de leur liberté sollicitent la bonté de leur faire la mesme grace. Vj